


DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.



CHANTS POPULAIRES

DE LA

BASSE-BRETAGNE

LORIENT. — IMPRIMERIE CORFMAT FILS, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET DE LA LANGUE BRETONNE

GWERZIOU BREIZ-IZEL

CHANTS POPULAIRES

DE LA

BASSE-BRETAGNE

RECUEILLIS & TRADUITS

PAR

F.-M. LUZEL

Officier d'Académie

CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE POUR LES TRAVAUX HISTORIQUES

Le 1er volume de cet ouvrage a été couronné par l'Institut, au concours de 1869

TOME II

LORIENT

IMPRIMERIE CORFMAT FILS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DU PORT, 68

1874


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 NOV. 1936
OF OXFORD

PRÉFACE

La publication que j'ai entreprise sur les chants populaires de la Basse-Bretagne doit se composer de trois volumes.

Le premier et le second volumes contiennent les poésies narratives et épiques connues dans le pays sous le nom de *gwerziou;* les poésies lyriques de tout genre, appelées généralement *soniou,* feront l'objet du troisième.

Le premier volume, publié en 1868, a été couronné, l'année suivante, par l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui lui accorda, au concours, une de ses trois médailles annuelles.

Ce succès, j'aime à le reconnaître, je le dois autant à la méthode que j'ai suivie et à la sincérité absolue qui a présidé toujours à mes recherches, qu'au dévoûment et à la persévérance que j'ai apportés pendant vingt-cinq ans à recueillir et à sauver de l'oubli qui les menaçait les chants du peuple, dans nos campagnes armoricaines.

Dans ce second volume, je suis resté fidèle à la même méthode, qui a eu généralement l'approbation des critiques et des savants, tant français qu'étrangers. Textes bretons donnés tels absolument que je les ai recueillis de la bouche des chanteurs, *ipsissima verba,* production de versions différentes du même chant et de variantes, traduction aussi littérale que possible, enfin, grande sobriété de commentaires historiques et autres : — Voilà en quoi consiste cette méthode.

La critique moderne a reconnu que, dans les recueils de ce genre, sauf les cas de certitude absolue, les notes, les commentaires, les attribu-

tions et les interprétations sont souvent chimériques, et ont propagé presque autant d'erreurs qu'ils en ont redressé. Ce sera là une étude très-intéressante à faire, plus tard, lorsqu'on sera en possession de matériaux plus nombreux, et qu'on aura publié les poésies populaires de tous les peuples qui en ont ; et tous en ont, plus ou moins.

On m'a fait sur mon premier volume quelques observations dont j'ai profité dans celui-ci, quand je les ai crues fondées. Ainsi, quelque fidèle que fût déjà ma traduction dans ce premier volume, j'ai fait tous mes efforts pour la rendre plus littérale encore, mais sans enfreindre toutefois les lois grammaticales. On m'a également adressé quelques reproches relativement à une ballade concernant un ancien évêque breton interdit *(Eskop Penanstank,* page 425*)*, et aussi au sujet de quelques autres où l'on trouve des mœurs un peu barbares. Je ne puis qu'y faire, c'est là de l'histoire ; ces pièces ne sont pas mon œuvre, et je crois inutile d'affirmer que je n'y ai rien ajouté.

On m'a encore dit : — « Et le succès de votre livre ? Vous ne paraissez pas en avoir grand souci. Il vous eût été si facile, en arrangeant un peu quelques pièces, en émoussant quelques aspérités, en faisant disparaître quelques trivialités et autres fautes de goût, enfin, en supprimant deux ou trois chansons ; — il vous eût été si facile d'obtenir un succès plus général, et de faire un livre plus littéraire et plus attrayant pour les gens du monde ! »....

Eh ! oui, je le reconnais sans peine ; — en habillant mes ballades rustiques et un peu barbares, parfois, à la mode du jour, et en suivant une certaine poétique du genre, bien connue aujourd'hui, j'aurais mieux vendu mon livre. Mais je ne l'ai pas voulu, et c'est bien volontairement

que j'ai sacrifié le succès de librairie, le côté commercial, à la fidélité et à l'exactitude rigoureuse qu'exigent des ouvrages de ce genre, destinés autant, si non plus, à servir à l'histoire et à la philologie qu'à la littérature et à l'esthétique. L'important, en pareille matière, est de faire vrai, et non de faire beau.

J'ai eu bien de la peine à faire comprendre, même à des esprits cultivés et lettrés, la différence qui doit exister entre un ouvrage historique et critique, tel que celui que j'ai voulu faire, et un ouvrage de littérature et d'esthétique, où l'imagination peut avoir sa large part, comme le *Barzaz-Breiz* de M. de La Villemarqué, par exemple. C'est en vain que je leur disais : — Mon but a été uniquement d'être un collecteur exact et consciencieux, en recueillant les chants du peuple breton, tels qu'on les trouve réellement dans nos campagnes, et avec tous leurs défauts et leurs imperfections de tout genre, communs d'ailleurs aux chants populaires de tous les peuples, comme lacunes, interpolations, anachronismes, banalités, grossièretés même, mœurs à demi-barbares ; le tout entremêlé souvent de grandes beautés de sentiment et même de forme, comme le fumier d'Ennius, avec ses paillettes d'or. J'ai voulu fournir à l'histoire, à la philologie et à la critique des documents dans lesquels elles pussent avoir une entière confiance, car, comme le dit avec beaucoup de raison un historien et un archéologue savant et consciencieux : — Rien n'est décourageant comme d'avoir à s'appuyer, en matière historique, sur des documents que l'on croit authentiques, et dont, plus tard, on reconnaît la brillante futilité. » (1).

(1) M. Anatole de Barthélémy, — compte-rendu du premier volume des *Gwerziou Breiz-Izel*, — *Revue archéologique*, numéro de Décembre 1869, — page 456.

Un autre historien et critique illustre, membre de l'Institut, me semble avoir parfaitement caractérisé ma méthode et défini les rôles respectifs du collecteur de traditions populaires et de la critique, dans les lignes suivantes, écrites à propos de mon premier volume des *Gwerziou Breiz-Izel*.. « La critique de M. Luzel est aussi sobre que ses reproductions sont exactes. Pas de commentaires ambitieux, pas d'effort pour relever la valeur de ses pièces, en y cherchant de prétendues allusions historiques, nulle tendance à en exagérer l'ancienneté, parfaite discrétion dans la critique de ses devanciers.... L'essentiel est qu'on soit sûr qu'entre le lecteur et le peuple aucune prétention littéraire ne s'est interposée.

« Cette absolue bonne foi donne une haute valeur au travail de M. Luzel. Son livre sera un document indispensable dans les études celtiques, qui, nous en avons maintenant l'assurance, finiront par se fonder en France. Or, pour ces études, deux choses sont nécessaires : au fond des pays où vivent encore les langues celtiques, de zélés et consciencieux chercheurs, apportant modestement leur pierre à l'édifice futur : à Paris, un enseignement élevé, où la théorie philologique et historique soit dressée, avec l'aide que fournit la comparaison des branches de la science plus avancées, et d'après les méthodes qui ont fait faire aux autres parties de la philologie et de la critique de si admirables progrès. M. Luzel remplit parfaitement le premier de ces devoirs... » (1).

Je ne céderai pas à la tentation de reproduire ici tous les jugements favorables qui ont été portés sur le premier volume des *Gwerziou Breiz-Izel*, en France et à l'étranger. Je signalerai seulement ceux de M. F. Liébrecht, professeur à

(1) Ernest Renan, — *Journal des Débats* du 4 septembre 1868.

l'Athenœum de Liége, dans les *Gœttingische gelehrte Anzeigen*, de M. Barnwell, dans *l'Archeologia Cambrensis*, de MM. G. Paris et D'Arbois de Jubainville, dans la *Revue celtique* et la *Revue archéologique*, M. Anatole de Barthélémy, dans la *Revue archéologique*, M. Henri Gaidoz, dans la *Revue celtique*, M. L. Havet, dans la *Revue politique* et *littéraire*, M. Alfred Rambaud, professeur d'histoire de la faculté des lettres de Caen, de M. F. de Lasteyrie, dans son rapport à l'Institut sur le concours des antiquités de la France, pour 1869, etc...

Mes deux volumes de *Gwerziou* renferment à peu-près tout ce qu'il est possible de retrouver encore de poésies de ce genre dans le peuple, en Basse-Bretagne. J'en excepte naturellement quelques pièces tout-à-fait modernes et qui, presque toutes, ont été imprimées. D'un autre côté, je me suis trouvé dans la nécessité de sacrifier un certain nombre de morceaux, les uns, dans l'intérêt de l'économie matérielle de mon volume, les autres, pour d'autres raisons. Mais je pourrai en faire, plus tard, si le besoin s'en faisait sentir (ce que je ne pense pas), l'objet d'une petite publication complémentaire.

Je n'ai donné, sauf une ou deux exceptions, que des pièces entièrement inédites jusqu'aujourd'hui, du moins dans la forme sous laquelle je les présente au public, et j'ai négligé à dessein celles qui ont été imprimées sur des feuilles volantes, à Morlaix, chez Lédan, Guilmer et Haslé; à Lannion, chez Le Goffic; à Quimper, chez Blot; à Vannes, chez Lamarzelle et Galles, etc. et que des chanteurs ambulants vendent aux pardons et aux foires, et vont colportant de porte en porte, dans nos campagnes. Il m'eût fallu au moins deux autres volumes pour les publier, et non pas toutes encore, mais un choix seulement. Du reste, les

personnes désireuses de les posséder, peuvent se les procurer, pour la plupart, chez les imprimeurs que je viens de nommer, ou leurs successeurs.

Mon premier volume a été plus que vivement attaqué par une certaine presse et certaines personnes qui prétendaient défendre M. de La Villemarqué et l'authenticité de son *Barzaz-Breiz*, pendant que M. de La Villemarqué lui-même a constamment gardé le silence. Malheureusement, ces personnes se sont bornées, jusqu'aujourd'hui, à produire des généralités vagues, des raisons de sentiment, des pétitions de principe et surtout des personnalités blessantes, ou qui du moins avaient la prétention de l'être. Aussi longtemps qu'elles maintiendront la question sur ce terrain, je n'ai plus rien à leur dire; mais quand il leur plaira de l'amener sur le terrain historique et critique, de produire quelques preuves, si elles en ont, et de discuter sérieusement, avec calme et d'une manière profitable à la science, alors, je serai à leur disposition.

J'en ai fini avec les *Gwerziou*, ou chants sombres, fantastiques, tragiques, racontant des apparitions surnaturelles, des assassinats, des infanticides, des duels à mort, des trahisons, des enlèvements et des violences de toute sorte ; mœurs féodales et à demi-barbares qui rappellent généralement les XIe, XIIe et XIIIe siècles, et qui se sont continuées en Bretagne jusqu'au XVIIIe siècle.

J'arrive, à présent, aux *Soniou*, où respire un autre ordre d'idées et de sentiments, plus tendres et plus humains : chants d'amour, douces élégies, illusions et désillusions, refrains de danse, jeux et rondes enfantines, etc.

Ce sera, si l'on veut, après les chênes antiques de nos forêts, et les rochers de nos rivages, et

les vieux châteaux ruinés où vit encore le souvenir des rudes seigneurs féodaux, où l'on croit voir parfois même leurs ombres plaintives ; — les danses des pardons, aux sons des *binnious* et des *bombardes*, les fleurs printanières des champs et des prés, et les bruyères des landes bretonnes.

Tel sera l'objet d'un troisième volume. Les matériaux en sont tout prêts.

F.-M. LUZEL.

Mars, 1874.

AR C'HOMT GWILLOU

AR C'HOMT GWILLOU

KENTA KENTEL.

I

Me 'wel ar c'homt Gwillou war ann hent 'tont d'ar gêr,
Hag a-rok dirazhan pewar c'hant kavalier;

Hag a-rok dirazhan karronz, karriolennou
Ewit mont d'eureuji dimezel ar Poetou....

Ann itron goz a lâre, un de, d'he merc'h henan :
— Otro Doue, ma merc'h, glac'har a zo aman !

Me 'wel ar c'homt Gwillou war ann hent 'tont d'ar gêr,
Hag a-rok dirazhan pewar c'hant kavalier;

Hag a-rok dirazhan karronz, karriolennou,
Ewit dont d'hoc'h eureuji, dimezel ar Poetou.

— Dalet ma mamm, emezhi, dalet ma alc'houeou,
Hag êt d'am c'homtouer da choaz braoeriou ;

Digaset-c'hui ganec'h ma abijo kaera,
Ha laket anezhe d'am c'hoarig iaouanka.

II

— Arret, pajig bihan, krog en penn ar marc'h-ma,
Ma selaouinn ur vouez a glewan o kana ;

Ma selaouinn ur vouez a glewan o kana,
Breman a zo seiz vloaz hi c'hlewiz diveza.... (1)

Kan d'in-me, berjerenn, kan d'in da zon goantan,
Ha pa goustfe arc'hant, hi c'hlewet a renkan. —

— Oh ! salv-ho-kraz, otro, 'wit arc'hant n'am bô ket ;
Ar zôn-man a zo grêt hag a vezo kanet ;

Ar zôn-man a zo grêt balamour d'ac'h, otro,
Hag un dimezel iaouank euz ar gêr a Boeto,

'Zô seiz bloaz 'zo dimêt, eureujet na eo ket,
Hag ur mabig bihan a lârer a deûz bet ;

(1) Ces quatre vers se retrouvent dans le Gwerz, LES DEUX FRÈRES, — (voir tome 1er page 198 — Vers 8 et suivants).

LE COMTE GUILLOU (1)

PREMIÈRE VERSION.

I

Je vois le comte Guillou sur le chemin, revenant à la maison,
Et devant lui, quatre cents cavaliers;

Et devant lui, carrosse, carrioles,
Pour aller épouser la demoiselle de Poitou....

La vieille dame disait, un jour, à sa fille aînée :
— Seigneur Dieu, ma fille il y a désolation ici !

Je vois le comte Guillou sur le chemin, revenant à la maison,
Et devant lui, quatre cents cavaliers;

Et devant lui, carrosse, carrioles,
Pour venir vous épouser, demoiselle de Poitou !... —

— Prenez, ma mère, dit-elle, prenez mes clefs,
Et allez à mon comptoir choisir des parures;

Apportez mes plus beaux habits,
Et habillez-en ma plus jeune sœur. —

II

— Arrête-toi, petit page, tiens la tête de mon cheval,
Afin que j'écoute une voix que j'entends chanter;

Afin que j'écoute une voix que j'entends chanter,
Voici sept ans que je l'entendis pour la dernière fois....

Chante-moi, bergère, chante ta plus jolie chanson,
Dût-il m'en coûter de l'argent, il faut que je l'entende. —

— Oh ! sauf votre grâce, seigneur, pour de l'argent, je n'en veux pas;
Cette chanson a été faite, et elle sera chantée;

Cette chanson a été faite à votre sujet, seigneur,
Et au sujet d'une jeune demoiselle de la ville de Poitiers,

Fiancée depuis sept ans, mais non mariée,
Et l'on dit qu'elle a eu un petit fils;

(1) Peut-être faut-il, ici, traduire GWILLOU par GUILLAUME. S'agirait-il de Guillaume de Poitou, qui a déjà fourni le sujet d'un mystère breton, imprimé, en 1815, chez Guilmer, à Morlaix, et devenu très-rare aujourd'hui. ?

Hi a zo gwillioudet, un daou vloaz pe un tri,
Hag ec'h eo tamalet da botr ar marc'hosi.

Hag hi a deùz ganet ur mab kaer 'vel ann de,
Ken a lâreг ez eo d'ur prinz pe d'ur roue.

Hag a deùz-han lac'het, siouas d'ehi he-hunan,
Hag a deùz-han lac'het hep kaout ar vadeziant.

III

Ann itron goz a lâre er gambr d'he merc'h hena :
— Otro Doue, ma merc'h, penoz 'vô grêt brema ?

— Dalet, ma mamm, emezhi, dalet ma alc'houeou,
Hag et d'am c'homtouer da choaz braoeriou ;

Digaset-c'hui ganec'h ma abijo kaera,
Ha laket anezhe d'am c'hoarig iaouanka. —

— Demad d'ac'h, emezhi, otro 'r c'homt ma fried,
Pell amzer braz a zo a-boe n'oamp em welet. —

— Ha d'ac'h iwe, 'mezhan, dimezel brao gwisket,
N'eo ket c'hui ann hini am boa d'ehi prometet ;

Penamet respeti ti ho mamm hag ho tad,
Me am bije gwalc'het ma c'hlevez en ho kwad !.... (1)

Ann itron goz a lâre, er gambr, d'he merc'h henan :
— Otro Doue, ma merc'h, glac'har a zo aman ;

Otro Doue, ma merc'h, glac'har a zo ama,
Refuzet eo gant-han ho c'hoarig iaouanka !

— Dalet, ma mamm, emezhi, dalet ma alc'houeou,
Hag et d'am c'homtouer da choaz braoeriou ;

Digaset-c'hui ganec'h ma abit-sei gaeran,
'Wit ma vinn mistr ha moan da vonet dirazhan ;

Digaset-c'hui ganec'h ma abit *drap de ral* ?
Rag me a zo siouas ! 'vont d'ar maro raktal....

— Demad d'ac'h, emezhi, otro 'r c'homt ma fried,
Pell amzer vraz a zo 'boe na oamp em welet.

— D'ac'h iwe, emezhan ; petra 'zo c'hoarveet ?
Herve 'l liou a zouget, bugale hoc'h eùz bet ?

(1) Ces deux vers se trouvent encore dans le gwerz — LES DEUX FRÈRES, 1er vol. page 200 — à la fin de la pièce.

Elle est accouchée il y a deux ou trois ans,
Et l'on accuse le valet d'écurie :

Elle a mis au monde un fils beau comme le jour,
Si bien que l'on dit qu'il est fils d'un prince ou d'un roi :

Et elle l'a tué, hélas! pour son malheur;
Et elle l'a tué, sans avoir reçu le baptême! —

III

La vieille dame disait, dans sa chambre, à sa fille aînée :
— Seigneur Dieu, ma fille, que faire?

— Prenez, ma mère, dit-elle, prenez mes clefs,
Et allez à mon comptoir, choisir des parures;

Apportez mes plus plus beaux habits,
Et habillez-en ma plus jeune sœur. —

— Bonjour à vous, dit-elle, seigneur comte mon époux,
Il y a bien longtemps que nous ne nous étions vus. —

— A vous pareillement, dit-il, demoiselle bien parée,
Vous n'êtes pas celle à qui j'avais promis;

N'était mon respect pour la maison de votre mère et de votre père,
J'aurais lavé mon épée dans votre sang!.... —

La vieille dame disait, dans la chambre, à sa fille aînée.
— Seigneur Dieu, ma fille, il y a désolation ici!

Seigneur Dieu, ma fille, il y a désolation ici,
Votre plus jeune sœur a été refusée par lui! —

— Prenez, ma mère, dit-elle, prenez mes clefs,
Et allez à mon comptoir, choisir des parures;

Apportez-moi ma plus belle robe de soie,
Afin que je sois propre et mince pour paraître devant lui;

Apportez-moi mon habit de drap *de ral* (1),
Car je vais, hélas! à la mort, en ce moment....

— Bonjour à vous, dit-elle, seigneur comte mon époux,
Il y a bien longtemps que nous ne nous étions vus. —

— A vous pareillement, dit-il; qu'est-il donc arrivé?
A votre teint, on dirait que vous avez eu des enfants? —

(1) Je ne sais comment traduire ce DRAP DE RAL du texte breton. Il doit y avoir altération.

— Ra vezinn konfontet, 'vel amann war ar plad,
Mar am eùz bet biskoaz ganet na merc'h na mab !

Ra vezinn konfontet 'vel ann amann rouzet,
Mar am euz-me biskoaz na merc'h na mab ganet !

— Arsa, ma soneriann, sonet ar bal breman,
Ma welfomp ar bale euz ann dimezel-man.

— N'eo ket lâret 'ven kapabl d'ober ar bal breman,
Ann dersienn 'zo ganen, nao miz 'zo hi c'hrenan.

— Ann dersienn 'zo ganac'h, oh ! ia, kredi a ran,
Ann dersienn 'zo ganac'h, ec'h a daou d'hi c'hrenan !

Hag hen o skeï un tol neuze war he feutrinn,
Ma eo strinket al leaz war he abit satinn.

. . . .
. . . .

— Arsa 'ta, ma soneriann, sonet ur bal kanvo,
Intaon eo ar c'homt iaouank euz ar gêr a Boeto !

Bet' ann dez a hirie tric'houec'h groeg am eùz bet ;
Tric'houec'h groeg am eùz bet, homan ann naontekvet ;

Homan 'eo mamzel Jann, homan ann diveza,
Homan a lakao ma c'halon da ranna ! —

Kanet gant Fanchon FLOURIOT,
mates en Kersont — Berhet — (Aodou ann hanter-noz)
1868.

— Que je fonde ici, comme du beurre sur le plat,
Si jamais j'ai mis au monde ni fille ni fils !

Que je fonde, comme du beurre roussi,
Si jamais j'ai donné le jour à fille ou à fils ! —

— Or ça, sonneurs, sonnez à présent le bal,
Afin que nous voyions la démarche de cette demoiselle ! —

— Il n'est pas dit que je puisse faire le bal (danser) à présent,
J'ai la fièvre, depuis neuf mois je la tremble. —

— La fièvre que vous avez, oh ! oui, je le crois,
La fièvre que vous avez, on la tremble à deux ! —

Et lui de frapper alors sur sa poitrine,
Si bien que le lait jaillit sur sa robe de satin.

. . . .
. . . .

— Or ça, mes sonneurs, sonnez un air de deuil,
Car il est veuf, le jeune comte de Poitou !

Jusqu'aujourd'hui, j'ai eu dix-huit femmes ;
J'ai eu dix-huit femmes, celle-ci est la dix-neuvième ;

Celle-ci est mademoiselle Jeanne, celle-ci est la dernière,
Celle-ci me brisera le cœur ! —

Chanté par Fanchon FLOURIOT,
servante à Kersont. — Commune de Berhet
(Côtes-du-Nord) — 1868.

PRINSES AR GWILLOU

EIL KENTEL.

I

— Demad d'ac'h, berjerenn, el lann gant ho tenved,
Da biou eo ar zon vrao-se aze a ganet ?

— Ar zon-man a zo grêt da brinses ar Gwillou
A zo gwillioudet war-dro un tri de 'zo....

II

Ar brinses koz a lâre, er gambr, d'he merc'h henan :
— Otro Doue, emezhi, glac'har 'zo en ti-man !

Me 'wel arru d'ar gêr ar c'homt a Gerwenno,
Breman a zo seiz vloaz na oa ket bet er vro ;

Arru 'eo d'eureuji prinses kaer ar Gwillo,
Breman a zo seiz vloaz na oa ket bet er vro.

M'hen gwel, arru ec'h ê duhont war ann hent-braz,
Daou pe dri c'hant kavalier 'zo a-rok dirazhan.(1).

— Dalet, ma mammig paour, dalet ma alc'houeou
Ha roït d'am c'hoar un darn euz ma braoeriou....

. . . .

— Kerc'het d'in aman, 'mezhi, ma c'houriz ar c'haeran,
'Wit ma vinn mistr ha moan da vonet dirazhan ;

Kerc'het d'in aman, 'mezhi, ma habit inkarnal,
Ewit ma 'z inn dar zal d' soufr ar maro raktal....

— Na demad d'ac'h, berjerenn, gant hoc'h abit inkarnal,
Indann ann abit-se c'hui a zouffro glac'har ;

Hoc'h abit inkarnal, ho tantelez arc'hant,
Seblantout a ra din 'z oc'h plac'h ur païsant.

Lâret-c'hui d'in, ma dousig, ha gwir am eûz klewet,
Wardro un tri miz amzer a-boe m'oc'h gwillioudet ?

— Me ra fonto aman, 'vel amann war ar plad,
Mar am eûz bet biskoaz ganet na merc'h na mab ;

Me ra fonto aman evel amann rouzet
Mar am eùz me biskoaz na merc'h na mab ganet !

(1) Défaut de rime, par altération sans doute.

LA PRINCESSE LE GUILLOU

SECONDE VERSION.

I

— Bonjour à vous bergère sur la lande avec vos moutons :
A qui a été faite cette jolie chanson que vous chantez?

— Cette chanson a été faite à la princesse Le Guillou,
Qui est accouchée, il y a trois mois, environ....

II

La vieille princesse disait, dans sa chambre, à sa fille aînée,
— Seigneur Dieu, dit-elle, il y a désolation dans cette maison !

Je vois revenir à la maison le comte de Kervenno,
Voici sept ans qu'il n'était pas venu dans le pays ;

Il vient épouser la belle princesse Le Guillou,
Voici sept ans qu'il n'était pas venu dans le pays ;

Je le vois, il vient là-bas sur la grand'route,
Deux ou trois cents cavaliers marchent devant lui.

— Prenez, ma pauvre petite mère, prenez mes clefs,
Et donnez à ma sœur une partie de mes parures....
. . . . (1)

— Apportez-moi ici, dit-elle, ma plus belle ceinture,
Pour que je sois propre et mince pour paraître devant lui ;

Apportez-moi ici, dit-elle, ma robe écarlate,
Afin que j'aille dans la salle, souffrir la mort, à l'instant...

— Bonjour à vous, bergère, avec votre robe écarlate,
Sous cette robe-là vous souffrirez douleur :

(Avec) Votre robe écarlate et vos dentelles d'argent,
Je vous prendrais pour la fille d'un paysan.

Dites-moi, ma douce, si ce que j'ai entendu dire est vrai,
Qu'il y a environ trois mois que vous êtes accouchée ?

— Que je fonde ici comme du beurre sur le plat,
Si j'ai jamais mis au monde ou fille ou fils :

Que je fonde ici, comme du beurre roussi,
Si j'ai jamais mis au monde ou fille ou fils !

(1) Il y a ici une lacune pour la présentation de la jeune sœur.

— Eu kreiz da zaoulagad, m'hen goar, gaou a lâres;
Prennet eo da dillad en giz d'ur 'vageres.

Hag hen 'tapoud he dorn neuze war he feutriun,
Ken a strinkaz al leaz war he abit satinn....

— Sonet, ma zonerienn, sonet ur gavotenn,
Ma 'z aï' ma dous ha me d'hec'h ober d'ann dachenn.

— Otro Doue, 'mezhi, ganen 'man ann dersienn,
Ha na on ket kapabl d'ober ur gavotenn.

— Honnes 'zo un dersienn hanvet ann *drantina*,
Ha kazi peurvuian ec'h a daou d'he c'hrena.

Ah ! tec'h pell al lec'h-se dirag ma daoulagad,
Pe me 'walc'ho ma lanz brema-sonn bars da wad !

Hag hen hag o souza daou pe dri bas a-dren,
Hag o planta he lanz ebars en he c'hoste.......

— Sonet, ma zonerienn, sonet ur gavotenn,
Manet eo ma dousig a-hed bars ann dachenn ;

Manet eo ma dousig da ruillal bars he gwad,
Na ê ket ac'hanon 'oa d'ezhi ober goap !

Sonet, ma zonerienn, sonet ar glaz-kanvo,
Pa 'z eo intaon ar prinz demeuz a Gerwenno !

Kanet gant Marc'harit FULUP,
eus a Blunet — (Aodou ann hanter-noz).

— Au milieu de tes yeux, je le sais, tu mens,
Tes habits sont lacés comme ceux d'une nourrice.

Et lui de mettre alors sa main sur sa poitrine,
Si bien que le lait en jaillit sur sa robe de satin...

Sonnez, mes sonneurs, sonnez une gavotte,
Afin que ma douce et moi nous la dansions sur la place.

— Seigneur Dieu, dit-elle, j'ai la fièvre,
Et je ne pourrais danser une gavotte.

— C'est là une fièvre appelée *trantina*,
Et ordinairement on est à deux à la trembler.

Ah ! retire-toi loin de là de devant mes yeux,
Ou je laverai, à l'instant, ma lance dans ton sang !

Et lui de se reculer de deux ou de trois pas,
Et de planter sa lance dans son côté....

— Sonnez, mes sonneurs, sonnez une gavotte
Ma douce est restée étendue tout de son long sur la place :

Ma douce est restée à se rouler dans son sang;
Ce n'est pas de moi qu'elle devait se moquer !

Sonnez, mes sonneurs, sonnez un glas de deuil,
Puisqu'il est veuf, le prince de Kervenno !

Chanté par Marguerite PHILIPPE
de Pluzunet [Côtes-du-Nord].

Il faut remarquer les différences qui existent entre ces deux versions, sous le rapport des noms propres surtout. Dans la première version, c'est un comte Guillou, (Guillaume de Poitou peut-être) qui est en scène, avec une demoiselle de Poitou. Dans la seconde version, le principal personnage, appelé tantôt COMTE, tantôt PRINCE DE KERVENNO, a pour fiancée une PRINCESSE LE GUILLOU. Il est difficile de se guider à travers ces contradictions, et de fixer la question historique. — Quelques personnes, MM. De Penguern, et Kerambrun par exemple, substituent le COMTE DE GOELO au COMTE GUILLOU, mais à tort, je crois, et sans motif plausible. Je laisse pourtant la question à décider aux historiens.

Dans une troisième version, que mon ami M. Sauvé a recueillie à Plouguerneau, dans le bas Léon, de la bouche d'une couturière nommée Marianne Le Bêr, il s'agit d'un jeune Prince qui, débarquant de dessus la mer profonde, demande un messager pour aller annoncer à sa maîtresse qu'il arrive pour l'épouser. Chemin faisant, le jeune prince rencontre sur une lande une jeune bergère qui lui dit : — « Arrêtez, prince, » arrêtez votre haquennée, votre jolie maîtresse est mère ! » — Comme dans les deux versions précédentes, on essaye de le tromper, en lui présentant la jeune sœur de sa fiancée ; mais il ne donne pas dans le piège, et demande l'autre. Elle vient, confuse et l'air malade, et il l'invite à danser avec lui : — « Excusez-moi, » prince, dit-elle, je ne puis danser, car depuis neuf mois, je suis malade de la fièvre quarte. » — Et le prince répond : — « Ne vous rappelez-vous pas m'avoir promis, dans votre chambre, que le premier de » nous deux qui faillirait serait mis à mort ? A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il lui trancha la tête » d'un coup de sabre. — Sonnez, mes gens, sonnez de la trompette, puisque nous avons donné la mort à la » demoiselle DÉLOYALE : Sonnez, mes gens, sonnez, de la trompette sur-le-champ, pour que nous repre- » nions le chemin de notre pays ! »

Le mot DIBOELTRON du texte breton que j'ai traduit par DÉLOYALE, ne me semble pas breton, et ne rime pas du reste avec TROMPILLOU qui termine le vers précédent. Je croirais volontiers que DIMEZELL DIBOELTRON est une altération pour — DIMEZELL A BOETOU, DEMOISELLE DE POITOU ?

FRANSOISIG HA PIERIG

I

Disul ar beure, beure-mad,
Pierig ma mignon !
Disul ar beure, beure-mad,
Me eaz d'ar prison war ma zroad.

— Lâret-c'hui d'in-me, plac'h iaouank,
Fransoisig, ma Fransoisig !
Lâret-c'hui d'in-me, plac'h iaouank,
Da bini 'nn tri-se hoc'h eûz c'hoant ? —

— Hennes 'zo 'n houarn-braz war-n-han,
Pierig ma mignon !
Hennes 'zo 'n houarn-braz war-n-han
Eo 'nn hini 'garan ar muian.

— Choazet un'-all 'vô d'ho souhet,
Fransoisig, ma Fransoisig !
Choazet un'-all 'vô d'ho souhet,
Rag hennes a vô dibennet.

— Mar dle hennes mont d'ar maro,
Pierig, ma mignon !
Mar dle hennes mont d'ar maro
Me na chomminn ken war ho tro.

Me na chomminn bars ho ti ken,
Pierig, ma mignon !
Me na chomminn bars ho ti ken,
Me 'aï d'ar maro koulz hag hen.

Pa oe êt ann holl da gousket,
Fransoisig, ma Fransoisig !
Pa oe êt ann holl da gousket,
Ann alc'houeo e deûz laeret.

— Deuet, prim, er-meaz ar prizon,
Pierig, ma mignon !
Deuet, prim, er-meaz ar prizon,
Eman 'r perzier en abandon !

LA PETITE FRANÇOISE
ET LE PETIT PIERRE

I.

Dimanche matin, de bon matin,
Petit Pierre, mon ami,
Dimanche matin, de bon matin,
J'allai à la prison, à pied.

— Dites-moi, jeune fille,
Petite Françoise, ma petite Françoise ;
Dites-moi, jeune fille,
Lequel de ces trois désirez-vous ? —

— C'est celui-là qui porte un grand fer,
Petit Pierre, mon ami !
C'est celui-là qui porte un grand fer,
Qui est celui que j'aime le plus. —

— Choisissez un autre qui soit à votre souhait,
Petite Françoise, ma petite Françoise !
Choisissez un autre qui soit à votre souhait,
Car celui-là sera décapité. —

— Si celui-là doit aller à la mort,
Petit Pierre, mon ami !
Si celui-là doit aller à la mort,
Je ne resterai pas plus longtemps auprès de vous.

Je ne resterai pas plus longtemps dans votre maison,
Petit Pierre mon ami !
Je ne resterai pas plus longtemps dans votre maison,
J'irai à la mort, comme lui. —

Quand tout le monde était couché,
Françoise, ma petite Françoise !
Quand tout le monde était couché,
Elle a volé les clefs.

— Venez avec moi, vite, hors de la prison,
Petit Pierre, mon ami !
Venez avec moi, vite, hors de la prison,
Car la porte est à l'abandon ! —

— Er-meaz ar prizon me n'inn ket,
Fransoisig, ma Fransoisig !
Er-meaz ar prizon me n'inn ket,
Ken 'vô ma froses achuet.

Azeet ama war benn ma glinn,
Fransoisig, ma Fransoisig !
Azeet ama war benn ma glinn,
Da gaozeal ha da c'hoarzinn.

— N'azeïnn ket war benn ho klinn,
Pierig, ma mignon !
N'azeïnn ket war benn ho klinn,
Da gaozeal ha da c'hoarzinn.

— Lemet ma gwalenn diwar ma biz,
Fransoisig, ma Fransoisig !
Lemet ma gwalenn diwar ma biz,
Ha choazet un' all 'n ho tiviz.

— Na leminn gwalenn diwar ho piz,
Pierig, ma mignon !
Na leminn gwalenn diwar ho piz,
N' choazinn ket un' all d'am diviz.

II

N'oa ket he gir peurlavaret,
Fransoisig, ma Fransoisig !
N'oa ket he gir peurlavaret,
Ar bourrew 'r prizon 'zo antreet.

Bea defoa 'r pennad bleo-melenn,
Fransoisig, ma Fransoisig !
Bea defoa 'r pennad bleo-melenn,
'Tenne dornado euz he penn !

He boutou-lezr 'oa rubanet,
Fransoisig, ma Fransoisig !
He boutou-lezr 'oa rubanet,
Hag holl ho deûz-hi diroget !....

Kanet gant Marc'harit FULUP.

— Hors de la prison je n'irai pas,
Petite Françoise, ma petite Françoise !
Hors de la prison, je n'irai pas,
Jusqu'à ce que mon procès soit terminé ;

Asseyez-vous sur mes genoux,
Petite Françoise, ma petite Françoise,
Asseyez-vous sur mes genoux,
Pour causer et rire. —

— Je ne m'assierai pas sur vos genoux,
Petit Pierre, mon petit Pierre !
Je ne m'assierai pas sur vos genoux.
Pour causer et rire. —

— Otez mon anneau de mon doigt,
Petite Françoise, ma petite Françoise !
Otez mon anneau de mon doigt,
Et choisissez un autre, à votre gré. —

— Je n'ôterai pas l'anneau de votre doigt,
Petit Pierre, mon ami !
Je n'ôterai pas l'anneau de votre doigt,
Je ne choisirai pas un autre à mon gré... —

II

Il n'avait pas fini de parler,
Petite Françoise, ma petite Françoise !
Il n'avait pas fini de parler,
Que le bourreau est entré dans la prison.

Elle avait une belle chevelure blonde,
Petite Françoise, ma petite Françoise !
Elle avait une belle chevelure blonde,
Qu'elle s'arrachait à poignées de la tête !

Elle avait des souliers à rubans,
Petite Françoise, ma petite Françoise !
Elle avait des souliers à rubans, —
Et elle les a mis en morceaux !

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Pluznnet (Côtes-du-Nord).

AR SERRASINED

I

Me ho ped, merc'hed iaouank, m'ho ped hag ho suppli,
Pa eet da Sant-Jakes, na et ket re disousi ;
Pa eet da Sant-Jakes, na et ket re disousi,
Merc'h un ozac'h a-feson 'zo bet laeret 'vont di.

Merc'h un ozac'h a-feson o vont di 'zo bet laeret,
Gant tri soudard iaouank, da gas d'ar Serrasined ;
Met ho defoa lâret n' vije ket ofanset,
Ken a vije bet seiz vloaz 'n touez ar Serrasined.

II

Pâd ur seiz vloaz è bet Louisaïg o kana ;
P'oe achu ar seiz vloaz, 'komansaz da oela ;
P'oe ar seiz vloaz achuet, da oela eo komanset,
Hag ar Serrasinn braz neuze 'n eûz goulennet :

— Lâret d'in, Louisaïg, petra eo ar sujet,
Ann deïo-all a kanec'h, ha bremann a oelet ?
— Petra 've d'in, eme-z-hi, ha na oelfenn-me ket,
Hirie ez on kristenez, ha warc'hoaz na vinn ket....

O klewet mouez paourienn ma bro, 'zo 'n toul ann nor,
Faminet gant ann amzer, hag o c'houlenn digor !
— Digoret d'hê, Louisaïg, lâret d'hè dont en ti,
Roët gwinn-mad d'hê d'eva, bara-gwenn da debri.

Ha pa oa Lousaïg euz ho diservija,
Hi 'welt he muia-karet bars ar penn huëlla :
— Terrupl bras, eme-z-hi, as kavan ifrontet,
'Tont ama d'am gwelet, mesk ar Serrasined !....

. . . .

Hag hi o vont d'ar jardinn, en aviz hen gwelet ;
P'arruas er jardinn, ez oa manet kousket..
Hag hi o vont d'he c'hambr, hag o tigas gant-hi
Pewar ugent kouvert arc'hant, ho ambarki.

LES SARRASINS

I.

Je vous prie, jeunes filles, je vous prie et vous supplie,
Quand vous irez à Saint-Jacques, n'y allez pas trop sans souci;
Quand vous irez à Saint-Jacques, n'y allez pas trop sans souci,
La fille d'un homme honorable a été enlevée en y allant;

La fille d'un homme honorable a été enlevée en y allant,
Par trois jeunes soldats, pour la conduire aux Sarrasins :
Ils avaient seulement dit qu'elle ne recevrait pas d'affront,
Avant d'avoir été sept ans parmi les Sarrasins.

II.

Pendant sept ans la petite Louise n'a fait que chanter;
Quand les sept ans furent écoulés, elle commença à pleurer;
Quand les sept ans furent écoulés, elle a commencé à pleurer,
Et le grand Sarrasin alors lui a demandé;

— Dites-moi, petite Louise, quel est le sujet ?
Les autres jours vous chantiez, et à présent vous pleurez...
— Comment, répondit-elle, ne pleurerais-je pas ?
Aujourd'hui je suis chrétienne, et demain je ne le serai pas!

[à la porte,]
— (Je pleure) en entendant la voix des pauvres de mon pays qui sont
Affamés, souffrant du temps et demandant qu'on leur ouvre.
— Ouvrez leur, petite Louise, dites leur d'entrer dans la maison,
Donnez-leur de bon vin à boire et du pain blanc à manger.

Et pendant que la petite Louise était à les servir,
Elle remarqua son bien-aimé au haut bout (de la table) :
— Je te trouve, lui dit-elle, terriblement effronté, (hardi)
Puisque tu viens me voir, ici, parmi les Sarrasins !... (1)

. . . .

Et elle d'aller au jardin, pour le voir :
Quand elle arriva dans le jardin, il (le grand Sarrasin) dormait.
Elle d'aller alors dans sa chambre et d'emporter
Quatre-vingts couverts d'argent, et de les embarquer.

(1) Il y a évidemment une lacune.

Hag hi o vont d'ar jardinn, en avis hen gwelet ;
P'arruas er jardinn, bepred ez oa kousket.
Hag hi o vont d'he c'hambr, hag o tigas gant-hi
Pewar-ugent linsell voan, hag ho ambarki.

Hag hi o vont d'ar jardinn, en avis hen gwelet ;
P'arruas er jardinn, bepred ez oa kousket.
Hag hi o vont d'he c'hambr, hag o tigas gant-hi
Pewar-ugent roched voan, hag ho ambarki.

III

P'oa Louisaïg war ar mor, ha krog da naviga,
Hag o vont Louisaïg o komanz da gana ;
Hag o vont Louisaïg da gana komanset,
Hag ar Serrasinn braz neuze 'zo dihunet.

— Digas d'in Louisaïg, Judas, traitour milliget,
Me roï ho pouez a chevanz, war ar pez hoc'h eùz bet.
Seiz vloaz hoc'h bet em zi, hep bea offanset,
M'am bije gouvet ho toare, un de na oac'h ket bet.

Etre-pad ur seiz vloaz ez out bet bars ma zi,
Gwinn mad d'id da eva, bara-gwenn da debri ;
M'am bije gouveet ez oac'h mignon d'ezhi
M'ho pije laket d' vreigna, 'n ur prizon, 'n toull dor ma zi ! (1)

Kanet gant Marc'harit FULUP.

(1) Ce dernier vers est très-altéré, ainsi que toute la pièce du reste, qui n'est véritablement qu'un fragment.

Et elle d'aller au jardin, pour le voir :
Quand elle arriva dans le jardin, il dormait.
Et elle d'aller dans sa chambre, et d'emporter
Quatre-vingts draps de toile fine et de les embarquer.

Et elle d'aller au jardin, pour le voir :
Quand elle arriva dans le jardin, il dormait.
Et elle d'aller dans sa chambre et d'emporter
Quatre-vingts chemises de toile fine, et de les embarquer.

III.

Quand la petite Louise était sur la mer, la navigation commencée,
Et la petite Louise de commencer à chanter ;
Et la petite Louise de commencer à chanter,
Et le grand Sarrasin s'est alors réveillé.

— Ramène-moi la petite Louise, Judas, traître maudit,
Je donnerai votre poids d'argent, outre ce que vous avez déjà eu.
Vous avez été sept ans dans ma maison, sans recevoir d'offense,
Si j'avais connu votre dessein, vous n'eussiez pas été un seul jour.

Durant sept ans que tu as été dans ma maison,
Tu as eu bon vin à boire, pain blanc à manger.
Et toi, si j'avais su que tu étais son ami,
Je t'aurais enfermé et laissé pourrir dans une prison au seuil de ma [porte]! (1)

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Pluzunet (Côtes-du-Nord).

(1) Il s'agit probablement dans cette ballade, — qui n'est qu'un fragment, — de l'enlèvement par les Mores d'Espagne, d'une pélerine bretonne à Saint-Jacques de Galice. Les pélerinages de Bretagne à cette place dévote étaient très-fréquents aux XVe et XVIe siècles.

ROBART ANN DIAOUL.

I

Pemzek vloaz è bet ann Dukes
Hep donet da brezek he frouez,
Ha bemdez e pede Doue
Ewit ma dîje bugale.

Un de pa oa ouz hen pedi,
'Teuas ann Diaoul d'hi zrompli,
Ma lavaras d'ezhi a-grenn
Na dalve netra he fedenn.

Mont a rez da gambr ann otro,
A oa er memeuz pedenno,
Offansi Doue dre he leïo,
Ken a oa horreur d'ann envo.

Ha ma 'n eûz ann Dukes douget,
Hep na mab na merc'h 'deûz ganet (1) ;
Herve ma rapport ar werz-man,
Ur miz è bet 'n poan anehan.

Pa deue Robart war ar bed-man,
'Ree glao hag awel, a gredan !
Glao hag awel en un instant,
Kement ma sponte peb-unan.

Ha pa 'z è bet Robart ganet,
Na gave mageres a-bet ;
Gant he dent e kroge en-he,
'Vel ul loen spontuz e krie.

Ken braz a oa Robart d'ur bloaz,
Ma 'z è 'r vugale a bemp bloaz.
Kreski 'ree 'vel ann drouk-louzou
'Ve o tioan er jardinou,

He dad neuze, pa 'n eûz gwelet
D'un den santel 'n eûz hen kaset,
Da diski serviji Doue,
Ma kuitaje he wall-vuhe.

(1) Ce vers me paraît obscur.

ROBERT LE DIABLE.

I.

Pendant quinze ans est restée la duchesse
Sans que son fruit vint à parler; (1)
Et tous les jours elle priait Dieu,
Afin qu'elle eût des enfants.

Un jour qu'elle était à le prier,
Le diable vint la tromper,
Et il lui dit tout net
Que sa prière ne valait rien.

Elle se rendit à la chambre du seigneur (son mari),
Qui était aussi en prière,
Et offensa Dieu par ses blasphèmes,
Au point que le ciel en avait horreur.

Et la duchesse devint enceinte,
Sans donner le jour ni à fils ni à fille;
D'après ce que rapporte ce *gwerz,*
Un mois entier elle fut en peine de lui.

Au moment où Robert venait au monde,
Il pleuvait et ventait, je crois!
Pluie et vent (survinrent) en un moment,
Si bien que chacun en était épouvanté.

Et quand Robert eut vu le jour,
On ne lui trouvait pas de nourrice;
Il les mordait avec ses dents,
Il criait d'une façon effrayante, comme un animal.

A l'âge d'un an, Robert était aussi grand
Que le sont les enfants de cinq ans;
Il croissait comme les mauvaises herbes
Qui viennent dans les jardins.

Son père, ayant appris cela,
L'envoya a un saint homme,
Pour lui apprendre à servir Dieu,
Afin qu'il quittât sa mauvaise vie.

(1) Sans avoir d'enfants.

Hag hen o vont, en bezr-amzer,
'Torri he vrec'h da vab Hubert.
Ar mab Hubert na vankas ket
Da vont d'hen flatal d'ar bêlek.

— Nebaon, 'me Robart, me harzo
D'am c'horrija ; c'hui n'hen graïo.
Hag hen o tenna he gontel,
Hag o lac'ha ann den-santel.

Na pa 'c'h ée Robart war ar ru,
'Krene 'r paveo en daou-du ;
N'oa hini er gêr a Rouan,
N'ho stleje holl, braz ha bihan.

A-c'hane hec'h eas neuze
Da ur forest hanvet Guibre,
E-lec'h ma savas ur vandenn
A laeron hag a volerrienn.

II

Un de, 'welet ur mesaër
'Vesa he denved tost da gêr,
'Vesa he denved tost da gêr,
Hag hen o vont hag hen gelwer.

— Tostâd d'ac'h-c'hui na gredan ket,
Eman ar gwad ouz ho tilled ;
Mar karjac'h bea den-santel,
Da Doue servijer fidel,

A vefac'h un de pardonet,
Hag ho pe lod ar joaüsted.
— Bennoz Doue d'id, mesaër,
Parlant a rez evel un êl ;

Setu, wit da drugarekâd,
Hanter kant louiz-aour 'n ur ialc'had ;
Na garfenn netra da gavet,
Met ma zad, ma mamm da welet.

— Da dad, da vamm 'weli fete,
Er gêr a Rouan, war ar pave.
Er gêr a Rouan p'eo arruet,
He dad, he vamm 'n eüz rankontret.

Mais voilà que bientôt après
Robert cassa le bras du fils d'Hubert.
Le fils d'Hubert ne manqua pas
D'aller le dénoncer au prêtre.

— Je saurai, dit Robert, vous empêcher
De me corriger ; vous ne le ferez point !
Et il tira son couteau,
Et tua le saint homme !

Quand Robert marchait sur la rue,
Les pavés tremblaient des deux côtés ;
Il n'y avait personne dans la ville de Rouen
Qu'il ne renversât tous, petits et grands.

De là il se rendit ensuite
Dans une forêt appelée Guibré,
Où il y avait une bande
De voleurs et de brigands.

II.

Un jour, voyant un pâtre
Qui gardait ses moutons près de la ville ;
Qui gardait ses moutons près de la ville,
Il alla et il l'appela.

— Je n'ose m'approcher de vous,
Il y a du sang sur vos habits ;
Si vous vouliez être un saint homme,
Un serviteur fidèle de Dieu,

Vous seriez, un jour, pardonné,
Et vous auriez votre part de la joie (éternelle).
— La bénédiction de Dieu soit avec toi, pâtre,
Tu parles comme un ange ;

Voici, pour te remercier,
Cinquante louis d'or, dans une bourse ;
Je ne désire rien autre chose
Que voir mon père et ma mère.

— Ton père et ta mère tu les verras aujourd'hui
Dans la ville de Rouen, sur le pavé.
Dans la ville de Rouen quand il est arrivé,
Il a rencontré son père et sa mère ;

Et int d'ann daoulinn dirazhan,
D' c'houlenn ho buhe digant-han.
— Ma zad, ma mamm, savet n' ho sâ
Prest eo ma c'halon da ranna ;

Prest eo ma c'halon da ranna,
Em gonvertiset 'on brema ;
Me c'houlenn pardon hag iskuz,
D'ar pec'her paour ken maleüruz !

. . . .

Kanet gant Marc'harit FULUP.
à Blûnet, (Aodou ann hanter-nos.)

Ils se sont mis à genoux devant lui,
Pour le prier de leur laisser la vie :
— Mon père et ma mère, levez-vous,
Mon cœur est près de se briser ;

Mon cœur est près de se briser,
Car je me suis converti :
Je demande pardon et excuse
Pour le pauvre et malheureux pécheur !.... (1)

. . . .

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Plusunet [Côtes-du-Nord].

(1) Cette pièce est fort incomplète.

L'opinion généralement répandue, grâce à l'assertion de certains auteurs modernes, est que les poëtes populaires de la Bretagne n'ont ni imité les poëtes étrangers, ni chanté des légendes ou des événements étrangers à leur pays. — Cette pièce et la précédente, ainsi que quelques autres de ce volume et du premier, comme par exemple, la Marquise de Gange, page 501, font justice de cette affirmation beaucoup trop absolue. — Cette légende de Robert-le-Diable a aussi fourni le sujet d'un mystère breton, dont j'ai déposé un beau manuscrit à la bibliothèque nationale, à Paris.

IZABELL AR IANN

I

Na pa retornis euz poazet,
Me na sonjenn en drouk a-bed ;

Na pa retornis euz poazet,
Pewar lakes 'm eûz rankontret ;

Pewar lakes hag ur Jouis
Oa 'n tal ar groaz, pa dremenis.

Hag ar Jouis 'c'houl' ouzin-me :
— Merc'h iaouank, c'hui a zimezfe ?

Merc'h iaouank, c'hui a zimezfe
Da genta mab ho koulenfe ?

Da genta mab ho koulenfe,
Ha 've posubl 've me a ve ?

— Na eo ket war ar c'hroaz-hentjou,
Otro, 've grêt ann dimiziou,

Met en ilis, pe er porched,
Etre daou den hag ur bêlek.

II

Izabell ar Iann a lâre
Er gêr, d'he mamm, pa arrue :

— Ma mammig paour, mar am c'haret,
Ma miret euz ar Jouisted ;

Ma miret euz ar Jouisted,
Ma laket 'n ur gambr alc'houeet.

Ar Jouis braz a vonjoure,
'N ti ar Iann koz pa arrue :

— Demad ha joa holl en ti-ma,
Izabell 'r Iann pelec'h ema ?

— Et è Izabell da boazet,
Ha na mèdi ket retornet.

ISABELLE LE JEAN

I.

Quand je revins de faire cuire (au four banal),
Je ne songeais pas à mal;

Quand je revins de faire cuire,
Je rencontrai quatre laquais;

Quatre laquais et un juif
Étaient auprès de la croix quand je passai.

Et le juif me demanda :
— Jeune fille, vous fianceriez-vous ?

Jeune fille, vous fianceriez-vous
Avec le premier garçon qui vous demanderait ?

Avec le premier garçon qui vous demanderait,
Et quand il serait possible que ce fût moi ?

— Ce n'est pas dans les carrefours,
Seigneur, que se font les fiançailles,

Mais dans l'église, ou dans le porche,
Entre deux personnes et un prêtre.

II.

Isabelle Le Jean disait
A sa mère, en arrivant à la maison :

— Ma pauvre petite mère, si vous m'aimez.
Préservez-moi des juifs;

Préservez-moi des juifs,
Mettez-moi dans une chambre fermée à clef.

Le grand juif souhaitait le bonjour
En arrivant dans la maison du vieux Le Jean :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison.
Isabelle Le Jean où est-elle ?

— Isabelle est allée faire cuire,
Et elle n'est pas revenue.

— Roët-c'hui d'in ann alc'houeou.
Ewit ma sellinn er c'hambrjou.

Dor ar gambr wenn 'n eûz digoret,
Izabell ar Iann 'n eûz kavet....

Izabell ar Iann 'c'houlenne
Euz he mammig paour, en de-se :

— Ma mammig paour, d'in-me lâret,
Gant ar Jouis rèd 'vô monet ?

— Se d'ac'h, ma merc'h, na lârinn ket,
Digant ho tad a c'houlenfet.

— Ma zadig paour, d'in-me lâret,
Gant ar Jouis rèd 'vô monet ? —

— Se d'ac'h ma merc'h, na lârinn ket,
Digant ho preur Louis goulennet.

— Lâres-te d'in-me, ma breur Louis,
Ha rèd 'vô mont gant ar Jouis ?

— Ia, gant ar Jouis 'vô rèd monet,
Pa 'z eo ar paeamant touchet ;

Pewar c'hant skoed en arc'hant mad
Deûz touchet ho mamm hag ho tad,

Ha kement-all ho preur Louis,
'Wit lâret ho reï d'ar Jouis ;

Ha mar et-c'hui a galon vad,
Me am bô c'hoas un dra-bennag.

— Pe a t'eûz bet, pe na t'eûz ket,
Gant ma grad-vad me na inn ket !

III

Izabell ar Iann a lâre
D'he m'ammig paour, un dez a oe :

— Ma mammig paour, lâret-c'hui d'inn,
Na pe-seurt abit a wiskinn ?

— Gwisket hoc'h abit violet,
A vezo skanv d'ac'h da gerzet.

— Gwisko ann abit a garo,
Kammed war-droad hi na raïo ;

— Donnez-moi les clefs,
Afin que je regarde dans les chambres.

Il a ouvert la porte de la chambre blanche,
Il a trouvé Isabelle Le Jean....

Isabelle Le Jean demandait
A sa pauvre petite mère, ce jour-là :

— Ma pauvre petite mère, dites-moi,
Avec le juif faudra-t-il aller ?

— Cela, ma fille, je ne vous dirai pas,
A votre père vous le demanderez.

— Mon pauvre petit père, dites-moi,
Avec le juif faudra-t-il aller ?

— Cela, ma fille, je ne vous dirai pas,
A votre frère Louis demandez-le.

— Dis-moi, toi, mon frère Louis,
Faudra-t-il aller avec le juif ?

— Oui, il faudra aller avec le juif,
Puisque le prix est touché ;

Quatre cents écus, en bon argent,
Ont reçu votre mère et votre père,

Et autant (en a eu) votre frère Louis,
Pour promettre de vous donner au juif ;

Et si vous allez de bon cœur,
J'aurai encore quelque chose.

— Que tu aies eu ou que tu n'aies pas eu,
Ce ne sera pas de bon gré que j'irai.

III.

Isabelle Le Jean disait
A sa pauvre petite mère, un jour :

— Ma pauvre petite mère, dites-moi,
Quelle robe mettrai-je ?

— Mettez votre robe violette,
Qui vous sera légère pour marcher.

— Qu'elle mette la robe qu'elle voudra,
Elle ne fera point un pas à pied ;

'Ma ma inkane 'n toull ar pors
Izabell 'r Iann, euz ho kortos ;

Houarnet mad gant leton-gwenn,
Hag ur brid arc'hant en he benn ;

Hag ur brid arc'hant hen he benn,
He bommello en aour melenn.

— Mar 'zo 'r brid arc'hant en he benn,
He bommello en aour melenn ;

He bommello en aour melenn,
Me garie 've 'n tan en he benn !

Ha koulzgoude am eûz pec'het,
Rag al loen paour n'è ket kiriek.

Izabell ar Iann a lâre,
A bors he zad pa bartie :

— Adieu, ma mamm, adieu, ma zad,
Bikenn n'ho kwel ma daoulagad !

Me lâr adieu d'am holl broïs,
Met d'hennont al laer ma breur Louis ;

Met d'hennont al laer ma breur Louis,
Hen eûz ma gwerzet d'ar Jouis !

IV

Izabell ar Iann 'c'houlenne
Euz ar Jouis braz, un dez 'oe :
— Jouis, Jouis, d'in-me lâret,
N'eo ket heman 'r pont m' eûz klewet,
N'eo ket heman 'r pont 'm eûz klewet,
'Taoulinn warnehan al loened ?
N'oa ket he gir peur-lavaret,
He marc'h 'dan-hi 'zo daoulinet.

V

Izabell ar Iann a lâre
D'ar Jouis braz, un dez o oe :

— Me glew kôg ma zad o kanan !
— N' ret ket, Izabell, emehan ;

Ma haquenée est à la porte de la cour.
Isabelle Le Jean, qui vous attend ;

Bien ferrée de laiton blanc,
Et une bride d'argent à sa tête ;

Et une bride d'argent à sa tête ;
Les pommeaux sont d'or jaune.

— Si elle a une bride d'argent en tête,
Avec des pommeaux d'or jaune ;

Avec des pommeaux d'or jaune,
Je voudrais qu'elle eût le feu dans la tête !

Et pourtant c'est péché à moi,
Car la pauvre bête n'est pas cause.

Isabelle le Jean disait,
En sortant de la cour de son père :

— Adieu, ma mère, adieu, mon père,
Jamais ne vous reverront mes yeux !

Je dis adieu à tous ceux de mon pays,
Sauf à celui-là, sauf à mon frère Louis, le voleur ;

Sauf à celui-là, mon frère Louis, le voleur,
Qui m'a vendue au Juif !

IV.

Isabelle le Jean demandait
Au grand Juif, un jour : —

— Juif, Juif, dites-moi,
N'est-ce pas celui-ci le pont dont j'ai entendu dire ;

N'est-ce pas celui-ci le pont dont j'ai entendu dire
Que les bêtes s'agenouillent dessus ?

Elle n'avait pas achevé ces mots,
Que sous elle son cheval s'est agenouillé.

V.

Isabelle le Jean disait
Au grand Juif, un jour :

— J'entends le coq de mon père chanter !
— Vous ne l'entendez pas, Isabelle, dit-il ;

N' ret ket, Izabell, emehan,
Rag pemp kant lew 'z oc'h diout-han.

VI

Ar Jouis braz a lavare
Er gêr, d'he vamm, pa arrue :

— Na setu ur verc'h-kaer aman ;
Braoa plac'h-iaouank eo homan !

— Na eo ket deut gant he grad-vad,
Eman 'n dour war he daoulagad.

Ar Jouis braz a lavare
D'Izabell ar Iann, un dez 'oe :

— Deut ganen, Izabell, d'ar sellier,
Da danva gwinn ken dous ha mel.

— Gwell' 've ganen, en ti ma zad,
Eva dour euz feunteun ar prad.

— Deut ganen, Izabell, d'am c'hambrjo
Da gonta aour a dousenno ;

Deut ganen, Izabell, d'ar gambr wenn,
Da gonta aour hag arc'hant gwenn.

— Gwell' ganen, bea 'n ti ma zad,
'Konta uio d' gas d'ar marc'had.

Ar Jouis braz a lavare
Na d'he vammig, un dez a oe :

— N'ouzonn petra ober out-hi,
Kals a boan-speret a ro d'in ;

Goulennan 'r mennad a garan,
Bepred na ra nemet goela.

— Mar n'ouzoud da ober out-hi,
Komer ur gontel ha lac'h-hi.

— Tri marc'h a zo er marchosi,
Daou a zo d'ac'h, unan 'zo d'in ;

Daou a zo d'ac'h, unan 'zo d'in,
Rag ewit honnes na lac'hin !

Vous ne l'entendez pas, Isabelle, dit-il,
Car vous êtes à cinq cents lieues de lui.

VI.

Le grand Juif disait
A sa mère, en arrivant à la maison :

— Voici une bru (que je vous amène) ;
Quelle jolie jeune fille est celle-ci !

— Elle n'est pas venue de son bon gré,
Elle a des larmes dans les yeux.

Le grand Juif disait
A Isabelle le Jean, un jour :

— Venez avec moi, Isabelle, au cellier,
Pour goûter du vin aussi doux que le miel.

— J'aimerais mieux, dans la maison de mon père,
Boire de l'eau de la fontaine du pré.

— Venez avec moi, Isabelle, dans mes chambres,
Pour compter de l'or à la douzaine ;

Venez avec moi, Isabelle, à la chambre blanche,
Pour compter de l'or et de l'argent blanc.

— J'aimerais mieux être dans la maison de mon père,
A compter des œufs pour les porter au marché.

Le grand Juif disait
A sa petite mère, un jour :

— Je ne sais que faire d'elle,
Elle me donne beaucoup d'inquiétude ;

Quelque demande que je lui fasse,
Toujours elle ne fait que pleurer.

— Si tu ne sais que faire d'elle,
Prends un couteau et tue-la.

— Il y a trois chevaux dans l'écurie,
Deux sont à vous, un est à moi ;

Deux sont à vous, un est à moi,
Car quant à elle, je ne la tuerai point (1).

(1) Invitation à sa mère à partir.

VII

Hag a-benn un nao miz goude
Izabell kontantamant 'defoe ;

'Oa Izabell e-tal ann tan,
O tomman ur Jouis bihan.

. . . .

Evnidigo diwar ann nij,
Gret ma gourc'hemeno en Breiz ;

Gret ma gourc'hemeno d'am broïs,
Met d'hennont al laer ma breur Louis ;

Met d'hennont al laer ma breur Louis,
Hen eùz ma gwerzet d'ar Jouis ! (1).

Kanet gant Marc'harit FULUP,
a barous Plunet (Kosteïo ann Anter-nos),
ar c'henta a viz Here-1868.

(1) — Je n'ignore pas que le mot breton ordinaire pour rendre le mot Juif est INDEW, pluriel INDEWIEN ; mais ma chanteuse m'ayant affirmé qu'elle avait toujours entendu dire que le JOUIS de son gwerz signifiait Juif, je reproduis fidèlement son opinion : la critique jugera ce qu'elle peut avoir de fondé.

VII.

Et au bout de neuf mois après,
Isabelle eut du contentement :

Isabelle était auprès du feu,
Chauffant un petit juif...

. . . .

Petits oiseaux qui volez,
Faites mes compliments en Bretagne ;

Faites mes compliments aux gens de mon pays,
Sauf à celui-là, mon frère Louis, le voleur ;

Sauf à celui-là, mon frère Louis, le voleur,
Qui m'a vendue au Juif ! — (1).

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Plusunet [Côtes-du-Nord].
1er Octobre 1868

(1) Dans une leçon recueillie à Ploëgat-Guerrand par G. Le Jean, le voyageur géographe, on trouve SOUIZ au lieu de JOUIZ, et je pense qu'il faut, alors, traduire par SUISSE.

Consulter un travail fort intéressant de M. d'Arbois de Jubainville où l'on compare notre ballade avec LE BARON JAUIOZ du BARZAZ-BREIZ, page 205. (Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, décembre, 1869.)

SEZIZ GWENGAMP

KENTA KENTEL.

I

Mar plij ganac'h a selaoufet
Ur werz a zo 'newez savet ;
D'ar gêr a Wengamp ez eo grêt,
'Zo gant Denombra komerret (1).

Bars ar bloaz pemp ha pemzek kant,
'Tessas ar seziz war Wengamp.
War bors Mikêl 'oa ar Saozon,
Ann Allmanted war bors Roazon.

War bors Treger 'oa 'r Flamanted,
War bors 'r blomenn, ann Irlanted ;
War bors 'r blomenn, ann Irlanted ;
Karget 'oa kêr a soudarded.

Trompiller ar prinz a lâre,
War borziou Gwengamp pa skoë :
— M'ho ped, digoret d'in ho tor,
Trompiller ar prinz c'houl' digor.

Trompiller ar prinz 'zo ama,
O c'houl' digor da Denombra ;
O c'houl' digor da Denombra,
Tric'houec'h mil soudard 'zo gant-han.

Tric'houec'h mil soudard, tud vaillant,
Da lakâd ar seziz war Wengamp.
— Ho ! ma forzio 'zo moraillet,
Ma mogero, fortifiet ;

Hag 'vec'h aze dek miz amzer,
Birwikenn n'antrefet en kêr,
Ha n' digorinn ar porziou-man,
Ken 'm bô komzet euz Melkunan,

Paramant ann dukes Anna,
Ar re-se 'gommand er gêr-ma.
Porzier Gwengamp a lavare
Da Velkunan, p'hen salude :

(1) On pense que ces différentes dénominations Denoblin, Denombra, Denobre indiquent le prince de Dombes.

LE SIÈGE DE GUINGAMP

PREMIÈRE VERSION.

I.

S'il vous plait, vous écouterez
Un gwerz nouvellement levé (composé) ;
Il est fait au sujet de la ville de Guingamp,
Qui a été prise par Dénombra.

En l'année quinze cent cinq, (1)
Vint le siège sur Guingamp.
Sur la porte Saint-Michel étaient les Anglais,
Les Allemands étaient sur la porte de Rennes.

Sur la porte de Tréguier étaient les Flamands,
Sur la porte de la pompe (fontaine) étaient les Irlandais ;
Sur la porte de la pompe (fontaine) étaient les Irlandais ;
La ville était remplie de soldats.

Le trompette du prince disait,
Sur les portes de Guingamp quand il frappait :
— Je vous prie, ouvrez-moi votre porte,
C'est le trompette du prince qui demande qu'on lui ouvre;

C'est le trompette du prince qui est ici,
Demandant qu'on ouvre à Dénombra,
Demandant qu'on ouvre à Dénombra,
Dix-huit mille soldats sont avec lui ;

Dix-huit mille soldats, hommes vaillants,
Pour mettre le siège devant Guingamp.
— Ho ! mes portes sont verrouillées
Et mes murailles fortifiées.

Et quand vous seriez là dix mois de temps,
Jamais vous n'entrerez dans la ville,
Et je n'ouvrirai pas ces portes-ci,
Jusqu'à ce que j'aie parlé à *Melcunan*, (Mercœur).

Ou bien à la duchesse Anne,
Car ce sont ceux-là qui commandent dans cette ville.
Le portier de Guingamp disait
A *Melcunan*, quand il le saluait :

(1) Les dates données par les chanteurs sont généralement fausses. Il y a eu deux sièges de Guingamp, l'un en 1488, l'autre en 1591. — C'est ce dernier qui semble avoir fourni le sujet de notre Gwerz.

— Trompiller ar prinz 'zo ama,
A c'houl' digor 'wit Denombra ;
A c'houl' digor 'wit Denombra,
Tric'houec'h mil c'havalier gant-han.

Ha Melkunan a lavaras
Da ganonier Gwengamp, pa glewas ;
— Depech karga ar c'hanon braz,
Da reï da Denombra war he fas !

Kanonier Gwengamp a lâras
Da Velkunan vel m'hen klewas :
— Ni 'zo pell zo euz hen kargan,
Tric'houec'h bouled-rollet 'zo en-han,

Bar un anter poell poultr kanon,
Kement-all 'vunud draillo plom....

. . . .

N'oa ket he gomz peurlavaret,
Kanonier Gwengamp 'zo diskaret
Gant un tenn poultr gwenn euz ur gambr,
Digant markiz Gwaz-ar-garant (1).

Kanonier Gwengamp a lârè
War ann tour-plad en he c'hourve :
— M'am bije un heur da vewa,
N'oa ket komerret ar gêr-ma !

Ar ganonieres pa welas,
Honnez na gollas ket kouraj,
Hag 'amorsas ar c'hanon braz,
Ha pewarzek kant a lac'has.

'Tre Gwengamp ha santes Katelin,
'Deûz lac'het pewarzek kant den,
C'hoas ê manet 'n hini gwasa,
P'eo manet ar prinz Denombra.

Ha Melkunan, p'hen eûz gwelet
Penoz ez oant holl trahiset,
Hag hen hoc'h ober he *ave*
'Kuitâd kêr gant he vugale.

(1) Goaz-ar-garant doit être une altération pour Coëtgourhant, ou Coëtgourant, nom d'un cavalier, nous dit M. Pol de Courcy, qui, lors du siège de 1591, tua involontairement un des siens, d'un coup d'arquebuse tiré de la fenêtre d'une chambre. On sait également que Gouyquet, qu'on a cru, mais à tort, être désigné ici sous le nom de portier ou grand canonnier, fut blessé d'un coup de pique et non d'un coup de feu.

— Le trompette du prince est ici
Qui demande qu'on ouvre à Dénombra ;
Qui demande qu'on ouvre à Dénombra,
Dix-huit mille cavaliers sont avec lui.

Et Melcunan dit
Au canonnier de Guingamp, quand il entendit :
— Dépêche-toi de charger le grand canon,
Pour donner à Dénombra sur sa face !

Le canonnier de Guingamp répondit
A Melcunan, quand il l'entendit :
— Il y a longtemps que nous sommes à le charger,
Il y est entré dix-huit boulets ramés,

Plein un demi-boisseau de poudre à canon
Et autant de mitraille de plomb....

. . . .

Il n'avait pas fini de parler,
Que le canonnier de Guingamp fut abattu
Par un coup de poudre blanche (parti) d'une chambre,
(Tiré) par le marquis de *Goaz-ar-garant*.

Le canonnier de Guingamp disait,
Couché sur la tour plate : (1)
— Si j'avais encore une heure à vivre,
Cette ville-ci ne serait pas prise !

La canonnière, quand elle vit cela,
Celle-là ne perdit pas courage,
Et elle amorça le grand canon,
Et elle tua quatorze cents !

Entre Guingamp et sainte Catherine (?).
Elle a tué quatorze cents hommes,
Et le pire est encore resté,
Puisque le prince Dénombra est resté !

Et Melcunan, quand il a vu
Comment ils étaient trahis,
Et lui de faire ses préparatifs,
Et de quitter la ville, avec ses enfants.

(1) Ce canonnier ne peut être Rolland Gouyquet, dont la conduite fut héroïque pendant le siège de 1468, et que sa femme remplaça à la tête des assiégés, lorsqu'il eut été blessé sur la brèche. — On croit pourtant remarquer dans le Gwers une allusion à ce courageux personnage, et quelque confusion entre les deux sièges.

II

Ha Denombran a lavare
Bars en Gwengamp pa antree :
— D'in 'vô ar gwinn hag ann arc'hant,
D'am soudarded, merc'hed Gwengamp !

Kriz a galon neb na oelje
Bars en Gwengamp neb a vije,
O klewet ar merc'hed iaouank
O c'herwel ar Werc'hes a Wengamp :

— Gwerc'hes Vari, hon zikouret,
Ni 'zo gant ann holl dilezet !
Kriz a galon mar na oelje
Bars en Gwengamp neb a vije,

'Welet al linselio, 'n tapiso
Gant-he o puri hoc'h armo....
Na Denombra a lavare
En ilis gwengamp p'antree :

— C'hui 've kontant, Gwerc'hes Vari,
'Lakafemp ho ti da varchosi,
Ho sekreteri d' gav ar gwinn,
Hoc'h aoter vraz da daol keginn ?

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Ar c'hleïer da' zon 'zo komansed :
Komans 'ra ar c'hlèïer da zôn
Ken oa ar spont en ho c'halon.

Ha Denombra a lavare
Na d'he bajig bihan neuze :
— Paj bihan, komer ma c'hleve,
Kerz da c'hoùd piou a zôn an-hê :

Ha mar zo kristenn euz ho zôn,
Plant ma c'hleve en he galon !
Krec'h gant ann tour hec'h è pignet,
Ha prest goude 'eo diskennet :

— N'eûz kristenn a-bed euz ho c'hè,
Kouez' a 'ra 'r c'hlizenn diout-hê ;
Nann, 'met graz Mari hag he mab
'Zo en tour euz ho branskellad !

II.

Et Dénombra disait,
En entrant dans Guingamp :
— A moi le vin et l'argent,
A mes soldats les filles de Guingamp !

Dur de cœur eut été celui qui n'eut pleuré,
S'il eut été à Guingamp,
En voyant les jeunes filles
Implorer Notre-Dame de Guingamp :

— Vierge Marie, protégez-nous,
Nous sommes abandonnées de tout le monde !
Dur de cœur eut été celui qui n'eut pleuré,
S'il eut été à Guingamp,

En voyant les draps de lit et les tapis
Avec eux à fourbir leurs armes....
Et Dénombra disait,
En entrant daus l'église de Guingamp :

— Seriez-vous contente, Vierge Marie,
Que de votre maison nous fissions une écurie,
De votre sacristie, une cave à vin,
De votre grand autel, une table de cuisine ?

Il n'avait pas fini de parler,
Que les cloches ont commencé de sonner ;
Les cloches commencent de sonner,
Tellement que l'épouvante était dans leurs cœurs.

Et Dénombra disait
A son petit page, en ce moment :
— Petit page, prends mon épée,
Et va voir qui est à les sonner ;

Et si tu trouves un chrétien à les sonner,
Plante lui mon épée dans le cœur !...
Il est monté au haut du clocher,
Et il est descendu tôt après :

— Il n'y a chrétien (personne) autour d'elles,
Et la rosée (sueur) en tombe ;
Non, il n'y a que la grâce de Marie et de son fils,
Qui est dans la tour, à les mettre en branle !...

Na Denombra a lavare
D'he soudarded, eno, neuze :
— Dibromp hon c'hezek, eomp en hent,
Lezomp ho zie gant ar zent !

Lezomp he zie gant Mari,
'Oamp pell 'oa euz hec'h offansi ! —

Ar wers-man a zo bet skrivet d'in gant ma mignon ar barz mad Iann-Mari AR IANN, ha kanet d'ehan gant Mari FERCHAL, o chomm en kêr Gwengamp. —

Et Dénombra disait
A ses soldats, là, en ce moment :
— Sellons nos chevaux, mettons-nous en route,
Et laissons leurs maisons aux saints !

Laissons ses maisons à Marie,
Il y avait longtemps que nous l'offensions !...

Ce gwerz m'a été recueilli par mon ami le poète breton J. M. Le Jean ; il lui a été chanté par Marie Ferchal, demeurant dans la ville de Guingamp.

SEZIZ GWENGAMP

EIL KENTEL

I

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

'Oa karget kêr a soudarded,
Hag ar c'hanonier 'oa lac'het.
Ann dukes Anna a lâre (1)
D'ar ganonieres, p'hi salude :

— Ma vije 'r c'hanon braz karget,
N' vije ket Wengamp komerret,
N' vije ket Wengamp komerret,
Na ma c'hanonier braz lac'het.

Ar ganonieres a lâras
D'ann dukes Anna, p'hi c'hlewas :
— Dukes Anna, ma iskuzet,
Ar c'hanon braz a zo karget ;

Et 'zo enhan 'r bouellad poultr-draje,
Mui pe gement-all a vitraille,
Mui pe gement-all a draje braz,
Da rei da Denobre war he fas.

Da dal ar c'hanon hec'h eo êt,
War he daoulinn eo em strinket,
'Wit pedi Doue d'hi zikour,
Hag ar Werc'hes a Wir-Zikour :

— Itron Vari a Wir-Zikour,
Plijet ganac'h dont d'hon zikour,
Roët ar c'hraz d'imp da drec'hi
Da drec'hi war hon inimi !

N'oa ket he gir peurlavaret,
Ar c'hanon 'deùz digollieret :
Tremen pemp mil a deùz lac'het.
Ha mui pe gement-all bleset.

(1) La duchesse Anne n'assistait pas de sa personne à ce siège, bien qu'il fût fait pour elle.

LE SIÉGE DE GUINGAMP

SECONDE VERSION.

I

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

La ville était pleine de soldats (1),
Et le canonnier était tué.
La duchesse Anne disait
A la canonnière, en la saluant :

— Si le grand canon était chargé,
La ville de Guingamp ne serait pas prise ;
La ville de Guingamp ne serait pas prise,
Ni le grand canonnier tué.

La canonnière répondit
A la duchesse Anne, quand elle l'entendit :
— Duchesse Anne, excusez-moi,
Le grand canon est chargé :

Il y est allé un boisseau de poudre à dragée,
Et autant ou davantage de mitraille,
Autant ou davantage de grande dragée,
Pour donner à Dénobré sur sa face.

Près du canon elle s'est rendue,
Sur ses genoux elle s'est jetée,
Pour prier Dieu de la secourir,
(Et aussi) la Vierge Marie de Bon-Secours :

— Vierge Marie de Bon-Secours,
Qu'il vous plaise de me secourir,
Donnez-nous la grâce de vaincre,
De vaincre notre ennemi !

Elle n'avait pas fini de parler,
Qu'elle a enlevé le collier du grand canon :
Elle a tué passant (plus de) cinq mille,
Et davantage ou autant elle en a blessé.

(1) Cette version n'offrant quelques variantes intéressantes qu'à partir d'ici, je crois inutile d'en reproduire la première partie.

II

Ann duk Denobre a lâre
War bave Gwengamp pa varche :
— Pelec'h eman 'r merc'hed ama
Laka ar c'hanon da straka ?

Kriz a galon mar na oelje,
War bave Gwengamp neb a vije,
O welet ar merc'hed, ar groage,
O tastum dillad ho gwele,

Ann tapiso, al linselio,
Ar golc'hejo, ar balino (1) ;
Ar c'holc'hejo, ar balino
Da stoufa prennestro 'r c'hanono.

Ann duk Denobre a lâre
War bave Gwengamp pa varche :
— D'am soudarded ar merc'hed koant,
D'in-me ann aour hag ann arc'hant !

Ann duk Denobre a lâre
En porchet Gwir-Zikour p'arrue :
— C'hui 've kontant, Gwerc'hes Vari,
'Lakafenn ho ti da varchosi,

Ho sakretiri da gav ar gwinn,
Hag hoc'h aoter da daol keginn ?
N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Ar c'hleïer da zôn 'zo komanset ;

Ar c'hleïer a gomans da zon,
Hag ha laka spont 'n ho c'halon.
Ann duk Denobre a lâre
Na d'he bajig bihan neuze :

— Pajig, pajig, ma faj bihan,
Te 'zo dilijant ha buhan,
Te 'zo dilijant, prim a droad,
Kerz ewidon war ann tour plad ;

Kerz ewidon war ann tour plad,
Da c'hoûd piou 'zo euz ho branskellad ;
Kas ganid kleve, sabrenno,
Gant da daoudorn te 'gombatto.

(1) Les BALINO sont des espèces de courtes-pointes particulières au pays.

II

Le duc Dénobré disait (1),
Sur le pavé de Guingamp quand il marchait :
— Où sont les femmes par ici
Qui font tonner le canon ?

Dur eut été le cœur qui n'eut pleuré,
Sur le pavé de Guingamp s'il eut été,
En voyant les filles et les femmes
Ramassant les garnitures de leurs lits,

Les tapis, les draps,
Les paillasses, les *balins ;*
Les paillasses, les *balins,*
Pour boucher les fenêtres (les embrasures) des canons.

Le duc Dénobré disait
Sur le pavé de Guingamp quand il marchait :
— A mes soldats les jolies filles,
A moi l'or et l'argent !

Le duc Dénobré disait
En arrivant dans le porche de Notre-Dame de Bon-Secours :
— Seriez-vous contente, Vierge Marie,
Que je fisse de votre maison mon écurie,

De votre sacristie, ma cave au vin,
De votre autel, la table de ma cuisine ?
Il n'avait pas fini de parler,
Que les cloches ont commencé de sonner ;

Les cloches commencent de sonner,
Et mettent l'épouvante dans leur cœur.
Le duc Dénobré disait
A son petit page, en ce moment :

— Petit page, petit page, mon petit page,
Toi qui es diligent et prompt,
Toi qui es diligent et prompt de pied,
Va pour moi au sommet de la tour plate ;

Va pour moi au sommet de la tour plate,
Pour savoir qui est à les mettre en branle ;
Emporte épée et sabres,
Tu combattras des deux mains.

(1) Dénobré et Dénombra ne sont que le même personnage, c'est-à-dire le prince de Dombes, nommé aussi ailleurs, Denoblin.

Melkunan — doit être le duc de Mercœur. — Je donne tous ces noms tels qu'on me les dit.

Mar 'zo den-a-bed euz ho zôn,
Plant da gleve en he galon !
Ar paj-bihan a lavare,
Traon gant ar vinz pa ziskenne :

— 'Man 'r Werc'hes Vari hag he mab
Bars ann tour euz ho branskellad ;
Bars ann tour euz ho branskellad,
Hag 'vel ann dour a red ho gwad !

Ann duk Denobre, p'hen eûz klewet,
Hen eûz galwet he soudarded :
— C'hui, ma soudarded, 'reï pep a skoed,
Me ma hunan a reï daouzek ;

Me ma hunan a reï daouzek
Da baea 'n domaj a meumb grêt :
Dibromp hon c'hezek, eomp en hent,
Lezomp ho zie gant ar zent ! —

Kanet gant Marc'harit FULUP,
à Bluuet.

S'il y a quelqu'un à les sonner,
Plante lui ton épée dans le cœur !
Le petit page disait,
En descendant l'escalier :

— La Sainte Vierge et son fils sont
Dans le clocher, à les mettre en branle ;
Dans le clocher à les mettre en branle,
Et comme l'eau coule leur sang !

Le duc Dénobré, quand il a entendu,
A appelé ses soldats ;
— Vous, mes soldats, vous donnerez chacun un écu,
Et moi-même j'en donnerai douze ;

Et moi-même j'en donnerai douze,
Pour payer le dommage que nous avons fait.
Sellons nos chevaux, mettons-nous en route,
Et laissons leurs maisons aux saints ! —

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Pluzunet (Côtes-du-Nord).

Je croirais volontiers que les deux siéges de Guingamp, 1488 et 1591, — ont été chantés par deux poëtes *différents* et qu'avec le temps les deux gwerz se sont confondus dans la mémoire des chanteurs populaires.

FONTENELLA

KENTA KENTEL.

I

Fontenella a barouz Prat,
Braoa den-jentil 'wisk dillad,
Hen eûz laeret ur benheres
Diwar barlenn he mageres.

Diwar barlenn he mageres,
Ur genentervez d'ar rouanes.
Fontenella a lavare
D'ar benheres, un dez a oe (1) :

— Penherezig, d'in-me lâret,
Petra er c'hleuz-ze a glasket ?
— Ha ma 'z eo boukedou ann hanv,
D'am c'henderv-bihan, a garan ;

Met aoun am eûz, ken a grenan
Na rankontrfenn Fontenella ;
Na rankontrfenn Fontenella,
Gourdrous a ra ma c'has gant-han ;

Lies am eûz klewet lâret
Ez eo un debocher merc'hed ;
Ez eo un debocher merc'hed,
Ispisial penherezed !

Fontenella a lavaras
D'ar benheres, 'vel m'hi c'hlewas ;
— Klasket 'r boukedou a garfet,
Gant Fontenella hec'h efet !

War he varlenn 'n eûz-hi lakêt,
He simarenn d'ez-hi 'n eûz gwisket ;
He simarenn d'ez-hi 'n eûz gwisket,
D'al leandi 'n eûz he c'haset.

(1) Variante. — En Koad ar Rinek pa ziskenne.

LA FONTENELLE

SECONDE VERSION.

I

La Fontenelle, de la paroisse de Prat,
Le plus beau gentilhomme qui porte des habits,
A enlevé une héritière
De dessus les genoux de sa nourrice ;

De dessus les genoux de sa nourrice,
Une cousine de la Reine.
La Fontenelle disait
Un jour à l'héritière : (1)

— Petite héritière, dites-moi,
Que cherchez-vous dans ce fossé ?
— Je cherche des fleurs d'été,
Pour mon petit cousin que j'aime ;

Mais j'ai peur, jusqu'à trembler,
De rencontrer La Fontenelle ;
De rencontrer La Fontenelle,
Car il me menace de m'emmener ;

J'ai souvent entendu dire
Que c'est un débaucheur de jeunes filles ;
Que c'est un débaucheur de jeunes filles,
Et surtout d'héritières.

La Fontenelle répondit
A l'héritière, quand il l'entendit :
— Cherchez les fleurs que vous voudrez,
Vous irez avec La Fontenelle !

Il l'a placée sur ses genoux,
Et l'a revêtue de sa simarre ;
Il l'a revêtue de sa simarre,
Et l'a conduite au couvent.

(1) Il s'agit de l'héritière de Coadélan, Marie de Coadélan, fille de Lancelot le Chevoir et de Renée de Coëtlogon. C'est au château de Mezarnou, dans le bas Léon, où elle avait suivi sa mère, mariée en secondes noces, que l'enlèvement eut lieu. Le château de Coadélan est dans la commune de Prat, canton de la Roche-Derrien.

Seiz vloaz oa pa hi c'hasas di,
Seiz vloaz eo bet el leandi ;
P'oa he fevarzek achuet,
Neuze ez int bet eureujet.

II

— Resev 'ran lizer en peb gis,
Digant ho kenderv, mont da Baris.
— Ma friedig, mar am c'haret,
Mesajer 'wit-hoc'h a gasfet.

— Mesajerrienn 'walc'h 'm eûz kaset,
Hini 'nn ez-he n' zo distroët,
Me iel' ma unan bet' ar but,
Balamour da gomzo ann dud.

Fontenella a lavare
Parouz Prat na pa guitaë :
— Ur banniel-gwenn, euz ar c'haeran,
Da botred Pradis a roan ;

Da botred Pradis a roan,
M'ho dô sonj a Fontenella.....

. . . .

III

Fontenella a lavare,
En lez ar roue p'arrue :
— Demad, roue ha rouanes,
M'ho salut ho taou asambles ;

M'ho salut ho taou asambles,
Deùt on iaouankig d'ho pales.
Hag ar roue a lavaras
Da Fontenella, p'hen klewas.

— Pa 'z oc'h deut, deut-mad ra veet,
Komerret skabell hag azeet ;
Komerret skabel hag azeet,
Dalet ho setans ha lennet.

N'oa ket 'l lizer digoret mad,
Oa ann dour war he zaoulagad.
Fontenella a lavare
D'he bajig bihan en de-se :

Elle avait sept ans quand il l'y conduisit,
Et sept ans elle est restée au couvent ;
Quand ses quatorze (ans) furent révolus,
Alors ils ont été mariés.

II

— Je reçois des lettres de toute façon,
De votre cousin, pour aller à Paris.
— Mon époux chéri, si vous m'aimez,
Vous enverrez un messager pour vous.

— Assez de messagers j'ai envoyés,
Et aucun d'eux n'est revenu,
J'irai moi-même jusqu'au but,
A cause des propos du monde.

La Fontenelle disait,
En quittant la paroisse de Prat :
— Une bannière blanche des plus belles
Je donne aux habitants de Prat ;

Je donne aux habitants de Prat,
Pour qu'ils se souviennent de La Fontenelle....
. . . .

III

La Fontenelle disait,
En arrivant à la cour du roi :
— Bonjour, roi et reine,
Je vous salue tous les deux ensemble ;

Je vous salue tous les deux ensemble,
Je suis venu bien jeune à votre cour.
Et le roi répondit,
A La Fontenelle, quand il l'entendit :

— Puisque vous êtes venu, soyez le bienvenu,
Prenez un escabeau et asseyez-vous ;
Prenez un escabeau et asseyez-vous,
Voici votre sentence, lisez-la...

A peine avait-il ouvert la lettre,
Qu'il avait les larmes aux yeux.
La Fontenelle disait
A son petit page, ce jour-là !

— Dalet, pajig, ma faj-bihan,
Dalet gwalenn ma biz-bihan,
Kaset hi d' benherez Coatezlan,
Ma defo sonj' Fontenella !

IV

Ar paj bihan a lavare
En Coatezlan pa arrue :
— Demad ha joa bars ann ti-ma,
Ar benheres pelec'h ema ?

— E-medi bars ar gambr kousket,
Tolet-pled a hi dishunfet ;
Ter noz 'zo banne n' deûz kousket,
Gant ann nec'hamant d'he fried !

Ar benheres, pa deûz klewet,
Gant 'r vinz d'ann traon 'zo diskennet ;
— Laket ar c'hezek euz ar c'hoch,
Ma 'z inn da Baris fed-a-noz ! —

V

Fontenella a lavare
Diwar ar chafod, un dez oe :
— Me 'well o tont ar benheres,
E-kreiz etre diou varkises ;

E-kreiz etre diou varkises,
Na oar ket ez eo intanves !
Endan-hi 'n abit fleur ampes,
Na oar ket ez eo intanves !

Mar wife ar pez 'ouzonn-me,
Eo un abit du a dougje !
War he barlenn 'r skudell arc'hant,
Da c'houl' arc'hant d'he facamant.

Ar benheres a lavare.
En lez ar roue p'arrue :
— Demad, roue ha rouanes,
M'ho salut ho taou asambles :

Demad ha joa bars al lez-ma,
Ma friedig pelec'h ema ?
— Eman duze war geign-he-gorf,
Troc'het he benn diouz he gorf !

— Tenez, page, mon petit page,
Prenez la bague de mon petit doigt
Et portez-la à l'héritière, à Coadélan,
Pour qu'elle se souvienne de La Fontenelle !

IV.

Le petit page disait,
En arrivant à Coadélan :
— Bonjour et joie dans cette maison,
L'héritière où est-elle ?

— Elle est dans sa chambre qui dort,
Prenez garde de la réveiller ;
Il y a trois nuits qu'elle n'a dormi goutte,
Avec l'inquiétude au sujet de son mari !

L'héritière, quand elle a entendu,
Est descendue par l'escalier tournant :
— Attelez les chevaux à la voiture,
Pour que j'aille à Paris cette nuit !

V.

La Fontenelle disait,
Un jour, du haut de l'échafaud :
— Je vois venir l'héritière
Entre deux marquises :

Entre deux marquises,
Elle ne sait pas qu'elle est veuve !
Elle porte une robe à fleurs empesée,
Elle ne sait pas qu'elle est veuve !

Si elle savait ce que je sais,
C'est une robe noire qu'elle porterait.
Sur ses genoux elle tient une écuelle d'argent
Pour demander l'argent de son paiement. (1)

L'héritière demandait,
En arrivant au palais du roi :
— Bonjour, roi et reine,
Je vous salue tous les deux ensemble ;

Bonjour et joie dans cette cour,
Mon mari bien-aimé où est-il ?
— Il est là-bas, étendu sur le dos,
Et la tête séparée de son corps ?

(1) Je ne sais de quel paiement il peut être question ici.

— D' betra 'c'h eùz lac'het ma fried ?
Na veritenn ket hen kavet,
Nag a vado nag a c'henet,
A galite na lâran ket !....

. . . .

Anna Salio, 75 ans,
Plouaret 1864.

— Pourquoi avez-vous tué mon mari?
Je ne méritais pas de l'avoir,
Ni pour mes biens, ni pour ma beauté,
Pour ma qualité, je ne dis pas !....

. . . .

Chanté par Anne SALIC, femme de
75 ans, à Plouaret, 1864.

VARIANTE

Fontenella a lavare
En Koad-ar-Rinec p'arrue :
— Demad ha joa holl en ti-ma,
'Nn otro Rinec pe-lec'h ema ?

— Komerret skabell, azeet,
Dalet ul lizer ha lennet.
— N'eo ket ken kriz al lizer-man,
Na lennin euz ma sâ 'nezhan.

N'oa ket gant-han digorret mad,
'Kouee 'nn dour euz he daoulagad ;
N'oa ket gant-han hanter lennet,
Skabell d'azea 'n eùz goulennet.

— Roët d'in skabell d'azea,
Hag ur banne gwinn da eva ;
Hag ur banne gwinn da eva,
Dare ma c'halon da ranna !....

. . . .

Me 'wel o tont ar benheres,
Hag hi e-kreiz tre diou brinses,
En he dorn ur skudell arc'hant,
O c'houl' paeamant ar jujamant....

VARIANTE

D'après une autre version, recueillie à Plouaret, ce n'est pas auprès du roi, à Paris, que se rend La Fontenelle, mais à Coat-an-Rinec, auprès du seigneur du Rinec. Je ne sais qui peut-être ce seigneur du Rinec. mais on sait que, le 15 juillet 1602. le maréchal de Brissac envoyait à Charles Budes, sieur du Hirel, alors gourverneur de Moncontour, l'ordre d'arrêter Gui Eder de La Fontenelle partout où il le trouverait. Voici la variante à laquelle je fais allusion.

La Fontenelle disait,
En arrivant à Coat-an-Rinec :
— Bonjour et joie dans cette maison,
Le seigneur du Rinec où est-il ?

— Prenez un escabeau et asseyez-vous,
Prenez cette lettre et lisez-la.
— Cette lettre ne doit pas être si cruelle
Que je ne puisse la lire debout.

A peine l'avait-il ouverte,
Que l'eau lui tombait des yeux ;
Il ne l'avait pas lue à moitié,
Qu'il demanda un escabeau pour s'asseoir.

— Donnez-moi un escabeau pour m'asseoir,
Et un peu de vin pour boire ;
Et un peu de vin pour boire,
Mon cœur est sur le point de se briser !....

. . . .

Je vois venir l'héritière,
Et elle est entre deux princesses,
Elle tient à la main une écuelle d'argent,
Pour demander le prix du jugement ? (1)

(1) Guy Eder La Fontenelle, juveigneur de la maison de Beaumanoir, naquit en la commune de Bothoa, (Côtes-du-Nord), vers l'année 1572. — Ce fut le plus renommé et le plus considérable des chefs de partisans qui désolèrent la Bretagne sous la Ligue. Il se disait partisan du duc de Mercœur ; mais on doute si ce n'était pas là un prétexte pour excuser, autant que possible, ses brigandages et ses crimes. Il fut accusé devant le Grand Conseil d'avoir trempé dans la conspiration de Biron. Cette accusation resta sans preuve, et on fit revivre contre lui ses déportements et ses crimes antérieurs, quoi qu'il en eût été amnistié. Après avoir été soumis à la question ordinaire et extraordinaire, il fut roué vif en place de Grève, malgré sa qualité de gentilhomme, le 27 septembre 1602. Sa tête fut tranchée et envoyée à Rennes, où elle fut exposée sur l'une des tours de la porte Toussaint. Mais elle n'y resta pas longtemps : la garde organisée pour défendre ce triste trophée ne put empêcher qu'on l'enlevât.

Le sujet de cette ballade et de la suivante a été fourni par une course qu'il fit à la sourdine, comme dit le chanoine Moreau, en Léon, jusques à Mesarnou, d'où il enleva la fille de la dame du lieu, Marie de Coadélan, riche de neuf à dix mille livres de rente, et âgée seulement de huit à neuf ans. —

FONTENELLA

EIL KENTEL

I

Fontenella hen eûz gret le
Biken en Leon n'antreje :
Koulzgoude 'n eûz lavaret gaou,
Tremenet gant-han Plounevez 'r Faou ;

Menez Arre ha Plougonvez,
Hag iwe ar Chapel-newez.
Fontenella a lavare
En Koadelan pa arrue :

— Demad ha joa bars ann ti-ma,
Ar benheres pelec'h ema ?
— Ar benheres a zo kousket,
Tolit-ewez n'hi dishunfet !

— Roït d'in-me ann alc'houeo,
Mar eo kousket, m'hi dishunvo.
Ar benheres a lavare
D' Fontenella, pa dishunve :

— Na gredan ket mont da vale,
Gant ann aoun rag Fontenelle,
Rag klewet am eûz lavaret
Ez eo un debocher merc'hed ;

Ez eo un debocher merc'hed,
Ispisial penherezed. —
— M'eo rag Fontenella spontet,
Out-han he-unan e komzet !

Ar benheres a lavare
D'he mates vihan, ann de-se :
— Mates vihan, ma sikouret,
Ewit kouraj na vankan ket.

Un hach-pennek a oa gant-hi,
Ha gant-hi 'c'hourdrouze hen skeï.
Fontenella a lavare
D'ar benheres eno neuze :

LA FONTENELLE

Seconde version

I

La Fontenelle a fait serment
Que jamais il n'entrerait en Léon ;
Pourtant il a menti,
Car il a dépassé Plounevez-du-Faou :

(Il a dépassé) la montagne d'Arré et Plougonver,
Et aussi la Chapelle-Neuve.
La Fontenelle disait,
En arrivant à Coadélan :

— Bonjour et joie dans cette maison,
L'héritière où est-elle ?
— L'héritière est à dormir,
Prenez garde de la réveiller !...

— Donnez-moi les clefs,
Et si elle dort, je la réveillerai...
L'héritière disait
A La Fontenelle, en se réveillant :

— Je n'ose aller me promener,
Tant j'ai peur de La Fontenelle,
Car j'ai entendu dire
Que c'est un débaucheur de jeunes filles ;

Que c'est un débaucheur de jeunes filles
Et surtout d'héritières...
— Si c'est La Fontenelle que vous redoutez,
C'est à lui-même que vous parlez !...

L'hérltière disait
A sa petite servante, ce jour-là :
— Petite servante, aidez-moi,
Pour du courage, je n'en manque point....

Elle tenait une hache à tête,
Et menaçait de l'en frapper.
La Fontenelle disait
A l'héritière, là, en ce moment :

— Penherezig, n'am skoït ket,
P'autramant c'hui 'vezo nec'het ;
Mar galwan-me ma soudarded,
Penheres, neuze a krenfet.

Fontenella a c'houlenne
Digant ar benheres neuze :
— Penherezig, d'in lavaret,
C'hui deufe ganen d' douar gallek,

Da gabitenes ter arme,
Ha pried da Fontenelle ?
Ar benheres o lavaras,
Da Fontenella. p'hen klewas :

— Gwell' eô ganin mont d'ar Folgoat,
Ac'hane 'welin douar ma zad,
Ac'hane 'welin douar ma zad,
A raï kalz vad d'am daoulagad !

II

Fontenella a lavare
D'he baj-bihan, un dez a oe :
— Kerz da c'houlenn digant Mari
Raï digommer d'eomp 'n he zi ;

Mar na zigor he dor, torr-hi,
Laka 'nn ilis da varchosi,
Ar sakristiri da gav gwinn,
Ann aoter-vraz da daol keginn !

Pa oant gwella gant ar chervad,
Kommans ar c'hleier d' vransellad ;
Koumans ar c'hleier d' vransellad,
Fontenella 'leusk huanad :

— Pajig, pajig, ma faj-bihan,
Te 'zo dilijant ha buhan,
Kerz prim, kerz prim da lein ann tour,
Da c'houzout piou a zo o sôn.

Ar paj-bihan a lavare,
Euz lein ann tour pa ziskenne :
— Uc'hella ma c'hallenn 'on bet,
Ha den a-bed n'am eûz gwelet,

— Petite héritière, ne me frappez pas,
Autrement je vous mettrai dans l'embarras;
Si j'appelle à moi mes soldats,
Héritière, alors vous tremblerez.

La Fontenelle demandait
A l'héritière, en ce moment ;
— Petite héritière, dites-moi,
Viendrez-vous avec moi en terre de France,

Pour être capitaine de trois armées,
Et la femme de La Fontenelle?
L'héritière répondit,
A La Fontenelle, quand elle l'entendit :

— J'aime mieux aller au Folgoat,
De là je verrai la terre de mon père;
De là je verrai la terre de mon père,
Ce qui fera bien du plaisir à mes yeux.

II

La Fontenelle disait,
Un jour, à son petit page :
— Va-t'en demander à Marie
De nous accorder accueil dans sa maison ;

Si elle n'ouvre sa porte, brise-la,
Fais servir l'église d'écurie,
La sacristie, de cave au vin,
Et le grand autel, de table de cuisine !

Au meilleur moment de la bonne chère,
Les cloches commencent de se mettre en branle;
Les cloches commencent de se mettre en branle,
Et La Fontenelle pousse un soupir :

— Petit page, petit page, mon petit page,
Toi qui es diligent et prompt,
Va vite, va vite au sommet de la tour
Pour savoir qui est à sonner (les cloches.)

Le petit page disait,
En descendant du haut de la tour :
— J'ai été le plus haut que j'ai pu,
Et je n'ai vu personne,

Nemet ar Werc'hes hag he mab
'Zo ho daou euz ho bransellad !
Fontenella a lavare
D'he soudardet eno neuze :

— Daouzek kant soudard 'zo ganen,
Profont holl peb a skoed-newe ;
Profont holl peb a skoed-newe,
Daouzek ar benheres ha me !

Deomp-ni brema gant hon hent,
Ha lezomp ho zier gant ar zennt....

. . . .

III

Fontenella a c'houlenne
En Trevrian pa arrue :
— Ma merer, d'in-me lavaret ;
Na pelec'h ema hô merc'hed ?

Na pelec'h ema ho merc'hed,
Unan a renkann da gavet.
Hag ar merer lavaras
Da Fontenella, p'hen klewas :

— Otro, m'ho peed, ma iskuzet,
N'oc'h eûz ket ezom ma merc'hed,
'Ma ganec'h penheres Koadelan,
Koanta plac'h iaouank 'zo 'r bed-man.

IV

Deut 'zo lizer d' Fontenelle
Ewit mont da gaout ar roue.
Fontenella a lavare
A Drevrian pa sortie :

— Kenavo da barouz Tremel,
Mar gallan na vezin ket pell :
Mar bean beo, teuin d'ar gêr,
Mar marwan, 'tigasin lizer.

Fontenella a lavare,
En lez ar roue p'arrue :
— Demad, roue ha rouanes,
Deut 'on d'ho kwelet d'ho pales !

Si ce n'est la Sainte Vierge et son fils,
Qui sont tous les deux à les mettre en branle !
La Fontenelle disait
A ses soldats, là, en ce moment :

— Douze cents soldats sont avec moi,
Et tous ils donneront chacun un écu neuf;
Tous ils donneront chacun un écu neuf,
L'héritière et moi (nous en donnerons) douze !

Et à présent, allons tous en route,
Et laissons leurs maisons aux saints. (1)

. . . .
. . . .

III

La Fontenelle demandait,
En arrivant à Trébrian :
— Mon fermier, dites-moi
Où sont vos filles ?

Où sont vos filles ?
Il faut que j'en aie une.
Et le fermier répondit
A La Fontenelle, quand il l'entendit :

— Monseigneur, excusez-moi, je vous prie,
Vous n'avez pas besoin de mes filles,
Vous avez avec vous l'héritière de Coadelan,
La plus jolie jeune fille qui soit en ce monde !

IV.

Lettre est venue à La Fontenelle
Pour aller trouver le roi.
La Fontenelle disait,
En sortant de Trébrian :

— Au revoir à la paroisse de Tremel,
Si je le puis, je ne serai pas longtemps absent ;
Si je reste en vie, je reviendrai,
Si je meurs, j'enverrai une lettre.

La Fontenelle disait
En arrivant au palais du roi :
— Bonjour, roi et reine,
Je suis venu vous voir dans votre palais...

(1) Tout ce paragraphe qui n'a aucune raison d'être ici est une interpolation empruntée au Gwerz « Le Siége de Guingamp, » qui précède.

Ar roue neuze a lâras,
Da Fontenella, p'hen klewas :
— Pa 'z o'ch deut, deut-mad ra veet,
Ewit d'ar gêr na efet ket !

Fontenella a lavaras
D'ar roue neuze p'hen klewas :
— Re-iaouank ez ê da varo
D' lakâd ann-on-me d'ar maro !

Ar roue neuze a lâras
D' Fontenella, gant malis-bras :
— Mar on re-iaouank da varner,
Te a zo re-goz da wasker !

Fontenella a lavare
D'he baj-bihan eno neuze :
— Pajig, pajig, ma faj-bihan,
Te 'zo dilijant ha buhan,

Kerz-te brema da Goadelan
Da vouit 'r c'houplad linselliou-moan ;
Da vouit 'r c'houplad linselliou-moan,
D' lakad ma c'horf da liennau.

Ar roue neuze a lâras,
Da Fontenella, p'hen klewas :
— Salv-ho-kraz, 'vel-se na vô ket,
A dammou 'vefet dispennet ;

Dispennet 'vefet a beziou,
Ha tolet war ar c'hroaz-hentjou !....
Fontenella a lavare
D'he baj-bihan eno neuze :

— Pajig, pajig, ma faj-bihan,
Kerz-te brema da Goadelan,
Ha goulenn ur plad alaouret
D' lakâd ma fenn, pa vô troc'het !

Met ar roue a lavaras
Da Fontenella, p'hen klewas :
— Nann ! tolet 'vô war ar pave,
Da voul-c'hillo d'ar vugale !

Et le roi dit alors
A La Fontenelle, quand il l'entendit :
— Puisque vous êtes venu, soyez le bienvenu,
Pour à la maison vous n'irez pas !

La Fontenelle répondit
Au roi, quand il l'entendit :
— Ta barbe est trop jeune
Pour me faire mettre à mort, moi !

Le roi répondit alors
A La Fontenelle, avec grande malice :
— Si je suis trop jeune pour être ton juge,
Toi, tu es trop vieux pour être un oppresseur !

La Fontenelle disait
A son petit page, là, en ce moment :
— Petit page, petit page, mon petit page,
Toi qui es diligent et prompt,

Vas à présent à Coadelan,
Pour chercher une paire de linceuls de fine toile ;
Pour chercher une paire de linceuls de fine toile,
Pour ensevelir mon corps.

Le roi dit alors
A La Fontenelle, quand il l'entendit :
— Sauf votre grâce, il n'en sera pas ainsi,
Vous serez mis en pièces ;

Vous serez mis en pièces,
Qui seront jetées dans les carrefours !.....
La Fontenelle disait
A son petit page, là, en ce moment :

— Petit page, petit page, mon petit page,
Vas à présent à Coadelan,
Et demande un plat doré
Pour mettre ma tête (dessus) quand elle sera coupée!....

Mais le roi répondit
A La Fontenelle, quand il l'entendit :
— Non, elle sera jetée sur la rue
(Pour servir de) boule à quilles aux enfants !

Fontenella a lavare
D'he baj-bihan eno, neuze :
— Dal ur guchennad ma bleo-melenn
Da staga euz porz Trevrien,

Wit ma lâro Trevrianis :
— Bennoz Doue d'ene 'r markis ! —

La Fontenelle disait
A son petit page, là, en ce moment :
— Prends une mèche de mes cheveux blonds,
Pour l'attacher à la porte de Trébrian ;

Afin que les gens de Trébrian disent :
La bénédiction de Dieu (soit) sur l'âme du marquis ! (1)

(1) Cette version est extraite des « Antiquités des Côtes-du-Nord », (pages 392 et suivantes), par M. de Fréminville. Recueillie dans la commune de Tremel, où se trouve le château de Trébriand, habité pendant quelque temps par La Fontenelle, elle a été communiquée à M. de Fréminville par M. le comte de Kergariou, propriétaire du château de Condélan, en la commune de Prat. — Je me suis borné à copier texte donné par l'auteur des « Antiquités des Côtes-du-Nord, » avec toutes ses incorrections ; j'ai seulement modifié un peu l'orthographe et corrigé deux ou trois erreurs de la traduction. — On trouve dans le même livre une seconde version qui diffère très-peu de la première donnée ici.

MARC'HARIT CHARLÈS

KENTA KENTEL.

I.

P'hec'h a Marc'harit da vouit dour,
He'ch a 'r forban braz d'hi zikour :
— Roït d'in ho pod ha m'hen dougo,
Gant aoun mastari ho koeffo.

— N'ho pet ket dammant d'am c'hoeffo.
Tric'houec'h dousenn 'zo anezho ;
Tric'houec'h en lienn Hollanda,
Ha kement-all en batista.

— Marc'harit Charlès, d'in lâret,
Ho kalon d'in-me a rofet ?
— Ma c'halon d'ac'h na roïnn ket,
Rag ewit den-fall na on ket.

'wit-on da vea muntreres,
Euz ma c'horf n'on ket pec'heres.
Mar an ganec'h indann ar c'hoad,
Me a renko kaout ur gobr mad ;

Eva ur pintr bemdez a wad,
Hag a wad den, gouveet mad ;
Ur c'huitel arc'hant alaouret,
'Wit c'huitellad ma mignoned !

II

Ma è honnont ar Charlezenn,
A c'huitelle war bouez he fenn ;
Ha na è ket ur zeblant vad
Klewet 'r Charlezenn c'huitellad.

Ar Charlezenn na wie ket
'Oa he zad a defoa lac'het,
Ken a oa gwelet he voned,
War benn unan ar forbaned....

. . . .

MARGUERITE CHARLÈS

PREMIÈRE VERSION.

I

Quand Marguerite va chercher de l'eau,
Le grand forban va la secourir :
— Donnez-moi votre pot, et je le porterai,
De crainte de salir vos coiffes.

— Ne craignez pas pour mes coiffes,
Car j'en ai dix-huit douzaines ;
Dix-huit douzaines, en toile de Hollande,
Et autant en batiste.

— Marguerite Charlès, dites-moi,
Me donnerez-vous votre cœur ?
— Je ne vous donnerai pas mon cœur,
Car je ne suis pas mauvaise femme :

Bien que j'aie commis des meurtres,
Je ne suis pas pécheresse de mon corps.
Si je vais avec vous sous le bois,
Il faudra que j'aie un bon gage :

Boire chaque jour une pinte de sang,
De sang d'homme, sachez-le bien ;
Un sifflet d'argent doré,
Afin de siffler (d'appeler) mes amis !

II

C'est celle-là la Charlès,
Qui siffle à tue-tête ;
Et ce n'est pas un bon signe
Que d'entendre siffler la Charlès.

La Charlès ne savait pas
Que c'était son père qu'elle avait tué,
Jusqu'à ce qu'elle aperçut son bonnet
Sur la tête d'un des forbans.....

. . . .

III

Ann otro Keraglaz a lâre
D'he bajig bihan, un dez 'oe :
— Eomp sioulig ama soudenn,
Gant aoun 'klewfe ar Charlezenn :

Rag mar hon klew ar Charlezenn,
Ez omb maro brema soudenn.
N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Ar Charlezenn a zo digwêt.

— Otro Keraglaz, d'in lâret,
Pelec'h hec'h et pe ez hoc'h bet ;
Pelec'h hec'h et, pe ez hoc'h bet,
Pe 'man en hoc'h esper monet ?

— O klask ur c'homper me 'zo bet,
C'hui 'vô ar gommer, mar karet ;
C'hui 'vô ar gommer mar Karet,
Ma groeg 'zo 'newe gwillioudet.

Ar Charlezenn, pa deùz klewet,
He zroad war he hini 'deùz laket ;
He zroad war he hini 'lakâs,
War he inkane a bignas.

Ar pajig bihan a lâre
D'ann otro Keraglaz neuze :
— Pa deufet diwar hoc'h inkane,
Grêt d'ar Charlezenn dont iwe ;

Me 'm eùz hi gwelet gant un noade
O staga ho tillad ouz he re.
Ar Charlezenn a vonjoure
En Keraglaz pa arrue :

— Demad ha joa holl en ti-ma,
Roït d'in skabel d'azea,
Serviedenn d'em dic'houeza,
Mar ben-me kommer en ti-ma.

Ur vates vihan 'oa en ti
A oa un tammig re hardi :
— Kommer en ti-ma n' veet ket,
C'hui na païsantes a-bed.

III

Le Seigneur de Keranglas disait (1)
A son petit page, un jour :
– Passons en silence par ici,
De peur que la Charlès nous entende ;

Car si la Charlès nous entend,
Nous sommes morts à l'instant.
Il n'avait pas fini de parler,
Que la Charlès survint.

— Seigneur de Keranglas, dites-moi
Où vous allez, ou vous avez été ;
Où vous allez, ou avez été,
Où avez-vous l'espoir d'aller ?

— « J'ai été chercher un compère (parrain),
Vous serez la commère (marraine) si vous le voulez ;
Vous serez la commère, si vous le voulez,
Ma femme est nouvellement accouchée.

Quand la Charlès entendit (cela),
Elle mit son pied sur le sien ;
Elle mit son pied sur celui du Seigneur,
Et monta sur sa haquenée.

Le petit page disait
Au Seigneur de Keranglas, alors :
— Quand vous descendrez de votre haquenée,
Forcez la Charlès à descendre aussi ;

Je l'ai vue, avec une aiguille,
Qui cousait vos habits aux siens.
La Charlès souhaitait le bonjour,
En arrivant à Keranglas :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Donnez-moi un escabeau, pour m'asseoir,
Serviette, pour essuyer la sueur,
Si je dois être commère dans cette maison.

Une petite servante qui était dans la maison,
Et qui était un peu trop hardie :
— Commère dans cette maison vous ne serez,
Ni vous, ni aucune paysanne.

(1) Le château en ruines de Keranglas se trouve dans la commune de Ploumilliau, auprès de Lannion.

Ar Charlezenn, pa deûz klewet,
Gant 'r vinz d'ann traon 'zo diskennet,
Ha kerkent ez eo bet tapet,
Un archer en-hi 'zo kroget.

— M'am bije gouveet, Keraglaz,
Pa oann duhont war an hent-braz ;
Pa oann duhont war ann hent-braz,
N'oac'h ket êt dirazhon ur paz !

'N otro Keraglaz a lâre
D'ar Charlezenn eno, neuze :
— Lemet digant hi he c'houtelasenn
'Zo indann he c'hotillonenn ;

Hag he c'huitel arc'hant alaouret,
A zo gant-hi en he bruchet ;
A zo gant-hi en he bruchet,
Wit c'huitellad he mignoned.

IV

Ar Charlezenn a lavare
'R vaz uc'hella 'r skeul pa bigne :
— 'Wit-oñ da veâ muntreres,
Gant ma c'horf non ket pec'heres ;

N'am eûz ganet nemet unan,
Hag hen kuzis en kreiz ann tan.
'Tre Montroules hag al Lewe-drez,
'M eûz lac'het ter groeg dougerez ;

Muia truez am boa out-he,
Oa unan pemzek vloaz 'oa an-he,
Hi c'hlewet 'c'houlenn d'hec'h inosant,
D'he mabig paour, ar vadeziant !

D'he mabig paour ar vadeziant,
Hag ewit-hi ar zakramant !
'Tre Montroules hag al Lew-drez,
A zo ur c'hoadig leun a drez ;

Kerlies korf marw 'zo en-han
Hag 'zo en karnel ar gêr-man :
Hag 'zo en karnel ar gêr-man,
Poent a-walc'h è ma distruja !

Kanet gant Mari CLEC'H,
Koaderes en koad Beffou. — 1863.

Quand la Charlès entendit (cela),
Elle descendit l'escalier tournant,
Mais elle a été arrêtée aussitôt,
Un archer mit la main sur elle.

— « Si j'avais su, Keranglas,
Quand j'étais là-bas, sur le grand chemin,
Quand j'étais là-bas, sur le grand chemin,
Vous n'auriez pas fait un pas devant moi !

Le Seigneur de Keranglas disait
A la Charlès, là, en ce moment :
— Enlevez-lui son coutelas,
Qui est sous son cotillon ;

Et aussi son sifflet d'argent doré
Qu'elle a dans son giron ;
Qu'elle a dans son giron,
Pour siffler ses amis.

IV

La Charlès disait,
En montant le dernier degré de l'échelle :
— Bien que j'aie commis des meurtres,
Je ne suis pas pécheresse de mon corps ;

Je n'ai mis au monde qu'un seul (enfant),
Et je le cachai au milieu du feu.
Entre Morlaix et la Lieue-de-Grève,
J'ai tué trois femmes enceintes ;

Ce qui excita le plus ma compassion,
C'est une d'elles qui n'avait que quinze ans,
En l'entendant demander pour son innocent,
Son pauvre petit enfant, le baptême !

Pour son pauvre petit enfant, le baptême,
Et pour elle-même le sacrement (l'extrême-onction !)
Entre Morlaix et la Lieue-de-Grève
Est un petit bois rempli de ronces :

Il y a là autant de cadavres
Qu'il y en a dans l'ossuaire de cette ville ;
Qu'il y en a dans l'ossuaire de cette ville :
Il est assez temps d'en finir avec moi !

Chanté par Marie CLEC'H,
Bûcheronne de la forêt de Beffou, — 1863.

MARC'HARIT CHARLÈS

EIL KENTEL

I

— Mar deut ganimb indann ar c'hoad,
C'hui 'rinko eva 'r pintad gwad,
Ewit ma peo ar gouraj
Da lac'ha tud war ann hent-braz. —

Ar roue Spagn, p'hen eûz klewet,
Un arme newe 'n eûz savet,
'N eûz kaset pemp kant 'n ur vandenn
'N esper c'hoennet Koad-ann-drezenn.

Met n' gredjont ket antren er c'hoad
Gant Marc'harit o c'huitellad.
Pa oant o vont gant ann hent-braz,
Hi 'rankontr 'n otro Keraglas.

— Bonjour d'ec'h, otro Keraglaz.
— Ha d'ec'h, 'mehan, kompagnones vraz,
Pelec'h hec'h et, pe ez hoc'h bet,
Pe hoc'h eûz esper da vonet ?

— Ni 'zo bet pemp kant 'n ur vandenn
'N esper c'hoennet Koad-ann-drezenn,
Met n' gredjomp ket antren er c'hoad,
Gant ar Charlezenn 'c'huitellad.

— Et d'ar gêr, lâret d'ar roue
'Vô duman 'benn warc'hoaz 'd greizde,
Pe me gollo m'holl vad, sec'h ha glaz,
Hag ann ti nobl a Geraglaz.

II

Ann otro Keraglaz a lâre
Er gêr d'he itron p'arrue :
— Et, ma itron, en ho kwele,
'Vel pa vec'h en poan a vugale,

MARGUERITE CHARLÈS

SECONDE VERSION.

I

— Si vous venez avec nous sous le bois,
Il vous faudra boire une pinte de sang,
Afin que vous ayez le courage
De tuer les gens sur le grand chemin. »

Quand le roi d'Espagne entendit,
Il leva une armée nouvelle ;
Il envoya cinq cents hommes en une troupe
Dans l'intention de sarcler (de purger) *Coadandrézen* ;

Mais ils n'osèrent pas entrer dans le bois,
En entendant Marguerite siffler.
Comme ils allaient par le grand chemin,
Ils rencontrèrent le seigneur de Keranglas.

— Bonjour à vous, seigneur de Keranglas.
— Et à vous, leur dit-il, grande compagnie ;
Où allez-vous, ou avez été,
Ou avez l'intention d'aller ?

— Nous avons été cinq cents en une troupe,
Dans l'intention de sarcler *Coadandrézen*,
Mais nous n'avons pas osé entrer dans le bois,
En entendant la Charlès siffler.

— Retournez à la maison et dites au roi,
Qu'elle sera chez moi demain à midi,
Ou je perdrai tout mon bien, sec et vert,
Et la maison noble de Keranglas.

II

Le seigneur de Keranglas disait
A sa Dame, en arrivant à la maison :
— Allez, Madame, dans votre lit,
Comme si vous étiez en mal d'enfant,

Na kers brema, pajig bihan,
Te 'zo dilijant ha buhan,
Kerz ewidon da Dremezan (1).
Da glask un inkane rouan ;

Da glask un inkane rouan,
'N hini kaera, ha kerz buhan.
Ar pajig bihan a lâre
En Tremezan pa arrue :

— Me 'zo deut, itron Tremezan,
Da glask hoc'h inkane rouan.
— Na pajig bihan *mar euz paz* (?)
Pelec'h hec'h a 'n otro Keranglaz ?

— Ni hec'h a hon daou a ur penn
'N esper c'hoennet Koad-ann-drezenn.
— Keun 'm eùz d'am inkane newe,
D'otro Keraglaz 'm eùz iwe ;

D'otro Keraglaz 'm eùz iwe,
Paj bihan, setu-han aze.
'N otro Keraglaz a lâre,
En Koad-ann-drezenn p'arrue :

— Ma faj bihan, distro en dro,
Dewi 'ra m' dillad ac'hanon.
— Re-divezad hoc'h eùz komzet,
Arru 'r Charlezenn d'ho kavet.

— Boujour d'hec'h, otro Keraglaz !
— D'ec'h, emezhan, Marc'harit vraz.
— Pelec'h hec'h et, pe ez hoc'h bet,
Pe hoc'h eùz esper da vonet ?

— O klask ur c'homper hec'h on bet,
C'hui 'vô ar gommer mar karet ;
Ar roue Spagn am eùz klasket
Da dont d'hoc'h assita, mar karet.

— Diskennet, otro, deut d'ann traon,
En Kaod-ann-drezenn c'hui leino ;
C'hui leino en Koad-ann-drezenn,
E-touez pemp kant a volerienn.

(1) Je ne connais dans le pays aucun lieu du nom de Trémézan, car il ne s'agit certainement pas ici de Trémazan, dans le bas Léon.

Vas, à présent, petit page,
Toi qui es diligent et prompt,
Va pour moi à Trémézan (?)
Me chercher une haquenée rouan ;

Me chercher une haquenée rouan,
La plus belle, et va vite.
Le petit page disait,
En arrivant à Trémézan :

— Je suis venu, Madame de Trémézan,
Chercher votre haquenée Rouan.
— Petit page, ... (1)
Où va le seigneur de Keranglas ?

— Nous allons tous les deux, ensemble,
Dans l'intention de sarcler *Coadandrézen*.
— Je regrette ma haquenée nouvelle,
Et également le seigneur de Keranglas ;

Également le seigneur de Keranglas ;
Petit page, la voilà (la haquenée).
Le seigneur de Keranglas disait,
En arrivant à *Coadandrézen* :

— Mon petit page, retourne sur tes pas,
Car mes habits me brûlent...
— Vous avez parlé trop tard,
La Charlès vient vers vous.

— Bonjour à vous, seigneur de Keranglas.
— Et à vous, dit-il, la grande Marguerite...
— Où allez-vous, ou avez été,
Ou avez l'intention d'aller ? —

— J'ai été chercher un compère (parrain),
Vous serez la commère (la marraine) si vous voulez ;
J'ai cherché le roi d'Espagne
Pour venir vous assister, si vous voulez.

— Descendez, seigneur, venez en bas,
Vous dînerez à *Coadandrézen* ;
Vous dînerez à *Coadandrézen*,
En la société de cinq cents brigands. —

(1) Je ne comprends pas l'expression « Mar eûz paz », et je ne la traduis pas.

— Ewit brema me na inn ket,
Un dro-bennag all n' lâran ket ;
Un dro-bennag all n' lâran ket,
Breman am eûz afer preset ;

War-dro pemp kant skoed a vank d'in,
C'hui, ma c'hommer, ho rofe d'in ?
— E-lec'h pemp kant a c'houlennet,
Pemp mil ho peo, mar karet.

— Me a garfe, ma c'hommer vraz,
Gwelet ho suit en keraglaz.
— Gwelet ma suit en Keraglaz
A ve d'ac'h-c'hui sur ur goust vraz.

— En Keraglaz 'zo bara poaz,
Ha, ma ve ezomm, a vô c'hoaz ;
Ha, ma ve ezomm, a vô c'hoaz,
Deut gant ho suit da Geraglaz.

— Diskennet, otro Keraglaz,
M'inn da vareges en ho plaz.
— Pa lakaïnn kant skoed 'n un inkane,
E dle dougenn un 'all ha me.

'Tre Koad-ann-drezenn ha Keraglaz
E konter a zo ter lew vraz ;
E konter a zo ter lew vraz,
Grêt ganen 'n un heur orolaj....

En Keraglaz p'è arruet,
En dourrel uc'hella eo êt,
Da c'huitellad e komansas ;
Honnes 'c'huitelle gant kouraj !

C'huitellad 'ree war bouez he fenn,
'Wit ma klewje ar volerienn....
. . . .
— Pemp fuzuil karget a vank d'in,
C'hui, ma c'hommer, ho c'havfe d'in ?

— E-lec'h pemp fuzuil 'c'houlennet,
Pemp kant ho peo, mar karet ;
Pemp kant ho peo, mar karet.
Hag he suit a deûz disarmet.

Neuze, pa glewas sôn ar bal,
Da assambli ar jeneral :
— Laket-ewez, otro Keraglaz,
'Vec'h hoc'h invanti traïtouraj ?

— Pour à présent, je n'irai point,
Quelqu'autre fois, je ne dis pas ;
Quelqu'autre fois, je ne dis pas,
Mais en ce moment j'ai affaire pressée ;

Il me manque environ cinq cents écus,
Me les donneriez-vous, ma commère ?
— Au lieu de cinq cents que vous demandez,
Vous en aurez cinq mille, si vous voulez ?

— Je voudrais, ma grande commère,
Vous voir avec votre suite à Keranglas...
— Recevoir ma suite à Keranglas
Serait certainement pour vous une grande dépense.

— A Keranglas il y a du pain cuit,
Et, s'il en manque, on en trouvera encore ;
Et, s'il en manque, on en trouvera encore ;
Venez avec votre suite à Keranglas.

— Descendez, seigneur de Keranglas,
Pour que j'aille à cheval, à votre place.
— Quand je mettrai cent écus dans une haquenée,
Elle devra porter un autre et moi.

Entre *Coadandrézen* et Keranglas
On compte qu'il y a trois grandes lieues ;
On compte qu'il y a trois grandes lieues,
Faites par moi en une heure d'horloge....

Quand elle arriva à Keranglas,
Elle monta à la plus haute tour,
Et se mit à siffler :
Celle-là sifflait avec courage !

Elle sifflait à tue-tête,
Afin que les brigands l'entendissent...
. . . .
— Il me manque cinq fusils chargés,
Me les trouveriez-vous, ma grande commère ?

— Au lieu de cinq fusils que vous demandez,
Vous en aurez cinq cents, si vous voulez ;
Vous en aurez cinq cents, si vous voulez....
Et elle désarma sa suite.

Puis, quand elle entendit sonner le bal,
Pour rassembler tout le monde :
— Prenez garde, seigneur de Keranglas,
Que vous ne soyez à combiner quelque trahison ?

'Vec'h hoc'h invanti traïtouraj,
O tigas ma suit da Geraglas.
— C'hui 'sonje d'ac'h, Marc'harit vras,
'Vijac'h kommer en Keraglas !....

. . . .

— Neb lâre 'r gir seurt-se d'in-me,
A oa sur da goll he vuhe !....

III

Marc'harit Charles a lâre
'R vaz uc'hella 'r skeul pa bigne :
— Penoz bikenn ober rout vad ?
Lac'het ganen ma mamm, ma zad !

Da varo ma zad 'm eûs regret,
Da hini ma mamm n'am eûs ket....

. . . .

En Koad-ann-drezenn 'zo ur wenn
En-hi c'houec'h troatad arc'hant gwenn ;
Un' all a zo en he c'hichenn,
En-hi eiz troatad aour melenn !

. . . .

Ar wers-man a so bet dastumet en parous
Plouillo gant ann otro F. DANIEL, hirie person
en Mur.



Que vous ne soyez à combiner quelque trahison,
En m'ayant fait conduire ma suite à Keranglas ?
— Vous songiez, grande Marguerite,
Que vous seriez commère à Keranglas !.....

. . . .

— Celui qui me parlait de cette façon,
Était sûr de perdre la vie !......

III

Marguerite Charlès disait
En montant sur le plus haut degré de l'échelle :
— Comment jamais faire bonne route ?
J'ai tué mon père et ma mère !

Je regrette la mort de mon père,
Celle de ma mère, je ne la regrette pas....

. . . .

A *Coadandrézen* il y a un arbre
Ayant dans son intérieur six pieds d'argent blanc ;
Un autre est à côté,
Qui contient six pieds d'or jaune !....

. . . .(1)

(1) Ce gwerz a été recueilli, dans la paroisse de Ploumilliau, par M. F. Daniel, aujourd'hui recteur de Mur-de-Bretagne.

En l'année 1598, on envoya, comme il est dit dans la ballade, une petite troupe de soldats, espagnols je crois, pour purger le bois de « Coatandrezenn » en la commune de Tréduder, repaire des bandes de voleurs sous le commandement de la Charlès et des Rannou.

AR RANNOED

I

Marc'harit Charlès plac'h ann hent-braz,
'Deûz maget ar voleriENN vraz ;
E deûz maget potred Ranno,
Gwasa volerienn 'zo er vro.

Marc'harit Charlès a lâre
D'Ervoanig Ranno, un dez 'oe :
— Ur c'had 'zo 'vont gant ann hent meur,
A dalv ar boan monet d'he c'heul ;

'Zo diarok daou varc'h sammet,
A dalv bepred pewar mil skoed !
Ervoanig Ranno, pa glewas,
'N he vazig-pennek a grogas ;

'N he vazig-pennek 'eo kroget,
A-dreuz ar parko 'eo redet ;
A-dreuz ar parko 'eo redet,
Ar marc'hadour hen eûs tapet.

Ar marc'hadour hen eûs tapet,
War ar c'hlazenn 'oa azeet :
— Marc'hadour, lâres-te d'in-me,
Petra a c'hortoës aze ?

— Me 'zo c'hortoz ma breur hena,
Chommet 'n Lok-Mikêl da eva.
— Ma eo en Lok-Mikêl chommet,
'Wit dre 'n hent-ma na deuio ket,

Rag hen a vô disaliet
Gant ann aoun rag ar Rannoëd;
Gant aoun rag potred ar Ranno,
Gwasa volerienn 'zo er vro.

Ervoanig Ranno a lâre
D'ar marc'hadour paour, en de-se :
— Ro d'in da aour ha da arc'hant
Pe m'es lac'ho soubitamant !

LES RANNOU

I

Marguerite Charlès, la fille du grand chemin,
A nourri les grands voleurs ;
Elle a nourri les fils Rannou,
Les plus méchants voleurs du pays.

Marguerite Charlès disait
A Yves Rannou un jour :
— Un lièvre va par le grand chemin
Qui vaut la peine qu'on le suive ;

Il y a devant lui deux chevaux chargés
Qui valent bien quatre mille écus !
Quand Yves Rannou entendit (cela),
Il prit son *penn-baz* ;

Il a pris son penn-baz,
Et a couru à travers champs ;
Il a couru à travers champs
Et a atteint le marchand.

Il a atteint le marchand
Qui s'était assis sur le gazon :
— Marchand, dis-moi,
Qu'attends-tu là ?

— J'attends mon frère ainé,
Qui est resté à boire à Saint-Michel.
— S'il est resté à Saint-Michel,
Il ne viendra pas par ce chemin-ci ;

Car il en sera dissuadé,
A cause de la peur qu'on a des Rannou ;
A cause de la peur qu'on a des Rannou,
Les plus méchants voleurs du pays.

Yves Rannou disait
Au pauvre marchand ce jour là,
— Donne-moi ton or et ton argent,
Ou je te tuerai à l'instant !

Ar marc'hadour paour a lâre
Da Ervoanig Ranno, neuze ;
— Setu daou varc'h sammet aze,
Kaset ganac'h ar c'hoaz an-hê ;

Kaset ganac'h ar choaz an-hê,
Ha lest egile ganin-me ;
Ha lest egile ganin-me,
Da vewa groeg ha bugale.

Ervoan Ranno, 'vel ma klewas,
'N he vazig-pennek a grogas ;
'N he vazig-pennek 'eo kroget,
Ur vac'had d'ehan 'n eûs roët ;

'N eûs roët d'ehan ur vac'had,
Hag hen eûs beuet en he wad ;
Ha bars he wad 'n eûs-han beuet ;
Tud war ann tol 'zo arruet.

Tud war ann tol 'zo arruet,
Kerninon hag he soudarded.
Ervoan Ranno a lavare
Er gêr d'he vamm pa arrue :

Ur marc'hadour am eûs lac'het
Ha me garje n'am bije ket,
Tud war ann tol 'zo arruet,
Kerninon hag he soudarded.

II

'N otro Kerninon a lâre
'N toull dor Ervoan Ranno p'arrue :
— Ervoan, digor d'in-me da zor,
N'as bô na mez na disenor.

— Na emedi ma groeg en poan
A ur mab pe ur verc'h vihan;
Ma vije fuzuil ganen-me,
Otro, m'ho kasje al lec'h-se !

'N otro Kerninon, pa glewas,
Ann nor dirazhan a dorras ;
Ann nor dirazhan 'n eûs torret,
En kolier Ervoan eo kroget :

— A-beurz ar roue, den muntrer,
'Tolan ma dorn war da golier ;
A-beurz ar roue jeneral,
Me 'dol ma dorn warnout, kriminal !

Le pauvre marchand répondait
A Yves Rannou, en ce moment :
— Voilà deux chevaux chargés,
Choisissez-en un ;

Choisissez-en un
Et laissez-moi l'autre ;
Et laissez-moi l'autre,
Pour faire vivre ma femme et mes enfants.

Quand Yves Rannou entendit (cela),
Il saisit son *penn-baz ;*
Il saisit son *penn-baz*,
Et lui en porta un coup ;

Il lui donna un coup de bâton,
Et le noya dans son sang ;
Et dans son sang il le noya....
Des hommes arrivèrent sur le coup ;

Des hommes arrivèrent sur le coup,
Le seigneur de Kerninon et ses soldats....
Yves Rannou disait
A sa mère, en arrivant à la maison :

— J'ai tué un marchand,
Et je voudrais ne l'avoir pas fait ;
Des hommes sont arrivés sur le coup,
Kerninon et ses soldats.

II

Le seigneur de Kerninon disait
En arrivant à la porte d'Yves Rannou :
— Yves, ouvre-moi ta porte,
Tu n'auras ni honte, ni déshonneur.

— Ma femme est en peine
D'un fils ou d'une petite fille...
Si j'avais mon fusil ici,
Seigneur, je vous ferais déguerpir de là !

Quand le seigneur de Kerninon entendit (cela),
Il brisa la porte devant lui ;
Il brisa la porte devant lui,
Et mit la main au collier d'Yves :

— De par le Roi, assassin,
Je te mets la main au collier ;
De par le roi général,
Je jette la main sur toi, criminel !

Ervoan Ranno a lavare
D'ann otro Kerninon neuze :
— M'am bije gwinn ruz, pe gwinn-ardant,
Otrone, m'ho rentje kontant ;

Met na vefet ket pell en poan,
Me ielo d' vouit da Voenezan (1).
— N' c'houlomp na gwinn ruz, na gwinn-gwenn,
Met da gorf, Ervoan, d'hen erenn...

. . . .

Kanet gant Jannet AR GALL, mates
en Kerarborn, — 1848.

(1) Goenezan doit être une erreur de la chanteuse, car cette commune est auprès de Bégard, à six ou sept lieues de Saint-Michel-en-Grève ; c'est sans doute, une altération du nom de quelque localité voisine de la Lieue-de-Grève.

Yves Rannou disait
Au seigneur de Kerninon, en ce moment :
— Si j'avais du vin rouge ou de l'eau-de-vie,
Seigneurs, je vous rendrais contents ;

Mais vous ne serez pas longtemps en peine,
J'irai en chercher à Goënezan.
— Nous ne demandons ni vin rouge, ni vin blanc,
Mais ton corps, Yves, pour le garrotter.., — (1)

. . . .

Chanté par Jeanne LE GALL,
Servante à Keramborgne. — 1848.

(1) La Lieue-de-Grève, à Saint-Michel-en-Grève, (LOK MIKÊL-ANN-TREAZ) entre Lannion et Plestin, fut de tout temps un passage dangereux. Sous la Ligue, une bande de voleurs commandée par une femme, nommée Marguerite Charlès, y détroussait les passants et les assassinait au besoin. Les cadavres étaient enfouis dans le sable, et l'on n'en trouvait plus de trace. Les exploits de la Charlès et des Rannou, ses lieutenants, défraient encore les récits de veillées, dans ces parages. —

MARKIS TRAONLAVANE

I

— Me 'wel duhont Traonlavane,
En he sav en penn he ale ;
En he sav en penn he ale,
Indan-han un abit newe ;

En he zorn ur boked lavand,
War he viz ur walenn arc'hant ;
War he viz ur walenn arc'hant,
Hi goulenn oût-han am eûs c'hoant.

— Jannedig, n'hi goulennet ket,
Rag d'hach-c'hui e vezo roët.
— Hep hi goulenn, hi roas d'in,
Bikenn na gredis refuzi.

II

Traonlavane a lavare,
El leur-newe pa arrue :
— Demad ha joa holl el leur-man,
Jannet 'r Bihan, pa n'hi gwelan ?

— Eman er c'hostez-all duze,
Krog en he dorn he c'harante.
Traonlavane, 'vel ma klewas,
Er c'hostez-all a em rentas.

— Ma c'hamarad, d'in-me lâret,
C'hui 'rofe d'in ho tous Jannet ;
C'hui 'rofe d'in ho tous Jannet,
Un daou pe dri gir en sekret ?

— Oh ! ia, otro, en honestis,
Un daou pe dri gir, 'n ho tivis :
'N han' Doue n'hi daleet ket,
D'hi c'has d'ar gêr me 'renk monet ;

LE MARQUIS DE TRAONLAVANÉ[1]

I

— Je vois là-bas Traonlavané
Debout à l'extrémité de son avenue ;
Il est debout à l'extrémité de son avenue,
Et porte un habit neuf.

Il porte à la main un bouquet de lavande,
Et à son doigt est un anneau d'argent ;
A son doigt est un anneau d'argent,
J'ai envie de le lui demander.

— Petite Jeanne, ne le demandez pas,
Car il vous sera offert.
Sans le lui demander, il me l'offrit,
Je n'osai point le refuser,

II

Traonlavané disait,
En arrivant à l'aire-neuve :
— Bonjour et joie à tous dans cette aire,
Où est Jeanne Le Bihan, que je ne la vois ?

— Elle est de l'autre côté, là-bas ;
Son amoureux la tient par la main.
Traonlavané, dès qu'il entendit,
Se rendit de l'autre côté de l'aire.

— Camarade, dites-moi,
Me céderiez-vous votre douce Jeanne ?
Me céderiez-vous votre douce Jeanne,
Pour lui dire deux ou trois mots en secret ?

— Oh ! oui, Monseigneur, en toute honnêteté,
Deux ou trois mots à votre gré :
Au nom de Dieu, ne la retardez pas,
Car il me faut la reconduire à la maison ;

(1) C'est en vain que j'ai cherché le nom de Traonlavané dans les historiens et les autres écrivains bretons ; le nom est sans doute altéré, de façon à le rendre méconnaissable, ce qui est assez fréquent dans les poésies populaires.

Me a zo bet eus hi c'herc'had,
Ar c'hreiz-de-man, en ti he zad,
Am eûs esper, gant gras Doue,
Monet d'hi c'has d'ar gêr arre.

Traonlavane a lavare
Da Jannet ar Bihan neuze :
— Jannedig, a c'hui dimezfe
Da genta mab ho goulenfe ;

Hag a ve den a galite,
Perc'henn da bemp mil skoed leve ?
— Na oann ket maget ken iaouank
Ma lavaris inkontinant :

— Otro 'r markis, ma iskuzet,
N'hoc'h ket 'r c'henta am goulennet ;
Ma vijen êt gant ar c'henta,
Na oann ket da dimî brema ;

Na eo ket war ar c'hroazhentjo
Eo a ve grêt ann dimizio,
Met en ilis, pe er porchet
Dirag hon Zalwer benniget ;

Met en ilis, pe er porchet,
Dirag hon Zalwer binniget,
Un toulladig tud da destou,
Hag ur bêlek, mar na ve daou.

— Tawet, Jannet, na oelet ket,
M'ho kaso d'ar gêr pa garfet.
— N' deufet ket, otro, 'wit fete,
Gortoët warc'hoas ar beure.

III

Jannet ar Bihan a lâre
Er gêr d'he zad, pa arrue :
— Mé am eûs gret ur bromese,
Ma Doue, garje n'am bije ;

Me am eûs gret ur bromese
Eus ann otro Traonlavane,
Allas ! a garje n'am bije....
Ma Doue, petra a rinn-me ? —

Ar Bihan koz, 'vel ma klewas,
Ur fasad d'he verc'h a roas :
— Da betra t'eus-te prometet,
Mar na c'houlennes ket monet ?

J'ai été la chercher,
Ce midi, chez son père,
Et j'espère, avec la grâce de Dieu,
La reconduire à la maison.

Traonlavané disait
A Jeanne Le Bihan, en ce moment :
— Petite Jeanne, vous fianceriez-vous
Au premier fils qui vous demanderait,

S'il était homme de qualité,
Possesseur de cinq mille écus de rente ?
— Je n'étais pas si jeune,
Que je ne susse répondre incontinent :

— Monsieur le marquis, excusez-moi,
Vous n'êtes pas le premier à me demander ;
Si j'étais allée avec le premier,
Je ne serais pas à marier, à présent.

Ce n'est pas dans les carrefours,
Que se font les fiançailles,
Mais dans l'église ou dans le porche,
Devant notre Sauveur béni.

Mais dans l'église ou dans le porche,
Devant notre Sauveur béni,
(Avec) quelques personnes pour témoins,
Et un prêtre, s'il n'y en a deux.

— Taisez-vous, Jeanne, ne pleurez pas,
Je vous reconduirai à la maison, quand vous voudrez.
— Vous ne me reconduirez pas, Monseigneur, pour aujourd'hui,
Attendez jusqu'à demain matin.

III

Jeanne Le Bihan disait
A son père, en arrivant à la maison :
— J'ai fait une promesse,
Mon Dieu, je voudrais ne l'avoir pas faite ;

J'ai fait une promesse
Au seigneur de Traonlavané,
Hélas ! et je voudrais ne l'avoir pas faite...
Mon Dieu, que dois-je faire ?

Le vieux Le Bihan, sitôt qu'il entendit,
Donna un soufflet à sa fille :
— Pourquoi as-tu promis,
Si tu ne veux pas y aller ?

— Ma zadig paour, mar am c'haret,
D'ar markis n'am rofet-c'hui ket ;
N'am roët ket d' Draonlavane,
Rag lac'het 'ven gant he ligne !

— Koulz eo d'in-me da roï d'ehan,
Ewit kaout gwalleur diout-han,
'Vel ma 'z eo d'in koll ma buhe,
Ha d'ac'h, Jannedig, marteze ?

IV

Traonlavane a lavare
Na eus taol he c'hoar pa goanie :
— Bet on en Paris, en Gwened,
En Sant Malo, en Sant Briek ;

Biskoas na welis fesmeulenn
Ken koant ha Jannet ar Bihan ;
Nann, biskoas na welis hini,
Troët è ma speret gant-hi.

He c'hoar hena a lavaras
Da Draonlavane, p'hen klewas :
— M'eo troët ho speret gant-hi,
Goulennet hi da dont d'ho ti ;

Goulennet-hi dont d'ho ti
Ur bloaz pe daou d'ho serviji ;
Ur bloaz pe daou d'ho serviji,
Ha tremen hoc'h amzer gant-hi.

Traonlavane a respontas
D'he c'hoar hena, 'vel m'hi c'hlewas :
— Ma c'hoar Vari, c'hui 'c'h eûs pec'het,
Drouk-komz 'vel-se eus ar merc'hed ;

Me n'am eùs nemet un ine,
Mar gallan-me, vô da Doue ;
'Benn ma vô warc'hoas da greis-de,
M'hi graï' itron 'n Traonlavane !

V

Traonlavane a lavare
'N ti 'r Bihan koz pa arrue :
— Demad ha joa holl en ti-ma,
Jannet 'r Bihan pelec'h ema ?

— Mon pauvre petit père, si vous m'aimez,
Vous ne me donnerez pas au marquis ;
Ne me donnez pas à Traonlavané,
Car je serais tuée par sa famille !

— Autant vaut que je te livre à lui,
Qu'éprouver malheur de sa part,
(Qu'être exposé) à perdre la vie,
Vous-même, peut-être, petite Jeanne !

IV

Traonlavané disait,
En soupant à la table de sa sœur :
— J'ai été à Paris, à Vannes,
A Saint-Malo, à Saint-Brieuc ;

Jamais je n'ai vu de femme,
Aussi jolie que Jeanne Le Bihan :
Non, jamais je n'en vis aucune,
Elle m'a tourné l'esprit.

Sa sœur aînée répondit
A Traonlavané, quand elle l'entendit :
— Si elle vous a tourné l'esprit,
Demandez-la pour venir dans votre maison ;

Demandez-la pour venir dans votre maison,
Une année ou deux, pour vous servir ;
Une année ou deux pour vous servir,
Et passez votre temps avec elle.

Traonlavané répondit
A sa sœur aînée, sitôt qu'il l'entendit :
— Ma sœur Marie, vous avez péché,
A mal parler ainsi des femmes :

Je n'ai qu'une âme,
Et, si je le puis, elle sera à Dieu :
Sous demain, à midi,
Je l'aurai faite dame de Traonlavané !

V

Traonlavané disait
En arrivant chez le vieux Le Bihan :
— Bonjour et joie dans cette maison,
Jeanne Le Bihan, où est-elle ?

Ar Bihan koz a lavaras
Da Draonlavane, p'hen klewas ;
— Na gaketet ket ma merc'hed,
N'e maint ket en sell d'ho kavet.

— N'è ket kaketal a fell d'in,
Ho merc'h Jannet, d'hi eureuji.
— E-mèdi duze er jardinn,
Hoc'h ober 'r boked louzou-finn ;

Hoc'h ober 'r boked louzou-finn,
A varjolenn, a durkantinn ;
A varjolenn hag a lavand,
A dere eus ur plac'hig koant.

Traonlavane 'vel ma klewas,
Bars ar jardinn a em rentas ;
— Demad d'ac'h-c'hui ma c'harante !
— D'ac'h, emezhi, Traonlavane.

Ar Bihan koz, p'hen eûs klewet,
Bars ar jardinn 'zo em rentet :
— Pep 'vil skoed leve 'n eûs ma merc'hed,
Gant honnes ho pô daou vil skoed.

'Nn otro 'r markis a lavaras
D'ar Bihan koz, 'vel m'hen klewas :
— Lest he mado d'he c'hoerezed,
Netra gant-hi n' c'houlennan ket ;

Mado 'walc'h 'zo 'n Traonlavane,
Lec'h ma zo pemp mil skoed leve ;
Me 'breno d'hei 'n abit sei-gwenn,
Hi eureujo brema soudenn.

VI

Traonlavane a lavare
'N ti ar person pa arrue :
— Otro 'r person, d'in-me lâret,
C'hui lârfe offern ann eured ?

C'hui lârfe offern ann eured
'Wit hon ha 'wit ma dous Jannet ?
'Nn otro 'r person a lavaras
Da Draonlavane p'hen klewas :

— Oh ! ia sur, emehan, otro,
Brema-soudenn me hi lâro ;
Me 'lâro offern hoc'h eured
'Wit-hoc'h ha 'wit ho tous Jannet.

Le vieux Le Bihan répondit
A Traonlavané, quand il l'entendit :
— Ne vous moquez pas de mes filles,
Elles ne s'attendent pas à vous épouser.

— Je n'ai pas l'intention de me moquer d'elles,
(Je vous demande) votre fille Jeanne pour l'épouser.
— Elle est là-bas, dans le jardin,
A faire un bouquet de fines fleurs ;

A faire un bouquet de fines fleurs,
De marjolaine et de turquentin ;
De marjolaine et de lavande,
Qui sied à une jolie fille.

Traonlavané, sitôt qu'il l'entendit,
Dans le jardin se rendit :
— Bonjour à vous, mon amour !
— Et à vous, dit-elle, Traonlavané.

Quand le vieux Le Bihan a entendu,
Dans le jardin il s'est rendu :
— Mes filles ont chacune mille écus de rente,
Avec celle-là, vous aurez deux mille.

Monseigneur le marquis répondit
Au vieux Le Bihan, sitôt qu'il l'entendit :
— Laissez ses biens à ses sœurs,
Je ne demande rien avec elle ;

Assez de biens sont à Traonlavané,
Où il y a cinq mille écus de rente :
Je lui achèterai une robe de soie blanche,
Et je l'épouserai tout-à-l'heure.

VI

Traonlavané disait
En arrivant chez le vieux recteur :
— Seigneur recteur, dites-moi,
Voulez-vous dire ma messe de noce ?

Voulez-vous dire la messe de noce
Pour moi et ma douce Jeanne ?
Le seigneur recteur répondit
A Traonlavané, quand il l'entendit :

— Oui sûrement, dit-il, monseigneur,
Je la dirai tout-à-l'heure ;
Je dirai la messe de noce
Pour vous et pour votre douce Jeanne.

Traonlavane a lavare
Da Jannet 'r Bihan en de-se :
— Et da Draonlavane brema,
Goulennet skabel d'azea ;

Goulennet skabel d'azea,
Ha plac'h ar gambr d'ho tiwiska,
Rag ez hoc'h itron bars ann ti,
'Wit gourc'hemenn da bep-hini.

Jannet ar Bihan a lâre
En Traonlavane p'arrue :
— Roït d'in skabel d'azea,
Mar ben-me itron en ti-ma.

Ar vates vihan a lâre
Da Jannet 'r Bihan p'hi c'hlewe .
— Komerret skabel, azeet,
Itron en ti-ma n' vefet ket ;

Itron en ti-ma n' vefet ket,
Met d' c'hortoz un-all da donet....
. . . .

Jannet ar Bihan, pa glewas,
'Goueas d'ann douar, a zemplas ;
A zo koueet, a zo zemplet,
Traonlavane 'n eûs hi savet.

— Tawet, ma fried, n'oelet ket.
Biskoaz den n' zo diou wez eureujet ;
Biskoaz den n' zo diou wez eureujet,
'Raok maro he genta pried.

Dalet, mates, ho paeamant,
Hag et meas ma zi promptamant ;
Penamet 'c'h eûs grêt servij vad,
'M boa ruziet ma c'hleve 'n ho kwad !

Traonlavane a lavare
Da holl dut he di, en noz-se :
— Et c'hui holl abred da gousket,
M' arru mann, ma digemenet.

N'oa ket ter heur d'ann de sonet,
Oa perzier Traonlavane torret ;
Oa perzier Traonlavane torret
Gant ar baron hag he botred.

Traonlavané disait
A Jeanne Le Bihan, ce jour-là :
— Allez à présent à Traonlavané,
Et demandez escabeau pour vous asseoir ;

Demandez escabeau pour vous asseoir,
Femme de chambre pour vous déshabiller,
Car vous êtes la dame de la maison,
Pour commander à chacun (à tous).

Jeanne Le Bihan disait,
En arrivant à Traonlavané :
— Donnez-moi escabeau pour m'asseoir,
Si je dois être la dame de cette maison.

La petite servante disait
A Jeanne Le Bihan, quand elle l'entendait :
— Prenez siège, asseyez-vous,
Mais dame dans cette maison vous ne serez pas ;

Dame dans cette maison vous ne serez pas,
Si ce n'est pour attendre qu'une autre vienne....
. . . .

Quand Jeanne Le Bihan entendit,
Elle tomba à terre et s'évanouit ;
Elle est tombée à terre et s'est évanouie,
Traonlavané l'a relevée.

— Taisez-vous (consolez-vous) ma femme, ne pleurez pas,
Jamais homme n'a été deux fois marié ;
Jamais homme n'a été deux fois marié,
Avant la mort de sa première femme.

Tenez, servante, votre paiement,
Et sortez de ma maison promptement ;
Si vous n'aviez fait (chez moi) bon service,
J'aurais rougi mon épée dans votre sang !

Traonlavané disait
A tous les gens de sa maison, cette nuit-là :
— Allez tous vous coucher de bonne heure,
Et s'il arrive quelque chose, avertissez-moi.

Trois heures du matin n'étaient pas sonnées
Que la porte de Traonlavané était brisée ;
Que la porte de Traonlavané était brisée,
Par le baron et ses gens.

'Nn otro 'r baron a c'houlenne,
En Traonlavane p'antree :
— Demad ha joa holl en ti-man,
Traonlavane, pa n'hen gwelan ?

— Eman duze en he wele,
Païsantes euz he goste ;
Païsantes euz he goste,
Un dismegans vraz d'he ligne !

Ar paj bihan, p'hen eùs klewet,
Gant ar vinz d'ann nec'h 'zo pignet :
— Ma mestrig paour, mar hoc'h kousket,
En hano Doue dishunet !

En hano Doue dishunet
Ho preur ar baron 'zo digwèt ;
Arru ho preur 'r baron ama,
N'eùs gir gant-han met d'ho lac'ha !

Traonlavane, vel ma klewas,
En kreis ar gambr a zilampas :
— Kuzet aze, 'mehan, itron,
Me 'c'h a da gomz euz ar baron.

'Nn otro 'r baron a c'houlenne
Euz Traonlavane, p'arrue :
— Pelec'h eo manet da bried.
N'eo ket deut d'am digomerret ?

Kent ma 'z inn a Draonlavane,
Me dreuzo dre-z-hi ma c'hleve !
— Komzet-c'hui izelloc'h, baron,
Gant aoun dishunvi ann itron.

— Demp-ni breman hon daou d'ar sal
Da c'hoari 'r c'hleve en dual.
Da c'hoari 'r c'hleve int bet êt
Traonlavane 'n eùs goneet.

Er sal vraz en Traonlavane,
Bea eno 'oa un drue :
Dalek ann oaled d'ann treuzo,
'Karge ar goad en ho bouto !

Traonlevane a lavare
D'he zous Jannet, pa retorne :
— Dek a geront am eùs lac'het,
Ma breur ar baron unnekvet,

Le seigneur baron demandait
En entrant à Traonlavané :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Où est Traonlavané que je ne le vois ?

— Il est là-bas dans son lit,
Avec une paysanne à ses côtés ;
Avec une paysanne à ses côtés,
Grand déshonneur pour sa lignée !

Le petit page, quand il entendit,
Monta par l'escalier tournant :
— Mon pauvre maître, si vous dormez,
Au nom de Dieu, éveillez-vous !

Au nom de Dieu, éveillez-vous,
Votre frère le baron est arrivé ;
Votre frère le baron est arrivé ici,
Et il ne parle que de vous tuer !

Traonlavané, sitôt qu'il l'entendit,
Sauta au milieu de la chambre :
— Cachez-vous là, dit-il, madame,
Afin que j'aille parler au baron.

Le seigneur baron demandait
A Traonlavané, quand il arrivait :
— Où est restée ta femme,
Qu'elle n'est pas venue me recevoir ?

Avant que je m'en aille de Traonlavané,
Je la traverserai de mon épée !
— Parlez plus bas, baron,
De peur de réveiller madame.

— Allons, à présent, tous les deux dans la salle
Afin de jouer de l'épée, en duel !
Ils sont allés jouer de l'épée,
Traonlavané a gagné.

Dans la grande salle de Traonlavané,
C'était pitié d'être là ;
Depuis la pierre du foyer jusqu'au seuil,
Le sang remplissait les chaussures !

Traonlavané disait
A sa douce Jeanne, quand il retourna (auprès d'elle) ;
— J'ai tué dix de mes parents,
Mon frère le baron le onzième,

Ma breur ar baron unnekvet,
'Wit rekour ho puhe, m' fried.
Hen kuza ouzoc'h na dalv ket,
Bet' ar roue 'vô rèd monet.

Jannet ar Bihan a lâras
Da Draonlavane, pa glewas :
— Mar et-c'hui beteg ar roue,
En han' Doue ma 'z inn iwe !

— N' 'm eùs ket karonsio ekipet,
Da varc'heges na badfac'h ket :
M'ho kaso d' di ma c'hoar Jannet,
El lec'h n'ho peo drouk a-bed.

— M'am c'haset d' di ho c'hoar Jannet,
Klasket d'in plenkenn ma arched ;
Klasket d'in plenkenn ma arched,
Na vinn ket beo pa retornfet !

VII

Traonlavane a lavare
'N pales ar roue p'arrue :
— Salut, sir, ha c'hui rouanes,
Setu me deuet d'ho pales.

Ar roue neuze 'lavaras,
Da Draonlavane, p'hen klewas :
— Petra a waleur a t'eùs grêt,
M'out deut ken iaouank d'hor gwelet ?

— Dek ma c'heront am eùs lac'het
Ma breur ar baron unnekvet ;
Ma breur ar baron unnekvet,
'Wit rekour buhe ma fried.

Ar rouanes neuze lâras
Da Draonlavane, p'hen klewas :
— Muia tra ma 'z out bet manket,
Na t'eûs ganid hi digaset ;

Na t'eùs ganid hi digaset,
En buhe n'hi asgweli ket.
Me 'skrivo did war baper ru
Bale hardis bars en pep-tu ;

Me 'skrivo did war baper glaz
Bale hardis bars en pep-plaz ;
Me 'skrivo did war baper gwenn
Bale dre-holl uc'hel da benn !

Mon frère le baron le onzième,
Pour vous sauver la vie, mon épouse.
Il ne sert pas de vous le cacher,
Il faudra aller jusqu'au roi.

Jeanne Le Bihan répondit
A Traonlavané, quand elle l'entendit :
— Si vous allez jusqu'au roi,
Au nom de Dieu, que j'aille aussi !

— Je n'ai pas de carrosses équipés,
Et vous ne résisteriez pas à chevaucher ;
Je vous conduirai chez ma sœur Jeanne,
Où il ne vous arrivera pas de mal.

— Si vous me conduisez chez votre sœur Jeanne,
Cherchez-moi les planches de mon cercueil ;
Cherchez-moi les planches de mon cercueil,
Je ne serai pas en vie quand vous retournerez !

VII

Traonlavané disait,
En arrivant au palais du roi :
— Salut, sire, et vous, reine,
Me voici venu dans votre palais.

Le roi dit alors
A Traonlavané, quand il l'entendit :
— Quel malheur as-tu commis,
Pour être venu si jeune nous voir ?

— J'ai tué dix de mes parents,
Mon frère le baron le onzième ;
Mon frère le baron le onzième,
Pour sauver la vie à ma femme.

La reine dit alors
A Traonlavané, quand elle l'entendit :
— Où tu as commis la plus grande faute,
C'est en ne l'amenant pas avec toi ;

Tu ne l'as pas amenée avec toi,
Tu ne la reverras pas en vie.
Je t'écrirai sur du papier rouge
(Pour que tu puisses) marcher hardiment de tout côté ;

Je t'écrirai sur du papier bleu
(Pour que tu puisses) marcher hardiment en tout lieu ;
Je t'écrirai sur du papier blanc
(Pour que tu puisses) marcher partout la tête haute !...

VIII

Traonlavane a lavare
'N ti he c'hoar Jannet p'arrue :
— Ma c'hoar Jannet, d'in-me lâret
Palec'h è manet ma fried ?

Pelec'h è manet ma fried,
Pa n'è deut d'am digomerret ?
— Ho pried a zo desedet,
A-boe dizio tremenet.

Traonlavane, p'hen eûs klewet,
Da di 'r person 'zo em rentet ;
Da di 'r person eo em rentet,
Hag out-han hen eûs goulennet ;

— Otro 'r person d'in-me lâret,
c'hui 'c'h eùs interret ma fried ?
— N' 'm eùs ket interret ho pried,
Na klewet a vije marwet....

Traonlavane lavare
D'he c'hoar Jannet, pa retorne :
— Pelec'h t'eûs lâket ma fried ?
'R person n'eûs ket hi interret.

— Eman duze bars ar jardinn,
Plantet e-touez al louzou-finn !
Traonlavane pa 'n eûs klewet,
He gleve dre-z-hi 'n eûs treuzet ;

He gleve drezhi 'n eùs treuzet,
Ha bars ur bâl ez è kroget ;
Ha bars ur bâl ez è kroget,
'Wit disinterri he bried.

Ha pa 'n eùs-hi disinterret,
He galon paour a zo rannet.
Laket n' eùs hi war he varlenn,
Ha marwet è neuze soudenn.

Emaint ho daou war ar varwskaon,
Doue d' bardono ann anaon !
Marw int ho daou hag archedet,
Pred d' vont d'ann douar binniget !

Dastumet en enez Vâz, er bloaz 1854.

VIII

Traonlavané disait
En arrivant chez sa sœur Jeanne :
— Ma sœur Jeanne, dites-moi,
Où est restée ma femme ?

Où est restée ma femme,
Qu'elle n'est pas venue me recevoir ?
— Votre femme est décédée,
Depuis jeudi dernier !

Quand Traonlavané entendit (cela),
Il se rendit chez le recteur ;
Il se rendit chez le recteur,
Et lui demanda :

— Monsieur le recteur, dites-moi,
Avez-vous enterré ma femme ?
— Je n'ai pas enterré votre femme,
Ni entendu dire qu'elle fût morte....

Traonlavané dit
A sa sœur Jeanne, quand il revint :
— Où as-tu mis ma femme ?
Le recteur ne l'a pas enterrée.

— Elle est là-bas dans le jardin.
Plantée parmi les fleurs fines !
Quand Traonlavané entendit (cela),
Il la traversa de son épée ;

Il l'a traversée de son épée,
Et a saisi une pelle ;
Et a saisi une pelle,
Pour déterrer sa femme.

Et quand il l'eût déterrée,
Son pauvre cœur se fendit :
Il la plaça sur ses genoux,
Et mourut alors subitement !

Ils sont tous les deux sur les tréteaux funèbres,
Que Dieu pardonne à leurs âmes !
Ils sont morts tous les deux et mis au cercueil,
Près d'aller en terre sainte. (1)

Recueilli à l'île de Bâs, en 1854.

(1) Je possède plusieurs versions de ce gwerz, mais sans différences notables, et aucune d'elles ne fournit d'indication suffisante pour retrouver le véritable nom de Traonlavané.

AR C'HOMT A GOAT-LOURI

Hag ann Otro Porz-Lann

Ar c'homt a Goat-Louri, euz a dreo Kaouennek
'Zo êt d' bardon Sant-Weltas, da barous Tonkedek,
Ha n'hen doa ken deseign na ken intansion
Met, en finn ar pardon, ober d'ar zôner zôn.

Na pa sav nep affer, nep kerel dre ar vro,
N'eo ket tud a enor kenta ho c'homanso ;
Ma eo daou vagabon, oa etre-z-he affer,
A-boe ul leur-newe, bars en pardon Ploubezr.

Ann hostis a lâre da Borz-Lann : — Et er-meaz,
P'autramant 'vô gwaleur a-benn finn ann dewez ;
Ar c'homt ar Goat-Louri 'zo meurbet koleret,
Otro, êt d'hen kavet, ouzoc'h e sent bepred.

Ann otro a Borz-Lann, evel m'hen eûs klewet,
Prompt e-meaz ar gabarad a zo bet dilammet,
Hag 'n eûs lâret d'ar c'homt, euz a greiz he galon :
— Otro, seset ho koler, koll 'refet ar pardon.

Ar c'homt a Goat-Louri hen eûs bet respontet,
D'ann otro a Borz-Lann, 'vel m'hen eûs bet klewet :
— Em dennet, otro Porz-Lann, em dennet, it a-dre,
P'autramant m'ho treuzo raktal gant ma c'hleve !

Ann otro a Borz-Lann, dre ma oa puisant,
N'eure ket kalz a van 'wit hen klewet 'parlant.
Ar c'homt a em dennas a-dren ur paz pe daou,
Hag o treuzi he gleve indan he vron deou !

Paroasionis Tonkedek, c'hui a zo bet tud lach,
Lest lac'ha ho kabitenn, ha c'hui holl war ar plaz !
Paroasianis Tonkedek allas ! na wient ket
'Vije ho c'habitenn dre drahison lac'het.

He bried, he vugale, p'ho d-eûs klewet ar vrud
Penoz ez oa lac'hed, komun e-touez ann dud,
Penoz 'oa 'r vrud komun da lâret 'oa lac'hed,
E-kichenn ar gerel ez int bet em rentet.

He bried karanteüz, pa d-eûs han bet gwelet,
Da galz a blaso santel e d-eûs han bet gwestlet,
Roï a ra he davanjer d'ann otro sant Weltas.
He fried karanteüz out-hi neuze a gomzas :

LE COMTE DE COAT-LOURY

Et le Seigneur de Porz-Lann

Le comte de Coat-Louri, de la trêve de Caouennec,
Est allé au pardon de Saint-Gildas, en la paroisse de Tonquédec.
Et il n'avait d'autre dessein, d'autre intention,
Que, vers la fin du pardon, faire au sonneur (ménétrier) sonner.

Quand il s'élève quelque affaire, quelque querelle dans le pays,
Ce ne sont pas les gens d'honneur qui commenceront ;
C'est deux vagabonds qui avaient entre eux une affaire,
Depuis une aire-neuve, en la paroisse de Ploubezre.

L'hôtelier disait à Porzlan : — Sortez,
Ou il arrivera malheur avant la fin de la journée ;
Le comte de Coat-Louri est fort en colère ;
Seigneur, allez le trouver, il vous obéit toujours.

Le seigneur de Porzlan, sitôt qu'il l'a entendu,
Promptement hors du cabaret a sauté,
Et il a dit au comte, du milieu de son cœur :
— Seigneur, cessez (apaisez) votre colère, vous perdrez le pardon.

Le comte de Coat-Louri a répondu
Au seigneur de Porzlan, sitôt qu'il l'a entendu :
— Retirez-vous, seigneur de Porzlan, retirez-vous, allez en arrière,
Ou je vous traverserai, sur-le-champ, de mon épée !

Le seigneur de Porzlan, parce qu'il était puissant,
Ne fit pas grand cas pour l'entendre parler.
Le comte se retira en arrière, un pas ou deux,
Et le traversa de son épée, sous le sein droit !

Paroissiens de Tonquédec, vous avez été des lâches,
(Vous qui avez) laissé tuer votre capitaine, étant tous sur la place !
Les paroissiens de Tonquédec hélas ! ne savaient pas
Que leur capitaine serait tué par trahison.

Sa femme, ses enfants, quand ils ont entendu le bruit
Qu'il était tué, (le bruit) commun dans la foule,
Le bruit commun de dire qu'il avait été tué,
Se sont rendus sur le lieu de la querelle.

Sa femme aimante, quand elle l'a vu,
L'a voué à nombre de places saintes.
Elle donne son tablier à monseigneur Saint-Gildas.
Son époux aimant alors lui parla (ainsi) :

— Otro Doue, ma fried, penamet ho pe poan,
'C'houlennan mont da verwel da vaner Tromorvan.
Kregl 'rejont en-han ewit hen kas d'ar gêr,
Hag 'fatikas gant-he ebars ale ar per.

Pewar c'horf ar gwela a barous Tonkedek
War bouez serviedenno ho d-eûs han bet douget ;
War bouez serviedenno ho d-eûs han bet douget
Da vaner Tromorvan, p'hen defoa goulennet.

P'oa diwisket he dillad, hag êt en he wele,
He bried karanteüz 'd-eûs bet lâret neuze :
— Me 'c'h a brema da Roazon, 'wit ober ur reket,
'Wit revanch ma fried a renkan da gavet !

— Chommet er gêr, ma fried, ha lest ho rebecho,
Justis 'reï he dever, goude ma vinn maro ;
Mar et brema da Roazon, birwikenn n'am gwelfet,
Met ma c'horf en ur bez, en bered Tonkedek !

Ann otro a Borz-Laan, karanteüz meurbed,
'C'houlenn he vugale holl da dont d'hen gwelet,
Hag etal he wele pa 'z int bet arruet,
Gant karantez out-hè er giz-man 'n eûs komzet :

— C'hui, 'me-z-han, mab hena, c'hui a zo ar c'hôsa,
'Lakan da gabitenn ebars ma flaz brema,
'Lakan da gabitenn en parous Tonkedek,
Beet sonj anezhe, n'ho abandonet ket.

C'hui, ma mab etre-hena, c'hui a zo studiet,
Poursuët a wir galon ewit bea bêlek ;
Ho pet sonj a-c'hanon 'n hoc'h holl sakrifiso,
Me am bô sonj anoc'h bars ma holl bedenno.

C'hui, 'me-z-han, ma mab bihan, c'hui 'zo iaouank meurbed,
'Bedan d' chomm gant ho mamm, ha gant ho c'hoerzed ;
'Bedan d' chomm gant ho mamm, ha gant ho c'hoerzed,
Ha bet soign anezhe, n'ho abandonet ket !

Arsa 'ta ! ma fried, adieu d'ac'h e laran,
Breman 'eo rèd merwel, deut eo m' heur diwezan ;
Pardon 'ta, ma Doue, pardon, Gwerc'hes Vari,
Bezet sonj ac'hanon war-benn ma 'z inn d'o ti !

Kanet gant GARANDEL, leshanvet kompagnon-dall.
Plouaret, 1844.

— Seigneur Dieu, mon épouse, n'était pas votre peine,
Je demande à aller mourir au manoir de Tromorvan.
On le prit, pour le porter chez lui,
Et il s'évanouit dans l'avenue des poiriers.

Quatre corps (hommes) les meilleurs de la paroisse de Tonquédec,
Sur des serviettes l'ont porté ;
Sur des serviettes ils l'ont porté
Au manoir de Tromorvan, puisqu'il l'avait demandé.

Quand on l'eut déshabillé, et qu'il fut dans son lit,
Sa femme aimante a dit alors :
— Je vais à présent, à Rennes, pour faire une requête,
Car il me faut vengeance de la mort de mon mari !

Restez à la maison, ma femme, et laissez vos reproches,
La justice fera son devoir, quand je serai mort ;
Si vous allez à présent à Rennes, jamais vous ne me reverrez,
Si ce n'est mon corps dans un tombeau, dans le cimetière de Tonquédec!

Le seigneur de Porzlan, plein de charité,
Appelle tous ses enfants pour venir le voir,
Et quand ils sont arrivés auprès de son lit,
Avec amour, il leur parla de cette façon :

— Vous, dit-il, mon fils aîné, vous êtes le plus âgé,
Et je vous mets capitaine, à présent, en ma place,
Je vous mets capitaine de la paroisse de Tonquédec,
Songez à eux (aux habitants), ne les abandonnez pas.

Vous, mon second fils, vous qui avez étudié,
Poursuivez, de bon cœur, afin d'être prêtre :
Souvenez-vous de moi, dans tous vos sacrifices,
Moi aussi je me souviendrai de vous, dans toutes mes prières.

Et vous, mon petit enfant, vous êtes encore bien jeune,
Et je vous prie de rester avec votre mère et vos sœurs ;
Je vous prie de rester avec votre mère et vos sœurs,
Ayez soin d'elles, ne les abandonnez pas !

Allons ma femme je vous dis adieu ;
Il faut mourir, à présent, mon heure dernière est venue.
Pardon donc, ô mon Dieu, pardon, Vierge Marie,
Souvenez-vous de moi quand je me présenterai à votre maison !

Chanté par GARANDEL, surnommé compagnon l'aveugle,
Plouaret, 1844.

(1) On voit encore les ruines de l'ancien château de Coat-Loury, en la commune de Caouennec, à environ 6 kilomètres au sud-est de Lannion. Le manoir de Tromorvan est en la commune de Tonquédec, commune contiguë, sur le bord de la rivière Léguer.

GWILLAOUIG KALVEZ

KENTA KENTEL

I

Gwillaouig Kalvez 'n eûs lâret
Mont da bardona gant merc'hed,
Da santes Anna, d'ar Folgoat,
Ha d' sant Selvestr, a galon vad.

Hag hen eûs grêt peder lew dro
Gant aoun ann Doujet 'zo er vro ;
Koulz 'oa dehan n' dije ket grêt,
'Nn Doujet 'n eûs hen diarbennet.

'Nn otro ann Doujet a lâre
D'he balfrinier, en de-se :
— Me 'wel 'tont peder flac'h aze,
Breman am bô ar c'hoaz an-hè.

— Tolt-pled n'ho pe hini an-hè,
Gwillaou ar C'halvez 'zo gant-hè ;
Gwillaouig Kalvez, potr ar vâz,
'Wit daou na tri n' ra ket a gaz.

Otro ànn Doujet a lâre
Da Willaou Kalvez, eno neuze :
— Gwillaou Kalvez, d'in-me lâret
Pe nez kar d'ac'h 'eo ar merc'hed ?

— Unan an-hê 'zo ma fried,
Ha diou-all 'zo ma c'hoarezed ;
Eben 'zo merc'h d'am amezek,
Rôt d'in en karg d'evesaët.

Otro ann Doujet a lâre
Da Willaou Kalvez p'hen klewe ;
— Ro d'in-me merc'h da amezek,
Me 'leusko ganid da bried.

— Koulz marc'had ho pô ma fried
Hag ho pô merc'h ma amezek,
Rag c'hui n'ho pô hini an-hê,
Pe 'kollinn aman ma buhe.

GUILLAUME CALVEZ

Première Version

I

Guillaume Calvez a promis
D'aller au pardon avec des jeunes filles,
A sainte Anne, au Folgoat,
Et à saint Sylvestre, de bon cœur.

Et il a fait un détour de quatre lieues,
Par crainte du Doujet, qui est dans le pays ;
Autant eût valu qu'il ne l'eût pas fait,
Car Le Doujet l'a dévancé.

Le seigneur Le Doujet disait,
A son palefrenier, ce jour-là :
— Je vois venir là quatre jeunes filles,
Tout-à-l'heure j'en aurai le choix.

— Prenez garde que vous n'en ayez aucune,
Guillaume Calvez est avec elles,
Guillaume Calvez, l'homme du bâton
Qui ne fait cas de deux ou de trois.

Le seigneur Le Doujet disait
A Guillaume Calvez, là, en ce moment :
— Guillaume Calvez, dites-moi,
A quel degré ces jeunes filles sont-elles vos parentes ?

— Une d'elles est ma femme,
Et deux autres sont mes sœurs ;
L'autre est la fille de mon voisin
Qu'on m'a chargé de surveiller.

Le seigneur Le Doujet disait
A Guillaume Calvez, en l'entendant ;
— Donne-moi la fille de ton voisin,
Et je te laisserai ta femme.

— Vous aurez aussi facilement ma femme
Que la fille de mon voisin,
Car vous n'aurez ni l'une ni l'autre,
Ou je perdrai la vie ici.

Otro ann Doujet 'c'houlenne
Euz Gwiliaouig Kalvez neuze :
— Gwillaouig Kalvez, d'in lâret.
Gant pez armo e c'hoariet ?

— Ma eo gant un tamm skeltrenn gwenn
'Zo ganen indan ma chupenn ;
'Zo ganen indan ma chupenn,
'Zo he hano ar geuneudenn.

Otro 'nn Doujet p'hen eùs klewet.
'N he c'huitel arc'hant 'zo kroget ;
'N he c'huitel arc'hant e krogas,
Ter c'huitelladenn a leuskas :

Ter c'huitelladenn a leuskas,
Tric'houec'h den-jentil em gavas ;
Tric'houech den-jentil em gavet,
D' lemel digant-han he verc'hed.

Kriz 'vije 'r galon na oelje,
'N plenenn 'r Folgoat nep a vije,
O welet naontek kleve noaz
Dic'houinet eneb ur penn-bâz ;

Gwillaouig Kalvez 'c'hoari out-bê,
Gant he verc'hed euz he goste ;
Gant he verc'hed euz he goste,
Hag ho zape lec'h ma kare. (1)

kriz 'vije 'r galon na oelje
'N plenenn 'r Folgoat nep a vije,
'Welet gwad 'nn dut-jentil o skuilla
Gant bâz ur plouezad ho lac'ha.

Merc'hed Gwillaouig a oele,
Na gavent den ho c'honsolje ;
Na gavent den ho c'honsolje,
Met Gwillaouig, hennes a ree.

— Tawet, merc'hed na oelet ket,
Me 'iel' bet' ar roue, mar be rèd ;
Me 'iel' bet' ar roue, mar be rèd,
Da diskuill' ann otro Doujet.

VARIANTE : (1) Pa save he vâz uz d'ho fenn,
Ho diskare holl, 'vel kelienn.

Le seigneur Le Doujet demandait
A Guillaume Calvez, en ce moment :
— Guillaume Calvez, dites-moi,
De quelle arme jouez-vous ?

— (Je joue) d'un petit morceau de bois
Que j'ai ici sous ma veste ;
Que j'ai ici sous ma veste,
Et dont le nom est le gourdin.

Quand le seigneur Le Doujet entendit (cela),
Il prit son sifflet d'argent ;
Il prit son sifflet d'argent,
Et siffla par trois fois.

Il siffla par trois fois,
Et dix-huit gentilshommes se trouvèrent (auprès de lui) ;
Dix-huit gentilshommes se sont trouvés,
Pour lui enlever ses filles.

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été dans la plaine du Folgoat,
En voyant dix-neuf épées nues
Dégaînées contre un *penn-baz* ;

Guillaume Calvez joutant contre elles
En tenant ses filles à son côté ;
En tenant ses filles à son côté,
Et il les touchait où il voulait. (1)

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été dans la plaine du Folgoat,
En voyant couler le sang des gentilshommes,
Sous le bâton d'un paysan qui les tuait.

Les filles de Guillaume pleuraient,
Et ne trouvaient personne pour les consoler ;
Elles ne trouvaient personne pour les consoler,
Si ce n'est Guillaume, celui-là le faisait.

— Consolez-vous, jeunes filles, ne pleurez pas,
J'irai jusqu'au roi, s'il le faut ;
J'irai jusqu'au roi, s'il le faut,
Pour dénoncer le seigneur Le Doujet.

VARIANTE : (1) Quand il levait son bâton sur leurs têtes,
Il les abattait tous comme des mouches.

II

Gwillaouig Kalvez 'c'houlenne
Er gêr a Roazon p'arrue :
— Demad ha joa bars ar gêr-man,
Pelec'h eman 'r prison aman ?

Pelec'h eman 'r prison aman
Ma iel' Gwillaou Kalvez en-han ?
Hag ar jolieres a lâras
Da Willaou Kalvez, pa glewas :

— Gwillaouig kalvez, n' ret ket goap,
Prison 'walc'h 'zo 'wit ho lakâd ;
Tric'houec'h archer 'zo bet kaset
Ewit donet d'ho komerret.

Kriz 'vije 'r galon na oelje,
En kêr Roazon nep a vije,
'Welet gwad 'nn archerienn o skuilla,
Gwillaou Kalvez euz ho lac'ha.

Merc'hed Gwillaou Kalvez 'oele,
Na gavent den ho c'honsolje ;
Na gavent den ho c'honsolje,
Met Gwillaou Kalvez, hennes 'ree :

— Tawet, merc'hed, na oelet ket,
Bet' ar roue 'vô rèd monet ;
Me iel' bet' ar roue, mar be rèd,
Da diskuill' ann aotro 'nn Doujet :

III

Gwillaouig Kalvez a lâre,
En pales ar roue p'arrue :
— Demad roue ha rouanes,
Me 'zo deut iaouank d'ho pales.

II

Guillaume Calvez demandait
En arrivant dans la ville de Rennes :
— Bonjour et joie à tous dans cette ville,
Où est la prison par ici ?

Où est la prison par ici,
Afin que Guillaume Calvez y aille ?
La geôlière répondit
A Guillaume Calvez, quand elle l'entendit.

— Guillaume Calvez, ne plaisantez pas,
Il ne manque pas de prison pour vous mettre ;
Dix-huit archers ont été envoyés
Pour vous arrêter.

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été en la ville de Rennes,
En voyant couler le sang des archers,
Et Guillaume Calvez les tuant !

Les filles de Guillaume Calvez pleuraient
Et ne trouvaient personne pour les consoler ;
Elles ne trouvaient personne pour les consoler,
Si ce n'est Guillaume Calvez celui-là le faisait :

— Consolez-vous, jeunes filles, ne pleurez pas,
Il faudra aller jusqu'au roi ;
J'irai jusqu'au roi, s'il le faut,
Pour dénoncer le sieur Le Doujet.

III

Guillaume Calvez disait,
En arrivant dans le palais du roi :
— Bonjour, roi et reine,
Je suis venu jeune à votre palais....

— Na pez torfed a t-eûs-te grêt,
M' out deut ken iaouank d'am gwelet ?
— Torfed a-walc'h am eûs-me grêt,
Ann aotro 'nn Doujet 'm eûs lac'het,

Ha tric'houec'h he gamaraded,
O tifenn out-hè ma merc'hed,
Ha tric'houec'h archer, o tonet,
'Oa digaset d'am c'homerrel.

— Gwillaouig Kalvez, d'in lâret,
Pe nez kar d'ac'h 'oa ar merc'hed ?
— Unan an-hè eo ma fried,
Ha diou-all 'zo ma c'hoerezed :

Eben 'zo merc'h d'am amezek,
Rôt en karg d'in d'evesaët.
— Gwillaou Kalvez, d'in-me lâret,
Gant pez armo e c'hoariet ?

— M'eo gant un tammig skeltrenn gwenn,
'Zo aman indan ma chupenn ;
'Zo aman indan ma chupenn,
'Zo he hano ar geuneudenn.

— Gwillaou Kalvez, d'in-me lâret,
C'hui 'c'hoarife euz ma soudarded ?
— Digaset hanter-kant er pors an-hè,
Na ran forz 'wit c'hoari out-hè.

Kriz 'vije 'r galon na oelje
En pors ar roue, en de-se,
'Welet hanter-kant kleve noaz
Dic'houinet eneb ur penn-bâz ;

Gwillaou Kalvez 'c'hoari out-hè
Gant he verc'hed eûz he goste ;
Gant he verc'hed eûz he goste,
Hag ho zapoud 'lec'h ma kare.

Kriz 'vije 'r galon na oelje
En pors ar roue, en de-se,
'Welet gwad 'r soudarded o skuilla,
Gwillaou Kalvez euz ho lac'ha.

— Et quel crime as-tu donc commis,
Pour être venu, si jeune, nous voir?..
— J'ai commis un assez grand crime,
J'ai tué le seigneur Le Doujet,

Ainsi que dix-huit de ses camarades,
En défendant contre eux mes jeunes filles,
(De plus j'ai tué), en venant ici, dix-huit archers,
Qui avaient été envoyés pour m'arrêter.

— Guillaume Calvez, dites-moi,
A quel degré les jeunes filles étaient-elles vos parentes ?
— Une d'elles est ma femme,
Et deux autres sont mes sœurs ;

L'autre est la fille de mon voisin,
Qu'on m'avait chargé de surveiller...
— Guillaume Calvez, dites-moi,
De quelles armes jouez-vous ?...

— C'est d'un petit morceau de bois blanc,
Que j'ai ici sous ma veste ;
Que j'ai ici sous ma veste,
Et son nom est le gourdin...

— Guillaume Calvez, dites-moi,
Voudriez-vous jouer contre mes soldats ?
— Amenez-en cinquante dans la cour,
Je ne crains pas de jouer contre eux.

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été dans la cour du roi,
En voyant cinquante épées nues
Dégainées contre un *penn-baz* ;

Guillaume Calvez jouant contre eux,
Ayant ses jeunes filles à son côté ;
Ayant ses jeunes filles à son côté,
Et il les touchait où il voulait.

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
Dans la cour du roi, ce jour-là,
En voyant le sang des soldats couler,
Et Guillaume Calvez les tuant !.

Ar roue Louis a lâre
Da Willaouig Kalvez, neuze :
— Gwillaouig, leusket-int brema,
Me hec'h a raktal da skriva ;

Me 'skrivo did war baper ru
Bale hardis bars en peb-tu ;
Me 'skrivo did war baper glaz
Bale hardis bars en peb-plaz.

Kanet gant ar « c'hemener bihan,
en bourk Plouaret, 1863.

Le roi Louis disait (1)
A Guillaume Calvez, en ce moment :
— Guillaume Calvez, laissez-les à présent,
Je vais vous écrire sur-le-champ ;

Je t'écrirai sur du papier rouge
Que (tu peux) marcher hardiment de tout côté ;
Je t'écrirai sur du papier bleu
Que (tu peux) marcher hardiment en tout lieu !

Chanté par le « petit tailleur, » au bourg de Plouaret, 1863.

(1) Je me rappelle que René Kerambrun me lisait une version de cette ballade, vers 1849, et qu'il avait ces deux vers à cet endroit :

Ar roue koz indan he dao,
A c'hoarze eus potr ar Gwillou.

Le vieux roi, regardant en dessous,
Souriait au fils de Le Guillou.

Et il croyait reconnaître le roi Louis XI dans ce vieux roi au regard dissimulé et que ma version appelle il est vrai le roi Louis. Mais la pièce ne doit pas remonter si haut, et je la crois du XVII[e] ou du commencement du XVIII[e] siècle.

Ann Doujet, » dont il est question dans cette chanson, signifie en breton « le redouté. » C'est sans doute un qualificatif, plutôt qu'un nom propre, appliqué à quelque seigneur renommé et craint pour ses violences de toute sorte. Dans une autre version, nous avons le seigneur Du Pont ou le « Comte, » car le chanteur disait tantôt l'un, tantôt l'autre, et c'est au pardon de la Trinité, à Guingamp, que se rendait G. Calvez, quand il fut attaqué par ledit seigneur, qui voulait lui enlever sa femme. Enfin, quelques versions portent « Ann Touset, » au lieu de « Doujet, » ce qui signifie « le tondu. »

ERVOAN GWILLOU

I

Mar plij ganec'h a selaoufet
Ur werz a-newez gomposet ;

Ur werz a newez gomposet,
Da Ervoan Gwillou hec'h eo grèt.

Ervoan Gwillon a vonjoure,
'N ti 'nn Derrien koz pa arrue :

— Boujour ha joa bars ann ti-man,
Jannet Derrien pelec'h eman ?

— Et eo Jannet d'al leur-newe,
Me a garje mad na vije ;

Me a garje na vije ket,
Abalamour d'ar Rechoed ;

Balamour da botred ar Recho,
Gwasa tud-jentil 'zo er vro. (1)

II

Aotro ar Recho a lâre
D'Ervoan Gwillou, el leur-newe :

— Ervoan Gwillou, mar am c'haret,
Ho mestres din-me a brestfet ?

— Aotro 'r Recho, ma iskuzet,
Rag ar plac'h-man a zo dimêt.

VARIANTE (1) : Ann Derrien koz a lavare
D'he verc'h Jannet, un dez a oe ;

— Ma merc'h Jannet, mar am c'haret
D'al leur-newes na efet ket.

— Bet drouk gant ann nep a garo,
D'al lour-newes me a ielo ;

Mar be sonerienn, me dan
Gant ma dous koant Iouenn

YVES GUILLOU

I

S'il vous plait, vous écoùterez
Un gwerz nouvellement composé ;

Un gwerz nouvellement composé,
C'est à Yves Guillou qu'il a été fait.

Yves Guillou souhaitait le bonjour,
En arrivant chez le vieux Derrien :

— Bonjour et joie dans cette maison,
Jeanne Derrien où est-elle ?

— Jeanne est allée à l'aire-neuve,
Et je voudrais bien qu'elle n'y fût pas allée ;

Je voudrais qu'elle n'y fût pas allée,
A cause des Réchou ;

A cause des fils du Réchou,
Les plus méchants gentilshommes du pays. (1)

II

Le seigneur du Réchou disait
A Yves Guillou, dans l'Aire-Neuve :

— Yves Guillou, si vous m'aimez,
Vous me prêterez votre maîtresse ?

— Seigneur du Réchou, excusez-moi,
Car cette femme est mariée.

VARIANTE (1) : Le vieux Derrien disait
A sa fille Jeanne, un jour :

— Ma fille Jeanne, si vous m'aimez,
Vous n'irez pas à l'aire neuve.

— Se fâche qui voudra,
A l'aire-neuve j'irai ;

S'il y a des sonneurs, je danserai
Avec mon doux ami Yves Guillou !

— Ober goap 'fell d'id, michiek,
Ur plac'h a bemp mil skoed leve,

Ur plac'h a bemp mil skoed leve,
Ha te na t'eûs gwennek anhè.

— 'Wit-on da vea michiek,
O lipad da blajo n'on ket bet ;

O lipad da blajo n'on ket bet,
Nag iwe plajo Recho 'bed !....

Jannedig Derrien a oele,
Ervoan Gwillou he c'honsole....

Jannedig Derrien a lâre
D'Ervoan Gwillou, el leur-newe :

— Mar karet ma diwall fete,
Me ho komerro goude-se.

— Tapet-krog en bask ma chupenn,
M' c'hoariinn gant ma baz daou-benn !....

Kriz a galon nep na oelje
El leur-newe nep a vije,

O welet ar ieot o ruzia
Gant gwad 'nn dut-jentil o skuilla ;

Gant gwad 'nn dut-jentil o skuilla,
Ervoan Willou euz ho lac'ha !

III

Ervoan Gwillou a lavare
'N ti 'nn Derrien koz, pa arrue :

— Setu aze ho merc'h Jannet,
Penamet on-me na oa ket !

— Dalet, Jannedig, ann alc'houez,
Roït d'ehan gwerz un tok-newez.

— Gwerz un tok-newez n'hen defo ket,
Me hen komerro da bried.

Ervoan Willou 'n eûs goneet,
En Prad-Melar o vea bet,

— Tu veux te moquer de moi, morveux !
Une fille de cinq mille écus de rente ;

Une fille de cinq mille écus de rente,
Et toi, tu n'en as pas un sou !

— Bien que je sois un morveux,
Je n'ai pas été lécher tes plats ;

Je n'ai pas été lécher tes plats,
Ni les plats d'aucun Réchou !....

La petite Jeanne Derrien pleurait,
Yves Guillou la consolait....

La petite Jeanne Derrien disait
A Yves Guillou, dans l'aire-neuve :

— Si vous voulez me défendre aujourd'hui,
Je vous prendrai (pour mari) dans la suite.

— Prenez la basque de ma veste,
Pour que je joue de mon bâton à deux bouts !....

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été dans l'aire-neuve,

En voyant l'herbe rougir
Par le sang des gentilshommes qui coulait ;

Par le sang des gentilshommes qui coulait,
Yves Guillou les tuait !

III

Yves Guillou disait,
En arrivant chez le vieux Derrien :

— Voici votre fille Jeanne,
Sans moi elle ne serait pas revenue.

— Tenez, petite Jeanne, prenez cette clef,
Et donnez-lui le prix d'un chapeau neuf.

— Il n'aura pas le prix d'un chapeau neuf,
Car je le prendrai pour mon mari...

Yves Guillou a gagné,
A avoir été à Prat-Mélar,

Ur plac'h a bemp mil skoed leve,
Hag hen n'hen eùs gwennek anhè. (1)

Kanet gant Marc'harit FULUP.

VARIANTE (1) : Ann Derrien koz a lavaras
D'he verc'h Jannet, 'vel ma klewas :

Dalet ma merc'h, ann alc'houez-man
Reit gwerz un tok newez d'ehan ;

Reit gwerz un tok newez d'ehan,
'Vô diou blumachenn war-n-ehan.

— N'ê ket 'vel-se a c'hoarveo,
Ho merc'h Jannedig hen defo

— Aotro Doue, ha posubl 've
Perc'henn pemp kant skoed a leve,

Ur boesellad gwinis bemde,
Mab 'n amunuser as be-te !

— Bet drouk gant ann nep a garo.
Ervoan ar Gwillou eo am bô !

Kanet gant Jannet Ar Gall, mates en Kerarborn, — Plouaret 1849.

Une fille de cinq mille écus de rente,
Lui qui n'en a pas seulement un sou ! (1)

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

VARIANTE (1) : Le vieux Derrien répondit
A sa fille Jeanne, quand il l'entendit :

— Prenez, ma fille, ces clefs-ci,
Et donnez-lui le prix d'un chapeau neuf ;

Donnez-lui le prix d'un chapeau neuf,
Avec deux plumes dessus.

— Ce n'est pas ainsi qu'il arrivera,
C'est votre fille Jeannette qu'il aura !

— Seigneur Dieu, serait-il possible,
Que possédant cinq cents écus de rente,

Un boisseau de froment par jour,
Tu épouses le fils d'un menuisier !

— S'en fâche qui voudra,
C'est Yves Guillou que j'aurai !

Chanté par Jeanne Le Gall,
Servante à Keramborgne, en Plouaret. — 1849

PENHERES KEROULAZ

I

Me 'garie bea koulmig wenn
En Keroulaz, war ann doënn ;
Me 'garie bea krak-houad
War ar stank ma kann he dillad,

'Wit gwelet ma dous penheres,
O kanna gwenn evel al leaz....

. . . .

— Demad d'ac'h, ma dous penheres,
Ha perag ma 'z hoc'h kanneres ?
Mitijenn 'walc'h 'zo 'n ti ho tad
Ewit kanna d'ac'h ho tillad.

— Deut 'on d' ganna ma lienn sklêr,
Kement a tremen ann amzer.
Aotro Ar Ronz, d'in-me lâret,
Ma 'z hoc'h deut war-droad d'am gwelet ?

Kezek a-walclh 'zo 'n ti ho tad,
'Wit ho tougenn da Geroulad.
— Me am eûs un inkane gwenn,
Gant ur brid arc'hant en he benn,

Alaouret kernio he daou lez, (1)
'Zo mad d'ho tougenn, penheres.
— Aotro Ar Ronz, ma iskuzet,
N' veritan ket mont war gezek ;

Met 'n ur c'haronz akoutret mad,
Eiz a gezek euz hen roulad ;
Ur c'haronz alaouret 'lâran,
Peder rod arc'hant warnehan.

— Penherezig, gloruses hoc'h,
Komz a ra ann dut ac'hanoc'h.
— Perag 'komzont ac'hanon-me,
Perc'henn pemp mil skoed a leve ?

(1) Sans doute les coins des housses retombant des deux côtés sur les flancs du cheval.

L'HÉRITIÈRE DE KEROULAZ

I

Je voudrais être petite colombe blanche
A Keroulas, sur le toit :
Je voudrais être sarcelle,
Sur l'étang où elle lave ses vêtements,

Afin de voir ma douce héritière,
Qui lave blanc comme le lait....
. . . .

— Bonjour à vous, ma douce héritière,
Pourquoi êtes-vous lavandière ?
Assez de servantes sont dans la maison de votre père,
Pour vous laver vos vêtements.

— Je suis venue laver mon linge clair (fin),
Pour passer le temps seulement.
Seigneur de la Ronce (1), dites-moi,
Pourquoi êtes-vous venu me voir à pied ?

Assez de chevaux sont chez votre père,
Pour vous porter jusqu'à Kéroulas.
— J'ai une haquenée blanche,
Avec une bride d'argent en tête,

Les coins de ses deux hanches dorés,
Bonne pour vous porter, héritière.
— Seigneur de la Ronce, excusez-moi,
Je ne mérite pas d'aller à cheval ;

Mais dans un carrosse bien accoutré,
Avec huit chevaux pour le traîner ;
Je dis un carrosse doré,
Sur quatre roues d'argent.

— Petite héritière, vous êtes fière,
Et le monde parle de vous...
— Pourquoi le monde parle-t-il mal de moi,
Qui possède cinq mille écus de rente ?

(1) Ce seigneur de La Ronce, ou de La Roncière, est peut-être une interpolation arbitraire, car on ne le voit pas figurer dans la touchante histoire de l'infortunée héritière.

Na eûs penheres er c'hontre
'Zo pinvidikoc'h 'wit 'on-me,
Nemet penheres Rozambaou,
Mar gra ur paz, na raï' ket daou ;

Mar gra daou, 'wit tri na raï' ket,
Rag he c'halon 'zo kontristet ;
Rag he c'halon 'zo kontristet,
Ha c'hui, markis a zo kiriek.

N' vale hini dirag ma fas,
'Vel mab ann aotro Kerthomas ;
N' vale hini gant kerkoulz dremm
'Vel Kerthomas, en satinn gwenn.

Me garie m'holl vado kollet,
Da Gerthomas bea dimêt ;
Da Gerthomas, pe d' Goadelez
Pe da varon Koatgouradez.

— Dre Gerthomas 'on tremenet,
Netra eno n'am eûs gwelet ;
Netra eno n'am eûs gwelet,
Met ur c'hoz maner distoët ;

Hag ur vouillenn-dour 'n kreis ann ti,
'Zo mad da vragal d'ann houidi.
— Gaou a lâres en kreis da fas !
Te n'out ket deut dre Gerthomas.

En Kerthomas a zo ur zal
Alaouret beteg ann douar ;
Alaouret beteg ann douar,
Grêt d'ann dut-jentil da vragal ;

Kapl da zigomer ur roue,
Ha pa ve pemp kant anezhe ;
Ha pa ve pemp kant anezhe,
Hep lakad daou en ur gwele.

II

Ar benheres a lavare
Er gêr d'he m'amm pa arrue :
— Me garie m'holl vado kollet,
Ha d' Gerthomas bea dimêt !

D' Gerthomas pe da Goadelez,
Pe da varon Koatgouradez.
He mamm neuze lavaras,
D'ar benheres, 'vel m'hi c'hlewas :

Il n'y a pas d'héritière dans la contrée,
Qui soit plus riche que moi,
Si ce n'est l'héritière de Rosambo,
Si elle fait un pas (devant moi), elle n'en fera pas deux ;

Si elle en fait deux, pour trois elle ne fera pas,
Car son cœur est contristé ;
Car son cœur est contristé,
Et c'est vous, marquis, qui en êtes la cause.

Nul ne marche devant ma face (ne me plait tant)
Comme le fils du seigneur de Kerthomas :
Nul ne marche avec un aussi bon visage
Que Kerthomas vêtu de satin blanc.

Je voudrais voir tous mes biens perdus
Et moi mariée à Kerthomas,
A Kerthomas ou à Coadelès,
Ou au baron de Coatgouradès. (1)

— J'ai passé par Kerthomas,
Et je n'y ai rien vu :
Je n'y ai rien vu,
Qu'un vieux manoir sans toiture ;

Et une mare au milieu de la maison,
Bonne aux canards pour prendre leurs ébats.
— Tu mens au milieu de ta face !
Tu n'as pas été à Kerthomas.

A Kerthomas il y a une salle
Dorée jusqu'à terre ;
Dorée jusqu'à terre,
Faite aux gentilshommes pour s'ébattre ;

Capable de recevoir un roi,
Eût-il une suite de cinq cents hommes ;
Eût-il une suite de cinq cents hommes,
Sans en mettre deux dans le même lit.

II

L'héritière disait
A sa mère, en arrivant à la maison :
— Je voudrais voir tous mes biens perdus
Et être mariée à Kerthomas ;

A Kerthomas ou à Coadelès,
Ou au baron de Coatgouradès.
Sa mère dit alors
A l'héritière, quand elle l'entendit :

(1) Kergroadès, probablement. On voit encore les ruines du beau château de ce nom dans la commune de Plourin, arrondissement de Brest. — Ce pourrait bien encore être une altération de Coatgourden ?

— Ma merc'h, iaouankig c'hoaz ez hoc'h,
N'hallan ket dimi ac'hanoc'h ;
Ho ligne euz a beurz ho tad,
Ma merc'h, na gavfe ket se mad.

. . . .
. . . .

III

Paourienn he faroz a oele,
Na gavent den ho c'honsolje ;
Na gavent den ho c'honsolje,
Met ar benheres, honnes 'ree :

— Paourienn ma faroz, n' oelet ket,
Deut da Gastelgall d'am gwelet,
Me 'roïo 'nn aluzenn bemde,
Ter gwez ar sûn ar charité.

— Ann aluzenn na rofet ket,
Charite c'hoaz na lâran ket ;
Me na bâdfe ket ma moïenn
Da roï aluzenn d'ar baourienn.

— Heb diverra tamm ho moïenn,
Me 'roï aluzenn d'ar baourienn :
Ur marchosi 'zo 'n ti ma zad ,
Aotro ar Ronz, dalv he holl vad....

Setuint dimêt, eureujet,
Mont 'ra d' Gasleigall gant he fried.
Kriz 'vije 'r galon na oelje,
En Keroulaz nep a vije,

O welet ar benheres vad
O pokad da vein ti he zad,
O lâret : — Adieu, Keroulaz,
Birwikenn en-out na ran paz ! (1)

(1) C'est dans « les Antiquités du Finistère » de M· le chevalier de Fréminville, seconde partie, page 203, qu'une version de cette ballade a été publiée pour la première fois.

— Ma fille, vous êtes encore bien jeune,
Je ne puis pas vous marier ;
Votre famille du côté de votre père,
Ma fille, ne le trouverait pas bon.

. . . .
. . . .

III

Les pauvres de sa paroisse pleuraient,
Et ne trouvaient personne pour les consoler :
Et ne trouvaient personne pour les consoler,
Si ce n'est l'héritière, celle-là le faisait :

— Pauvres de ma paroisse, ne pleurez pas,
Venez me voir à Châteaugal,
Je donnerai l'aumône tous les jours
Et la *charité* (1) trois fois la semaine.

— Vous ne donnerez pas l'aumôme,
La charité encore, je ne dis pas ;
Mes moyens ne dureraient pas
A donner l'aumône aux pauvres.

— Sans rien ôter à vos moyens,
Je donnerai l'aumône aux pauvres ;
Il y a chez mon père une écurie,
Seigneur De La Ronce, qui vaut tous vos biens....

Les voilà fiancés et mariés :
Elle va à Châteaugal avec son mari.
Dur eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été à Keroulas,

En voyant la bonne héritière
Embrasser les pierres de la maison de son père,
En disant : — Adieu, Keroulas,
Jamais plus en toi je ne ferai un seul pas !

(1) « L'aumône » se disait, dans nos campagnes, des dons en nature, farine, pommes de terre, pain, qu'on distribuait régulièrement aux mendiants qui se présentaient au seuil de chaque habitation, à des jours fixes, ordinairement deux fois la semaine : la « charité » qu'on appelait aussi « qualité, » peut-être parce que c'étaient les gens de qualité qui la donnaient le plus fréquemment, était aussi une aumône, mais en numéraire, et qui se distribuait moins régulièrement, ordinairement à l'occasion des noces, des baptêmes ou des décès des personnes les plus considérables de la commune.

IV

Ar benheres a lavare
En Castelgall pa arrue :
— Digaset skabel d'azea,
Mar eo me 'r verc'h-kaer en ti-ma.

Skabel d'azea 'zo roët,
Un-all 'n he c'hichenn d'he fried :
— Digorrit frank ar prennestro,
Me 'wel paourienn a vandenno ;

Digorrit frank ar prennestro,
Ma roïnn d'he lod ma mado.
Pa sellan c'hoaz euz ann hent-braz,
'Welan 'r c'havalier gwisket 'n glaz ;

Ur c'havalier gwisket en glaz,
A zo henvel euz Kerthomas....
Ha Kerthomas a c'houlenne,
En Kastelgall pa arrue :

— Demad ha joa holl en ti-ma,
Ar benheres pelec'h ema ?
— Kerthomas deuit bars ann ti,
Ma iel' ho marc'h er marchosi :

Ur banket a zo achuët,
Hag unan-all 'zo komanset ;
Hag unan-all 'zo komanset,
Pa vô debret koan hi gwelfet.

Ar benheres a lavare
D'he mates vihan, en noz-se :
— Ma c'horfenno d'in dibrennet,
Rag ma c'halon a zo rannet !

N'oa ket he gir peurlavaret,
D'ann douar ez eo bet koueet ;
D'ann douar ez eo bet koueet,
Hag eno raktal eo marwet.

Ha Kerthomas kerkent ha hi,
Kent ma 'z eo êt er-meas ann ti....

Doue d' bardono ann anaon,
E-maint ho daou war ar varwskaon ;
Et int ho daou dirag Doue,
Ha graz d'imp holl da vont iwe !

Kanet gant Mari DANIEL,
a barou Duault.

IV

L'héritière disait,
En arrivant à Châteaugal :
— pportez-moi un escabeau pour m'asseoir,
Si je suis la belle fille de cette maison.

Escabeau pour s'asseoir lui a été donné,
Et un autre à son mari, auprès d'elle :
— Ouvrez toutes grandes les fenêtres,
Je vois des pauvres par bandes ;

Ouvrez toutes grandes les fenêtres,
Afin que je leur donne une partie de mes biens.
Quand je regarde encore vers la grande route,
Je vois un cavalier vêtu de bleu ;

Un cavalier vêtu de bleu,
Qui ressemble à Kerthomas....
Et Kerthomas demandait,
En arrivant à Châteaugal :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
L'héritière où est-elle ?
— Kerthomas, entrez dans la maison,
Afin que votre cheval aille à l'écurie.

Un banquet est terminé,
Et un autre est commencé ;
Et un autre est commencé,
Quand le souper sera terminé, vous la verrez....

L'héritière disait
A sa petite servante, cette nuit-là :
— Délacez-moi mes corsets,
Car mon cœur est brisé !

Elle n'avait pas fini de parler,
Qu'elle tomba à terre;
Elle tomba à terre,
Et mourut aussitôt sur la place.

Et Kerthomas (mourut) aussitôt qu'elle,
Avant de sortir de la maison!....

Dieu pardonne à leurs âmes,
Ils sont tous les deux sur les tréteaux funèbres;
Ils sont tous les deux devant Dieu,
Et puissions nous tous y aller aussi!...

Chanté par Marie DANIEL,
de la paroisse de Duault (Côtes-du-Nord.

UN TAMM EUZ ANN HEVELEP GWERZ

— Ma mammig kéz, d'in-me lâret,
Pegoulz a vinn-me dimêzet ?
Mar grêt, grêt ma vô grêt ato,
Rag eman markis Mesl er vro .

— Ken vefet pemp bloaz war-n-ugent,
A-nez kaout konje ho kerent.
— 'Wit ma c'herent a-beurz ma zad
Biskoas n'ho d-eûs karet ma mad....

. . . .

Ar benheres a c'houlenne
Ouz he flac'h ar gambr, un de 'oe :
— Petra a dremen dre aze ?
Krena 'ra 'r pave indan-he.

— M'ê markis Mesl war he gantvet,
'Zo deut, penheres, d'ho kwelet.
— Ha pa vefe war he vilvet,
Me n'am eùs out-han joa a-bed....

. . . .

En Kerthomas me a zo bet,
Tra, m'hen toue, n'am eûs gwelet,
Nemet ur goz sall mogedet,
'Zo mad da neiz d'ar gaouenned;

Hag ur poull-dour en kreis ar sall,
Grêt d'ann houidi da vragal.
— Gaou ha lâres en kreis da fas !
En Kerthomas 'zo mado braz.

En Kerthomas me a zo bet,
Ha treo a-walc'h am eùs gwelet :
En Kerthomas a zo ur sall
Alaouret betek ann douar ;

Ar mèubl en-hi en olifant,
Honnes 'zo kaer estrewit koant ;
N'eùs na dor na prennestr war-n-hi,
Na eùs mado d'ho alaouri....

UN TAMM ALL

Penheresig, gloruses hoc'h,
Ann dud a oar awalc'h ez hoc'h ,
Refuset mab al Luzuron.
Hag hen ken brao hag ur baron.

FRAGMENT DE LA MÊME BALLADE

— Ma petite mère chérie, dites-moi,
Quand serai-je fiancée ?
Si vous faites, faites que ce soit tout de suite,
Car le Marquis de Mesle est au pays.

— Jusqu'à ce que vous ayez vingt-cinq ans, (1)
A moins d'avoir le consentement de vos parents.
— Pour mes parents du côté de mon père
Ne m'ont jamais voulu de bien....

. . . .

L'héritière demandait
A sa fille de chambre, un jour:
— Qu'est-ce qui passe par là,
Que le pavé en tremble ?

— C'est le Marquis de Mesle sur son cent (en grande tenue),
Qui vient, héritière, pour vous voir.
— Et quand il serait sur son mille,
Je n'éprouve aucune joie de sa présence.

. . . .

A Kerthomas j'ai été,
Et je jure que je n'y ai rien vu
Qu'une vieille salle enfumée,
Bonne pour servir de nid aux hiboux ;

Et au milieu de la salle est une mare
Faite aux canards pour s'ébattre.
— Tu mens au milieu de ta face !
A Kerthomas il y a de grands biens.

A Kerthomas j'ai été,
Et j'y ai vu assez de (belles) choses :
A Kerthomas il y a une salle
Qui est dorée jusqu'à la terre :

Les meubles en sont d'ivoire,
Celle-là est belle, plus que jolie !
Il ne s'y trouve ni porte ni fenêtre
Qu'on n'ait de quoi les dorer....

AUTRE FRAGMENT.

Petite héritière, vous êtes fière,
Et les gens savent bien que vous l'êtes,
Avoir refusé le fils de Luzuron, (2)
Lui qui est beau comme un baron.

(1) Sous-entendu — Vous ne pouvez vous marier.

(2) Altération peut-être de Lannuzouarn, nom de famille de la mère de la jeune héritière de Keroulaz.

— Ma vije ken brao ma lâret,
N' deuje ket hep eujo d'am gwelet ;
Ma vije den-jentil a-walc'h.
N' vije ket kabrestr 'n penn he varc'h.

Eujo ha kentro alaouret
Dle un denjentil da gavet :
Me, pa 'c'h inn, n'inn ket war gezek,
'Iel' 'n ur c'harrons mad ekipet ;

'Iel' 'n ur c'harrons ekipet mad,
Tric'houec'h a gezek d'hen roulad ;
C'houec'h 'vô a-rok, ha c'houec'h a-dre,
Ha tri a vô euz pep koste.

Tric'houec'h kant poellad a winiz
A douch ma zad euz koste Breiz,
Hag kement all euz koste Gall,
Me 'vô itron a goste all.

Na eûs penheres en Roazon
A rafe kammed dirazon,
Mes ann itron a Rozambaou,
Mar gra unan, na raï ket daou.

Me 'm eûs en Leon un dourrel,
'Zo warnezhi tregont pommel,
He garniturio en arc'hant,
He frennestro en olifant ;

He frennestro 'n olifant gwenn,
He dorojo en aour melenn....

Kanet gant pipi GOURIOU,
guiader, er C'hoz-Varc'had. — 1844.

— S'il était aussi beau que vous le dites,
Il ne viendrait pas me voir sans bottes;
S'il était assez bon gentilhomme,
Il n'aurait pas un licol à la tête de son cheval.

Bottes et éperons dorés
Doit avoir un gentilhomme ;
Moi, quand j'irai, je n'irai pas sur des chevaux,
J'irai dans un carrosse bien équipé;

J'irai dans un carrosse bien équipé,
Avec dix-huit chevaux pour le traîner;
Six seront devant et six derrière,
Et trois seront de chaque côté.

Dix-huit cents boisseaux de froment
Reçoit mon père du côté de Bretagne,
Et autant du côté du pays de France,
Et moi je serai Dame d'autre part.

Il n'y a pas une héritière à Rennes
Qui fasse un pas devant moi,
A moins que ce ne soit la Dame de Rosambo.
Et si elle en fait un, elle n'en fera pas deux.

J'ai en Léon une tourelle,
Avec trente pommelles dessus,
Les garnitures en sont d'argent,
Les fenêtres d'ivoire;

Les fenêtres, d'ivoire blanc,
Et les portes, d'or jaune.... (1)

Chanté par Pierre GOURIOU,
Tisserand au Vieux-Marché — 1844.

(1) Cette ballade reproduit la touchante histoire de Marie de Keroulaz, fille unique de François de Keroulaz, seigneur de Keroulaz, dans le bas Léon, et de dame Catherine de Lannuzouarn, et que sa mère força d'épouser, en 1565, François du Chastel, marquis de Mesle, lorsqu'elle eût préféré donner sa main au jeune seigneur de Kerthomas.

Rapprocher de « l'héritière de Keroulaz » du Barzaz-Breiz, page 293.

ANN AOTRO KERSAOZON

I

Me 'm eùs ur proses en Roazon
A laka glac'har em c'halon ;
Mar karfenn roï ma fenheres,
'On sur da c'honid ma froses ;

Mar karfenn hi roï da Gersaozon,
Hennes 'zo barner en Roazon.
Ann aotro euz a Gersaozon
A zo denjentil ha baron.

Tad ar benheres a lâre
D'he veweliean, un dez a oe :
— Mar arru Kersaozon aman,
Diskouet ma fenheres d'ehan.

Ann dimesell a lavare
Da dut he zi, ar memeus de :
— Mar arru Kersaozon aman,
'N han' Doue, ma nac'het out-han ;

'N han Doue out-han ma nac'het.
Me 'c'h a d'ar jardin da gousket....

II

'N aotro Kersaoz a c'houlenne,
Bars ar maner pa arrue :
— Demad ha joa er maner-man,
Ar benheres, pa n'hi gwelan ?

— Et eo d'ar jardin da gousket,
Sellet dreist ar voger hi gwelfet.
— N' vô dreist ar voger e sellinn,
Da vèd-hi d'ar jardin hec'h inn.

— Demad d'ac'h-c'hui, fourdelizenn,
C'hui 'zo kaer 'vel ur steredenn ;
C'hui 'zo kaer 'vel ur steredenn,
Me 'zo du 'vel ur vouarenn.

— N'ê ket ann aour hag ann arc'hant
War ho tro ho lakafe koant,
Ma é al laou hag ar pillo
A zo ouzoc'h a druillado.

LE SEIGNEUR DE KERSAOZON

I

— J'ai un procès à Rennes,
Qui met la désolation dans mon cœur ;
Si je voulais donner mon héritière,
Je suis sûr de gagner mon procès ;

Si je voulais la donner à De Kersaozon,
Celui-là est juge à Rennes.
Le Seigneur De Kersaozon
Est gentilhomme et baron.

Le père de l'héritière disait
A ses valets, un jour :
— Si Kersaozon arrive ici,
Faites-lui voir mon héritière.

La Demoiselle disait
Aux gens de sa maison, le même jour :
— Si Kersaozon arrive ici,
Au nom de Dieu, niez-lui (ma présence) ;

Au nom de Dieu, niez-lui (ma présence),
Je vais dormir dans le jardin....

II

Le seigneur De Kersaozon demandait,
En arrivant dans le manoir :
— Bonjour et joie dans ce manoir,
Où est l'héritière, que je ne la vois ?

— Elle est allée dormir dans le jardin,
Regardez par-dessus le mur et vous la verrez.
— Je ne regarderai pas par-dessus le mur,
J'irai la trouver dans le jardin.

— Bonjour à vous, fleur de lys,
Vous êtes belle comme une étoile ;
Vous êtes belle comme une étoile,
Et moi je suis noir comme une mûre.

— Ce n'est pas l'or et l'argent,
Autour de vous, qui vous feraient beau ;
Les pous et les loques
Sont sur vous par grappes.

Diweza 'oac'h deut d'am gwelet,
Oa war inkane amprestet,
Enn penn ho marc'h ur gabrestenn,
War ho tiousker getro lienn.

— Mar oann-me deuet d'ho kwelet
War un inkane amprestet,
Mar karjenn, penheres, n'oann ket,
Rag a-walc'h am eûs a gezek.

Bea 'zo karronz 'n toull ar pors,
Penheresig, euz ho kortos,
Warnehan tri inkane gwenn,
Pep a vrid arc'hant en ho fenn.

— 'Wit euz ma gortos n'emaint ket,
Rag da Gersaozon na inn ket ;
'Wit da Gersaozon na inn ket,
Ur wez 'on bet, 'on kontantet.

Mann a-feson n'am eûs gwelet,
Met ur c'hoz kastell illoëk :
Met ur c'hoz kastell illoëk,
'Zo mad da neiz d'ar c'haouenned.

En kreis ar pors 'zo ur poull-pri,
Hag un daou pe dri a houidi,
Ur wrac'hig koz euz ho gouarn,
Gant aoun afent gant al louarn !....

— Ma fenheres, c'hui 'zo manket,
'Vea Kersaoz disoblijet,
Rag ann aotro a Gersaozon
A zo denjentil ha baron.

— Me na roan ket kaz a se,
Kersaozon na blij ket d'in-me ;
Hag 'rinkfenn mont da glask ma boued,
Ewit Kersaozon n'am bô ket !

Kanet gant ma mamm,
en Kerarborn, 1849.

La dernière fois que vous vîntes me voir,
Ce fut sur une haquenée empruntée,
A la tête de votre cheval, il y avait un licol de chanvre,
Et sur vos jambes des guêtres de toile...

— Si je vins vous voir
Sur une haquenée d'emprunt,
Si je l'avais voulu, héritière, ce n'eût pas été ainsi,
Car j'ai des chevàux assez.

Il y a un carrosse à la porte de la cour,
Petite héritière, qui vous attend ;
Il est attelé de quatre haquenées blanches,
(Ayant) chacun une bride d'argent en tête.

— Ce n'est sûrement pas moi qu'ils attendent,
Car je n'irai pas à Kersaozon ;
Je n'irai pas à Kersaozon,
J'y ai été une fois et c'est assez.

Je n'y ai rien vu qui vaille,
Si ce n'est un vieux château garni de lierre ;
Si ce n'est un vieux château garni de lierre,
Bon pour servir de nid aux hiboux.

Au milieu de la cour est une mare d'eau argileuse,
Avec deux ou trois canards,
Et une petite vieille femme les surveille,
De peur que le renard ne les enlève....

— Mon héritière, vous avez failli,
En éconduisant Kersaozon,
Car le Seigneur De Kersaozon
Est gentilhomme et baron....

— Je ne fais aucun cas de cela,
Car Kersaozon ne me plaît pas ;
Et dussé-je aller mendier mon pain,
Pour Kersaozon, je ne l'aurai pas !

Ce gwerz m'a été chanté par ma mère,
à Keramborgne, 1849.

PERINAÏG AR MIGNON

I

Mar plij ganac'h selaouet hag a klewfet kana
Ur zon a zo kompozet a-newe 'wit ar bloa,
Grêt d'ur vinores iaouank a oa o serviji
Bars ar gêr a Lanhuon, en un hostaleri (1).

Ann noz goel ar Rouane, 'wit ar bloa tremenet
Arruout daou valtoutier da c'houlen bea lojet ;
Goullet ho d-eùs da debri hag iwe da eva,
Ar vates Perinaïg ewit ho servija.

— Salv-ho-kraz, 'me 'nn hostizes, ewit se na reï ket,
Seiz bloaz 'zo 'man em zi, biskoaz potr n' d-eûs servijet.
P'oa 'r vates Perinaïg 'tiservija 'nn daol d'he,
Kalon ar valtouteriènn diout-hi a domme.

Pa oe debret ho c'hoanio, ha poent mont da gousket,
Ur goulaou hag ul letern ho deveus goulennet ;
D-eûs goulennet ul letern hag en-han goulaou sklêr,
Ar vates Perinaïg da dont d'ho c'has d'ar gêr.

Homan 'zo ur vroeg vad, karget a vadeles,
'Allum goulaou el letern ewit roï d'he mates ;
— Setu aman ul letern, hag en-han goulaou sklêr,
Et brema, Perinaïg, d'ho c'hondui d'ar gêr.

P'oant arru ur pennadig gant-hi di-ouz an ti,
Unan ann daou valtoutier a zistroas out-hi :
— Mouchet-hu ho letern, lac'het ho koulaou sklêr,
— Ha penoz hec'h allinn monet neuze d'ar gêr ?

VARIANTE (1) : Er bloaves mil pemp kant ha daou-ugent ha c'houec'h,
Bars ar gêr a Lanhuon, 'zo maleur c'hoarveet ;
Ur maleur 'zo c'hoarveet er gêr a Lanhuon
Hag a rento glac'haret kals a dud a-feson.

Na gant ur plac'hig iaouank a oa o serviji
'N ti ur c'homiser gwinn, en un hostalèri.
Homan oa ur plac'h vrao ha galant 'n he bisaj
Kement a gomze out-hi, d'ezhe holl 'rente grad.

PERRINE LE MIGNON

I

S'il vous plaît, écoutez et vous entendrez chanter
Une chanson nouvelle qui a été composée cette année ;
Elle a été faite à une jeune mineure qui était servante
A Lannion, dans une hôtellerie. (1)

La nuit de la fête des Rois, l'année passée,
Arrivèrent deux maltôtiers pour demander à loger :
Ils ont demandé à manger, et aussi à boire,
Et la servante la petite Perrine pour les servir.

— Sauf-vos-grâces, dit l'hôtesse, pour cela elle ne fera pas ; [servi.]
Voilà sept ans qu'elle est dans ma maison et jamais homme elle n'a
Pendant que la servante la petite Perrine les servait à table, (2)
Le cœur des maltôtiers s'échauffait pour elle.

Quand ils eurent soupé et que l'heure fut venue d'aller se coucher,
Ils demandèrent une lanterne, avec de la lumière ;
Ils demandèrent une lanterne, avec de la lumière claire,
Et la servante la petite Perrine pour les reconduire chez eux.

Celle-ci (l'hôtesse) est une femme pleine de bonté,
Et elle allume de la lumière dans la lanterne pour la donner à sa
— Voici la lanterne, avec une lumière claire dedans, [servante :]
Allez à présent, petite Perrine, les reconduire chez eux.

Quand ils furent rendus à quelque distance de la maison,
L'un des maltôtiers se détourna vers la petite Perrine :
— Eteignez votre lanterne, petite Perrine, éteignez votre lumière
— Comment pourrai-je alors retourner à la maison ? [claire.]

VARIANTE : (1) En l'année cinq cents quatre-vingt et six,
Dans la ville de Lannion, un malheur est arrivé :
Un malheur est arrivé dans la ville de Lannion,
Qui désole beaucoup d'honnêtes gens.

(Un malheur est arrivé) à une jeune fille qui servait
Chez un commissaire au vin, dans une auberge.
Celle-ci était une jolie fille, d'un visage agréable,
Et qui était polie avec tous ceux qui lui parlaient.

Dans le BARZAZ-BREIZ, il y a 1693, — presque toutes les dates des chants populaires un peu anciens sont arbitraires et fausses.

(2) Il y a contradiction : l'hôtesse vient de dire que la petite Perrine ne servirait les maltôtiers, et voici qu'elle le fait pourtant.

Deut ganimb, Perinaïg, deut-c'hui ganimb d'hon zi,
Me a roï d'ac'h da danva diouz a dri seurt gwinn.
— Ho trugare, aotrone, diouz ho kwinn gwella,
'N ti ma mestres 'zo pewar, pa garan, da eva.

— Deut ganimb, Perinaïg, deut da vordig ar c'hè,
Ewit ma refomp d'ac'h herve hor bolante.
— Sal-ho-kraz, maltouterriènn, salv-ho-kraz, na inn ket,
Peb den onest 'zo breman en he wele kousket ;

Me am eûs bars ar gêr-ma kendirvi bêleienn,
Pa arruinn dirazhè, penoz sevel ma fenn !
Homan 'zo ur vroeg-vad, karget a vadèles,
'Chomm ann noz war ar bâle, da c'hortos he mates.

Sonet dek hag unnek heur, hanter noz tremenet,
Ar vates Perinaïg er gêr na arru ket.
Mont 'ra neuze ar vroeg-ma da wele he fried :
— Aotro Doue ma fried, c'hui a gousk disoursi,
Ho mates Perinaïg er gêr n'eo ket arri !

— Aotro Doue, eme-han, n' gouskan ket disoursi ;
Me am eûs ur breur bêlek a offernio 'wit-hi ;
A offernio 'wit-hi dirag aoter 'r rozer,
Ma vô bolante Doue ma arruo er gêr.

Sevel 'ra euz he wele da vale ar ruio,
Kement-ha-ken-bihan m'arruas er butto :
Hag hen 'klewet ur vouez 'vel o tont euz ann env :
— Kers da bont Santes Anna, hag eno hi c'havi !

Arruet 'tal ar pont, 'n eûs hi c'havet maro,
'N he c'hichenn al letern, hag en-han ur goulaou :
Hag hen 'komanz da grial, da skoï war he galon :
— Aotro Doue, eme-z-han, Perinaïg 'r Mignon !

Aotro Doue, eme-z-han, Perinaïg 'r Mignon,
Te oa seiz vloaz 'zo em zi, te 'oa 'r plac'h a-feson !...
. . . .

M'ho suppli, tado, mammo, re a vag bugale,
Iwe mestro, mestrezed, kement d-eûs domestiked,
N'ho lezet ket en noz da vonet da vale,
Da vonet hoc'h unan, ispisial merc'hed (1) !

Kanet gant Marc'harit FULUP,
a barouz Plunet — Aodou ann hanter-noz.

VARIANTE : (1) Kement hen eûs bet gret o vale dre Lanhuon,
Ken ez eo bet arruet bars en ru Kupidon.
Bars en porchet Sant Pezr, 'n eûs hi c'havet maro,
Al letern 'n he hichenn, ha c'hoas bew ar golo :

All letern 'n he hichenn ha c'hoas bew ar golo,
Hag ar gwad indan-hi 'oa sur a boullado.
Bennoz Doue war d'ine, Perinaïg Mignon,
Gwella servijeres oa en kêr Lanhuon !

Kanet gant Loïs Loyer, — Duault.

— Venez avec nous, petite Perrine, venez avec nous dans notre [maison.]
Je vous donnerai à goûter de trois sortes de vins.
— Merci, Messieurs, merci de votre meilleur vin,
Chez ma maîtresse il y en a de quatre sortes, et j'en bois quand je veux.

— Venez avec nous, petite Perrine, venez au bord du quai,
Afin que nous disposions de vous à notre volonté.
— Sauf votre grâce, maltôtiers, je n'irai pas,
Tout honnête homme est à présent couché dans son lit ;

J'ai dans cette ville des cousins prêtres,
Et quand je paraîtrai devant eux, comment (oser) lever la tête ?
Celle-ci (l'hôtesse) est une femme pleine de bonté,
Et elle reste, la nuit, sur pied, pour attendre sa servante.

Dix, onze heures sont sonnées, il est minuit passé,
La servante la petite Perrine ne revient pas.
Cette femme va alors au lit de son mari :
— Seigneur Dieu, mon mari, vous dormez sans souci,
Et la servante, la petite Perrine ne revient pas !

— Seigneur Dieu, dit-il, je ne dors pas sans souci ;
J'ai un frère prêtre qui dira une messe pour elle ;
Qui dira une messe pour elle, à l'autel du rosaire,
Afin que Dieu veuille qu'elle arrive à la maison.

Il quitta son lit, pour parcourir les rues,
Tant et si bien qu'il arriva aux *buttes* :
Et il entendit une voix comme si elle venait du ciel :
— Vas au pont de sainte Anne, et là tu la trouveras !

Arrivé près du pont, il la trouva morte,
Près d'elle la lanterne et la lumière dedans :
Et il se mit à crier, se frappant sur le cœur :
— Seigneur Dieu, disait-il, petite Perrine Le Mignon !

Seigneur Dieu, disait-il, petite Perrine Le Mignon,
Tu étais depuis sept ans dans ma maison, tu étais une honnête fille !...

. . . .

Je vous prie, pères et mères qui élevez des enfants,
Et vous aussi, maîtres et maîtresses, et tous ceux qui ont des [serviteurs,]
Ne les laissez pas aller se promener, la nuit,
Aller seuls, la nuit, surtout les filles ! (1)

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Pluzunet — Côtes-du-Nord.

VARIANTE (1) : A force de parcourir la ville de Lannion,
Il arriva dans la rue de Cupidon (?)
Il la trouva morte dans le porche de Saint-Pierre,
Avec la lanterne auprès d'elle, la chandelle encore allumée.

La lanterne auprès d'elle, la chandelle encore allumée,
Et sous elle une mare de sang !....
La bénédiction de Dieu soit sur ton âme, Perrine Le Mignon,
La meilleure servante qui fût dans la ville de Lannion !

Chanté par Louis LOYER, — de Duault.

Rapprocher de « L'Orpheline de Lannion » du Barzaz-Breiz — page 322 — 6e édition, 1867.

ANNAIG AR BAIL

Annaïg Ar Bail a Sant Norvez,
Braoa paisantes a vale ;
Bea ê fleurenn ann holl verc'hed,
Ha mizilour ann dimeselled,

Annaïg Ar Bail a lavare
D'he zad ha d'he mamm, un dez a oe :
— Ma zad ha ma mamm, mar ma c'haret,
D' bardon Sant Samson me renk monet ?

D' bardon Sant Samson na efet ket
C'hui 'zo re-goant ha re-gaer gwisket ;
C'hui 'zo re-goant ha re-gaer gwisket,
Gant ann dut-jentil 'vec'h c'hoantaët ;

En kêr Lanhuon, war vord ar c'hè,
'Ve kalz a dud-jentil o vale.
Annaïg Ar Bail a lavaras
D'he zad ha d'he mamm, pa ho c'hlewas :

— Beet drouk gant ann neb a garo,
D' bardon Sant Samson me 'aïo ;
Ez on tri bloaz 'zo 'lâret mont d'i,
Wit ar bevare mont a rinn.

Annaïg Ar Bail a lavare
D'he c'hamarades hag en de-se :
— Ma c'hamarades, em breparet,
D' bardon Sant Samson me 'renk monet.

He c'hamarades a c'houlle
Ouz Annaïg Ar Bail eno neuze :
— Annaïg Ar Bail, d'in-me lâret
Na pe-seurt dillad a vô gwisket ?

Mar gwiskomb hon abit satinn-gwenn,
Ni 'vô 'n Lanhuon 'vel diou fleurenn ;
Mar gwiskomb hon abit satinn-bleun,
Mar kollomb hon enor, hor bô keun....

ANNE LE BAIL

Anne Le Bail de Saint Norvez (1)
(Est) la plus jolie paysanne qui marche (existe) :
C'est la fleur de toutes les jeunes filles,
Et le miroir des demoiselles.

Anne Le Bail disait,
Un jour, à son père et à sa mère :
— Mon père et ma mère, si vous m'aimez,
Il faut que j'aille au pardon de Saint-Samson ?

— Vous n'irez pas au pardon de Saint-Samson,
Vous êtes trop jolie et trop richement habillée ;
Vous êtes trop jolie et trop richement habillée,
Et vous seriez convoitée par les gentilshommes :

Dans la ville de Lannion, au bord du quai,
Il y a beaucoup de gentilshommes à se promener.
Anne Le Bail répondit
A son père et à sa mère, quand elle les entendit :

— S'en fâche qui voudra,
J'irai au pardon de Saint-Samson ;
Il y a trois ans que je promets d'y aller,
Et la quatrième, j'irai.

Anne Le Bail disait,
A son amie, ce jour là :
— Mon amie, préparez-vous,
Il faut que j'aille au pardon de Saint-Samson.

Son amie demandait
A Anne Le Bail, là, en ce moment :
— Anne Le Bail, dites-moi,
Quels habits mettra-t-on ?

Si nous mettons nos robes de satin blanc,
Nous serons à Lannion comme deux fleurs ;
Si nous mettons nos robes de satin bleu,
Si nous perdons notre honneur, nous aurons du regret....

(1) Ancienne trève de la commune de Bégard, arrondissement de Lannion.

Annaïg Ar Bail a lavare
D'he c'hamarades, dre ma hec'h ee :
— En han' Doue, ma c'hamarades,
Chomm bepred fidel d'ar Werc'hes ;

Me a wel duhont war vord ar c'hè
Kalz euz a dud-jentil o vale ;
Kalz euz a dud-jentil o vale,
Met merc'hed iaouank na faot d'hè.

Annaïg Ar Bail a lavare
D'he c'hamarades eno neuze :
— Ma c'hamarades, be fidel d'in,
Me hec'h a a-rok d'ho zaludi.

Hag ann dud-jentil a c'houlenne
Ouz Annaïg Ar Bail, p'ho salude :
— Annaïg Ar Bail, mar hon c'haret,
Ganimb-ni d'hon maner a teufet ;

Deut-c'hui ganimb d'hon manerio,
'Wit debri 'n Lanhuon hon leino.
— Arc'hant a-walc'h 'zo 'n hon gadello,
'Wit debri 'n Lanhuon hon leino.

— Annaïg Ar Bail mar hon c'hredet,
Na fiet ket er belerined,
Na fiet ket er belerined,
Ar re-se 'zo potred aroutet.

— Na eo ket ewit feneanti
Hec'h eomb-ni d'ar pardon d'i,
Met 'wit koves ha kommunian,
Ha gonid ar pardon, mar gallan.

Hag ann dudjentil a lavare
Hag ann eil da egile neuze :
— Leuskomb-he da vonet d'ar pardon,
Ni ho c'havo o retorn, en Lanhuon.

Annaïg Ar Bail a lavare,
En ilis Sant Samson pa daouline :
— Aotro Sant Samson binniget,
C'hui rafe ur burzud em andret ?

Me am eûs pemp kant skoed a leve,
'Gontrado ouzoc'h kant anezhe ;
'Gontrado ouzoc'h kant anezhe,
M'am laket d' vont d'ar gér en buhe.

Anne Le Bail disait
A son amie tout en marchant :
— Au nom de Dieu, mon amie,
Reste toujours fidèle à la Vierge ;

Je vois là-bas sur le bord du quai
Beaucoup de gentilshommes qui se promènent ;
Beaucoup de gentilshommes qui se promènent,
Il ne leur faut que des jeunes filles.

Anne Le Bail disait
A son amie, là, en ce moment :
— Mon amie, sois-moi fidèle,
Je vais devant pour les saluer.

Et les gentilshommes demandaient
A Anne Le Bail, quand elle les saluait :
— Anne Le Bail, si vous nous aimez,
Vous viendrez avec nous à notre manoir ;

Venez avec nous à nos manoirs,
Pour dîner à Lannion.
— Nous avons de l'argent assez dans nos poches,
Pour dîner à Lannion.

— Anne Le Bail, si vous nous en croyez,
Ne vous fiez pas aux pélerins ;
Ne vous fiez pas aux pélerins,
Ce sont des gens sans scrupule.

— Ce n'est pas pour mal faire
Que nous allons au pardon,
Mais pour nous confesser et communier,
Et gagner le pardon, si je le puis.

Les gentilshommes disaient
Les uns aux autres, en ce moment :
— Laissons-les aller au pardon,
Nous les retrouverons, quand elles repasseront par Lannion.

Anne Le Bail disait,
En s'agenouillant dans l'église de Saint-Samson :
— Seigneur Saint-Samson béni,
Feriez-vous un miracle en ma faveur ?

J'ai cinq cents écus de rente,
Et je vous les céderai par contrat ;
Je vous les céderai par contrat,
Si vous faites que je retourne à la maison en vie.

Annaïg Ar Bail a lavare
D'he c'hamarades pa retorne :
— En han' Doue, ma c'hamarades,
Chomm bepred fidel d'ar Werc'hes ;

Me a wel duhont en bord ar c'hè
Tric'houec'h den-jentil o vale,
En un tu d'ez-he ar mor braz,
En tu-all tric'houec'h kleze noaz ;

Ma c'hamarades, be fidel d'in,
Me hec'h a a-rok d'ho saludi.
Annaïg Ar Bail a lavare,
Hag en bord ar mor pa arrue :

— Digant-oc'h, Gwerc'hes, a c'houlennan
Pe me em dol er mor, pe na ran ;
Mar em dolan er mor, 'vin beuet,
Mar na ven beuet, a vin lac'het.

He c'hamarades a lavare
Da Annaïg Ar Bail eno neuze :
— Gwell eo ganen monet gant-hò
Ewit ma na ê koll ma buhe !

Annaïg Ar Bail a lavare
D'he c'hamarades, eno neuze :
— Aotro Doue, ma c'hamarades,
Te na out ket fidel d'ar Werc'hes !

Ann dud-jentil a lavare
D'Annaïg Ar Bail, eno neuze :
— Tawet, Annaïg, n' lâret ket se,
C'hui a deuio koulz ha hi iwe ;

C'hui a deuio koulz ha hi iwe,
P'autramant e kolfet ho puhe.
Annaïg Ar Bail, pa d-eûs klewet,
En kreis ar mor ez è em dolet.

Annaïg Ar Bail a lavare,
En fonz ar mor doon pa arrue :
— Na aotro Sant Samson binniget,
C'hui 'rafe ur burzud em andret ?

Me am eùs pemp kant skoed a leve,
A gontrado ouzoc'h daou-c'hant anhè ;
A gontrado ouzoc'h daou-c'hant anhè,
Mar ma rentet 'n ilis Sant Norvez !

Anne Le Bail disait
A son amie, en revenant :
— Au nom de Dieu, mon amie,
Reste toujours fidèle à la vierge ;

Je vois là-bas, au bord du quai,
Dix-huit gentilshommes qui se promènent :
D'un côté, est la grande mer,
De l'autre côté, sont dix-huit épées nues ;

Mon amie, sois-moi fidèle,
Je vais devant, pour les saluer.
Anne Le Bail disait,
En arrivant sur le bord de la mer :

— Vierge, je vous le demande,
Me jetterai-je dans la mer, ou ne le ferai-je ?
Si je me jette dans la mer, je serai noyée,
Et si je ne suis noyée, je serai tuée.

Son amie disait
A Anne Le Bail, là, en ce moment :
— J'aime mieux aller avec eux,
Que de perdre la vie !

Anne Le Bail disait
A son amie, là, en ce moment :
— Seigneur Dieu, mon amie,
Tu n'es pas fidèle à la Vierge !

Les gentilshommes disaient
A Anne Le Bail, là, en ce moment :
— Taisez-vous, Anne, ne dites pas cela,
Vous viendrez aussi comme elle ;

Vous viendrez aussi comme elle,
Ou bien vous perdrez la vie.
Quand Anne Le Bail entendit (cela),
Elle se jeta au milieu de la mer.

Anne Le Bail disait,
En arrivant au fond de la mer :
— Seigneur Saint-Samson béni,
Voudriez-vous faire un miracle en ma faveur ?

J'ai cinq cents écus de rente,
Et je vous en cèderai deux cents par contrat,
Je vous en cèderai deux cents par contrat,
Si vous me rendez dans l'église de Saint-Norvez.

Na oa ket he gir peurlavaret,
En ilis Sant Norvez 'oe rentet ;
En ilis Sant Norvez 'oe rentet,
Pa ver 'n gourreo 'nn offern-bred !

Kanet gant DERRIEN, leshanwet ar c'hemener bihan,
en bourk Plouaret — 1863.

Elle n'avait pas fini de parler,
Qu'elle fut rendue dans l'église de Saint Norvez ;
Elle fut rendue dans l'église de Saint-Norvez,
Au moment de l'Elévation, à la grand'messe !

Chanté par DERRIEN, surnommé le « petit tailleur, »
au bourg de Plouaret — 1863.

MARI DERRIENIG

I

Mari Derrienig, a veg al lann,
Braoa merc'h 'zo ganet gant mamm.
Gwell' a vije d'êhi na vije,
P'eo klanv gant ar c'hlenved newe.

Mari Derrienig a lâre
D'he mammig paour, un dez a oe :
— Ma mammig paour, ha posubl 've
'Ven klanv gant ar c'hlenved newe ?

— Oh ! ia, ma merc'hig, a dra sur :
N' gomerret ket displijadur,
Un ti newe d'ac'h 'vô savet,
Hag en-han da chomm hec'h efet.

— Mar an da chomm d'un ti newe,
Piou 'deui da vates ganen-me ?
— N'ho pô na mewel, na mates,
War un dro 'vô gret ho tieges.

— Mar an da chomm d'am zi newe,
Piou 'ganno m' linsellio d'in-me ?
— Piou, merc'hig, nemet hoc'h-unan ?
C'hui 'pô ho kwaz hag ho fantan ;

C'hui 'pô ho kwaz hag ho fantan,
Ha koad ewit ober ho tan ;
Diwar veg ur walennig wenn
'Vô rôt boued d'ac'h, Mari Derrienn.

II

Ann Derrienig koz a lâre
D' berson he barous, un dez 'oe :
— Person m' farous, c'hui bermetfe
Savfen d'am merc'h un ti newe ?

Savfenn d'am merc'h un ti douar ?
Ranna 'ra ma c'halon gant glac'har.
— Mar savet d'ho merc'h un ti newe,
Savet-han pell diouz ho re :

MARIE DERRIENIC

I

Marie Derrienic, du haut de la lande,
(Est) la plus jolie fille qui soit née d'une mère.
Mieux vaudrait pour elle qu'elle ne le fût pas,
Puisqu'elle est atteinte du mal nouveau.

Marie Derrienic disait
A sa pauvre petite mère, un jour :
— Ma pauvre petite mère, serait-il possible
Que je fusse malade du mal nouveau ?

— Oh ! oui certainement, ma chère fille :
Mais n'en prenez pas de déplaisir,
Une maison neuve vous sera élevée, (bâtie)
Et vous y irez demeurer.

— Si je vais demeurer dans une maison neuve,
Qui viendra avec moi comme servante ?
— Vous n'aurez ni valet ni servante,
Votre ménage sera fait une fois pour toutes.

— Si je vais demeurer dans ma maison neuve,
Qui me blanchira mes draps de lit ?
— Qui serait-ce, ma pauvre fille, si ce n'est vous-même ?
Vous aurez votre ruisseau et votre fontaine ;

Vous aurez votre ruisseau et votre fontaine,
Et du bois pour faire du feu ;
Au bout d'une baguette blanche
On vous donnera votre nourriture, Marie Derrien.

II

Le vieux Derrienic disait
Au recteur de sa paroisse, un jour :
— Recteur de ma paroisse, me permettriez-vous
D'élever à ma fille une maison neuve ?

D'élever à ma fille une maison de terre ?
Mon cœur se fend de douleur !
— Si vous élevez à votre fille une maison neuve,
Elevez-la loin des vôtres ;

Savet-han pell ouz hoc'h hini,
'Wit na glewfet ket hic'h anvoui,
Ha savet-han en beg al lann,
War vord ann hent 'c'h a da Sant Iann.

III

Mari Derrienig a lâre
D'artisaned he zi newe :
— Pa veet 'sevel ma zi newe,
Laket tri frennestr 'n tu 'r c'hreis-de ;

Laket tri frennestr 'n tu 'r c'hreis-de,
M' welinn ti 'r Werc'hes a-c'hane ;
Ma welinn ma zad ha ma mamm
Er prosesion en Sant Iann.

Person he farous 'c'houlenne
Ouz Mari Derrienig, un dez 'oe :
— Mari Derrienig, d'in lâret,
Petra 'zo kaoz ma 'z oc'h klanved ?

— Hoc'h eva gwinn euz ur werenn,
Digant un den iaouank 'garienn,
Ur werennad winn liou d'am gwad ;
Biskoaz d'am c'halon n'eûs gret vad.

Mar an da chomm d'am zi newe,
Person m' farous 'deui' ganen iwe;
'Teuio ar groaz hag ar banier,
Hag ar vêleienn hag ar c'hloer.

Mar be ann awel a-rok d'hè,
Me 'vô laket a-dreg gant-hè ;
Mar be ann awel a-dreg d'hè,
Me 'vô laket a-rok gant-hè ;

War ma daou-dorn ur manego,
Na souillinn ket ar skaillero....
. . . .

IV

Mari Derrienig 'choulenne
Euz ur mesaër, un dez 'oe :
— Mesaër-derived d'in lâret,
Petra a-newe 'c'h eûs klewet ?

Elevez-la loin de la vôtre,
Pour que vous n'entendiez pas ses plaintes,
Et élevez-la au haut de la lande,
Sur le bord de la route qui mène à Saint Jean.

III.

Marie Derrienic disait
Aux artisans de sa maison neuve :
— Quand vous serez à élever ma maison neuve,
Mettez trois fenêtres du côté du midi ;

Mettez trois fenêtres du côté du midi,
Afin que je voie la maison de la Vierge, de là ;
Afin que je voie mon père et ma mère
A la procession de Saint Jean....

Le recteur de sa paroisse demandait
A Marie Derrienic, un jour :
— Marie Derrienic, dites-moi,
Qu'est-ce qui est la cause que vous êtes devenue malade ?

— En buvant du vin d'un verre
D'avec un jeune homme que j'aimais,
Un verre de vin couleur de sang ;
Jamais à mon cœur il n'a fait de bien.

Si je vais demeurer dans ma maison neuve,
Le recteur de ma paroisse viendra avec moi aussi :
Viendront (également) la croix et la bannière,
Et les prêtres et les clercs.

Si le vent souffle debout (devant),
Ils me mettront derrière eux ;
Si le vent souffle derrière,
Ils me mettront devant eux ;

Sur mes mains j'aurai des gants,
Pour ne pas souiller les échaliers....
. . . .

IV

Marie Derrienic demandait
A un pâtre, un jour :
— Gardeur de moutons, dites-moi,
Qu'avez-vous entendu de nouveau ?

— N'am eûs klewet netra 'newe,
Met eo dimêt ho karante ;
Met eo ho karante dimêt,
Warc'hoaz kenta de hec'h eured.

— Mesaër-denved, d'in lâret,
'Wit-on he vete hec'h efet,
D' lâret d'ehan dont d'am gwelet,
Digas d'in lod euz ar banket ?

'R mesaër-denved a lâre
D'ar c'hadet iaouank, p'hen gwele :
— Me a zo ama digaset
'Beurz Mari Derrien d'ho kavet,

Da lâret d'ac'h mont d'hi gwelet,
Ha kas d'êhi lod ar banket.
— Warc'hoaz kenta 'c'h inn d'hi gwelet,
Da gas d'êhi lod ar banket.

V

Ar c'hadet iaouank a lâre
'N toull dor Mari, un dez a oe :
— Mari Derrienig, digorret ho tor
D'ho servijer 'zo 'c'houl digor.

— Kadet iaouank, it al lec'h-se,
Aoun am eûs e klanvfac'h iwe ;
Aoun am eûs e klanvfac'h iwe
Gant ma alan, dre doull 'n alc'houe.

— Fete a-c'hann na bellaan,
Ho kwelet, Mari, a renkan ;
Ho kwelet, Mari, a renkan,
Ha pa glanvfenn, nep forz na ran !

Ann nor pa d-eûs bet digorret,
En he c'herc'henn ez è lampet ;
En he c'herc'henn ez è lampet,
Hag eno ho daou int marwet !

Doue d' bardono ann anaon,
Emaint ho daou war ar varw-skaon ;
Et int ho daou er memeuz be,
Bennoz Doue war hoc'h ine !

Kanet gant Marc'harit FULUP,
en barous Plunet — Aodo ann hanter-noz.

— Je n'ai entendu rien de nouveau,
Si ce n'est que votre amour est fiancé ;
Si ce n'est que votre amour (celui que vous aimez) est fiancé,
Et c'est demain le jour des noces...

— Gardeur de moutons, dites-moi,
Irez-vous jusqu'à lui, de ma part,
Pour lui dire de venir me voir,
Et de m'apporter ma part du banquet ?

Le gardeur de moutons disait
Au jeune cadet, en le voyant :
— J'ai été envoyé ici,
Vers vous, de la part de Marie Derrienic,

Pour vous dire d'aller la voir
Et de lui porter sa part du banquet...
— Demain prochain j'irai la voir,
Pour lui porter sa part du banquet...

V

Le jeune cadet disait
A la porte de la maison de Marie :
— Marie Derrienic, ouvrez votre porte
A votre serviteur, qui demande ouverture...

— Jeune cadet, retirez-vous de là,
Je crains que vous tombiez aussi malade ;
Je crains que vous tombiez aussi malade,
Avec mon haleine, par le trou de la serrure....

— Pour aujourd'hui, d'ici je ne m'éloignerai,
Il faut que je vous voie, Marie ;
Il faut que je vous voie, Marie,
Et quand j'en deviendrais malade, peu m'importe !

Quand elle a ouvert sa porte,
Il a sauté à son cou ;
Il a sauté à son cou,
Et ils sont morts tous les deux sur la place !

Que Dieu pardonne à leurs âmes,
Ils sont tous les deux sur les tréteaux funèbres :
Ils sont allés tous les deux dans la même tombe,
La bénédiction de Dieu soit sur leurs âmes !

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Plusunet — Côtes-du-Nord.

(1) Cette pièce contient des détails très-intéressants sur la manière dont on traitait les lépreux, au moyen-âge. — Certaines expressions, comme « Beg-al-lann, » — « Hent sant lann, » — me porteraient à penser que la scène se passait en la commune de Ploumilliau, où l'on trouve ces deux localités. Dans mon premier vol. page 259, j'ai déjà donné un gwerz qui a beaucoup de rapport avec celui-ci et qui, à n'en pas douter, a pour théâtre cette même commune. — « Le mal nouveau » dont il est question ici est probablement la lèpre, et peut-être aussi la Syphilis.

AR VROEG HE DAOU BRIED

I

— Me am eûs ul lez-vamm 'r gwasa 'oufeac'h da gavet;
Un heur a-rok ann de gant-hi me a ve savet (bis).

Un heur a-rok ann de gant-hi me a ve savet,
Ha kaset da vouit dour da feunteun ar Washalek (bis).

Pa oan etal ar feunteun, ma fichet hanter-garget,
Ha me 'klewet ur vouez hag a oa deliberet (bis);

Ha me 'klewet ur vouez hag a oa deliberet,
Gant potr un den-jentil 'c'h abreuvi he ronsed (bis);

Hen o kregi em dorn, ma c'has d'ar valanek,
Lakad ma daoulagad da sellet ouz ar stered (bis);

Lakad ma daoulagad da sellet ouz ar stered,
Hag he re he-unan da sellet ouz ar merc'hed (bis). (1).

Pa deuis a-c'hane, hag hen o roï d'in kant skoed,
Da vezur ma bugel, evel pa vije ganet (bis)....

Me am eûs ul lez-vam, 'r gwasa 'oufeac'h da gavet,
Pa arruinn er gêr, me a vô sur groudouzet (bis).

— Pa arrufet er gêr, mar bec'h gant-hi gourdrouzet,
M'ho ped da lâret d'êhi 'pô kât ar feunteun troublet (bis).

M'ho ped da lâret d'êhi 'pô kât ar feunteun troublet;
Gant potr un den-jentil, hoc'h abreuvi he ronsed (bis).

II

Pa arruas er gêr, a oe gant-hi gourdrouzet,
Tolet e-meas ann ti gant he lez-vamm milliget (bis).

A-c'hane hi zo êt na da di he maerones,
Da di itron ar Genkis, hi a oa bet alies (bis)....

Ann itron d'he mates un de a d-eûs lavaret :
— Na terrupl, emezhi, ho kavan-me drouk-liouet (bis) !

Na terrupl, emezhi, ho kavan-me drouk-liouet,
Pa arrujac'h em zi, al liou-se na dougec'h ket (bis).

(1) Le pluriel est ici pour le singulier, pour la rime.

LA FEMME AUX DEUX MARIS

I.

J'ai une marâtre, la pire que vous puissiez trouver :
Une heure avant le jour elle me force à me lever. (bis)

Une heure avant le jour elle me force à me lever,
Et elle m'envoie chercher de l'eau à la fontaine de Goashalec.

Comme j'étais auprès de la fontaine, mon pichet à moitié rempli,
Voilà que j'entendis une voix qui était *délibérée*.

Voilà que j'entendis une voix qui était *délibérée*,
Celle du valet d'un gentilhomme qui abreuvait ses chevaux.

Et lui de me prendre par la main, de me conduire à la genêtaie,
Et de mettre mes yeux à regarder les étoiles.

Il mit mes yeux à regarder les étoiles,
Et les siens propres à regarder la jeune fille.

Quand je m'en revins, et lui de me donner cent écus
Pour nourrir mon enfant, comme s'il était né....

— J'ai une marâtre, la pire que vous puissiez trouver,
Quand j'arriverai à la maison, je serai grondée par elle....

— Quand vous arriverez à la maison, si vous êtes grondée par elle,
Je vous prie de lui dire que vous aurez trouvé l'eau troublée ;

Je vous prie de lui dire que vous aurez trouvé l'eau troublée
Par le valet d'un gentilhomme qui abreuvait ses chevaux....

II.

Quand elle arriva à la maison, elle fut grondée,
Jetée hors de la maison par sa marâtre maudite.

De là elle est allée à la maison de sa marraine,
Chez Madame du Quenquis, où elle avait été souvent....

La dame dit un jour à sa servante ;
— Je vous trouve, dit-elle, terriblement pâle !

Je vous trouve, dit-elle, terriblement pâle ;
Quand vous arrivâtes chez moi, vous n'aviez pas ce teint-là.

Kontrol a ret d'ar roz, a zo bars ar jardino,
Ha d'ar ieot, gomanz glaza, d'ar c'houlz-ma, bars ar prajo (bis).

— Perag, ma maerones, n'am kavfec'h ket drouk-liwet,
Pa 'z on gant ann derzienn pewar miz 'zo tremenet (bis) ?

— Perag 'ta, Jaketa, n'ho poa ket d'in-me lâret,
Ha 'vijenn ĕt en kêr, da glask d'hac'h medesined (bis) ;

Ha 'vijenn ĕt en kêr, da glask d'ac'h medesined,
Jaketa ar Penhoat, ho dije ho kwellaët (bis).

— Tawet, ma mareones, tawet, n'am c'haketet ket,
Kloaregig ann aotro a zo kiriek d'am c'hlenved (bis).

Ann itron ar Genkiz, o klewet he freposio,
A d-eûs kaset lizer da gloaregik ann aotro (bis).

— Jaketa ar Penhoad a glewan a zo gwallet,
C'hui renk hi eureuji, ia, pe veza forbanet (bis).

C'hui renk hi eureuji, ia, pe veza forbanet,
Dont da guitad ho pro, elec'h na retornfet ket (bis).

— Me zo 'r c'hloarek iaouank, prest da veza bêleget,
Itron, mar lâret se, setu me glac'haret (bis) ;

Itron, mar lâret se, setu me glac'haret ;
Paj bihan ann aotro hag hi a zo mignoned (bis) ;

Ann dez-all 'oant er jardinn, o terri kraon da zebri,
He fenn war he varlenn, hag hen ouz he c'haresi (bis).

Ann itron ar Genkiz, o klewet he breposio,
A d-eûs skrivet lizer da baj bihan ann aotro (bis) :

— Jaketa ar Penhoad a glewan a zo gwallet,
C'hui a renk hi eureuji, pe vea forbanet (bis) ;

C'hui a renk hi eureuji, pe vea forbanet,
Dont da guitad ho pro, elec'h na retornfet ket (bis).

— Me 'zo ur paj bihan, newe deut ouz ann arme,
Itron mar lâret se, me 'zo prest da vont arre (bis). —

III

Pa oe grĕt ann dimi, ha grĕt iwe ann eured,
Paj bihan ann aotro adarre 'zo partiet (bis).

Setu seis vloaz tremenet hag ann eis vloaz achuet,
Paj bihan ann ootro c'hoaz er gêr n'arru ket (bis) ;

Vous faites contrairement à la rose qui est dans les jardins,
Et aux herbes, qui commencent à verdir, à cette époque, dans les prés..

— Comment, ma marraine, ne me trouevriez-vous pas pâle,
Puisque j'ai la fièvre, voici quatre mois passés?....

— Pourquoi donc, Jacquette, ne me l'aviez-vous pas dit ?
Et je serais allée en ville vous chercher des médecins;

Et je serais allée en ville vous chercher des médecins,
Jacquette du Penhoat, qui vous auraient guérie...

— Taisez-vous, ma marraine, ne vous moquez pas de moi,
C'est le petit clerc de Monseigneur qui est la cause de mon mal....

Madame du Quenquis, en entendant ses propos,
A envoyé une lettre au petit clerc du Seigneur :

— Jacquette du Penhoat est gâtée, me dit-on,
Il vous faut l'épouser, oui, ou être banni ;

Il vous faut l'épouser, oui, ou être banni,
Quitter votre pays, où vous ne retournerez plus.

— Je suis un jenne clerc, sur le point d'être fait prêtre,
Madame, et si vous dites cela, me voici désolé !

Madame, si vous dites cela, me voici désolé :
Le petit page du Seigneur et elle sont bons amis.

L'autre jour ils étaient dans le jardin à casser des noix pour manger,
Et sa tête à elle était sur ses genoux, et il la lui carressait !

Madame du Quenquis, entendant ses propos,
A écrit une lettre au petit page du Seigneur :

— Jacquette du Penhoat est gâtée, me dit-on,
Et il vous faut l'épouser, ou être banni ;

Il vous faut l'épouser, ou être banni,
Et quitter votre pays, où vous ne retournerez plus.

— Je suis un jeune page, nouvellement arrivé de l'armée,
Madame, si vous dites cela, je suis prêt à y retourner...

III

Quand furent faites les fiançailles et aussi les noces,
Le petit page du Seigneur est reparti.

Voilà sept ans passés, et les huit ans révolus,
Et le petit page du Seigneur ne revient pas à la maison ;

(1) Peut-être « Jacquette Du Penhoat » signifie-t-il, ici, « Jacquette à la tête de bois », c'est-à-dire « l'entêtée. »

Paj bihan ann aotro c'hoaz er gêr n'arru ket,
Jaketa ar Penhoad adarre a zo dimêt (bis).

IV

— Pa oann en Keridon war gein ma marc'h o tonet,
Ha me 'klewet ur vouez hag a oa deliberet (bis) ;

Ha me 'klewet ur vouez hag a oa deliberet,
Gant meur a sonerriennn na diouz taol ann eured (bis).

— Digorret d'in ho tor, plac'hig diou wez eureujet,
Arru 'on da digas d'ac'h ar pez poa goulennet (bis) ;

Arru 'on da digas d'ac'h ar pez poa goulennet,
Ur gegel a gors Spagn, hag ur c'hlevez alaouret (bis).

— Oh ! me a zo aman euz kosteïo ma fried,
Mar rafenn re a vrud, marteze 'ven skandalet (bis)....

— Digorret d'in ho tor, plac'hig diou wez eureujet,
Rag indann ann amzer ma daoudorn a zo klezret (bis) ;

Rag indann ann amzer ma daoudorn a zo klezret,
O terc'hel brid ma marc'h ha ma c'hlevez alaouret (bis)....

— 'C'h ân da digorri ann nor, 'pa dlefenn bea lac'het,
Pa glewann lâret eo c'hui ez è ma c'henta pried (bis).

Ann nor pa d-eûs digorret, 'n he gerc'henn hec'h eo lampet,
Etre he ziouvrec'h eno, war al lec'h ez eo marwet (bis) !

Ur mewel 'oa gant-han, Pezr a lârer anezhan :
— Ma mewel, sent ouzinn, dalc'h ma c'hleve, gra ouzinn (bis)!

Sell aze ma arc'hant ha ma holl akoutramant,
Kerz d'ar gêr, lâr d'am c'heront vinn marwet em rejimant (bis) !

— N'am eûs ket ar galon, ma mestr kêz d'ho lac'han,
N'am eûs ket ar galon, balamour m'ho servijan (bis).

Ha na oa ket he c'hir gant-han c'hoaz peurlavaret,
Ar paj bihan eno war al lec'h a zo marwet !

Setu un intaon iaouank ann noz kenta he eured ! —

Kanet gant Marc'harit FULUP.

(1) Dans le premier volume (pages 267 — 271), j'ai déjà donné deux versions de ce chant, mais beaucoup moins complètes. Cette dernière leçon a été recueillie depuis la publication de ce 1er volume, et voilà pourquoi elle ne se trouve pas à la place et au rang qu'elle devrait occuper dans l'ordre de classification que j'ai généralement suivi, selon la nature, les analogies et la date probable ou certaine des pièces. — La même observation est applicable à plus d'une autre pièce du présent volume.

Le petit page du Seigneur ne revient pas à la maison :
Jacquette du Penhoat s'est remariée.

IV

— Quand j'étais à Keridon, sur mon cheval, revenant,
Voilà que j'entendis une voix qui était *délibérée ;*

Voilà que j'entendis une voix qui était délibérée,
Avec nombre de sonneurs, à la table des noces.....

— Ouvrez-moi votre porte, fille deux fois mariée,
Je viens vous apporter ce que vous m'aviez demandé ;

Je viens vous apporter ce que vous m'aviez demandé,
Une quenouille de jonc d'Espagne et une épée dorée.

— Oh ! moi je suis ici aux côtés de mon mari,
Si je faisais trop de bruit, je serais peut-être gourmandée.

— Ouvrez-moi votre porte, fille deux fois mariée,
Car mes deux mains sont engourdies sous le temps ;

Car mes deux mains sont engourdies sous le temps,
En tenant la bride de mon cheval et mon épée dorée.

— Je vais ouvrir la porte, dussé-je être tuée,
Puisque vous êtes mon premier mari.

Dès qu'elle eût ouvret la porte, elle sauta à son cou,
Et mourut entre ses bras, sur la place !

Il avait avec lui un valet qui s'appelait Pierre :
— Mon valet, obéis-moi, prends mon épée, et fais en de moi !

Voilà mon argent et mon accoutrement,
Retourne à la maison, et dis à mes parents que je serai mort au régiment.

— Je n'ai pas le cœur, mon bon maître, de vous tuer,
Je n'en ai pas le cœur, parce que je suis votre serviteur.

Et il n'avait pas fini de parler,
Que le petit page mourut sur la place !

Voilà un jeune veuf, la première nuit de ses noces !

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Pluzunet — Côtes-du-Nord.

Rapprocher cette pièce de celle du Barzaz-Breiz, page 163, sixième édition.

AR VROEG HE DAOU BRIED

KENTEL ALL

I

O retorn euz ul leur-newe,
Me am boa grêt ur bromese.

Ur plac'hig koant 'm boa rankontret
Hag ez oa plijet d'am souhet.

Ha me o c'houlenn diout-hi :
— Merc'hig, iaouank, da zimizi ?

— Iaouankig mad a em gavan
Da zimizi c'hoaz er bloaz-man.

— Ur mouchouar seï fleuriet
Hag ur walenn gaer alaouret,

Mar bec'h fidel d'ho promese,
Merc'h iaouank, setu-int aze.

Me hec'h a brema d'ann arme,
Na da serviji ar roue,

Ha bars un daou vloaz pe un tri,
Me a deuio d'hoc'h eureuji.

II

Setu ann daou vloaz tremenet,
He zad hen eûs hi dimezet ;

He zad hen eûs hi dimezet
D'un den koz ha na garie ket.

— Ewit senti euz ho komzo,
Ma zadig, me hen komerro ;

Me hen komerro da bried,
Met kousket gant-han na rinn ket.

Pa oa ann hanter-noz o sôn,
Hi o klewet mouez ur c'hlaron ;

Hi 'klewet mouez he servijer
'Oa o retorn euz ar brezel.

LA FEMME AUX DEUX MARIS

Autre version

I.

En revenant d'une aire-neuve,
Je fis une promesse.

Je rencontrai une jolie jeune fille,
Et elle me plut à souhait.

Et moi de lui demander :
— Jeune fille, vous fianceriez-vous ?

— Je me trouve bien jeune encore
Pour me fiancer cette année.

— Un mouchoir de satin à fleurs
Et une bague dorée,

Si vous êtes fidèle à votre promesse,
Jeune fille, les voilà.

Pour moi, je vais, à présent, à l'armée,
Pour servir le roi,

Et dans deux ans, ou trois,
Je reviendrai vous épouser.

II.

Voilà les deux ans passés,
Son père l'a fiancée ;

Son père l'a fiancée
A un vieillard qu'elle n'aimait point.

— Pour obéir à vos paroles,
Mon mon père chéri, je le prendrai ;

Je le prendrai pour mari,
Mais pour coucher avec lui, je ne le ferai point...

Comme minuit sonnait,
Elle entendit la voix d'un clairon ;

Elle entendit la voix de son serviteur,
Qui revenait de la guerre.

. . . .

Ann nor pa d-eùs bet digorret,
En he c'hichenn ez eo lampet ;

En he c'hichenn ez eo lampet ;
Ar plac'h kerkent 'zo desedet !

Ur mewel pini 'oa gant-han,
A lârer Pier anehan :

— Pier, ma mewel, sent ouzin,
Komer ma c'hleve, gra ouzin.

Setu aze ma holl arc'hant,
Iwe ma holl akoutramant.

Kerz d'ar gêr, ha làr d'am c'heront
'Vinn desedet em regimant.

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
En he gichenn 'eo desedet.

Ha setu un intanv koz grèt
Ann noz kentan euz he eured ! —

Kanet gant Marc'harit FULUP

. . . .

Qand elle ouvrit la porte,
Il sauta auprès d'elle :

Il sauta auprès d'elle...
La jeune fille mourut à l'instant !

Un valet était avec lui
Et on l'appelait Pierre :

— Pierre, mon valet, obéis-moi,
Prends mon épée et fais en de moi.

Voilà tout mon argent,
Et aussi tout mon accoutrement.

Vas à la maison, et dis à mes parents
Que je serai mort au régiment.

Il n'avait pas fini de parler,
Qu'il mourut auprès d'elle.

Et voilà un vieillard fait veuf
La première nuit de ses noces ! —

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Plusunet — Côtes-du-Nord.

IANN ANN ARC'HANTEK

I

Jannedig Helari, merc'h he mamm,
E braoa plac'h 'vale dinamm ;

Ha na gred ket sevel he fenn,
Gant ann dud-jentil hi goulenn ;

Gant ann dud-jentil, 'r baroned,
O c'houlenn Jannet da bried.

O pebeuz fortun hi d-eùs gret !
Un den-a-vor d-eùs komerret ;

Un den-a-vor d-eùs komerret,
He hano Iann ann Arc'hantek.

II

Iann ann Arc'hantek a lâre
D'he bried Jannet, un dez 'oe :

— Ma fried Jannet, me ho ped,
Ul lestr newez a vô savet ;

Me a savo ul lestr newe,
Wit roï en presant d'ar roue ;

A veo he hano Mari,
'Aïo war-vor da gombatti.

Me aï' da gabitenn war-n-hi,
Iann ann Arc'hantek 'vô gant-hi.

Pa vinn euz 'r c'hè, en Lanhuon,
Me a leusko tri zenn kanon ;

Leusko tri zenn kanon er mor,
Ken a greno 'r gêr a Roskor ; (1)

Hag a lakaï ma lestr en gwenn,
'Wit m'hi gwelfet a-ziabell.

(1) Au lieu de Roskô, pour la rime.

JEAN L'ARC'HANTEC

I

La petite Jeanne Hélary, la fille de sa mère,
Est la plus jolie fille qui marche sans tache ;

Et elle n'ose pas lever la tête,
A cause des gentilshommes qui la convoitent ;

A cause des gentilshommes, des barons,
Qui convoitent Jeanne pour leur épouse.

O la belle fortune qu'elle a faite !
C'est un homme de mer qu'elle a pris ;

C'est un homme de mer qu'elle a pris,
Et son nom est Jean L'Arc'hantec.

II

Jean L'Arc'hantec disait
A sa femme Jeanne, un jour :

— Ma femme Jeanne, je vous prie,
Il sera construit un navire nouveau ;

Je ferai construire un navire nouveau,
Pour le donner en présent au roi ;

Son nom sera Marie,
Et il ira combattre sur la mer :

Je serai capitaine dessus,
Jean L'Arc'hantec sera avec lui (le navire).

Quand je serai contre le quai à Lannion,
Je tirerai trois coups de canon ;

Je tirerai trois coups de canon dans la mer,
Si bien que la ville de Roscoff en tremblera ;

Et je mettrai mon navire en blanc,
Pour que vous le voyiez de loin.

III

Iann ann Arc'hantek a lâre,
War ar mor-dôn pa bourmene :

— Pajig, pajig, ma faj bihan,
Te 'zo dilijant ha buhan,

Kê da veg ar wern uc'hella,
Da welet pelec'h omp ama.

Ar paj, pa 'c'h ee 'n nec'h, a gâne,
Pa deue d'ann traon, hen 'oele :

— Uc'hella ma c'hellan 'on bet,
N'am eùs gwelet douar a-bed ;

N'am eûs gwelet douar a-bed,
Met peder lestr d'ar Spagnoled ;

Ho gitono a-rez ann dour,
Ma mestrig paour, ur sinn traïtour ;

Ho gitono 'zo liou d'ar gwad,
Ma mestrig paour, sinn da gombad !

Iann 'nn Arc'hantek, p'hen eûs klewet,
D'he vartoloded 'n eûs lâret :

— Ma martoloded, me ho ped,
Na vet ket traïtour em andret ;

Na vet ket traïtour em andret,
Da lakâd paper, lec'h boulet.

— Tawet, ma mestr, na nec'het ket,
Traïtour n'hoc'h andret n' vefomp ket ;

Traïtour n'hoc'h andret n' vefomp ket,
Da lakâd paper, lec'h boulet ;

Tre 'pado buehez er c'horf-man,
Birwikenn trahison na ran !

Iann 'nn Arc'hantek, p'hen eûs klewet,
'N korf he roched em diwisket ;

War-c'houre 'r pont hec'h eo savet,
Ha tri zenn kanon 'n eûs leusket ;

War ar bevare 'eo ratet,
Laket 'oa paper, lec'h boulet !

III

Jean L'Arc'hantec disait,
En se promenant sur la mer;

— Petit page, petit page, mon petit page,
Toi qui es diligent et leste,

Monte en haut du grand mât,
Pour voir où nous sommes ici.

Le page, en montant, chantait,
Et en descendant, il pleurait :

— Je suis monté aussi haut que j'ai pu,
Et je n'ai vu aucune terre;

Je n'ai vu aucune terre;
(Je n'ai vu) que quatre navires espagnols;

Leurs vergues sont au ras de la mer,
Mon pauvre maître, signe de mauvais augure;

Leurs vergues sont couleur de sang,
Mon pauvre maître, signe de combat!

Quand Jean L'Arc'hantec entendit (cela),
Il dit à ses matelots :

— Mes matelots, je vous en prie,
Ne soyez pas traîtres à mon endroit :

Ne soyez pas traîtres à mon endroit,
En mettant du papier au lieu de boulets (dans les canons).

— Taisez-vous, (rassurez-vous) maître, ne soyez pas inquiet,
Nous ne serons pas traîtres à votre endroit :

Nous ne serons pas traîtres à votre endroit,
(Au point) de mettre du papier au lieu de boulets;

Aussi longtemps que durera la vie dans ce corps-ci,
Jamais trahison je ne fais (ferai) !

Quand Jean L'Arc'hantec entendit cela,
Il se déshabilla en corps de chemise;

Sur le pont il est monté,
Et il a tiré trois coups de canon :

Le quatrième coup a raté,
On avait mis du papier au lieu de boulet!

IV

Ar spagnol braz a c'houlenne
Ouz Iann 'nn Arc'hantek, p'hen komerre :

— Lavar d'in, Breton arajet,
Na a betra out-te karget ?

Iann ann Arc'hantek a lâre
D'ar spagnol braz, pa hen klewe :

— Karget 'on a figes, a graon,
Hag alamandes, bet' ann traon ;

Karget 'on 'winn Bourdel ar gwella,
Deut ganen ewit hen tanva.

Ar spagnol braz a lavare
Da Iann ann Arc'hantek neuze :

— Mar roës da verc'h-hena d'in-me,
Me 'lezo ganid da vuhe ;

Me 'lezo ganid da Vari,
Da vont war-vor da gombatti.

Ann Arc'hantek 'n defoa ur verc'h
'Oa gwenn he daou-dorn, 'vel ann erc'h ;

He daou-dornigo, he diou-jod,
Ken kaer hag al laez en ur pod.

Iann ann Arc'hantek a lâre
D'ar spagnol braz, eno, neuze :

— Bikenn ma merc'h me na roan,
Hi c'holl pe gonid a renkan....

. . . .

'Gichenn ma fenn bete ma zroad
Te 'labe ma roched a wad !

M' vije gant Jannet Helari,
Honnes 'denje 'r gwad anezhi.

Iann ann Arc'hantek a lâre
D'he verdedi, eno, neuze :

— Ma merdedi gêz, me ho ped,
C'hui 'c'h a d'ar gêr, me na inn ket ;

IV

Le grand espagnol damandait
A Jean L'Arc'hantec en le prenant :

— Dis-moi, Breton enragé,
De quoi es-tu chargé ?

Jean L'Arc'hantec répondit
Au grand espagnol, quand il l'entendit .

— Je suis chargé de figues et de noix
Et d'amandes, jusqu'à la cale ;

Je suis chargé du vin d'Espagne du meilleur,
Venez avec moi pour le goûter.

Le grand espagnol disait
A Jean L'Arc'hantec, en ce moment :

— Si tu me donnes ta fille ainée,
Je te laisserai la vie ;

Je te laisserai ta Marie (le navire),
Pour aller combattre sur la mer.

L'Arc'hantec avait une fille
Dont les mains étaient blanches comme la neige ;

Ses deux petites mains et ses joues,
Etaient aussi belles que le lait dans le pot. (1)

Jean L'Arc'hantec répondit :
Au grand espagnol, là, en ce moment :

— Jamais je ne livrerai ma fille,
Il faut que je la perde ou que tu la gagne !....

. . . .

— De la tête aux pieds,
Tu souilles ma chemise de sang !

Si elle était entre les mains de Jean Hélary,
Celle-là en retirerait le sang.

Jean L'Arc'hantec disait
A ses matelots, là, en ce moment ;

— Mes pauvres matelots, je vous en prie,
Vous allez à la maison, moi, je n'irai pas ;

(1) Le lait blanc dans le pot noir.

C'hui c'h a d'ar gêr, me na inn ket,
Grêt m' gourc'hemeno d'am fried.

Lâret dezhi, mar komer par,
Komer ul labourer douar ;

Komer ul labourer douar,
Gant den a vor eo sur war-var ;

Ha kas he mab hena d'ar skool,
Ha diwal na ve den a vor ;

Ha kas he merc'h d'al leandi,
Peadra 'walc'h 'chommo gant-hi. (1)

V

Jannet Helari a oele,
Na gave den hi c'honsolje ;

Na gave den hi c'honsolje,
Met he martoloded a ree :

— Tawet, Jannet, na oelet ket,
Me a wel arru ho pried ;

Me 'wel arru ul lestr-newe,
Iann 'nn Arc'hantek war he c'hourre....

Kanet gant ur vates hostaleri, en bourk
Plistinn — 1864.

VARIANTE (1) : Iann ann Arc'hantek a lâre
D'he baj bihan eno neuze :

— Pajig bihan, mar am c'haret,
Te 'c'h a d'ar gêr, me na an ket ;

Te 'c'h a d'ar gêr, me na an ket,
Gra m' gourc'hemeno d'am fried.

Kas d'êhi ma roched leun a wad,
Ha lâr d'êhi hi c'hanna mad ;

Ha lâr d'êhi hi c'hanna mad,
Gant ann daero he daoulagad.

Ha lâr d'êhi, mar komer par,
Komer ul labourer douar ;

Komer ul labourer douar,
Gant den a vor hi 've war-var.

Lâr d'êhi reï he merc'h hena
D'ann nep hi goulenno kenta ;

Na raï ket tensaour a verc'hed,
Na int ket mad da em viret ;

Ha kas he mab bihan d'ar skôl,
N'hen disko ket da zen a vôr :

Met he mab hena, m'hen goar mad,
A vô den a vôr 'vel he dad :

Hag he merc'h iaouank d'al leandi,
Mado 'walc'h 'zo da reï gant-hi ;

Mado 'walc'h 'zo da reï gant-hi,
Tric'houec'h kant skoed leve 'zo em zi....

. . . .

Kanet gant Marc'harit FULUP,
euz a barous Plunet — 1872.

Vous allez à la maison, moi, je n'irai pas,
Donnez de mes nouvelles à ma femme :

Dites-lui que si elle reprend mari,
Elle prenne un laboureur de terre ;

Elle prenne un laboureur de terre,
Avec un homme de mer elle est peu sûre ;

(Dites-lui) d'envoyer son fils à l'école
Et de prendre garde qu'il soit homme de mer ;

Et d'envoyer sa fille au couvent,
Il lui restera assez de bien.

V

Jeanne Hélary pleurait,
Et ne trouvait personne pour la consoler ;

Et ne trouvait personne pour la consoler,
Si ce n'est ses matelots, qui le faisaient :

— Consolez-vous, Jeanne, ne pleurez pas,
Je vois votre mari qui revient ;

Je vois venir un navire neuf,
Et Jean L'Arc'hantec est dessus !....

Chanté par une Servante d'Auberge,
au bourg de Plestin. — 1864.

VARIANTE : (1) Jean L'Arc'hantec disait
A son petit page là, en ce moment :

— Petit page, si tu m'aimes,
Toi tu vas à la maison, moi je n'y vais pas ;

Toi tu vas à la maison, moi je n'y vais pas,
Fais mes compliments à ma femme.

Porte-lui ma chemise toute sanglante,
Et dis-lui de la bien laver ;

Et dis-lui de la bien laver,
Avec les larmes de ses yeux.

Et dis-lui, si elle prend mari,
De prendre un laboureur de terre ;

De prendre un laboureur de terre,
Avec un homme de mer elle serait peu sûre :

Dis-lui de donner sa fille aînée
Au premier qui la lui demandera ;

Qu'elle ne fasse pas trésor [provision] de filles,
Elles ne sont pas bonnes pour se conserver ;

Et qu'elle envoie son jeune fils à l'école,
Pour qu'il n'apprenne pas à être homme de mer :

Mais son fils aîné, je le sais bien,
Sera homme de mer comme son père :

Et (qu'elle envoie) sa jeune fille au couvent,
Il y a du bien assez à donner avec elle ;

Il y a du bien asses à donner avec elle,
Il y a dix-huit cents francs de rentes dans ma maison.

. . . .

Chanté par Marguerite PHILIPPE
de la commune de Pluzunet — 1873.

AR MERDEDI

Selaouet holl hag a klewfet
Ur werz 'zo a newe savet,
Grêt d'ur vandenn martoloded,
'Oa war ar mor dôn ambarket ;

Seis vloaz war-n-ugent hi 'zo bet
Na war ar mor dôn ambarket ;
Ar bloaz diweza anezhe
Eo manket ar betail d'ezhe.

Hag ar betail pa eo manket,
Debri unan a d-eûs sonjet....
. . . .

Ar mestr al lestr a c'houlenne
Digant he baj bihan un de :
— Pajig, pajig, ma faj bihan,
Ha te a t-eûs debret da goan ?

— Na vô ket 'vel-se a vô grêt,
Ar blouzennig vêr 'vô tennet,
Ann hini 'n defo ar bêra,
Hennes 'vô debret da genta.

Ar blouzenn-vêr pa d-êûs tennet,
Da vestr al lestr hec'h eo digwêt.
— Aotro Doue, ha posubl 've
'Ve ma martoloded ma debrfe !

Pajig, pajig, ma faj bihan.
Te 'zo dilijant ha buhan,
Kê d' veg ar wernienn uc'hella,
Da c'houzoud pelec'h 'c'h omp ama.

Hag hen vont d'ann nec'h o kana,
Hag o tont d'ann traon o oela :
— En beg ar werniena me 'zo bet,
Ha tamm douar n'am eûs gwelet ;

LES MATELOTS

Ecoutez tous et vous entendrez
Un gwerz nouvellement composé,
Fait au sujet d'une bande de matelots
Qui s'étaient embarqués sur la mer profonde.

Vingt-sept ans ils ont été
Sur la mer profonde embarqués,
Et la dernière année des vingt-sept (ans),
Le bétail (les vivres) leur a manqué.

Et quand le bétail leur a manqué,
Ils ont songé à manger un d'entr'eux....
. . . .

Le maître du navire demandait,
Un jour, à son petit page :
— Petit page, petit page, mon petit page,
As-tu mangé ton souper ?

— Ce n'est pas ainsi qu'il sera fait,
On tirera à la courte paille :
Celui qui aura la plus courte,
Celui-là sera mangé le premier.

Et quand ils ont tiré à la courte paille,
C'est au maître du navire qu'elle est échue.
— Seigneur Dieu, serait-il possible
Que mes matelots me mangeassent !

Petit page, petit page, mon petit page,
Toi qui es diligent et leste,
Vas au haut du grand mât,
Pour savoir où nous sommes ici.

Et lui de monter en chantant,
Et de descendre en pleurant :
— J'ai été au haut du mât,
Et je n'ai aperçu aucune terre ;

N' 'm eûs gwelet met diou lestr vihan,
Hi leûn a voged hag a dan,
Stignet gant-hê gwelio ruz-gwad,
Schlant a vrezel, a gombad. (1)

— Pign c'hoaz d' veg 'r wernienn uc'hellan,
Da c'houzoud pelec'h 'omp aman ;
Da chouzoud pelec'h 'omp aman,
Homan 'vô ar wez diweza.

Hag hen 'vont d'ar krec'h o oela,
D'ann traon a teue o kana ;
D'ann traon o kana e teuas,
Ha d'he vestr kerkent e lâras

— Ma mestrig paour, em gonsolet,
Me gred 'omp en douar rentet ;
Me gred 'omp en douar rentet,
Tour Babylon am eûs gwelet.

Me 'm eûs gwelet tour Babylon,
Hag a glew ar c'hleïer o sôn ;
Hag a glew ar c'hleïer o sôn,
Me gred oar tro 'r procession : (2)

Me 'wel ma iontr ha ma moereb
O daou oc'h ober tro 'r vered....
. . . .
Kriz a galon nep na oelje
War dour Babylon 'r zul da greis-de,

'Welet seis martolod ha tregont
'Tebarki 'sambles war ar pont ;
Tric'houec'h anhê 'c'houlenne boed,
Ar re-all 'c'houlenne bélek !

VARIANTE (1) ; Me a wel o tont ann Turked,
Hag ho goeliou gant-hê stignet ;
Stignet ho goeliou liou d'ar gwad,
Sur omp a vresel, a gombad.
. . . .
Dre c'hras Doue hag ann Drindet,
Viktoar war-n-hê d-eûs gonee!....

VARIANTE (2) : Me 'wel a-c'hann tour Babylon,
Ha tri serpant war he fignon,
Hag ann dud 'zo bars ar vered,
Tro procession 'nn offern-bred.

Je n'ai vu que deux petits navires
Qui étaient pleins de fumée et de sang,
Sous leurs voiles rouges comme le sang,
Signe de guerre et de combat (1)

— Vas encore au haut du grand mât,
Pour savoir où nous sommes ici ;
Pour savoir où nous sommes ici,
Ce sera la dernière fois...

Et lui de monter en pleurant,
Mais il descendit en chantant ;
Il descendit en chantant,
Et dit aussitôt à son maître :

— Mon pauvre maître, consolez-vous,
Je crois que nous sommes rendus à terre ;
Je crois que nous sommes rendus à terre,
J'ai vu la tour de Babylone. (2)

J'ai vu la tour de Babylone,
Et j'en entends les cloches sonner ;
Et j'en entends les cloches sonner,
Je pense qu'on y fait la procession.

Je vois mon oncle et ma tante
Faisant tous les deux le tour du cimetière....
. . . .
Dur eût été de cœur celui qui n'eût pleuré,
Sur la tour de Babylone, le dimanche matin,

En voyant trente-sept matelots
Débarquant ensemble sur le pont ;
Dix-huit d'entr'eux demandaient de la nourriture,
Les autres demandaient un prêtre.

VARIANTE (1) : Je vois venir les Turcs,
Avec leurs voiles tendues ;
Avec leurs voiles couleur de sang tendues,
Nous somme sûrs d'avoir guerre et combat !
. . . .
Par la grâce de Dieu et de la Trinité,
Ils ont gagné la victoire sur eux.....

VARIANTE (2) : — Je vois d'ici la tour de Babylone,
Avec trois serpents sur pignon,
Et les habitants sont dans le cimetière,
Faisant la procession de la grand'messe.

Person Babylon 'zo 'n den mad,
'N andret ar re glanv charitabl,
Hen eùs roët tric'houic'h nouenn
Kent lemel 'r stol euz he gerc'henn (1) !....

Kanet gant ur Martolod koz,

VARIANTE (1) : Ét int ho zregont 'n ur poullad,
Douc da roï d'hé maro mad !

Le recteur de Babylone est un excellent homme,
Charitable envers les malades,
Et il a administré dix-huit d'entre eux,
Avant d'ôter l'étole de son cou ! (1)....

Chanté par un vieux Matelot.

VARIANTE (1) : Ils sont allés tous les trente dans le même trou,
Que Dieu leur donne une bonne mort ?

KERVEGAN HAG HANN TOURELLO

KENTA KENTEL

I

Kervegan hag ann Tourello
A so mignoned a beli-zo.
'Nn aotro Kervegan a lâre
D'ann Tourello, un dez a oe :

— Deus da vaner ann Dour ganin,
Da c'houl' 'r verc'h hena da dimi ;
Na ve ket traïtour em andret,
D'in ma unan 'vo goulennet.

Ann Tournello a voujoure,
En maner ann Dour p'arrue :
— Demad ha joa bars ann ti-man,
Ar verc'h hena, pa n' hi gwelan ?

Ar verc'h hena, pa n' hi gwelan ?
Me 'deu d'hi goulenn d'ann den-man.
Ann tad neuze a lavaras
D'ann Tourello, 'vel m'hen klewas :

— M'eo d'ann den-ze hi goulennet,
Tourello, c'hui 'vô refuset ;
M'ho pije wit-hoc'h goulennet,
Aotro, raktal hi pije bet.

Ar verc'h hena, pa d-eûs klewet,
Gant ar vinz 'traon 'zo diskennet ;
Gant ar vinz 'traon eo diskennet,
Ha d'he zad a d-eûs lavaret :

— Diwallet, ma zad, ho pe grèt,
Ewit Kervegan n'am bô ket ;
Gwell' eo ganen ann Tourello
'Wit Kervegan gant he vado.

KERVEGAN ET DES TOURELLES

Première Version

I

Kervégan et Des Tourelles
Sont amis depuis longtemps:
Le seigneur de Kervégan disait
A Des Tourelles, un jour !

— Viens avc moi au manoir de l'Eau (de la Rivière) (1)
Pour me demander la fille ainée ;
Ne sois pas traître à mon endroit,
C'est pour moi-même qu'elle sera demandée.

Des Tourelles souhaitait le bonjour
En arrivant au manoir de l'Eau :
— Bonjour et joie dans cette maison,
(Où est) la fille ainée, que je ne la vois ?

(Où est) la fille ainée, que je ne la vois ?
Je viens la demander pour cet homme.
Le père alors répondit
A Des Tourelles, quand il l'entendit :

— Si c'est pour cet homme-là que vous la demandez,
Des Tourelles, vous serez refusé ;
Si vous l'aviez demandée pour vous-même,
Seigneur, vous l'auriez eue sur-le-champ.

La fille ainée, quand elle entendit,
Descendit par l'escalier tournant ;
Elle est descendue par l'escalier tournant,
Et a dit à son père :

— Prenez garde, mon père, à ce que vous avez fait,
Pour Kervégan, je ne l'aurai pas ; (je n'en veux pas).
J'aime mieux Des Tourelles
Que Kervégan avec tous ses biens.

(1) Les chanteurs disent quelquefois : « maner ann tour » le manoir de la Tour, mais plus ordinairement « mancr ann dour » le manoir de l'Eau. Je ne connais pas de manoir de « la Tour » dans le pays, et l'on m'a affirmé que par « maner ann dour, » ou « manoir de l'Eau, » on désignait le manoir de la Rivière, maison noble de Tréduder, commune limitrophe de Plestin.

Kervegan, pa hen eùs klewet,
War geign he varc'h a zo pignet ;
War geign he varc'h ez eo pignet,
Euz 'nn Tourello 'n eùs kimiadet.

Maner ann Dour a lavare
D'ann Tourello eno neuze :
— Diskennet aotro deut en ti,
M'eomp hon daou da zijuni.

— Na ziskennin, na 'z in en ti,
Ken en Lezormel arruin ;
Ken en Lezormel, da gonian,
'Sambles gant ma c'hoarig henan.

II

Ann Tourello e-mês 'zo êt,
El Lew-drez (1) ez eo arruet.
Kenta rankontr hen eùs bet grêt,
Eo Kervegan hag he botred.

Ha Kervegan, vel m'hen gwelas,
Er giz-man out-han a gomzas :
— Me 'wie a-wal'ch, a bell-zo,
Ez oa traïtour ann Tourello !

— Biskoas em buhe n' draïtouris,
Bikenn na rin, me 'm eùs avis.
— Mar n'out traïtour, 'vel'-ma lâret,
'Teui da c'hoari 'n tol fleuret.

— Fenoz tol fleuret n' c'hoarian,
M' vin bet 'n Lezormel o konian ;
M' vin bet 'n Lezormel o konian,
'Sambles gant ma c'hoarig hena.

A-boan he gomz peurlavaret,
Kervegan diwar varc'h 'zo diskennet ;
Kervegan diwar varc'h 'zo diskennet,
D' c'hoari 'r fleuret int komanset.

Ar c'henta tol 'n eûs-han skoët,
He gleve dre 'nn anter 'zo torret....
Ann Tourello na wie ket
'Oa dreg he geign ez oa tapet ;

(1) La Lieue-de-Grève, à Saint-Michel-en-Grève.

Kervégan, quand il a entendu,
Est monté sur son cheval ;
Il est monté sur son cheval,
Et a pris congé de Des Tourelles.

Le manoir (le seigneur) de l'Eau disait
A Des Tourelles, en ce moment ;
— Descendez et entrez dans la maison,
Pour que nous déjeunions ensemble.

— Je ne descendrai ni entrerai dans aucune maison,
Jusqu'à ce que je sois arrivé à Lezormel ;
Jusqu'à ce que je sois arrivé à Lezormel, pour souper,
Dans la société de ma sœur aînée.

II

Des Tourelles est sorti (de la cour),
Et est arrivé à la *Lieue-de-Grève*.
La première rencontre qu'il a faite,
C'est Kervégan et ses gens.

Et Kervégan, sitôt qu'il le vit,
De cette façon lui parla :
— Je savais bien, depuis longtemps,
Que Des Tourelles était un traître !

— Jamais de ma vie je ne fis traîtrise,
Jamais je n'en ferai, m'est avis.
— Si tu n'es traître, comme tu le dis,
Tu viendras jouer un coup de fleuret.

— Pour ce soir coup de fleuret je ne jouerai,
Jusqu'à ce que j'aie été souper à Lezormel ;
Jusqu'à ce que j'aie été souper à Lezormel,
En le société de ma sœur aînée.

A peine avait-il fini de parler,
Que Kervégan est descendu de cheval ;
Kervégan est descendu de cheval,
Et ils ont commencé de jouer du fleuret.

Le premier coup qu'il a porté,
Son épée s'est brisée par la moitié.... (1)
Des Tourelles ne savait pas
Qu'il était pris par derrière ;

(1) Ces deux vers m'ont tout l'air d'une interpolation, et d'un emprunt fait au gwerz de Penangèr et de De La Lande, qui suit. Il est peu probable que Kervégan portât en ce moment une cotte de maille, comme le fait supposer ce passage.

'Oa dreg he geign ez oa tapet,
Tud Kervegan d-eùs han lac'het !.... (1)
Kenta defoa klewet ar gri,
'Oa Lokrenan ha tud he di :

A oa Lokrenan hag he re,
O vonet d'ar c'hoad, d'ar chase :
— Aotro Doue ! ha posubl ve
Ve ann Tourello a ves-te ?

Mar eo ann Tourello oud-te,
Gra 'r zeblant bennag ouzin-me ;
Gra 'r zeblant bennag ouzin-me,
Ma klaskin bêlek d'as ine !

Ann Tourello hen eùs komzet,
Ha d'ez-han hen eûs lavaret :
— Kerz-te da Lezormel brema
Da lavaret d'am c'hoar-hena

Lakad seis offern em delivrans,
Pa n'hallan disklezria m' c'honsians ;
Lakâd ter bars en Sant Efflamm,
Ma 'z inn d'ar baradoz dinamm ;

Ha ter dirag ar Speret-Glan,
Ma 'z inn d'ar baradoz buhan ;
Ha ter iwe en Kernitron, (2)
Ma 'z inn beteg roue ar ann tron !

III

Lokrenan, 'vel ma 'n eùs klewet,
War geign ur marc'h a zo pignet ;
War geign ur marc'h ez eo pignet,
Da Lezormel prim ez eo êt.

(1) En la commune de Lanmeur.

VARIANTE (1) : En un hent doon p'int arruet,
D'ann Tourello hen eûs lâret :
Em brepar brema pa gari,
Rag es out en heur ma varwi !

Ann Tourello, p'hen eûs klewet,
Da Gervegan hen eûs lâret :
— Ha posubl 've digant Doue
A ve ma c'henderv am lac'hfe !

Ha ni bugale ann diou c'hoar,
Ranna reï ho c'halon gant glac'har !
Ur paz a-dren hen eûs bet grêt,
Gant he gleve 'n eûs han treuzet.

Qu'il était pris par derrière,
Les gens de Kervégan l'ont tué !.... (1)
Les premiers qui entendirent les cris (d'alarme)
Ce furent Locrenan et les gens de sa maison :

Ce furent Locrenan et ses gens.
Qui allaient chasser au bois :
— Seigneur Dieu, est-il possible
Que tu sois Des Tourelles ?

Si tu es Des Tourelles,
Fais-moi quelque signe :
Fais-moi quelque signe
Pour que je cherche un prêtre pour ton âme !

Des Tourelles a parlé,
Et il lui a dit :
— Vas à Lezormel, sur-le-champ,
Pour dire à ma sœur aînée

De faire dire sept messes pour mon salut,
Puisque je ne puis déclarer ce que j'ai sur la conscience :
De faire dire trois messes à Saint-Ifflam,
Pour que j'aille au paradis sans souillure ;

Et trois devant le Saint-Esprit,
Pour que j'aille au paradis promptement ;
Et trois aussi à Kernitron,
Pour que j'aille jusqu'au roi du trône !

III

Locrenan, dès qu'il a entendu,
Est monté à cheval :
Il est monté à cheval,
Et est allé promptement à Lezormel.

VARIANTE (1) : Arrivés dans un chemin profond,
Il (Kervégan) dit à Des Tourelles :
— Prépare-toi, à présent, quand tu voudras,
Car voici le moment où tu mourras !

Quand Des Tourelles entendit cela,
Il répondit à Kervégan :
— Serait-il possible que Dieu permit
Que je fusse tué par mon cousin !

Nous sommes les enfants des deux sœurs,
Leurs cœurs se briseront de douleur !
Il (Kervégan) fit un pas en arrière
Et le traversa de son épée !

Ann dimezell a lavare
D'he mates-vihan en de-se :
— Lakaët ar bèr ouz ann tan,
Me wel o tont ma breur d'he goan ;

Me 'wel o tont ma breur d'he goan,
A-rog dira-z-han Lokrenan.
— N' lakêt ket ar bèr ouz ann tan,
Na deui ket ann aotro d'he goan ;

N'ho bêt ket joa euz ma c'hezlo,
Rag' ann Tourello 'zo maro !
'Nn aotro Tourello 'zo maro,
'Man el Lew-drez war he c'heno (1) !

Ann dimezell, pa d-eûs klewet,
Ter gwez d'ann douar 'zo zemplet ;
Ter gwez d'ann douar eo zemplet,
Lokrenan 'n eûs hi goureet.

'R wez diveza ma 'z eo savet,
E d-eûs komzet ha lavaret
Stagan euz ar c'harr ar c'hezek,
Ma 'c'h aje d'al Lew d'hen gwelet.

Kriz 'vije 'r galon na oelje,
Bars al Lew-drez nep a vije,
Hi gwelet 'vriata 'r c'horf maro,
Hag hen gwalc'hi gant he daero !

War-n-ezhan neuze eo koeet,
Hag he c'halon a zo rannet !

. . . .

'Man ann daou garf war ar varw-skaon,
Doue d' bardono ann anaon !
E-maint ho daou er memeuz be,
Doue d' vezo gant ho ine !

Kanet en bourk Ploëgat-Guerrand
gant ur c'hemener — Maë 1863.

VARIANTE [1] : 'N aotro Lampfrenen (Locrenan) a lâre
En Lezormel pa arrue :
— Demad d'ac'h mamzell 'nn Tourello,
Me 'deu d'annons ur gwall gêlo ;

Me 'deu d'annons ur gwall gêlo,
'Man ho preur 'l Lew-drez war he c'heno !
Lâret ra d'ac'h na oelfet ket,
Dre draïtouraj eo bet lac'het !

— M' eo ma breur ann Tourello lac'het,
Balamour ma plije d'ar merc'hed ;
M'eo lac'het ma breur ann Tourello,
Braoa den iaouank oa er vro !....

. . . .

La demoiselle disait
A sa petite servante, ce jour-là :
— Met la broche au feu,
Je vois mon frère qui vient souper ;

Je vois mon frère qui vient souper,
Et devant lui est Locrenan.
— Ne mettez pas la broche au feu,
Le seigneur ne viendra pas souper ;

N'ayez pas de joie de me voir (de ma part),
Car Des Tourelles est mort !
Le seigneur Des Tourelles est mort,
Il est dans la Lieue-de-grêve (couché) sur la bouche (1) !

La demoiselle, quand elle a entendu
Trois fois à terre est tombée ;
Trois fois à terre est tombée
Locrenan l'a relevée.

La dernière fois qu'il l'a relevée,
Elle a parlé et a dit
D'atteler les chevaux à la voiture,
Pour qu'elle allât le voir à la Lieue (de grêve).

Dur eut été de cœur celui qui n'eût pleuré,
A la Lieue-de-grêve celui qui eût été,
En la voyant embrasser le corps mort,
Et l'arroser de ses larmes !

Puis elle est tombée sur lui,
Et son cœur s'est brisé !

. . . .

Les deux corps sont sur les tréteaux funèbres,
Que Dieu pardonne aux pauvres âmes !
Ils sont tous les deux dans le même tombeau,
Que Dieu soit avec leur âme (2).

Chanté au bourg de Ploëgat-Guerrand,
par un tailleur — mois de Mai 1863.

VARIANTE (1) : Le seigneur de Locrenan disait
En arrivant à Lezormel :
— Bonjour à vous, mademoiselle Des Tourelles,
Je viens vous annoncer une bien mauvaise nouvelle ;

Je viens vous annoncer une bien mauvaise nouvelle,
Votre frère est dans la Lieue-de-Grêve la bouche contre [terre !]
Il vous fait dire de ne pas pleurer,
Car c'est par trahison qu'il a été tué !

— Si mon frère Des Tourelles a été tué,
C'est parce qu'il plaisait aux femmes
Si mon frère Des Tourelles a été tué,
Le plus beau jeune homme du pays (est mort) !....

. . . .

(2) Cette dernière strophe est un lieu commun que les chanteurs ajoutent souvent arbitrairement, en pareil cas, — et il faut se garder de croire à la lettre au cœur qui se brise de douleur, jusqu'à en mourir.

KERVEGAN HAG ANN TOURELLO

EIL KENTEL

I

Kervegan hag ann Tourello
A zo mignoned a bell 'zo ;

A zo a bell 'zo mignoned,
Met war ar gwinn hag ar merc'hed.

Na Kervegan a lavare
D'ann Tourello, un dez a oe :

— Me 'c'h a d' vaner ann Dour brema,
Ewit goulenn ar verc'h hena.

Ann Tourello a lavare
Da Gervegan eno neuze :

— Na ve ket traïtour em andret,
Ewit-hon eo 'vô goulennet.

II

Ann aotrone a voujoure,
En maner ann Dour p'arrue : (1)

— Boujour ha joa bars ann ti-ma,
Ar verc'h hena pelec'h ema ?

— Ema duze 'n kambr ann doureil,
Gant-hi diou pe der dimezell.

Ar verc'h hena, pa d-eûs klewet,
Gant 'r vinz d'ann traon 'zo diskennet ;

Gant 'r vinz d'ann traon eo diskennet,
Ha d'he zad e d-eûs lavaret :

— Diwallet, ma zad, ho pe grêt,
Rag 'wit Kervegan n'am bô ket ;

Gwell' eo ganen ann Tourello
Wit Kervegan gant he vado.

(1) Le singulier est ici pour la rime.

KERVÉGAN ET DES TOURELLES

SECONDE VERSION

I

Kervégan et des Tourelles
Sont amis depuis longtemps ; (1)

Sont amis depuis longtemps,
Si ce n'est au sujet du vin et des femmes.

Kervégan disait
A Des Tourelles, un jour :

— Je vais au manoir de l'Eau (la Rivière), en ce moment,
Pour demander la fille ainée.

Des Tourelles disait
A Kervégan, là, en ce moment :

— Ne sois pas traître à mon endroit ;
C'est pour moi qu'elle sera demandée.

II

Les seigneurs souhaitèrent le bonjour,
En arrivant au manoir de l'Eau (de la Rivière).

— Bonjour et joie dans cette maison,
La fille ainée où est-elle ?

— Elle est dans la chambre de la tourelle,
Avec elle deux ou trois demoiselles.

La fille aînée, quand elle entendit,
Descendit par l'escalier tournant ;

Elle descendit par l'escalier tournant
Et dit à son père :

— Prenez garde, mon père, à ce que vous avez fait,
Car pour Kervégan, je ne l'aurai pas ;

J'aime mieux Des Tourelles
Que Kervégan avec tous ses biens.

(1) Cette version m'a été chantée sur un air différent de la précédente. Le couplet n'y est que de deux vers

Ha Kervegan, p'hen eûs klewet,
D'ann Tourello hen eûs lâret :

— Deus war da inkane bihan,
Ma 'z efomp-ni d'ar gêr buhan.

En hent-glaz pa int diskennet,
Kervegan hen eûs lavaret :

— Diskenn diwar d'inkane brema,
Ma c'hoarifomp 'r c'hlevez ama.

Ann Tourello a lavare
Da Gervegan, eno, neuze :

— Me 'wie 'r vad, euz da feson,
E wiskes dillad ur poultron !

Diwar he inkane eo diskennet,
Nag ewit c'hoari ar fleuret.

P'oa Kervegan 'c'hoari out-han,
'Oa 'n all dreg he geingn hoc'h hen lac'han.

Kenta ho d-eûs klewet ar gri,
'Oa Lokrenan ha tud he di ;

'Oa Lokrenan hag he daou vab,
'Oa o chaseal er brouz-koad.

Na Lokrenan a lavare
D'ann Tourello, eno, neuze :

— Aotro Doue, a posubl 've
Ve ann Tourello a vefe !

Na Lokrenan a lavare
D'ann Tourello, eno, neuze :

— Lavar un dra-bennag d'in-me,
Pa n'hellan klask bêlek d'as ine !

— Lak' seis offern bars en oflranz
Pa n'hellan disklezria m' c'honsianz ;

Lak' seis offern en Kernitron,
Honnes 'eo rouanes ann tron ;

Et quand Kervégan entendit (cela).
Il dit à Des Tourelles :

— Viens, sur ta petite haquenée,
Afin que nous allions à la maison, promptement.

Quand ils descendirent dans le chemin vert,
Kervégan dit :

— Descends de dessus ta haquenée, à présent,
Pour que nous jouions de l'épée, ici.

Des Tourelles disait
A Kervégan, là, en ce moment :

— Je savais bien, à ta mine,
Que tu portais les habits d'un poltron ! (1)

Et il descendit de dessus sa haquenée,
Pour jouer du fleuret.

Pendant que Kervégan jouait contre lui,
Un autre était par derrière à le tuer.

Les premiers qui entendirent les cris,
Ce furent Locrénan et ceux de sa maison :

Ce furent Locrénan et ses deux fils,
Qui chassaient dans le taillis.

Et Locrénan disait
A ses deux fils, là, en ce moment :

— Seigneur Dieu, serait-il possible
Que ce fût Des Tourelles !

— Et Locrénan disait
A Des Tourelles, là, en ce moment :

— Dis-moi quelque chose,
Puisque je ne puis chercher un prêtre pour ton âme !

— Fais dire sept messes en offrande (en expiation),
Puisque je ne puis déclarer ma conscience (me confesser) ;

Fais dire sept messes à Kernitron, (2)
Celle-là est la vraie reine du trône ;

(1) C'est, sans dans doute, traître qu'il veut dire.

(2) Notre-Dame de Kernitron, belle église romane du commencement du XII[e] siècle, auprès du bourg de Lanmeur, arrondissement de Morlaix.

Ha laka ter en Sant Efflam,
Wit m' inn d'ar baradoz dinam.

Lokrenan, pa hen eûs klewet,
War-geign he varc'h a zo pignet ;

War-geign he varc'h ez eo pignet,
Ha da Lezormel ez eo êt.

Ar varkizes a lavare
D'he mates vihan, en noz-ze :

— Lakaët ar bér hoc'h ann tan,
Arru ann Tourello d'he goan.

Na Lokrenan a lavare
D'ar varkizes, eno, neuze :

— N' laket ket ar bér hoc'h ann tan,
Ann Tourello n' deui ket d'he goan ;

Eman 'l Lew-draz war he c'heno,
'N aotro Doue d'hen pardono ;

Eman 'l Lew-drez e-kreis he wad,
'N aotro Doue d'hen joaüsaad.

III

Kriz 'vije 'r galon na oelje,
Bars al Lew-drez nep a vije,

'Welet 'r varkises leun a ganvo,
O vriata ar c'horf maro.

Ha Lokrenan a lavare
D'ar varkizes, eno, neuze :

— Na lest Kervegan ganen-me,
Me 'lakaï barna he vuhe ! (1)

Kanet gant ur vates hostaleri
en bourk Plistinn — 1864.

(1) On ma montré près le bourg de Plouzelambre, a cent cinquante pas, environ, de l'église, un petit oratoire assez élégant, en pierre de taille, où selon la tradition du pays, le seigneur de Kervégan, exclus de l'église, pour quelque crime, sans doute, peut-être celui qui fait le sujet de cette ballade, se tenait les dimnnches, pendant la grand'messe, et priait à haute voix, de manière a être entendu du prêtre qui officiait à l'autel et de tous les assistants.

Et fais en mettre trois à Saint-Efflam,
Pour que j'aille au paradis, sans tache.

Quand Locrénan entendit cela,
Il monta sur son cheval ;

Il monta sur son cheval,
Et se rendit à Lezormel.

La marquise disait
A sa petite servante, cette nuit-là ;

— Mettez la broche au feu,
(Je vois) Des Tourelles qui vient souper.

Et Locrénan disait
A la marquise, là, en ce moment :

— Ne mettez pas la broche au feu,
Des Tourelles ne viendra pas souper ;

Il est sur la Lieue-de-grève, couché sur la bouche,
Que le seigneur Dieu lui pardonne ;

Il est sur la Lieue-de-grève, au milieu de son sang,
Que le seigneur Dieu le console.

III

Dur eût été de cœur celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été à la Lieue-de-grève,

En voyant la marquise, pleine de deuil,
Embrasser le corps mort !

Et Locrénan disait
A la marquise, là, en ce moment :

— Laissez-moi Kervégan (1),
Je ferai juger sa vie !

Chanté par une Servante d'Auberge,
au bourg de Plestin. — 1864.

(1) Kervégan habitait la paroisse de Plouzelambre, canton de Plestin, arrondissement de Lannion. — Ses violences de toutes sortes défrayent encore les traditions des paysans, dans les environs.

Le château de Lezormel et le manoir de Locrénan sont en Plestin, commune contigüe.

ANN AOTRO PENANGÊR

HAG ANN AOTRO DELANDE (1).

KENTA KENTEL

I

D' oel Sant Barnabas, da wener,
'Oe lac'het 'nn aotro Penangêr ;
'Nn aotro Penangêr, a Blouillo,
Braoa mab den-jentil 'oa er vro.

'Nn aotro Penangêr 'c'houlenne,
Euz he vamm, al lun ar beure :
— Ma mamm, roët d'in-me konje
Da vont da Blouillo fete ;

Da vont da Blouillo fete,
Ar Voaswenn, Guionig ha me.
— Da Blouillo na efet ket,
D'ar Jeodet 'm eùs lâret monet ;

Mont d'ar Jeodet d'ar bardonan,
'Wit ho tad, 'zo 'n he wele klanv;
Met, ma mabig, mar am c'haret,
Konje ho tad a c'houlenfet.

'Nn aotro Penangêr, 'vel ma klewas,
Gant ar vinz d'ann nec'h a bignas ;
Gant ar vinz d'ann nec'h 'eo pignet,
Euz he dad hen eùs goulennet ;

— Ma zad, roët d'in-me konje,
Da vont da Blouillo fete ;
Da vont da Blouillo fete,
Ar Voaswenn, Guionig ha me

— D' bardon Plouillo n'efet ket,
Gant Delande 'z hoc'h gourdrouzet ;
Gant Delande 'z hoc'h gourdrouzet,
Aoun braz am eùs na vec'h lac'het.

(1) D'autres versions portent, au lieu de Delande, Eolanda et même Sulandreo.

LE SEIGNEUR DE PÉNANGER

ET LE SEIGNEUR DE LA LANDE.

Première version

I

Le jour de la fête de Saint Barnabé, un vendredi,
Fut tué le seigneur de Pénanger ;
Le seigneur de Pénanger, de Ploumilliau,
Le plus beau fils de gentilhomme du pays.

Le seigneur de Pénanger demandait
A sa mère, le lundi matin :
— Ma mère, donnez-moi congé
Pour aller à Ploumilliau, aujourd'hui ;

Pour aller à Ploumilliau, aujourd'hui,
Le Goazwenn, le petit Guyon et moi.
— Vous n'irez pas à Ploumilliau,
J'ai promis d'aller au Jéodet ;

(J'ai promis) d'aller au pardon du Jéodet,
Pour votre père qui est malade dans son lit.
Mais mon fils chéri, si vous m'aimez,
Vous demanderez le congé de votre père.

Le seigneur de Pénanger, quand il entendit,
Monta par l'escalier tournant ;
Par l'escalier tournant il monta,
Et à son père il demanda :

— Mon père, donnez-moi votre congé
Pour aller à Ploumilliau, aujourd'hui ;
Pour aller à Ploumilliau, aujourd'hui,
Le Goazwen, le petit Guyon et moi.

— Au pardon de Ploumilliau vous n'irez pas,
Par De La Lande vous êtes menacé ;
Par De La Lande vous êtes menacé,
J'ai grand'peur que vous soyez tué.

— Ma zad, tolet pluenn en er,
Ha lec'h ma ielo, me a · iel'.
Pluenn en awel 'zo gwentet,
'N trezeg Plouillo 'c'h eo bet ét.

Ann aotro Penangêr lâre,
D'he dad er gambr eno, neuze :
— Bet drouk gant ann nep a garo,
D' bardon Plouillo me 'ielo.

II

'N ilis Plouillo p'eo arruet,
Euz 'r marchepi eo daoulinet ;
Euz 'r marchepi eo daoulinet,
Hag ur bedenn hen eûs lâret.

'Nn aotro Penangêr a lâre,
'N tal he skabell pa arrue :
— Petra 'zo 'newez 'n ilis-ma,
M'eo alc'houet ar gador-ma ?

Person Plouillo a lâras,
Da vab ar zakrist, pa glewas :
— Kerz ewit-on da Lanaskol,
Da lavaret, euz ma c'hêlo,

Penoz 'man ama Penangêr
Hen eveus c'hoant da gaout affer ;
Hen eûs c'hoant kaout un tamm affer,
Gourdrouz 'ra torri ar skabell.

Mab ar zakrist a lavare,
En Lanaskol pa arrue ;
— Demad ha joa er maner-ma,
'Nn aotro Delande pelec'h 'ma ?

'Nn aotro Delande pa glewas
He benn er prenestr a voutas ;
He benn er prenestr 'n eûs boutet :
— Petra 'newez ? -n' eûs goulennet.

Mab ar zakrist a lavare
Da Delande, pa hen gwele :
— En Plouillo 'ma Penangêr,
'N eûs c'hoant da gaout un tamm affer.

'Nn aotro Delande, pa glewas,
He abit hernach a wiskas ;
He abit hernachet 'n eûs gwisket,
'Trezeg Plouillo ez eo ét.

— Mon père, jetez une plume à l'air,
Et où elle ira, j'irai.
Plume au vent a été soufflée,
Du côté de Ploumilliau elle est allée.

Le seigneur de Pénanger disait
A son père, là, dans sa chambre, en ce moment :
— S'en fâche qui voudra,
Au pardon de Ploumilliau j'irai !

II

Quand il arriva dans l'église de Ploumilliau,
Il s'agenouilla sur le marchepied (de l'autel) ;
Il s'agenouilla sur le marchepied,
Et fit une prière.

Le seigneur de Pénanger disait
En arrivant auprès de son banc :
— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette église,
Pour que ce banc soit fermé à clef ?

Le recteur de Ploumilliau dit
Au fils du sacristain, quad il entendit :
— Va pour moi à Lanascol,
Pour dire de ma part

Que Pénanger est ici
Qui veut avoir une affaire (querelle) ;
Il veut avoir une petite affaire,
Il menace de briser le banc.

Le fils du sacristain disait
En arrivant à Lamascol :
— Bonjour et joie dans ce manoir,
Le seigneur De La Lande où est-il ?

Quand le seigneur De La Lande entendit,
Il mit la tête à la fenêtre ;
Il mit la tête à la fenêtre :
— Quoi de nouveau ? a-t-il demandé.

Le fils du sacristain disait
A De La Lande, en l'entendant :
— Pénanger est à Ploumilliau
Qui veut avoir une affaire.

Quand le seigneur De La Lande entendit,
Il revêtit son habit de ferrailles (cotte de mailles) ;
Il revêtit sa cotte de mailles,
Et se dirigea vers Ploumilliau.

'Nn aotro Delande a lâre
Da Benangêr, p'hen salude :
— Pe te deui' 'més ar gador-ze,
Pe me 'm bô da vuhe aze ?

'Nn aotro Penangêr a lâres
Da Delande, 'vel m'hen klewas :
— 'Mês ar gador me na inn ket,
Ken 'vô ann offern achuet ;

Pa vô ann offern achuet,
Neuze e vinn lec'h ma karfet....
. . . .
. . . .

Pa 'c'h ee 'r prosession 'mês ann ilis,
N' chomme den d'ehan vis-a-vis ;
Pa oa ann offern achuet,
'Mês ann ilis ez int bet êt.

Person Plouillo a lâre
D'he barosionis en de-se :
— N' sortiet den euz ann ilis,
Lest ann dud-jentil 'n ho divis ;

N' sousiet kristenn etre-z-hê,
Rag c'hoas 'vec'h gwasoc'h diout-hê.
Mês ann ilis int sortiet,
Da c'hoari 'r c'hleve ez int êt.

'Nn aotro Penangêr n' wie ket
Ez oa Delande hernachet ;
Kenta toll kleve 'n eùs skoët,
He gleve dre 'nn anter 'zo torret.

'Nn aotro Penangêr a lâre
Da Delande, eno neuze :
— Gwes-all pa oas-te en arme,
'M eùs bet did 'lies da vuhe ;

'M eùs bet did 'lies da vuhe,
Les ganen ma hini iwe.
N'oa ket he gomz peurlavaret,
Gant ar c'hleve noas oa treuzet !

Le seigneur De La Lande disait
A Pénanger, en le saluant :
— Ou tu sortiras de ce banc,
Ou j'aurai ta vie en ce lieu ?

Le seigneur de Pénanger disait
A De La Lande, quand il l'entendit :
— Je ne sortirai pas de ce banc,
Avant que la messe ne soit terminée :

Quand la messe sera terminée,
Alors je serai où vous voudrez.....
. . . .
. . . .

Quand la procession sortait de l'église,
Personne ne restait vis-à-vis de lui ;
Quand la messe fut terminée,
Ils sortirent de l'église. (1)

Le recteur de Ploumilliau disait
A ses paroissiens, ce jour-là :
— Que personne ne sorte de l'église,
Laissez les gentilshommes (agir) à leur gré ;

Que personne ne se mêle de leurs affaires,
Car vous vous en trouveriez encore plus mal.
Ils sont sortis de l'église,
Et sont allés jouer de l'épée.

Le seigneur de Pénanger ne savait pas
Que de La Lande était *ferraillé* :
Le premier coup d'épée qu'il porta,
Son épée se brisa par la moitié,

Le seigneur de Pénanger disait
A De La Lande, là, en ce moment :
— Naguère, quand tu étais à l'armée,
Je t'ai souvent sauvé la vie ;

Je t'ai souvent sauvé la vie,
Laisse-moi aussi la mienne....
Il n'avait pas fini de parler,
Qu'il était traversé par l'épée nue !

(1) On a muré la porte par laquelle ils sortirent, dans la façade sud de l'église.

III

Ann aotro Delande 'lâre,
Er gêr d'he vamm pa arrue :
— En Plouillo me a zo bet,
Hag a garje na vijenn ket ;

Hag a garje na vijenn ket,
Ewit ar somm a dek mil skoed ;
Ia, 'wit ar somm a dek mil skoed,
'Nn aotro Penangêr 'm eûs lac'het !

— Mar e t-eûs lac'het Penangêr,
'C'halles kuitaët ar c'hartier ;
Te c'hall kuitaët ar c'hontre,
Rag n' vankfont ket war da vuhe !

IV

Tud-jentil Penangêr 'lâre
En Lanaskol, un dez a oe :
— Pelec'h 'man traïtour Delande,
Ma teuio d' c'hoari ar c'hleve ?

Ar palefrenier a lâras
D'ann dud-jentil, pa ho c'hlewas :
— Delande er gêr n'eman ket,
Na ouzoun pelec'h hec'h eo ét.

Ann dud-jentil pa glewjont se,
A dibenn holl gwez ann ale ;
A dibenn holl gwez ann ale,
En dismeganz da Delande.

Kanet gant GARANDEL,
leshanwet kompagnon dall. — 1844.

III

Le seigneur de La Lande disait
A sa mère, en arrivant à la maison :
— J'ai été à Poumilliau
Et je voudrais n'y avoir pas été ;

Et je voudrais n'y avoir pas été ;
Pour la somme de dix mille écus.
Oui, pour la somme de dix mille écus.
J'ai tué le seigneur de Pénanger.

— Si tu as tué le seigneur de Pénanger,
Tu peux quitter le quartier ;
Tu peux quitter la contrée,
Car ils ne marqueront pas sur ta vie !

IV

Les gentilshommes de Pénanger disaient
A Lanascol, un jour :
— Où est le traître De La Lande,
Pour qu'il vienne jouer de l'épée.

Le palefrenier répondit
Aux gentilshommes, quand il les entendit :
— De La Lande n'est pas à la maison,
Je ne sais où il est allé.

Quand les gentilshommes entendirent cela,
Ils coupèrent les têtes des arbres de l'avenue ;
Ils coupèrent les têtes des arbres de l'avenue,
Au déshonneur de De La Lande.

Chanté par GARANDEL,
surnommé compagnon l'aveugle. — Plouaret, 1844.

ANN AOTRO PENANGÊR

HAG ANN AOTRO DELANDE

EIL KENTEL

I

D' oel Sant Barnabas, en mis maë,
'Oe lac'het 'nn aotro Penangêr ;
'Oe 'nn aotro Penangêr laç'het,
Gant Delande hag he botred.

Ann aotro Penangêr 'lâre
D'he vamm ann itron, un dez 'oe
— Ar Voaswenn, Guionig ha me
A iel' da Blouillo fete.

— It d'ann offern-veure d'ar Jeodet,
Pe d' Loguivy, d'ann offern-bred ;
Ho tad war he wele 'zo chommet,
Disul 'c'h aï' ganac'h, mar be savet.

— Drouk ha mad gant nep a garo,
Pluenn en awel tolet 'vô ;
Na tolet pluenn en awel,
Ha lec'h ma troïo, nin a iel'.

Pluenn en awel 'zo tolet,
Trezeg bourk Plouillo eo êt.
P'int en Plouillo arruet,
N'oa ket komanset 'nn offern-bred.

Ann aotro Penangêr 'lâre
'N ilis Plouillo p'arrue :
— Petra 'zo 'newez 'n ilis-ma,
Ma 'z eo tachet ar gador-ma ?

Hastet digorri ar skabell,
Pe me hi zorro, n' vinn ket pell !
Mab ar Bihan a lavaras
Da Benangêr, 'vel m'hen klewas :

— N' vô ket digorret 'r skabell-ma,
Ken a vô Delande ama ;
Ken a vô Delande aman,
P'autramant lizer digant-han.

LE SEIGNEUR DE PÉNANGER

ET LE SEIGNEUR DE LA LANDE

Seconde version

I

Le jour de la fête de saint Barnabé, au mois de mai,
Fut tué le seigneur de Pénanger ;
Fut tué le seigneur de Pénanger,
Par De La Lande et ses gens.

Le seigneur de Pénanger disait
A Madame sa mère un jour fut :
— Le Goazwenn, le petit Guyon et moi
Nous irons à Ploumilliau, aujourd'hui.

— Allez à la messe du matin au Jéodet,
Ou à la grand'messe, à Loguivy ;
Votre père est resté (malade) sur son lit,
Dimanche il ira avec vous, s'il est levé.

Le trouve bon ou mauvais qui voudra,
Plume au vent sera jetée ;
Jetez une plume au vent,
Et du côté où elle tournera, nous irons.

Plume au vent est jetée,
Du côté du bourg de Ploumilliau elle est allée
Quand ils arrivèrent à Ploumilliau,
La grand'messe n'était pas commencée.

Le seigneur de Pénanger disait,
En arrivant dans l'église de Ploumilliau :
— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette église,
Que ce banc est cloué ?

Hâtez-vous de m'ouvrir le banc,
Ou je le briserai, je ne serai pas longtemps !
Le fils de Le Bihan répondit
A Pénanger, quand il l'entendit :

— Ce banc ne sera pas ouvert,
Avant que De Lande ne soit ici ;
Avant que De La Lande ne soit ici,
Ou bien une lettre de sa part.

Ann aotro person a lâre
D' vab ar Bihan eno neuze ;
— Hast brema, hast buhan monet
D' vaner Lanaskol da lâret

Penoz 'man ama Penangêr
'N eûs c'hoant da gaout un tamm affer ;
'N eùs c'hoant da gaout un tamn affer,
Gourdrouz' 'ra torri ar skabell !

II

Mab ar Bihan a lavare
En Lanaskol pa arrue :
— Demad ha joa er maner-ma,
'Nn aotro Delande pelec'h 'ma ?

— 'Man duze 'r gambr 'em brepari
Mont d' 'nn offern-bred da Geraudi.
Mab ar Bihan a lavare
Da Delande, p'hen salude :

— Lavaret a zo d'ac'h donet
Da Blouillo d'ann offern-bred,
Rag eman duman Penangêr,
Hen eùs c'hoant kaout un tamm affer.

Delande, 'vel m'hen eùs klewet,
Abijo gwarnizon 'n eûs gwisket,
Ha trezeg Plouillo eo êt,
Gant nao pe dek euz he botred.

III

Ann aotro Delande 'lâre
D'ann aotro Penangêr, p'hen gwele :
— Deus raktal 'mês ar skabell-ze,
Pe mes lac'ho dirag Doue !

— Ha posubl a ve, ma Zalwer,
'Ven lac'het dirag ann aoter !
Delande 'lâre d'he botred,
A oa chommet bars ar vered :

— Mar deu er-mês dre ann nor vraz,
Na chommet ket dirag he faz ;
Mar deu 'mês dre ann nor vihan,
Neuze ni 'zo sur anehan.

Le seigneur de Penanger disait
Au fils de Le Bihan, là, en ce moment :
— Hâte-toi, à présent, hâte-toi d'aller
Au manoir de Lanascol, pour dire

Que Pénanger est ici,
Et qu'il veut avoir une petite affaire ;
Qu'il veut avoir une petite affaire,
Il menace de briser le banc.

II

Le fils de Le Bihan disait,
En arrivant à Lanascol :
— Bonjour et joie dans ce manoir,
Le seignenr De La Dande où est-il ?

— Il est dans sa chambre, qui se prépare
A aller à la grand'messe à Keraudi.
Le fils de Le Bihan disait
A De La Lande, en le saluant :

— On vous dit de venir
A Ploumilliau à la grand'messe,
Car Pénanger est là
Qui veut avoir une petite affaire.

Quand De La Lande entendit (cela),
Il revêtit ses habits de garnison,
Puis, il se dirigea vers Ploumilliau,
Avec neuf ou dix de ses gens.

III.

Le seigueur De La Lande disait
Au seigneur de Pénanger, en le voyant :
— Sors, vite, de ce banc,
Ou je te tuerai en la présence de Dieu !

— Serait-il possible, mon Sauveur,
Que je fusse tué devant l'autel !
De La Lande dit à ses gens
Qui étaient restés dans le cimetière :

— S'il sort par la grande porte,
Ne restez pas devant sa face ;
S'il sort par la petite porte,
Alors nous sommes sûrs de lui.

N'eo ket dre 'nn nor vraz eo bet ét,
Dre 'nn nor vihan é sortiet ;
Dre 'nn nor vihan e sortias,
'Wit he waleur a oe, siouas !

N'oa ket ét mad war ann treuzo,
Plantjont en-han ho c'hleveïo ;
Vel-kent e-kreis 'tre-z-he eo ét
Da gouea da greis ar vered.

— Ha posubl 've digant Doue,
'Ve te, ma c'henderw, ma lac'hfe,
Ha ni bugale c'hoerezed,
Gant 'r memeus mageres maget !

Ha ni bugale ann diou c'hoar,
Ranna 'raï' ho c'halon gant glac'har !
— 'Wit bout maget gant 'r memeus broun,
N'omp ket ganet gant 'r memeus mamm !

. . . .

Ur vroegig paour 'oa o tonet
Da Blouillo, d'ann offern-bred,
Dolas he mantel d'hen golo,
Hen asistas bet' ar maro.

Ann aotro person a lâre,
He gein d'ann aoter pa droë :
— N' sortio den ann ilis-ma,
Pe me lakaï' hen *dekreta*.

Ann aotro 'r c'hure a lâras
D'ann aotro person, pa glewas :
— Drouk ha mad gant nep a garo,
E-mês ann ilis me 'ielo,

Da roï dehan ann absolvenn,
Pa n'hell ket gortos ann nouenn....

. . . .

IV

'Nn aotro Delande a lâre
En Lanaskol pa arrue :
— Kaera gwezenn 'oa er vered
'Zo bet en de-ma diskaret !

Ce n'est pas par la grande porte qu'il alla,
C'est par la petite porte qu'il sortit ; (1)
Il sortit par la petite porte,
Hélas! ce fut pour son malheur.

A peine était-il sur le seuil,
Qu'ils plantèrent leurs épées dans son corps :
Pourtant, il s'avança au milieu d'eux,
Et alla tomber au milieu du cimetière.

— Est-il possible de la part de Dieu
Que ce soit toi, mon cousin qui me tues,
Nous qui sommes les enfants des deux sœurs,
Qui avons été nourris par la même nourrice !

Nous sommes les enfants des deux sœurs,
Leurs cœurs se briseront de douleur!
— Quoique nourris par le même sein,
Nous n'avons pas été mis au monde par la même mère!...
. . . .

Une pauvre femme qui venait
A Ploumilliau, à la grand'messe,
Jeta son manteau pour le couvrir,
Et l'assista jusqu'à la mort.

Le seigneur recteur disait,
En tournant le dos à l'autel :
— Nul ne sortira de cette église,
Ou je le ferai *décrèter*.

Le seigneur vicaire dit
Au seigneur recteur, quand il l'entendit :
— Le trouve bon ou mauvais qui voudra,
Je sortirai de l'église,

Pour lui donner l'absolution,
Puisqu'il ne peut pas attendre l'extrême-onction...
. . . .

IV

Le seigneur De La Lande, disait,
En arrivant à Lanascol :
— Le plus bel arbre qui fût dans le cimetière
A été abattu aujourd'hui !

(1) Cette porte a été murée après ce tragique événement, dit-on dans le pays.

He vamm ann itron a lâras
Da Delande, 'vel m'hen klewas :
— Mar t-eùs lac'het 'nn aotro Penangêr,
'Teùs *pretantet* ur gwall affer !

— Laket d'in dousenn mouchouero,
Iwe un dousenn rochedo ;
Iwe un dousenn rochedo,
Ma 'z inn breman e-mês ar vro.

Ann aotro Delande 'lâre
Euz Lanaskol pa gimiade :
— Adieu d'ac'h holl goajo Kerdu,
Birwikenn n'ho kwelan-me mu !

Kanet gant ur vaoues kos a vourk Plouillo.

Madame sa mère répondit
A De La Lande, quand elle l'entendit :
— Si tu as tué le seigneur de Pénanger,
Tu t'es attiré une mauvaise affaire !

— Mettez-moi une douzaine de mouchoirs,
Ainsi qu'une douzaine de chemises,
Ainsi qu'une douzaine de chemises,
Afin que j'aille à l'instant hors du pays.

Le seigneur De La Lande disait
En faisant ses adieux à Lanascol :
— Adieu à vous bois de Kerdu, (1)
Je ne vous reverrai jamais plus!

Chanté par une vieille femme de Ploumilliau.

(1) Kerdu est une maison noble entre Lanascol et le bourg de Ploumilliau.

GLAOUDINA KABON

Kenta kentel

I

Glaoudinaïg Kabon 'lâre,
Er gêr d'he mamm pa arrue :

— N' oun petra d'ar merc'hed 'm eùs grêt,
Gant ma reont euz ma sellet, (1)

O lâret : — Setu Glaoudina Kabon,
Braoa plac'h iaouank 'zo 'n Léon !

Glaoudina Kabon 'lavare
Er gêr d'he zad pa arrue :

— Un davanjer newe 'm eùs bet,
Kadet Lezveur 'n eûs-han paeet.

— Kaset ho tavanjer d'ar gêr,
Laket-ewez na ve re-ger.

II

Glaoudina Kabon 'vonjoure,
Bars al Lezveur pa arrue :

— Bonjour ha joa holl en ti-man,
Kadet Lezveur pelec'h eman ?

— Et eo, Glaoudina, d'ar jardinn,
Da c'hortos lein da darewi.

. . . .

— Deut ganen, Glaoudina, ma mestres,
Na ewit tanva ar peches ;

Na ewit tanva ar peches,
Klewet am eùs 'z hoc'h dougeres ?

— Mar d-on dougeres, goùd a ouzoc'h,
N'eûs den kiriek d'in nemet hoc'h ;

(1) Locution bretonne difficile à traduire littéralement.

CLAUDINE CABON

Première version

I

Claudine Cabon disait
A sa mère, en arrivant à la maison :

— Je ne sais ce que j'ai fait aux jeunes filles
Pour qu'elles me regardent de la sorte,

En disant : — Voyez Claudine Cabon,
La plus jolie jeune fille qui soit en Léon !

Claudine Cabon disait
A son père, en arrivant à la maison :

— J'ai eu un tablier neuf,
Et c'est le cadet de Lesmeur qui l'a payé.

— Retournez lui votre tablier,
Et prenez garde qu'il ne vous coûte trop cher !

II

Claudine Cabon souhaitait le bonjour,
En arrivant à Lesmeur :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Le cadet de Lesmeur où est-il ?

— Il est allé au jardin, Claudine,
Pour attendre que le dîner soit prêt.

. . . .

— Venez avec moi, Claudine, ma maîtresse,
Pour goûter les pêches ;

Pour goûter les pêches....
J'ai entendu dire que vous êtes enceinte ?

— Si je suis enceinte, vous le savez bien,
Nul autre n'en est cause que vous-même ;

M' eo dre ho touch hag ho karet,
Kadet Lezveur, hen goûd a ret.

— Dalet, Glaoudina, dalet kant skoed,
'Wit hen mezur, pa vezo bet :

Dalet, Glaoudina, kant skoed ouspenn,
Da gaout d'ehan ur vezerenn ;

Da gaout d'ehan ur vezerenn,
Me 'roï' kawel ha tapis-gwenn.

— Ha p'am be daouzek krouadur,
Hi holl diwar ann avantur,

M'ho gwisko holl en satinn-gwenn,
Ho c'haso d'ar skool 'n ur vandenn ;

Ho c'haso d'ar skool 'n ur vandenn,
Hep divezra tamm ma moïenn.

Me 'm eûs tri breur 'n servij 'r roue
Ho defo ho c'honje hep-dale,

Ha neuze 'vinn-me eureujet,
Pe kadet Lezveur vô dibennet.

III

Tric'houec'h Kabon, ur Gabones vad
'Oant 'vont da Leon 'n ur bagad ;

N'oa hini, d'ann neubeuta, 'n hè
N'hen defoa pemp mil skoed leve.

Kadet Lezveur a lavare
Euz prizon Leon, 'n he goanze :

— Laket ur C'habon da rosta,
Kaboned 'walc'h 'zo er vro-ma !

Louis Kabon a lavaras
Da gadet Lezveur, p'hen klewas :

— 'Wit bea hanvet Kaboned,
N' veritomp ket bea rostet ;

'Wit bea Kaboned, n'omp ket ier,
N' veomp ket rostet ouz ar bér.

Kadet Lezveur a lavare,
En prizon Leon, 'n he goanze :

C'est pour vous avoir touché et aimé,
Cadet de Lesmeur, vous le savez bien.

— Tenez, Claudine, prenez cent écus,
Pour le nourrir, quand il sera né :

Tenez, Claudine, prenez cent écus de plus,
Pour lui avoir une lisière ;

Pour lui avoir une lisière;
Je donnerai un berceau et un tapis blanc.

— Et quand j'aurais douze enfants,
Tous à l'aventure, (enfants naturels),

Je les habillerais tous de satin blanc,
Et les enverrais à l'école en groupe ;

Et les enverrais à l'école en groupe,
Sans diminuer en rien mon bien.

J'ai trois frères au service du roi,
Et ils auront leur congé sans tarder;

Et alors je serai épousée,
Ou le Cadet de Lesmeur sera décapité.

III

Dix-huit Cabon et une bonne Cabonne
Ils étaient allant à Léon (St-Pol de) en une bande ;

Il n'y en avait aucun qui, pour le moins,
N'eût cinq mille écus de rente.

Le Cadet de Lesmeur disait,
Assis dans la prison de Léon :

— Faites rôtir un Cabon,
Assez de Cabons sont dans ce pays !

Louis Cabon répondit
Au cadet de Lesmeur, quand il l'entendit :

— Bien que nous soyons nommés Cabon,
Nous ne méritons pas d'être rôtis ;

Bien que Cabon, nous ne sommes pas des poules,
Et nous ne serons pas rôtis à la broche.

Le cadet de Lesmeur disait,
Assis dans la prison de Léon :

— Ma vijenn lec'h a desirjenn,
Na è ket aman a vijenn ;

En kêr Leon, war ar ru vraz,
O tiskouri gant ma mestraz ;

Tiskouri gant Glaoudina Kabon,
Braoa merc'h iaouank 'zo 'n Leon !

Kanet gant Mari HULO
mates, Plouaret. — 1851

Si j'étais où je voudrais être,
Ce n'est pas ici que je serais ;

Je serais dans la ville de Léon, dans la grande rue,
A discourir avec ma maîtresse ;

A discourir avec Claudine Cabon,
La plus jolie jeune fille qui soit en Léon.

Chanté par Marie HULO,
servante, Plouaret. — 1851.

GLAOUDINA KABON

HA KADET LEZVEUR

EIL KENTEL

I

Glaoudina Kabon a lâre,
Gant ar vinz d'ann nec'h pa bigne :
— Petra ganin 'zo c'hoarvezet,
Ma c'horf-balen na brenfe ket ?

Ma c'horf-balen na brenfe ket,
Me garie hen gwelet dewet !
Me garie hen gwelet dewet,
Ha me ken mistr vel pa oa grêt !

Glaoudinaïg a lavare,
Lâre d'he mamm, un dez a oe :
— Un davanjer newez 'm eûs bet,
Kadet Lezveur 'n eûs-han prenet.

— Kaset ho tavanjer d'ar gêr,
Tolet-ewez na ve re-ger !
Me 'm bô d'hech davanjerou-fleur,
Kaeroc'h 'wit re kadet Lezveur.

II

Glaoudinaïg a lavare
'N ti kadet Lezveur p'arrue :
— Dalet, aotro ho tanvanjer,
Me 'zo deut d'hen digas d'ar gêr.

— Glaoudina Kabon, ma mestres.
Deut ganin da danva peches ;
Deut ganin da danva peches,
Klewet am eûs oc'h dougeres ;

Mar d'oc'h dougeres, ansaovet,
D'am c'hloarek iaouank tamalet.
— Mar d'on dougeres, eo ouzoc'h,
Na eûs den kiriek nemet hoc'h.

CLAUDINE CABON

ET LE CADET DE LEZVEUR

Seconde version

I

Claudine Cabon disait,
En montant son escalier:
— Que m'est-il donc arrivé ?
Mon corset ne lace plus !

Mon corset ne lace plus,
Je voudrais le voir dans le feu !
Je voudrais le voir dans le feu,
Et être aussi mince que quand il fut fait !

Claudine Cabon disait,
Disait un jour à sa mère :
— J'ai eu un tablier neuf,
Et c'est le cadet de Lezveur qui l'a payé.

— Retournez-lui le tablier,
Et prenez garde qu'il ne vous coûte trop cher !
Je vous achèterai des tabliers à fleurs,
Plus beaux que ceux du cadet de Lezveur.

II

Claudine Cabon disait,
En arrivant chez le cadet de Lezveur :
— Reprenez, Monseigneur, votre tablier,
Je suis venue vous le rapporter.

— Claudine Cabon, ma maîtresse,
Venez avec moi goûter les pêches ;
Venez avec moi goûter les pêches,
On m'a dit que vous êtes enceinte.

Si vous êtes enceinte, avouez-le,
Et jetez-en la faute sur mon jeune clerc.
— Si je suis enceinte, c'est de vous,
Nul autre n'en est cause que vous-même,

— Dalet, Glaoudinaïg, kant skoed,
D' vezur ho pugel, pa vô bet ;
Setu aze daou skoed ouspenn,
Na ewit kaout ur vezerenn.

— Hag am be daouzek krouadur,
Hag holl diwar ann avantur,
Me 'm bô d'hê abit satinn-gwenn,
Ho c'haso d'ar skool 'n ur vandenn.

Me 'm eùs seis breur 'n servij 'r roue,
Hag ho dô prestig ho c'honje ;
Neuze vô Glaoudina eureujet,
Pe kadet Lezveur dibennet !

Kadet Lezveur a lavare
D'he vamm, er gêr pa arrue :
— Ma lest d' gomer Glaoudina Kabon,
'Wit n' vinn ket kaset d'ar prizon.

— N' eùs ket Kaboned er vro-ma,
Ma mab, ho lemfe al lec'h-ma !
N'oa ket he gir peurlavaret,
Oa leun ar pors a sarjanted.

III

Tric'houec'h Kabon, euz ar re vad,
'Zo êt da Roazon 'n ur bagad,
Ha na oa hini anezhe
Na oa mil skoed euz he goste.

Kadet Lezveur a lavare
En prizon Roazon, 'n he goanze :
— Laket Kaboned da rosta,
A-walc'h anezhe 'zo 'r vro-ma !

Hag ar C'haboned a lâre
'Vel ma klewjont, eno, neuze :
— 'Wit bea hon hano Kaboned, (1)
N'eo ket nin a vezo rostet.

Kadet Lezveur a lavare
Da dud ar justis, un dez oe :
— Leusket kadet Lezveur mês ar prizon,
D' vont d'eureuji Glaoudina Kabon !

Kanet gant Mari CLEC'H, koaderes
Loguivi Plougras, — Mis Du 1863.

(1) Dans toute la pièce, on joue sur le mot KABON, qui signifie : Chapon.

— Tenez Claudine, prenez cent écus
Pour nourrir votre enfant, quand il sera né :
Voilà encore deux écus de plus,
Pour avoir des lisières.

— Et quand j'aurais douze enfants,
Tous à l'aventure, (sans pères légitimes),
Je leur aurais des habits de satin blanc,
Et les enverrais à l'école en bande.

J'ai sept frères au service du roi,
Et bientôt ils auront leur congé ;
Alors Claudiue Cabon sera épousée,
Ou le cadet de Lezveur sera décapité.

Le cadet de Lezveur disait
A sa mère, en arrivant à la maison :
— Laissez-moi épouser Claudine Cabon,
Pour que je ne sois pas conduit en prison.

— Il n'y a pas de Cabon dans le pays,
Mon fils, qui puisse vous arracher d'ici !
Elle n'avait pas fini de parler,
Que la cour était pleine de sergents.

III

Dix-huit Cabon et des bons,
Sont allés à Rennes en une bande ;
Et il n'était aucun parmi eux
Qui n'eût mille écus à son côté.

Le cadet de Lezveur disait,
Assis dans la prison de Rennes :
— Faites rôtir les Cabon,
Il y en a assez dans le pays !

Et les Cabon disaient,
En l'entendant, là, sur le champ :
— Bien que notre nom soit Cabon,
Ce n'est pas nous qui serons rôtis !

Le cadet de Lezveur disait,
Un jour, aux gens de la justice :
— Faites sortir le cadet de Lezveur de sa prison,
Pour aller épouser Claudine Cabon ! (1)

Chanté par Marie CLEC'H, bûcheronne
Loguivy Plougras, — Novembre 1863

(1) M. Pol de Courcy me fait connaître qu'il y a dans la commune de Saint-Pol-de-Léon une ferme du
om de Lesveur, et qu'il existe encore des Cabon dans le pays.

ANN AOTRO KOADRIOU

HA JANNEDIG RIOU

I

Ann aotro Koadriou hen eûs grêt
'R pez na raje aotro a-bed

'N eûs diwisket he abit-aour,
Gwisket un abit lienn paour ;

Gwisket un abit lienn leoienn,
'Wit mont da di he vererriennn ;

'Wit mont da di he vererrienn,
D' c'hoûd ha hi oa mad d'ar baourienn.

Kenta ti ma 'z eo antreet,
Un tamm bara 'n eûs goulennet.

Roët d'ehan bara louedet,
Roët d'ar c'hi, n'hen debrje ket.

Ac'hane neuze hec'h eo êt
D' di Riou goz, da Bedernek ;

D' di Riou goz, da Bedernek,
Ha goulenn loja hen eûs grêt ;

En kraou ar saoud pe ar c'hezek,
Pe c'hoaz war gornig ann oaled ;

Pe c'hoaz war gornig oaled,
P'autramant gant ho merc'h Jannet.

Riou goz, pa hen eûs klewet,
Da bilad 'nn aotro 'zo komanset.

Jannedig Riou a lâre
D'he zadig paour, hag en noz-se :

— Ma zadig paour, c'hui zo manket,
Aotro Koadriou 'c'h eûs pilet.

— Ha perag 'ta na rajenn ket,
Komzo insolant 'n eûs lâret ?

Komzo insolant 'n eûs lâret,
Goull' mont da vèdoc'h da gousket !

LE SEIGNEUR DU BOISRIOU
ET JEANNE RIOU

I.

Le seigneur du Boisriou a fait
Ce que nul autre seigneur n'eut fait ;

Il a mis bas son habit doré,
Et revêtu un habit de toile pauvre (commune) ;

Il a revêtu un habit de grosse toile,
Pour aller à la maison de ses fermiers ;

Pour aller à la maison de ses fermiers,
Afin de voir s'ils étaient bons pour les pauvres.

Dans la première maison où il est entré,
Il a demandé un morceau de pain.

On lui a donné du pain moisi,
Si on l'eût donné à un chien, il ne l'eût pas mangé.

Alors, de là il est allé
A la maison du vieux Riou, à Pédernec ;

A la maison du vieux Riou, à Pédernec,
Et il a demandé à loger ;

Dans l'étable aux vaches, ou dans l'écurie,
Ou encore sur le coin de la pierre de leur foyer ;

Ou encore sur le coin de la pierre de leur foyer,
Ou bien avec leur fille Jeanne.

Quand le vieux Riou entendit (cela),
Il commença à battre le seigneur.

Jeanne Riou disait
A son pauvre cher père, cette nuit-là :

— Mou pauvre cher père, vous avez manqué,
Vous avez battu le seigneur du Boisriou !

— Et pourquoi donc ne le ferais-je pas ?
Il a prononcé des paroles insolentes ;

Il a prononcé des paroles insolentes,
Demandé à aller coucher avec vous !

Met kê warlec'h, ha lâr d'ehan,
C'houlennan iskus digant-han ;

Iskus da dad, iskus da vamm,
Iwe da iskus da hunan.

— 'Wit henoz, ma zad, na inn ket,
Rag ann aotro 'zo koleret ;

Met warc'hoas beure, beure-mad,
Me iel' d' Goadriou, war ma zroad.

II

Jannedig Riou 'vonjoure,
En Koadriou pa arrue :

— Demad d'ac'h, aotro Koadriou,
Me 'zo deut da c'houl' iskuzou ;

Iskus ma zad, iskus ma mamm,
Iwe ma hini ma hunan.

— Jannet Riou, m'hoc'h eureujo,
P' vefet bet ter noz en Koadriou,

Hag o kousket gant ann aotro ;
Dre ma brasa le, m'hoc'h eureujo.

Jannedig Riou a lâre,
Ann dervet noz pa achue :

— Aotro Doue, petra lârinn
D'am zad, er gêr pa arruinn ?

Disenoret ma breur bêlek,
Kollet fortun ma c'hoerezed !

P'antreinn, ar zul, en ilis,
Me 'vô diskouezet gant ar bis.

Ma lâro ann eil d'egile :
— Sell serc'h 'nn aotro Koadriou aze !

— Tawet, Jannedig, n'oelet ket,
Me hoc'h eureujo pa garfet.

Bars ann traon na pa ziskenfet,
Mewel ha mates 'c'houlenfet ;

Mewel, mates d'ho serviji,
Ha vefet ann itron en ti.

Mais vas après lui et dis-lui
Que je lui demande excuse ;

(Demande) excuse pour ton père et ta mère,
Et demande aussi pour toi-même.

— Pour ce soir, mon père, je n'irai pas,
Car le seigneur est en colère ;

'Mais demain matin, de bon matin,
J'irai au Boisriou, mon père.

II

Jeanne Riou souhaitait le bonjour,
En arrivant au Boisriou :

— Bonjour à vous, seigneur Du Boisriou,
Je viens faire des excuses ;

Les excuses de mon père, celles de ma mère,
Et aussi les miennes.

— Jeanne Riou, je vous épouserai,
Quand vous aurez passé trois nuits au Boisriou,

Et couché avec le seigneur ;
J'en fais serment, je vous épouserai.

Jeanne Riou disait,
Quand la troisième nuit finissait :

— Seigneur Dieu, que dirai-je
A mon père. quand j'arriverai à la maison ?

J'ai déshonoré mon frère prêtre,
Et perdu la fortune (le sort) de mes sœurs !

Quand j'entrerai, le dimanche, dans l'église,
Je serai montrée au doigt,

Et l'on se dira l'un à l'autre :
— Voilà la concubine du seigneur Du Boisriou !

— Taisez-vous, Jeanne, ne pleurez pas,
Je vous épouserai, quand vous voudrez.

Lorsque vous descendrez,
Vous demanderez valet et servante ;

Valet et servante pour vous servir,
Et vous serez la dame de la maison.

Jannedig Riou a lâre,
Traon gant ar vinz pa ziskenne :

— Mewel ha mates d'am servija,
Mar ben-me itron ann ti-ma !

C'hoar ann aotro a lavaras
Da Jannet Riou, p'hi c'hlewas :

— Itron ama na vefet ket,
Serc'h d'ann aotro, na lâran ket ;

Un dimezell a Lezobré,
'Vo itron ama dre c'hraz Doue !

Jannedig Riou a lâre,
Krec'h, d'ann aotro, pa arrue :

— Aotro Doue, petra 'lârinn,
Ebars ar gêr pa arruinn ?

— Tawet, Jannet, na oelet ket,
Me hoc'h eureujo pa garfet ;

M'hoc'h eureujo d'am palefrenier,
P'autramant da vab ma merer.

— N'eo ket 'wit ma roï d'ho palefrenier,
Kenneubeud da vab ho merer ;

Kenneubeud da vab ho merer,
Am eùs abuzet ma amzer !

III

Jannedig Riou a lâre
War chausal 'r stank pa arrue :

— Aotro Doue, petra a rinn ?
Mar an d'ar gêr, pilet a vinn ;

Mar an d'ar gêr, pilet a vinn,
Mar an er stank, beuet a vinn.

N'oa ket he gir peurlavaret,
War he fenn er stank eo em dolet.

IV

Ar palefrenier a lâre
Er gêr, d'ann aotro, p'arrue :

Jeanne Riou disait,
En descendant l'escalier :

— Valet et servante pour me servir,
Si je suis la Dame de cette maison !

La sœur du seigneur répondit
A Jeanne Riou, quand elle entendit :

— Dame ici vous ne serez point,
La concubine du Seigneur je ne dis pas ;

Une demoiselle Des Aubrays
Sera la Dame ici, grâce à Dieu !

Jeanne Riou disait
Au Seigneur, en arrivant en haut (dans sa chambre) :

— Seigneur Dieu, que dirai-je,
Quand j'arriverai à la maison !

— Taisez-vous, Jeanne, ne pleurez pas,
Je vous marierai quand vous voudrez ;

Je vous marierai à mon palefrenier,
Ou bien au fils de mon fermier.

— Ce n'est pas pour que vous me donniez à votre palefrenier,
Ni davantage au fils de votre fermier ;

Ni d'avantage au fils de votre fermier,
Que j'ai perdu mon temps !

III

Jeanne Riou disait
En arrivant sur la chaussée de l'étang :

— Seigneur Dieu, que ferai-je ?
Si je vais à la maison, je serai battue ;

Si je vais à la maison, je serai battue,
Si j'entre dans l'étang, je serai noyée.

A peine avait-elle fini de parler,
Qu'elle se jeta, la tête la première, dans l'étang.

IV

Le palefrenier disait
Au seigneur, en arrivant à la maison :

— Aotro Doue ! ma mestrig koant,
Braoa plac'h iaouank 'zo er stank !

Met he botaou hag he lêrou,
Henvel int euz re Jannet Riou !

— Mar 'ma Jannet Riou er stank,
Me 'm eùs war he bis un diamant ;

Me 'm eûs war he bis un diamant,
'Oa koustet d'in seis livr ha kant.

Mar eo Jannet Riou beuet,
Ar glaz-braz d'ezhi 'vô sonet ;

Ar glaz-braz d'ezhi 'vô sonet,
'Vel pa vije marw ma fried ;

'Vel pa vije marw ma fried,
Ma vije bewet, 'vije bet !

Kanet gant Jannet AR GALL,
mates en Kerarborn, Plouaret — 1849

— Seigneur Dieu, mon gentil maître,
La belle jeune fille qui est dans l'étang !

Sa chaussure et ses bas
Ressemblent à ceux de Jeanne Riou !

— Si Jeanne Riou est dans l'étang,
J'ai à son doigt un diamant ;

J'ai à son doigt un diamant
Qui m'a coûté cent et sept livres ;

Si Jeanne Riou s'est noyée,
On lui sonnera le grand glas ;

On lui sonnera le grand glas,
Comme si elle était morte ma femme ;

Comme si elle était morte ma femme,
Si elle avait vécu, elle le serait devenue. (1)

Chanté par Jeanne LE GALL,
servante à Keranborgne, Plouaret — 1849.

(1) Comme on le verra par la pièce qui suit, cette ballade a été appliquée à deux personnages différents, un Boisriou, et un marquis du Cludon. Peut-être l'analogie de deux aventures attribuées à ces personnages en est-elle la cause, et le second poëte aura trouvé commode de s'approprier une œuvre déjà populaire, en changeant les noms propres, et en y introduisant quelques modifications de détail. Cela n'est pas rare, du reste, dans la poésie populaire.

MARKIS AR C'HLEAND

HA JANNET RIOU

I

Markis ar C'hleand hen eùs grêt
'R pez n' raje mab ozac'h mad 'bed.

Un abit paour hen eùs gwisket,
'Wit mont er bloaz-man d' glask he voed.

Kenta aluzenn 'c'houlennas,
'Oa en ti an-nep hen ganas;

— Bonjour ha joa bars ann ti-man,
Un tieges mad 'zo aman ;

Un tièges mad 'zo aman,
Roët 've 'n aluzenn en-han ?

Hervez ann tres euz ho tillad,
'C'h eùs maget un aotro bennag.

— Markis ar C'hleand 'm eùs maget,
Met me garje n'am bije ket;

Met me garje n'am bije ket,
Karout 'ra 'r gwinn hag ar merc'hed ;

Karout 'ra 'r merc'hed hag ar gwinn,
A denn, peurvuia, da wall-finn ;

Ha tech ann dud-jentil bepred
Eo karout ar gwinn, ar merc'hed.

Aluzenn d'ehan 'zo roët,
Ha mês ann ti eo sortiet ;

E-mês ann ti eo sortiet,
Da di Rio goz hec'h eo êt.

— Bonjour ha joa bars ann ti-man,
Lojet a ve ar paour en-han ?

Un tieges mad 'zo aman,
Lojet a ve ar paour en-han ?

LE MARQUIS DU CLUDON

ET JEANNE RIOU

I.

Le marquis du Cludon a fait
Ce que n'eût fait le fils d'aucun bon chef de maison.

Il a revêtu un habit de pauvre,
Pour aller, cette année, chercher son pain.

La première aumône qu'il demanda,
Ce fut chez celle qui le mit au monde :

— Bonjour et joie dans cette maison,
Il y a un bon ménage ici ;

Il y a un bon ménage ici,
Y donne-t-on l'aumône ?

A voir vos vêtements,
Vous avez élevé quelque Seigneur!

— Oui. j'ai élevé le marquis du Cludon,
Mais je voudrais ne l'avoir pas fait ;

Mais je voudrais ne l'avoir pas fait,
Il aime le vin et les filles ;

Il aime les filles et le vin,
Ce qui conduit ordinairement à une mauvaise fin ;

Et le défaut des gentilshommes toujours
Est d'aimer le vin et les filles.

On lui donne l'aumône,
Et il sort de la maison ;

Il sort de la maison
Et se rend chez le vieux Rio.

— Bonjour et joie dans cette maison,
Il y a ici un bon ménage ;

Il y a ici un bon ménage,
Y loge-t-on le pauvre ?

En kraou ho saoud pe ho kezek,
Pe war ur c'horn euz hoc'h oaled,

Pe gant ar goanta ho merc'hed,
Ho merc'h Jannedig, mar karet ?

Na Rio goz, 'vel ma klewas,
Ur fasad d'ehan a roas.

E-mês ann ti e sortias,
He abit paour a diwiskas ;

Unan satinn-glaz a lakas,
Jannedig Rio hen gwelas.

— Leall ma zad, c'hui 'zo manket,
Markis ar C'hleand 'c'h eùs skoët !

— Kers war he lerc'h ha dizro-han,
Ha goulenn pardon digant-han ;

Hag ewit da vamm ha da dad,
Dre ma oa chanjet he dillad.

— Markis ar C'hleand, distroët
Ma zad, ma mamm a iskusfet ;

Iskuzet ma mamm ha ma zad,
Dre m'ho poa chanjet ho tillad .

— Hoc'h iskus, Jannedig, 'zo grêt,
Hini ho tad na vezo ket ;

Hini ho tad na vezo ket,
Ken veet bet ganen 'r valanek.

Pa veet arru er C'hleunio,
Jannet Rio, m'hoc'h iskuzo. (1)

II

Jannedig Rio a lâre,
Bars ar C'hleand pa arrue :

— Roït d'in skabell d'azea,
Mar ven-me markizes ama.

Ar vates vihan d-eùs lâret,
Kerkent ha ma d-eùs hi klewet :

(1) Ces deux vers ont tout l'air d'une variante des deux précédents.

Dans votre étable à vaches ou dans votre écurie,
Ou sur le coin de la pierre de votre foyer ;

Ou avec la plus jolie de vos filles,
Votre fille Jeanne, si vous voulez ?

Quand le vieux Riou l'entendit,
Il lui donna un soufflet.

Il sortit de la maison
Et ôta son habit de mendiant ;

Il en mit un de satin bleu,
Mais Jeanne Riou le vit (faire) :

— Ah ! mon père, vous avez manqué,
Vous avez frappé le marquis du Cludon !

— Cours après lui et calme-le,
Et demande-lui pardon ;

(Demande) pour ta mère et ton père,
Parce qu'il avait changé d'habits.

— Marquis du Cludon, retournez,
Afin que vous excusiez mon père et ma mère ;

Excusez mon père et ma mère,
Parce que vous aviez changé d'habits.

— Votre excuse, Jeanne, est acceptée,
Celle de votre père ne le sera pas ;

Celle de votre père ne le sera pas,
Jusqu'à ce que vous ayez été avec moi dans la genêtaie :

Quand vous serez arrivée au *Cleuziou*, (1)
Jeanne Riou, je vous excuserai.

II

Jeanne Riou disait,
En arrivant au Cludon :

— Donnez-moi escabeau ponr m'asseoir,
Si je dois être marquise ici.

La petite servante a répondu,
Aussitôt qu'elle a entendu :

(1) « Ar C'hleuniou » — même nom que « Cludon, » ce dernier étant composé de « Klouz » fossé, et en « don ou doun, » profond. « Ar C'hleand » est une altération du même mot.

— Markizes ama n' vefet ket,
Met da c'hortos gwell' da donet !

Jannet Rio, 'vel ma klewas,
Da vord ann dour mont a reas :

— Gwerc'hes Vari, lavaret d'inn
Pe me 'c'h a en dour, pe na inn ?

Mar an en dour, a vin beuet,
Mar chomman er-mês, 'vo lâret :

— Sell aze ur plac'h 'oa laeret,
Gant markis ar C'hleand 'oa êt !

Euz he gwall-êl a d-eûs sentet,
Euz he hini mad na d-eûs ket ;

Euz he hini mad na d-eùs ket,
Et eo en dour, hag 'eo beuet !

III

Markis 'r C'hleand hag he bajig
Dremenas 'nn dour-ze abredig.

Ar paj-bihan a lavare
Dâ varkis 'r C'hleand, en de-se :

— 'N han' Doue, sellet, mestrig paour,
Braoa femmelenn 'zo en dour !

Sellet euz he botou, he lêro,
Henvel euz re Jannet Rio !

— Mar 'ma Jannet Rio er stank,
Me 'm eùs war he bis un diamant ;

Me 'm eùs war he bis un diamant,
A gouste d'in ur skoed ha kant.

Markis ar C'hleand a lâre,
O kregi 'n he dorn euz ann dour-ze :

— Jannedig Rio, d'in lâret,
Petra 'zo kiriek m'hoc'h em veuet ?

— N'eo ar gouarneres milliget
'Zo kiriek ma 'z on em veuet.

Pa c'houlennis skabell, d'azea,
Mar ven markizes en ti-ma ;

— Marquise ici vous ne serez point,
Si ce n'est en attendant mieux !...

Quand Jeanne Riou entendit (cela),
Elle se rendit au bord de l'ean :

— Vierge Marie, dites-moi,
Irai-je dans l'eau, ou n'y irai-je point ?

Si je vais dans l'eau, je serai noyée,
Si je reste dehors, on dira :

— Voilà une fille qui a été enlevée !
Elle était allée avec le marquis du Cludon.

Elle a obéi à son mauvais ange,
Et n'a pas (obéi) à son bon ange ;

Elle n'a pas obéi à son bon ange,
Elle est entrée dans l'eau, et s'est noyée !

III

Le marquis du Cludon et son petit page
Passèrent près de cette eau, de bon matin.

Le petit page disait
Au marqnis du Cludon, ce jour-là :

— Au nom de Dieu, voyez, mon pauvre maître,
La belle femme qui est dans l'eau !

Voyez sa chaussure et ses bas,
Qui ressemblent à ceux de Jeanne Riou !

— Si c'est Jeanne Riou qui est dans l'étang,
J'ai à son doigt un diamant ;

J'ai à son doigt un diamant,
qui m'a coûté cent et un écus.

Le marquis du Cludon disait
En prenant sa main et la retirant de l'eau :

— Jeanne Riou, dites-moi,
Pourquoi vous êtes-vous noyée ?

— C'est la gouvernante maudite
Qui est la cause que je me suis noyée :

Quand je lui demandai un escabeau, pour m'asseoir,
Si je dois être marquise dans cette maison,

Hi deveûs d'in-me respontet :
— Markizes ama n' veet ket ;

Markizes ama n' veet ket,
Met da c'hortos gwell' da donet.

— E-mês ann dour 'vezo tennet,
Er c'hœur uc'hellan interret,

'Vel pa vije bet ma fried,
Mar dije bewet, 'vije bet ! (1)

Dastumet en Plougouver.

(1) Comme on le voit, dans cette version, le poëte suppose que Jeanne Riou aurait encore par-
lé après sa mort, pour faire connaître la raison qui l'avait portée à se donner la mort.

Elle me répondit :
Marquise ici vous ne serez point ;

Marquise ici vous ne serez point
Si ce n'est en attendant mieux.

— Elle sera retirée de l'eau,
Et enterrée au haut du chœur,

Comme si elle avait été ma temme ;
Si elle avait vécu, elle l'aurait été ! (1)

Recueilli à Plougonver.

(1) Ce gwerz n'est qu'une version du précèdent, avec changement du nom du héros. Il est difficile de savoir si l'enlèvement qui en fait le sujet doit être attribué à un seigneur du Cludon, ou du Boisriou. Le château du Cludon, en breton « Ar C'hleunion » et par corruption « Ar C'hleand, » était situé dans la commune de Plougonver (arrondissement de Guingamp), où l'on en voit encore les ruines. Il appartenait à la famille de Kergorlai. La famille du Boisriou existe encore en Bretagne. Il y a plusieurs maisons nobles de ce nom, mais je n'en connais pas en Pédernec. Le château du Boisriou, dans la commune de Trévou-Tréguignec, canton de Perros-Guirec, est encore habité par une famille de ce nom.

AR BARON BIHAN

I

Ar baron bihan 'vonjoure,
Er Pont-newez pa arrue : (bis)

— Bonjour ha joa holl en ti-ma,
Ar vates vihan pelec'h 'ma ? (bis)

— Eman duhont bars ar jardinn,
O tibab kaol ha louzou finn ; (bis)

O tibab kaol ha louzoio
Hec'h a d'ober ar soubenno. (bis)

— Pajig, pajig, ma faj bihan,
Kê d' lâret d'ar vates vihan (bis).

Donet d'ar gèr, ha dont buhan,
Da gomz gant ar baron bihan. (bis)

— Mates vihan, poania a ret ;
Dibab saladenn eo a ret ? (bis)

— Dibab saladenn na ran ket,
Dibab ar c'hoal, al louzou finn ; (bis)

Dibab ar c'haol, al louzoio
Hec'h a da ober soubenno. (bis)

— Lâret 'zo d'ac'h, mates vihan,
Donet d'ar gêr, ha dont buhan ; (bis)

Donet d'ar gêr, ha dont buhan,
Da gomz gant ar baron bihan.

— Lâret d'ar baron, lâret d'ehan,
N'am eùs netra d'ober gant-han. (bis)

— Lâres-te d'in-me, paj bihan,
A d-eûs lâret 'r vates vihan ? (bis)

— 'R vates vihan 'zo fur ha koant,
Met un tammig 'eo arrogant ; (bis)

Lâret e d-eùs d'in lâret d'ac'h
N' defoa netra d'ober ganac'h. (bis)

LE PETIT BARON

I

Le petit baron souhaitait le bonjour,
En arrivant au Pont-Neuf :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
La petite servante où est-elle ?

— Elle est là-bas dans le jardin,
A choisir des choux et des herbes fines ;

A choisir des choux et des herbes
Qui servent à faire la soupe.

— Petit page, petit page, mon petit page,
Va dire à la petite servante

De venir à la maison, et de venir vite,
Afin de parler au petit baron.

— Petite servante, vous vous donnez de la peine ;
Est-ce choisir de la salade que vous faites ?

— Je ne choisis pas de la salade,
Mais des choux et des herbes fines ;

Je choisis les choux et les herbes
Qui servent à faire la soupe.

— On vous dit, petite servante,
De venir à la maison, et de venir vite ;

De venir à la maison, et de venir vite,
Afin de parler au petit baron.

— Dites au petit baron, dites-lui,
Que je n'ai pas affaire à lui.

— Dites-moi, mon petit page,
Ce que vous a répondu la petite servante ?

— La petite servante est sage et jolie,
Mais elle esl un peu arrogante ;

Elle m'a dit de vous répondre
Qu'elle n'avait pas affaire à vous.

— Na grêt-c'hui d'in-me, hostizes,
Kousket un noz gant ho mates ; (bis)

Me 'roï' d'ac'h pemp kant skoed arc'hant-gwenn
Ha kement-all en aour melenn ;

Ha kement-all en aour melenn,
D'ar vates vihan, he goulenn. (bis)

— Mates vihan, mates vihan,
Deut-c'hui d'ar gêr, ha deut buhan ; (bis)

Deut-c'hui d'ar gêr, ha deut buhan,
Da avan d'ar baron he goan ; (bis)

Ha d'ober d'ehan he wele,
Ewit hen disober goude. (bis)

Me 'c'h a d'am gwele, ha me klanv,
C'hui 'roï' d'ar baron da goania ; (bis)

Pa gasfet ar meuz diwezan,
Pô ur presant kaer digant-han. (bis)

— Salv-ho-kraz, 'mezhi, ma mestres,
P'oc'h bet em andret traitoures ; (bis)

Me 'c'h a d' wiska ma boutou skanv,
'Wit reï d'ar baron da goanian. (bis)

II

P'oa 'r meuz diweza servijet,
Da glask lojeis hi a zo êt : (bis)

Da glask lojeis hi a zo êt,
Da di he faeron hec'h eo êt ; (bis)

— Ma faeron, digorret ho tor,
Ho fillores 'zo 'c'houl digor ; (bis)

Gwell' eo ganen koll ma buhe
'Wit koll ma enor 'r Pont-newe ! (bis)

Kanet gant Jannet AR GALL
Plouaret — 1849.

— Faites-moi, hotesse,
Coucher une nuit avec votre servante ;

Je vous donnerai cinq cents écus en argent blanc,
Et autant en or jaune ;

Et autant en or jaune,
Et à la petite servante, ce qu'elle demandera.

— Petite servante, ma petite servante,
Venez à la maison, et venez vite ;

Venez à la maison et venez vite,
Pour préparer à souper au baron;

Et pour lui faire son lit,
Et le défaire après :

Je vais dans mon lit, je suis malade,
Vous préparez à souper au baron ;

Quand vous lui porterez le dernier mets,
Vous recevrez de lui un beau présent.

— Sauf votre grâce, dit-elle ma maîtresse,
Puisque vous avez été traîtresse à mon endroit,

Je vais mettre mes souliers légers,
Pour servir à souper au baron.

II

Quand elle eut servi le dernier mets,
Elle alla chercher logement (ailleurs) ;

Elle alla chercher logement,
Et elle se rendit dans la maison de son parrain.

— Mon parrain, ouvrez votre porte,
C'est votre filleule qui demande qu'on lui ouvre ;

J'aime mieux perdre la vie
Que perdre mon honneur au Pont-Neuf !

Chanté par Jeanne LE GALL,
Plouaret — 1849.

AR C'HOMBLAD IAOUANK

I

Me 'wel arru 'r c'homblad iaouank,
En he dreid ur boutou lignant ;

En he dreid ur boutou lignant,
War he vantel c'houec'h renk pasamant ;

War he vantel c'houec'h renk pasamant,
Tri 'zo en aour, tri en arc'hant.

Ar c'homblad iaouank 'vonjoure
War bave Linan (1) pa ziskenne.

— Demad ha joa holl er gêr-man,
Ar prizon braz pelec'h eman ?

Ar prizon braz pelec'h eman,
Ma 'z aï' 'r c'homblad iaouank en-han ?

Ar jeolieres a lâras
D'ar c'homblad iaouank, p'hen klewas :

— N'hoc'h eûs ezomm da ober goap,
Me 'gavo prizon d'ho lakâd ;

Me ho lakaï' er bassefos,
Lec'h na welfet na de na noz.

— Na mar an-me er bassefos,
Me renko kaout ur gwele-klos ;

Me renko kaout ur gwele-klos,
Ur plac'hig koant ganen en noz.

Ar jeolieres a lâras
D'ar c'homblad iaouank, p'hen klewas :

— Me 'glasko 'r plac'h diwar-ar-meas,
Hag a lampo 'n ho kerc'henn eas ;

(1) Peut-être Dinan, — car je ne connais pas de ville ni de bourg en Bretagne qui s'appelle

LE JEUNE COMTE[1]

I

Je vois venir un jeune comte,
Ayant aux pieds des chaussures de.... (2)

Ayant aux pieds des chaussures de....
Et à son manteau six rangs de passementerie ;

A son manteau six rangs de passementerie,
Trois sont d'or, et trois d'argent.

Le jeune comte souhaitait le bonjour,
En descendant sur le pavé de Linan (?) :

— Bonjour et joie a tous dans cette ville,
La grande prison où est-elle ?

La grande prison où est-elle,
Afin que le jeune comte y aille ?

La géolière répondit,
Au jeune comte, quand elle l'entendit :

— Vous n'avez pas besoin de plaisanter,
Je trouverai prison pour vous mettre ;

Je vous mettrai dans la basse-fosse,
Où vous ne verrez ni jour ni nuit.

— Si je vais dans la basse-fosse,
Il faudra que j'aie un lit-clos ;

Il faudra que j'aie un lit-clos,
Et une jolie fille, pour la nuit.

La géolière répondit
Au jeune comte, quand elle entendit :

— Je vous chercherai une fille des champs,
Qui vous sautera facilement au cou ;

(1) Je ne connais pas le mot « ar c'homblad », que m'a donné ma chanteuse ; je le soupçonne d'être quelque altération de « komt » — comte, et je traduis ainsi.

(2) Je ne sais comment traduire l'expression bretonne « bontou lignant, » s'agirait-il de sabots, et « lignant » viendrait-il du mot latin « lignum, » bois ? —

Hag a lampo just 'n ho kerc'henn,
He hano 'zo ar ganabenn.

— Me n' vinn ket krouget gant kerdenn,
Me 'm eûs arc'hant, 'breno seï gwenn;

Me 'm eûs arc'hant, 'breno seï gwenn,
Pa goustfe pemp skoed ar walenn;

Abalamour d'am c'hoar-henan,
'Zo itron vraz bars ar gêr-man:

'Zo itron vraz bars ar gêr-ma,
Lakafe he c'halon da ranna.

II

Ar c'homblad iaouank a lâre,
Dre he botans pa bourmene :

— Tado ha mammo, me ho ped,
Ho pugale a gastifet;

Ho pugale a gastifet,
Rag me, siouas d'in, n'on ket bet.

N'eo balamour da laeronsi,
'Roan dismegans d'am zud ha din ;

Balamour d'ur plac'hig tric'houec'h vloaz,
Vije em c'hoad o keuneuta ;

Me 'c'h ober gant-hi 'vel a garenn,
O planta ma c'hleve en he fenn ;

O planta ma c'hleve en he fenn,
Goude hi flantis er c'hlazenn.....

. . . .

Kanet gan Marc'harit FULU

Qui vous sautera juste au cou,
Et dont le nom est la fille du chanvre !

— Moi, je ne serai pas pendu avec des cordes,
J'ai de l'argent et j'achèterai de la soie blanche ;

J'ai de l'argent et j'achèterai de la soie blanche,
Dùt-il m'en coûter cinq écus l'aune ;

A cause de ma sœur ainée,
Qui est grande dame dans cette ville ;

Qui est grande dame dans cette ville,
Cela lui briserait le cœur.

II

Le jeune comte disait,
En se promenant sur la potence :

— Pères et mères, je vous en prie,
Corrigez vos enfants ;

Corrigez vos enfants,
Car moi je ne l'ai pas été, pour mon malheur !

Ce n'est pas pour un vol
Que je fais le déshonneur des miens et de moi-même :

C'est à cause d'une jeune fille de dix-huit ans,
Qui venait chercher du bois dans ma forêt :

Je disposai d'elle à ma volonté,
Puis, je lui plantai mon épée dans la tête ;

Je lui plantai mon épée dans la tête,
Puis je l'enterrai sous le gazon !....

. . . .

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

GLAOUDINA AR GAC

I

— Glaoudina, d'in-me lavaret,
Ped krouadur hoc'h eùs ganet ?
Me hen asur hag hen promet,
N'ho pô en nep-giz drouk a-bed.

— Me hen asur hag hen promet,
Nemet unan n'am eùs ganet ;
Ewit ur plac'hig seitek vloaz,
Na on ket pell daleet c'hoaz.

— Ma sarjanted, en-hi kroget,
Ha da Vontroulez hi c'haset !
Ouzimp-ni a d-eùs anzavet
Penoz pec'heres hec'h eo bet.

— Salv-ho-kraz, aotro Kernewez,
Da Vontroulez n'am c'hasfet ket ;
Da Vontroulez n'am c'hasfet ket,
Ma c'heront 've disenoret ;

D'ar gêr a Roazon ma c'haset,
Me 'aïo ganac'h pa garfet....
P'arru Glaoudina en Roazon ;
— Da betra 'nn tantad 'zo 'tal ar prizon ?

Da betra 'nn tantad 'zo 'tal ar prizon ?
Pa sellan out-han, 'spont ma c'halon !
— O ann tantad-se, Glaoudina,
'Zo da dewi ur plac'h iaouank ;

'Zo da dewi ur plac'h iaouank,
D-eùs lac'het he mab hep badeziant !
— M'ho dije grêt 'r serjanted er-fad,
Oa 'nn aotro Kernewez en tan gant Glaoudina 'r Gac

CLAUDINE LE GAC

I

— Claudine, dites-moi,
A combien de créatures (enfants) avez-vous donné le jour ?
Je vous le promets et l'assure,
On ne vous fera pas de mal, en aucune façon.

— Je le promets et l'assure,
Je n'ai donné le jour qu'à une seule ;
Pour une jeune fille de dix-sept ans,
Je n'ai pas encore perdu de temps.

— Mes sergents, saisissez-la,
Et la conduisez à Morlaix !
Elle nous a avoué
Qu'elle a été pécheresse.

— Sauf votre grâce, monseigneur du Kernevez,
Vous ne me conduirez pas à Morlaix ;
Vous ne me conduirez pas à Morlaix,
Car mes parents seraient déshonorés ;

Conduisez-moi à la ville de Rennes,
Je vous suivrai quand vous voudrez.....
Quand Claudine arrive à Rennes ;
— Pourquoi ce bûcher qui est auprès de la prison ?

Pourquoi ce bûcher qui est auprès de la prison ?
Quand je le regarde, mon cœur s'effraie !
— Oh ! ce bûcher-là, Claudine,
Est pour brûler une jeune fille ;

Est pour brûler une jeune fille
Qui a tué son fils sans baptême !
— Si les sergents avaient fait leur devoir,
Le seigneur du Kernevez serait dans le feu avec Claudine Le Gac. .(1)

(1) La pièce doit être incomplète.

UL LAC'HERES HE BUGEL

I

Me 'zo merc'h un hostizes a barous Lanmerin, (1)
Am eùs bet er bloaz-man ur bugel, siouas d'in !

Am eùs bet ur bugel, hag am eùs-han lac'het,
Indan jijenn ar groaz am eùs-han bet laket.

Un ijenn, gant he droad, 'n eùs hen disoloët,
Na ioulle ket Doue e kuzjenn ma fec'het.

Balamour ma oann merc'h un tavarnier pinvik,
Me 'oa karet gant ann holl, ha nobl ha pinvidik.

Mouchouero *à la mod*, koefo dantelezet ;
Brema, 'n finn ma buhe, un hinvis rousinet !

Me 'm eùs tapet ma mab, hen laket 'n ur baner,
Laket war goupl ma brec'h, hag êt gant-han en kêr :

— Demad, aotro 'r barner, hag aotro 'l lutanant,
Setu ma bugel ganen, ha ma c'horf ama presant :

Me 'm eùs lac'het ma mab, hen laket 'n ur baner,
Da glewet ma jujamant, hag iwe ma mizer.

Setu ama ma mab, aotro al lutanant,
Grêt justis war ma c'horf, pa 'z on ama presant !....

. . . .

Menec'h ar gouvent c'hlaz ha breudeur Sant Franses,
Ar re-se 'selle pîz, pa oant euz ma c'hoves :

— Kouraj, 'me-z-he, ma merc'h, hag as pe lac'het kant,
Hec'h i d'ar barados brema soudenn vatant ;

Komer fians en Doue hag er Werc'hes Vari,
Hag as pe lac'het kant, d'ar baradoz hec'h i !....

. . . .

Kanet gant Mari-Job KADO,
Plouaret — 1847.

(1) Lanmérin, dans l'arrondissement de Lannion.

L'INFANTICIDE

I

Je suis la fille d'une hôtesse de la paroisse de Lanmérin,
Et j'ai eu, cette année, un enfant, pour mon malheur !

J'ai eu un enfaut, et je l'ai tué ;
Je l'ai mis sous la tige de la croix.

Un bœuf l'a découvert avec son pied ;
Dieu ne voulait pas que mon péché restât caché.

Comme j'étais la fille d'un riche tavernier,
J'étais aimée de tout le monde, les nobles et les riches.

(J'avais) des mouchoirs à la mode, des coiffes à dentelles,
Et à présent, pour finir ma vie, (j'aurai) une chemise soufrée !

J'ai pris mon fils, je l'ai mis dans un panier,
Que j'ai mis sur le pli de mon bras, et je l'ai porté en ville.

— Bonjour, seigneur juge et seigneur lieutenant,
Voici mon enfant, et mon corps aussi :

J'ai tué mon fils et je l'ai mis dans un panier,
(Et je suis venue) entendre mon jugement et ma misère.

Voici mon fils, seigneur lieutenant,
Exercez votre justice sur mon corps, puisque me voici présente !...
. . . .

Les moines du couvent bleu et les frères de Saint-François,
Ceux-là me regardaient de près, pendant qu'ils me confessaient :

— Courage, disaient-ils, ma fille, et quand tu en aurais tué cent,
Tu iras au Paradis, à l'instant même ;

Prends confiance en Dieu et dans la Vierge Marie,
Et quand tu en aurais tué cent, au paradis tu iras !....
. . . . (1)

Chanté par Marie-Josèphe CADO.
Plouaret, — 1847.

(1) La pièce doit être incomplète.

MARGODIG GILLARD

I

Pa is d'ar stank gant ma dillad,
Me na sonjenn nemet en mad ;
Pa dolis ma linsell er stank,
Oa paket en-hi 'n inosant !

Pesketerrienn d-eûs ma gwelet,
Hag a lakas ma c'homerret ;
Hag a lakas ma c'homerret,
Da gas d'ar prizon d'ann Naonet.

II

Ann aotro kapusinn 'lâre,
Er gador-sarmon pa bigne :
— En prizon 'n Naonet me 'zô bet,
Gwalc'h ma c'halon am eùs goelet,

'Welet ur plac'hig tric'houec'h vloaz
Ebars ar prizon o kana
Litaniou 'r Werc'hes Varia,
Hi n' d-eùs ket tri de da vewa !

Merc'hedigo iaouank, m'ho ped
Da vont d'ar prizon d'hi gwelet,
Fourdelizenn ann holl verc'hed,
Mezelour ann itronezed.

Margodig Gillard 'c'houlenne
Digant 'r merc'hed iaouank 'n de-se :
— Merc'hedigo, d'in lavaret
Petra a-newez 'c'h eûs klewet ?

P'oc'h deut d'am gwelet d'ar prizon,
Klewet hoc'h eûs a vinn krouget ?
— Leall, Margodig, n'hon eûs ket
Klewet lâret 'vijeac'h krouget :

'Bars ar sarmon ni a zo bet,
Hag a eo d'imp gourc'hemenet
Donet d'ar prizon d'ho kwelet,
Fourdelizenn ann holl verc'hed :

MARGUERITE GUILLARD

I

Quand j'allai à l'étang avec mes hardes,
Je ne songeais qu'à bien ;
Quand je jetai mon drap de lit dans l'étang,
Un innocent (petit enfant) y était enveloppé !

Des pêcheurs m'ont vue,
Et ils me firent prendre ;
Et ils me firent prendre,
Pour m'envoyer en prison, à Nantes.

II

Le sieur capucin disait,
En montant dans la chaire à prêcher :
— J'ai été à la prison de Nantes,
Et j'ai pleuré à noyer mon cœur,

En voyant une fillette de dix-huit ans
Chantant dans la prison
Les litanies de le Vierge Marie ;
Et elle n'a pas trois jours à vivre !

Jeunes fillettes, je vous prie
D'aller la voir dans sa prison ;
(C'est) la fleur de lys des jeunes filles,
Le miroir des dames.

Marguerite Guillard demandait
Aux jeunes filles, ce jour-là :
— Fillettes, dites-moi,
Qu'avez-vous entendu de nouveau ?

Quand vous êtes venues me voir à la prison,
Avez-vous entendu dire que je serai pendue ?
— Non certainement, Marguerite, nous n'avons pas
Eutendu dire que vous serez pendue.

Nous avons été au sermon,
Et il nous a été recommandé
De venir vous voir dans votre prison,
Vous la fleur de lys des jeunes filles ;

Fourdelizenn ann holl verc'hed,
Melezour ann itronezed.
— Ewit fourdelizenn n'on ket,
Mezelour d'ac'h, na lârann ket.

Merc'hedigo iaouank, m'ho peed
Karante kloarek n'ho pô ket :
Dre ma c'hanenn ma bugale,
Ar c'hloarek 'frike anezhe ;

Mont 'ree war-n-ezhe gant he droad ;
Mill mallos did, kloarek ingrat !
Merc'hed iaouank, mar am c'hredet,
Karante kloarek n'hô po ket !

It d'ann offern, d'ar gousperou,
A dorr kalz a blanedennou :
'Tre 'nn offern hag ar gousperou
Ni gomette hon pec'hejou.

Merc'hed iaouank, em retiret,
Me 'well un' gant ar ru 'tonet ;
Me 'wel unan 'tont gant ar ru,
Wit ma glac'har, me a zo sur.

— Na eo ket me eo ann hini,
Margodig, 'deu d'ho klac'hari ;
Komerret kador, azeet,
Setu ho setans, hi lennet.

N'oa ket he setans digorret-mad,
Ma kouee 'nn dour he daoulagad ;
Ma kouee 'nn dour he daoulagad,
Hag euz he diou-fran 'kouee 'r gwad !

— Margodig d'in-me lavaret
Na ped bugel hoc'h eûs ganet ?
— Ur menig rouz 'zo 'n prad ma zad,
Mar gwife komz, hen goar er-fad.

Me 'm eûs 'dann-han tri inosant,
Hep ole hag hep badeziant ;
Hag un-all 'm eûs er punz duze,
Ha seis livr mein euz he goste ;

Ha c'hoaz sav war-c'horre ann dour,
D' c'houl' digant he dad badeziant ;
D' c'houll' digant he dad badeziant,
Digant he vamm soulajamant !

La fleur de lys de toutes les jeunes filles
Et le miroir des Dames...
— Pour fleur de lys, je ne le suis pas,
Miroir (leçon) pour vous, je ne dis pas.

Jeunes fillettes, je vous prie,
Amour de clerc vous n'aurez pas :
A mesure que j'accouchais de mes enfants,
Le clerc les broyait ;

Il marchait dessus avec ses pieds ;
Mille malédictions sur toi, clerc sans cœur !
Jeunes filles, si vous m'en croyez,
Amour de clerc vous n'aurez pas !

Allez à la Messe et aux Vêpres,
Ce qui conjure bien des mauvaises étoiles (sorts) :
Entre la grand'messe et les vêpres
Nous commettions nos péchés.

Jeunes filles, retirez-vous,
Je vois quelqu'un qui vient par la rue ;
Je vois quelqu'un qui vient par la rue,
Pour mon malheur, j'en suis sûre.

— Ce n'est pas moi celui
Qui doit vous désoler, Marguerite ;
Prenez un siége et asseyez-vous,
Voilà votre sentence, lisez-la.

A peine avait-elle lu sa sentence,
que l'eau tombait de ses yeux ;
Que l'eau tombait de ses yeux,
Et de ses narines tombait le sang !

— Marguerite, dites-moi,
Combien d'enfants avez-vous mis au monde ?
— Une petite pierre rousse, qui est dans la prairie de mon [père,]
Si elle pouvait parler, le sait bien.

J'ai sous cette pierre trois innocents,
Sans (avoir reçu) l'huile du baptême ;
Et j'en ai un autre là-bas dans le puits,
Avec sept livre de pierres (attachées) à son côté ;

Et il s'élève encore au-dessus de l'eau,
Pour demander à son père le baptême ;
Pour demander à son père le baptême,
Et à sa mère, soulagement !

Un-all 'm eûs indann ann treuzou,
Un tammig teill en he c'henaou ;
Hag un-all indann ann oaled,
N' oûn penaoz n'oun gant 'n ifern lonket !....

. . . .

Kanet gant Mari-Job KADO,
Plouaret — 1847.

J'en ai un autre sous le seuil (de la porte),
Avec du fumier plein la bouche ;
Et un autre sous (la pierre) du foyer,
Je ne sais comment l'enfer ne m'a pas engloutie ! (1)

Chanté par Marie-Josèphe CADO,
Plouaret — 1847.

(1) Marguerite Guillard dit d'abord qu'elle n'a eu que cinq enfants, dont un seul reste en vie ; d'après cette énumération elle en aurait eu davantage, et les aurait fait périr d'une manière différente de ce qu'elle a déclaré premièrement.

D'ailleurs, cette fin où Marguerite énumère tant d'infanticides, me paraît une interpolation — un souvenir peut-être d'un passage analogue de « Marie Quelen » du premier volume des « Gwerziou, » page 89.

MARI FLOURI

I

Mar plij ganac'h a selaoufet
Ur werz a zo 'newe-savet ;
A zo grêt da Vari Flouri,
Na oa merc'h en ti nemet-hi.

Na oa merc'h en ti nemet-hi,
C'hoaz 'oa re da ober gant-hi.
Mari Flouri a lavare
Er velin-vor pa arrue :

— Meliner, malet ma sac'had,
Rag warc'hoaz a rinkan poac'had,
Dornerrienn ganen leis ma leur,
Bleud na bara n'am eûs nemeur.

Kemenerrienn am eûs iwe,
D'ober d'in un abit-newe ;
D'ober d'in ur gotillonenn
Hag a goust pemp skoed ar walenn.

— Azeet aze 'n ur gadeur,
A-c'hann da diou pe da der heur.
Mari Flouri na azezje,
Rag he gwent kriz hi zourmante.

War geign he marc'h hec'h è pignet,
Bars ar c'hleuz newez hec'h eo êt.
Er c'hleuz-newez p'eo arruet,
Daou grouadur e d-eûs ganet.

Daou grouadur e d-eûs ganet,
'N un toull en douar ho flantet.
Ur c'hloarek o tont euz ar skôl,
'Welas Mari 'c'h ober he zol.

— Mari Flouri, plac'hig iaouank,
C'hui 'c'h eûs grêt diou interramant ;
C'hui 'c'h eûs ho laket 'n un toull ar c'hleuz,
Tolet-ewez pe ho pô keuz.

Mari Flouri, c'hui 'zo manket,
Daou grouadur hoc'h eûs ganet,
Er c'hleuz newez 'c'h eûs ho flantet,
Hep nag olei na badeziant.

MARIE FLOURI

I

S'il vous plait, vous écouterez,
Un gwerz nouvellement composé ;
Il a été fait à Marie Flouri,
Il n'y avait d'autre fille qu'elle dans la maison.

Il n'y avait d'autre fille qu'elle dans la maison,
Encore avait-on trop à faire avec elle.
Marie Flouri disait,
En arrivant au moulin de mer :

— Meunier, moulez.moi mon sac,
Car demain je dois cuire ;
J'aurai des batteurs plein mon aire,
Et je n'ai guère ni farine ni pain.

J'ai aussi des tailleurs,
Pour me faire un habit neuf ;
Pour me faire un cotillon
Qui coûte cinq écus l'aune.

— Asseyez-vous là sur un siège,
Pendant deux ou trois heures.
Marie Flouri ne voulut point s'asseoir,
Car le mal d'enfant la tourmentait cruellement.

Elle monta sur son cheval,
Et se rendit dans le fossé neuf.
Arrivée dans le fossé neuf,
Elle donna le jour à deux créatures (enfants).

Elle donna le jour à deux créatures,
Et les enfouit dans un trou en terre.
Un clerc qui revenait de l'école,
Aperçut Marie faisant le coup.

— Marie Flouri, jeune fille,
Vous avez fait deux enterrements ;
Vous les avez mis dans un trou dans le nouveau fossé,
Prenez garde, ou vous vous en repentirez.

Marie Flouri, vous avez failli,
Vous avez donné le jour à deux créatures,
Vous les avez enfouies dans le fossé neuf,
Sans avoir reçu l'eau du baptême !

— Kloaregig iaouank, em dennet,
Pa na ouzoc'h netra a-bed ;
Ma gwalenn aour am eûs kollet,
Ha pa varwfenn, n'hi c'havan ket.

War geign he marc'h hec'h eo pignet,
Da di 'r Flouri koz hec'h eo êt :
— Laket ma marc'h er marchosi,
Ha grêt tan d'in, 'wit ma tomminn....

Ar Flouri, koz a c'houlenne
Ouz Mari Flouri, en de-se :
— Mari Flouri, d'in-me lâret
Petra 'zo ganec'h c'hoarveet ?

Gwall-galz euz a wad a gollet,
Petra 'zo ganec'h c'hoarveet ?
— Diwar geign ma marc'h on koueet,
Ma gwad am eûs kazi kollet.

Grêt ma gwele, ma 'z inn en-han
Rag fall, fall-braz a em gavan.....

. . . .

II

Ann archer bihan 'c'houlenne
'N ti 'r Flouri koz pa arrue :
— Bonjour ha joa bars ann ti-ma,
Mari Flouri pelec'h ema ?

Ar Flouri koz a lavaras
D'ann archer bihan, p'hen klewas :
— Eman duze er gambr, kousket,
Tolet-ewez n'hi dishunfec'h.

'N arc'her bihan, p'hen eûs klewet,
Gant ar vinz d'ann nec'h 'zo pignet ;
Gant ar vinz d'an nec'h eo pignet,
Da Vari Flouri 'n eûs lâret :

— Mari Flouri, plac'hig iaouank,
Deut ganimp da brizon Gwengamp ;
Deut-c'hui ganimp da dimizi,
Da lann-justis da eureuji !

— Jeune clerc, retirez-vous,
Puisque vous ne savez rien ;
J'ai perdu ma bague d'or,
Et, dussé-je mourir, je ne puis la retrouver.

Elle remonta sur son cheval,
Et se rendit chez le vieux Flouri :
— Mettez mon cheval à l'écurie,
Et faites-moi du feu pour que je me chauffe...

Le vieux Flouri demandait
A Marie Flouri, ce jour-là:
— Marie Flouri, dites-moi,
Que vous est-il arrivé ?

Vous perdez du sang en quantité,
Que vous est-il donc arrivé ?
— Je suis tombée de dessus mon cheval,
Et j'ai perdu presque tout mon sang.

Préparez mon lit, pour que j'y aille,
Car je me trouve mal, bien mal !....
. . . .

II

Le jeune archer demandait,
En arrivant chez le vieux Flouri :
— Bonjour et joie dans cette maison,
Marie Flouri où est-elle ?

Le vieux Flouri répondit
Au jeune archer, quand il l'entendit :
— Elle est dans sa chambre, couchée,
Prenez garde de l'éveiller.

Quand le jeune archer entendit (cela),
Il monta l'escalier tournant ;
Il monta l'escalier tournant,
Et dit à Marie Flouri ;

— Marie Flouri, jeune fille,
Venez avec nous à la prison de Guingamp ;
Venez avec nous pour être fiancée,
Et mariée à la lande de la justice ! (1)

(1) Les lieux désignés sous les noms de : « Lann-Justis et Lann-Justiso » sont très-communs en Basse-Bretagne : on les appelait ainsi à cause des fourches patibulaires qui s'y trouvaient.

III

Mari Flouri a lavare
'R vaz uc'hella 'r skeul pa bigne :
— Ur punz a zo en pors ma zad,
Neb hen skarzo 'n defo kalonad !

Ia sur, hen defo kalonad,
Rag me am eûs en-han seis mab !
Un-all 'zo indann ann treuzo,
Ur spilhenn vraz 'dreuz 'n he c'heno.

Un-all 'zo en plouz ma gwele,
Hag hen mailluret gant lore ;
Hag hen mailluret gant lore,
Hag un-all 'zo er c'hleuz-newe.

Mê na oann nemet seitek vloaz
P'am boa meritet kement-ma ;
P'am boa kement-ma meritet,
Ma zolet d'ann traon pa garfet !

Kanet gant Mari Job KERIVAL,
matos, Plouaret — 1848.

III

Marie Flouri disait,
En montant sur le plus haut degré de l'échelle :
— Il y a un puits dans la cour de mon père,
Et celui qui l'écurera aura crève-cœur !

Oui, certes, il aura crève-cœur,
Car j'ai dedans sept fils !
Un autre est sous le seuil de la porte,
Avec une grande épingle en travers dans sa bouche.

Un autre se trouve dans la paille de mon lit,
Emmaillotté dans du laurier ;
Il est emmailloté dans du laurier,
Et un autre est dans le fossé neuf.

Je n'avais encore que dix-sept ans
Que j'avais mérité ceci ;
Que j'avais ceci mérité...
Jetez-moi à bas quand vous voudrez.

Chanté par Marie-Josephe KERIVAL,
servante, Plouaret — 1848.

MARI AR MASSON

I

Mari 'r Masson, a Bempoul-Goëlo,
E d-eûs kollet hec'h alc'houeo ;
E d-eûs kollet hec'h alc'houeo,
O retorn euz ann ebato.

'Nn aotro 'r baron 'n eûs ho c'havet,
Ha 'lâr brema n'ho rento ket ;
Ha 'lâr brema n'ho rento ket,
Met presta rafe he gwerc'hted.

— Mari 'r Masson, d'in-me lâret
Ho kompagnones pelec'h eo êt ?
— Me n' 'm eûs kompagnones a-bed,
Met ma heurio, ma chapeled ;

Met ma heurio, ma chapeled,
Ha ma gwerc'hted, na brestin ket ;
Ha ma gwrec'hted, na brestin ket,
Na d'ac'h na da den-all a-bed ;

Met d'unann bennag ar c'hontre,
'Wifenn er-vad ma eureujfe ;
'Wifenn er-vad ma eureujfe,
Ha c'hoaz n'ouzonn ha me 'rafe.

Hag hen 'kregi 'n he bis bihan,
Hi chacha gant-han d'ur park balan,
O toui d'ezhi dre he le
E vije tad he bugale....

Treuz diou pe der erw diout-han,
Hen 'klewet Mari o oelan :
— Pa oann deut aman 'oann gwerc'hes,
Brema, siouas, 'ou pec'heres !

Ar baron bihan a lâre
D' Vari 'r Masson eno neuze :
— Dalet, Mari, dalet kant skoed,
Da vezur bo mab, pa vô bet :

Me 'c'h a brema da Vontroules
D'ober al lez d'ur benheres ;
D'ober al lez d'ur benheres,
Ha mar gallan 'vô barones.

MARIE LE MASSON

I

Marie le Masson de Paimpol, en Goëlo,
A perdu ses clefs;
Elle a perdu ses clefs,
En revenant des ébats.

Le seigneur baron les a trouvées,
Et il dit, à présent, qu'il ne les rendra pas;
Et il dit, à présent, qu'il ne les rendra pas,
A moins qu'elle ne lui prête sa virginité.

— Marie Le Masson, dites-moi,
Où est allée votre société!
— Je n'ai pas d'autre société
Que mes *heures* et mon chapelet;

Que mes *heures* et mon chapelet,
Et je ne prêterai pas ma virginité;
Et je ne prêterai pas ma virginité,
Ni à vous, ni à nul autre;

Si ce n'est à quelqu'un du pays
Que je saurais être prêt à m'épouser;
Que je saurais être prêt à m'épouser,
Et encore je ne sais pas si je le ferais.

Et il la prit par son petit doigt,
Et l'attira après lui dans un champ de genêt,
Et il lui jura, avec serment,
Qu'il serait le père de ses enfants....

A la distance de deux ou trois sillons de lui,
Il entendit Marie qui pleurait:
— Quand je suis venue ici, j'étais vierge,
A présent, hélas! je suis pécheresse!...

Le petit baron disait
A Marie Le Masson, là, en ce moment:
— Tenez, Marie, prenez cent écus,
Pour nourrir votre fils, quand il sera né:

Moi, je vais, à présent, à Morlaix,
Pour faire la cour à une héritière;
Pour faire la cour à une héritière,
Et, si je le puis, elle sera baronne.

II

Mari 'r Masson 'toull dor he zad :
— 'N han' Doue ma lojet, ma zad !
Ma lojet, en hano Doue,
Me 'zo en poan a vugale !

'N han' Doue, ma lojet 'n ho kraou,
En kraou ar c'hezek pe ar saout ;
En kraou ar saout pe ar c'hezek,
Pe c'hoaz war gornig hoc'h oaled !

— Kerz 'l lec'h-se diwar dro ma zi,
Pe me a distago ma c'hi !
Kollet t-eùs enor da c'hoerezed,
Iwe hini da vreur bêlek !

Mari 'r Masson, pa d-eùs klewet,
Da goad braz he zad hec'h eo êt :
Bet hec'h eo eno nao mis krenn,
Hep kaout na bara na soubenn. (1)

Pa 'z ê ann nao mis achuët,
D' doull-dor he zad eo retornet :
— Digorret ho tor d'in, ma zad,
Me 'zo en poan a verc'h pe vab !

— Kerz 'l lec'h-se diwar dro ma zi,
Pe me a distago ma c'hi !
Kollet t-eùs enor da c'hoerezed,
Iwe hini da vreur bêlek !

Mari 'r Masson, pa d-eùs klewet,
D'ar valanek hi a zo êt ;
D'ar valanek hi a zo êt,
Ur mab bihan e d-eùs ganet.

Ar bugel war ar bed deuet,
Da oela hec'h eo em laket :
Hi o tapout linenn he fenn,
Hag hen krouga 'n ur wênn spern-gwenn !

Kanet gant Mari Job KERIVAL,
Plouaret — 1848.

VARIANTE : — Ur breurig kloarek e defoa
A laere d'êhi tammo bara.

II

Marie Le Masson au seuil de la porte de son père :
— Au nom de Dieu, logez-moi, mon père !
Logez-moi, au nom de Dieu,
Je suis en peine d'enfant !

Au nom de Dieu, logez-moi dans votre étable,
Dans votre écurie, ou dans l'étable aux vaches ;
Dans l'étable aux vaches, ou dans l'écurie,
Ou encore, au coin de votre foyer !...

— Retire-toi d'autour de ma maison,
Ou je détacherai mon chien !
Tu as perdu l'honneur de tes sœurs,
Et aussi celui de ton frère prêtre !

— Quand Marie Le Masson entendit cela,
Elle se rendit dans le grand bois de son père :
Elle y resta neuf mois entiers,
Sans avoir ni pain, ni soupe. (1)

Quand les neuf mois furent accomplis,
Elle revint au seuil de son père :
— Ouvrez-moi votre porte, mon père,
Je suis en peine de fils ou de fille !

— Retire-toi d'autour de ma maison,
Ou je détacherai mon chien !
Tu as perdu l'honneur de tes sœurs,
Et aussi celui de ton frère prêtre !

Quand Marie Le Masson entendit (cela),
Elle se rendit à la genêtaie ;
Elle se rendit à la genêtaie,
Et donna le jour à un petit fils.

Quand l'enfant fut venu au monde,
Elle se mit à pleurer :
Puis elle prit le lacet de sa tête (de ses cheveux),
Et le pendit à un arbre d'épine blanche !

Chanté par Marie-Joseph KERIVAL,
Plouaret — 1848.

VARIANTE : — Elle avait un jeune frère clerc,
Qui dérobait pour elle des morceaux de pain.

ALLIET AR ROLLAND

Kenta kentel

I

Alliet 'r Rolland e d-eùs grêt
Ar pez na raje den a-bed ;

E d-eùs lac'het he mab hena,
'Wit ober aotro 'r iaouanka ;

E d'eùs lac'het he mab kloarek,
'Wit ober aotro he c'hadet.

II

Alliet 'r Rolland hec'h e d'ar krec'h
Gant ur gontel war goupl he brec'h.

Alliet 'r Rolland 'c'houlenne
Euz he mab Koadjilinn, en noz-se :

— Ma mab Koadjilinn, d'in lâret
Pelec'h 'mèdi 'r boan a souffret ?

— Etre ma fenn ha ma c'halon
Am eùs ur boan 'zo dirèzon.

— Ama, ma mab, 'zo 'l louzouenn
'Wellaï d'ho kalon ha d'ho penn....

Ma mab, skoët ann tol kenta,
Me skoïo 'n eil, ann diweza.

— Ma mamm, hen lac'ha na rinn ket,
Ar galon d'ober n'am bô ket ;

N' 'm eùs ket ar galon d'hen lac'ha,
C'hoarzinn ha goela ouzinn 'ra.

— Hema 'zo 'r mab am eùs ganet,
N' rafe ket 'r blijadur em reket !

— Ma breur, lêz ganen ma buhe,
Me roïo d'id ma holl leve ;

[1] Le château de Boisgélin, où se passa le fait tragique qui fait le sujet de ce gwerz, se trouve dans la commune de Pléhédel, dans les Côtes-du-Nord.

ALLIETTE LE ROLLAND

Première version

I

Alliette Le Rolland a fait
Ce que personne n'eût fait ;

Elle a tué son fils aîné,
Pour faire seigneur son plus jeune (fils),

Elle a tué son fils le clerc,
Pour faire seigneur son cadet.

II

Alliette Le Rolland allait en haut,
Avec un grand couteau sur le pli de son bras.

Alliette Le Rolland demandait
A son fils de Boisgelin, cette nuit-là :

— Mon fils de Boisgelin, dites-moi,
Où est le mal dont vous souffrez ?

— Entre ma tête et mon cœur,
J'éprouve une douleur qui est déraisonnable.

— J'ai ici, mon fils, un remède
Qui guérira votre cœur et votre tête.....

Mon fils, frappez le premier coup,
Moi, je frapperai le second, le dernier.

— Ma mère, pour le tuer, je ne le ferai pas,
Le cœur de le faire je n'aurai ;

Je n'ai pas le cœur de le tuer,
Il sourit et pleure en me regardant !

— Voici un fils à qui j'ai donné le jour
Et qui ne voudrait pas me faire un plaisir, à ma requête !

— Mon frère, laisse-moi la vie,
Et je te donnerai toutes mes rentes ;

Me 'roïo d'id ma holl leve,
Hag iel' en servij ar roue !....

III

Pa diskenn Alliet d'ann traon,
'Juge ar gwad en he boutaou ;

'Juge ar gwad en he boutaou,
He c'hotillonenn, tro-a-zro !

He mates vihan a lâre
D' Alliet 'r Rolland, en noz-se ;

— Hema 'zo 'n nozwez hoc'h eûs grêt !
Ter fagodenn keuneud 'm eûs dewet,

'Klask birwi dour na domfe ket,
'Vel m'ho poa hen laket, hen kavfet.

Kement domistik 'zo 'n ho ti
A oar ho nozwez koulz ha c'hui.

— Na serr da c'henaou, laourneges,
Na soursi ket euz ma nozwez.

Alliet 'r Rolland a lâre
D'he fajig bihan, en de-se :

— Et d' gerc'had gwinn d'ho mestr, 'zo klanv,
Ha n'evo bannec'h anehan.

— Da betra kerc'had gwinn d'ehan,
Mar na ev bannec'h anehan ?

Pa oa gant ann hent o vonet,
'N aotro Penkrean 'n eûs kavet :

— Pajig, pajig, d'in-me lâret,
Pelec'h ma 'c'h et, pe ez hoc'h bet ?

— Da gerc'had gwinn d'am mestr 'zo klanv,
Ha n'evo bannec'h anehan.

— Da betra kerc'had gwinn d'ehan,
Mar na ev bannec'h anehan ?

— Aotro, 'mezhan, n'am diskuillet ket,
Ma mestr Koadjilinn 'zo lac'het ;

Ma mestr Koadjilinn 'zo lac'het
Gant Alliet 'r Rolland hag he c'hadet !

Je te donnerai toutes mes rentes,
Et j'irai au service du roi !.....

III

Quand Alliette descendit,
Le sang jaillissait avec bruit de sa chaussure;

Le sang jaillissait avec bruit de sa chaussure,
Et de son cotillon, tout autour !

Sa petite servante disait
A Alliette Le Rolland, cette nuit-là :

— Quelle nuit vous avez passée !
J'ai brûlé trois fagots,

En cherchant à faire bouillir de l'eau qui ne chauffe pas,
Comme vous l'aviez mise, (sur le feu) vous la trouverez.

Tout domestique de votre maison
Connait votre nuit aussi bien que vous.

— Tais-toi, lépreuse,
Ne t'occupe pas de ma nuit !

Alliette Le Rolland disait
A son petit page, ce jour-là :

— Allez chercher du vin pour votre maître qui est malade,
Et qui n'en boira goutte.

— Pourquoi lui chercher du vin,
S'il n'en boit goutte ?

Comme il allait par le chemin,
Il rencontra le seigneur de Pencréan :

— Petit page petit page, dites-moi
Où allez-vous, ou avez été ?

(Je vais) chercher du vin pour mon maître qui est malade,
Et qui n'en boira goutte.

— Pourquoi (aller) lui chercher du vin,
S'il n'en boit goutte ?

— Seigneur, dit-il, ne me dénoncez pas,
Mon maitre De Boisgeliu est assassiné !

Mon maître De Boisgelin est assassiné
Par Alliette Le Rolland et son fils cadet !

IV

'N aotro Penkrean 'vonjoure,
Ebars ann ti pa arrue :

— Bonjour ha joa holl en ti-ma,
'N aotro Koadjilinn pelec'h 'ma ?

— 'Man duze war he wele klanv,
Na lezfe den da gomz out-han ;

Ken terrupl hec'h eo he glenved,
Na lezfe den d' vont d'hen gwelet.

— Fete a-c'hann na sortian,
Ken am bô bet komzet gant-han.

— Aotro Penkrean, ma iskuzet,
Ma breur Koadjilinn 'zo desedet :

Ma mamm na digemenfet ket,
Rag he c'halon na badfe ket.

— Penoz he c'halon n' badfe ket ?
Ar galon d'hen lac'ha, 'd-eûs bet !

V

Ann archer bihan 'vonjoure
Ebars ann ti pa arrue :

— Rollantes fall, em breparet,
Ganen d'ar prizon a teufet.

Alliet 'r Rolland a lâre,
War ar potans pa arrue :

— M'am bije sentet ma mates, pa lâre d'in,
Am bije preservet buhe tri :

Breman 'on kaoz da varo tri,
Maro ma daou vab ha ma hini !

Kanet gant Marc'harit FULUP,
a barous Plunet — Kostelo ann Hanter-Noz.

IV

Le seigneur de Pencrean souhaitait le bonjour,
En arrivant dans la maison :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Le seigneur de Boisgelin où est-il ?

Il est là-bas, malade, sur son lit,
Et il ne permet à personne de lui parler ;

Si terrible est sa maladie,
Qu'il ne permet à personne d'aller le voir.

— Aujourd'hui d'ici je ne sortirai,
Avant que je ne lui aie parlé.

— Seigneur de Pencréan, excusez-moi,
Mon frère de Boisgelin est décédé :

Vous n'en direz rien à ma mère,
Car son cœur n'y résisterait pas...

— Comment son cœur n'y résisterait-il pas ?
Elle a bien eu le cœur de l'assassiner !

V

Le jeune archer souhaitait le bonjour,
En arrivant dans la maison :

— Méchante La Rolland, préparez-vous,
Il faut venir avec moi à la prison.

Alliette Le Rolland disait,
En arrivant sur la potence :

— Si j'avais écouté ma servante, quand elle me le disait,
J'aurais sauvé la vie à trois :

A présent, je suis cause de la mort de trois,
De la mort de mes deux fils et de la mienne !

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Plusunet — Côtes-du-Nord

ALLIET ROLLAND

EIL KENTEL

I

Hag a zo kezlou 'n nep kontre
'Lac'hfe 'r mammo ho bugale ?

'Lac'hfe 'r mammo ho bugale,
Alliet Rolland 'lac'h he re.

Ia, lac'het 'd-eûs he mab-hena,
Da lakâd aotro 'r iaouanka.

II

Alliet Rolland a lâre
D'he mab iaouank, war ar beure :

— Savet prim, ma mab, ho kwele,
Ewit m'hen lac'hfomp 'raok ann de.

Ha pa sav Alliet ouz krec'h,
Gant 'r gontel vraz war goupl he brec'h :

— Skoët 'ma mab, ann tol kenta,
Me 'roï' ann eil, ann diwea ;

Me 'roï' ann eil, ann diwean,
Hen peurfiniso, mar gallan !

— Salv-ho-kraz, 'mehan, na rinn ket,
Rag re gaër hen kavan kousket ;

Rag re gaër hen kavan kousket,
Ar galon d'hen lac'ha n'am be ket.

. . . .

— Ma mammig paour, n'am lac'het ket,
Me dilezo 'r vro, mar keret ;

'Lezo m' breur aotro 'n Koadjilinn,
War 'r memeus dour tric'houec'h milinn.

— Deus, lâr *in manus* pa gari,
Rag ez out en heur ma varwi !

ALLIETTE ROLLAND

Seconde version

I

A-t-on entendu dire en aucun pays,
Que les mères assassinassent leurs enfants ?

Que les mères assassinassent leurs enfants ?
Alliette Rolland assassine les siens !

Oui, elle a assassiné son fils ainé,
Pour faire seigneur son plus jeune fils.

II

Alliette Rolland disait,
A son jeune fils, sur le matin :

— Levez-vous, vite, mon fils, de votre lit,
Afin que nous le tuions avant le jour.

Et quand Alliette montait à la chambre,
[Elle avait] un grand couteau sur le pli du bras :

— Frappez, mon fils, le premier coup,
Je frapperai le second, le dernier ;

Je frapperai le second, le dernier,
Et je l'achèverai, si je puis !

— Sauf votre grâce, dit-il, je ne le ferai pas,
Car je le trouve trop beau pendant qu'il dort ;

Je le trouve trop beau pendant qu'il dort,
Je n'aurai pas le cœur de le tuer.

. . . .

— O ma pauvre petite mère, ne me tuez pas,
Je quitterai le pays, si vous le voulez ;

Je laisserai mon frère seigneur de Boisgelin,
Et de dix-huit moulins sur la même eau.

— Va, dis ton *in manus* quand tu voudras,
Car voici l'heure où tu mourras !

Neuze 'savas he dorn ouz krec'h,
Ha 'skoas he mab, nerz he brec'h ;

Ha 'skoas 'nehan ken dic'hrad,
Evel ma skoje ur pez koad.

Pa deu Alliet ouz krec'h d'ann traon,
A flokenne 'r gwad 'n he boutaou :

Ha goude bea em walc'het,
D'he faotr marchosi 'd-eùs lâret :

— Klask bêlek d'ann aotro, 'zo klanv,
Me 'gred 'man 'n he amzer diwean ;

Mar gweles aotro 'r Gervengi,
N' lâr ket d'ehan pelec'h hec'h i.

Pa oa war ann hent o vonet,
Aotro 'r Gervengi 'n eùs gwelet.

— Un dra bennag 'c'h eùs a-newe
Pa 'z hoc'h ken beure war vale ?

— Ia, 'mehan, ann aotro 'zo klanv,
Me 'gred 'man 'n he heur diwean.

— Petra gant-han 'zo c'hoarveet ?
Deac'h diwean 'm eùs han gwelet ;

Bet 'oamp hon daou, deac'h, o vale,
Bet 'oamp hon daou, deác'h, er chase.

III

Ann aotro Kermengi 'c'houlenne
Bars en Koadjilinn p'arrue :

— Demad ha joa er c'hastel-man,
'Nn aotro Koadjilinn pelec'h 'man ?

— Eman 'n he wele, hag hen klanv,
Me gred al laournes 'zo gant-han.

— Ha pa ve klanv gant ar vosenn,
Me iel' d'hen gwelt brema-soudenn.

N'oa ket 'n he gambr antreet mad,
Ma wele oa beuet 'n he wad :

— Alliet, me reï' ho kourc'hemeno
D'ar braoa intanv 'zo er vro,

Alors elle leva sa main en l'air,
Et frappa son fils, de toute la force de son bras;

Et elle frappa son fils aussi cruellement,
Qu'elle eût frappé un morceau de bois.

Quand Alliette descendait (de la chambre),
Le sang bruissait dans ses chaussures;

Et, après s'être lavée,
Elle dit à son valet d'écurie:

— Va chercher un prêtre au seigneur, qui est malade,
Je crois qu'il est à son heure dernière;

Si tu vois le seigneur de Kermenguy,
Ne lui dis pas où tu iras.

Mais, comme il allait par le chemin,
Il vit le seigneur de Kermenguy.

— Vous avez quelque chose de nouveau,
Puisque vous êtes si matin sur pied?

— Oui, dit-il, monseigneur est malade,
Je crois qu'il est à son heure dernière.

— Que lui est-il arrivé?
Hier dernier je l'ai vu;

Nous avions été nous promener ensemble, hier.
Nous avions chassé ensemble, hier.

III

Le seigneur de Kermenguy disait,
En arrivant au Boigelin:

— Bonjour et joie dans ce château,
Le seigneur du Boisgelin où est-il!

— Il est dans son lit, malade,
Je crois que c'est la lèpre qu'il a.

— Et quand il serait malade de la peste,
J'irai le voir sur le champ.

Il n'était pas bien entré dans la chambre,
Qu'il vit qu'il était noyé dans son sang:

— Alliette, je ferai vos compliments
Au plus beau veuf qui soit dans le pays;

D'un intanv. koant a bevar bost :
Meritet hoc'h eùs, oh ! ia, pe dost !

Kanet gant Mari-Jân ANN OLIER
Neeres — Parous Plourivo — 1870
Dastumet gant ann Abbad. J.-M. AR PON.

Un joli veuf de quatre poteaux : (1)
Vous l'avez mérité, oh ! oui, ou peu s'en faut !

Chanté par Marie-Jeanne OLLIVIER,
fileuse, de la paroisse de Plourivo. (Côtes-du-Nord.)
Recueilli par l'abbé J.-M. LE PON.

(1) Les poteaux patibulaires, sans doute.

AR VERJERENNIG

I

P'oa 'r verjerenn 'toura 'l loened,
Daou soudard a zo tremenet. (bis)

— Salv-ho-kraz, daou soudard iaouank,
N'é ket dreaman 'man ann hent ; (bis)

N' 'man ket ann tremenn dre aze,
A-boe m'é grêt ann hent newe. (bis)

— Goûd a-walc'h reomp, berjerenn,
N'é ket dreaman ann tremenn ; (bis)

Met, berjerennig d'ho sikour
Da gas ho loened d'eva dour. (bis)

— N'ho douran ket ar wez kenta,
Met aoun 'm eùs 've ann diweza. (bis)

— Mar karet, berjerenn, n' vô ket,
Ober 'vel ma vô d'ac'h lâret. (bis)

— Gwell' 've ganen merwel mil-gwez,
'Wit offansi Doue ur wez !.... (bis)

Ter heur oloraj ez oant bet
'Klask tenti 'r verjerenn, d'ar pec'het ; (bis)

'Klask tenti 'r verjerenn d'ar pec'het,
Ken 'd-eùs klewet orlaj ann Drindet. (bis)

II

Merer Marko a lavare
Euz prennestr he gambr, en noz-se : (bis)

— Me 'wel 'tont ma saoud, ma denved,
Ma berjerennig n' welan ket : (bis)

Hastet buhan debri ho koan,
'Wit mont da glask ar verjerann. (bis)

Pa oant gant ann hent o vonet,
Koef ar vejerenn 'd-eùs gwelet ;

LA PETITE BERGÈRE

I

Quand la petite bergère était à abreuver les bestiaux,
Deux soldats sont passés. (bis)

— Sauf votre grâce, deux jeunes soldats,
Ce n'est pas ici qui est votre chemin; (bis)

On ne passe plus par là,
Depuis qu'on a fait un nouveau chemin....

— Nous le savons bien, bergère,
Que le passage n'est pas par ici;

Mais, petite bergère, (nous venons) à votre secours,
Pour conduire vos bêtes à l'abreuvoir.

— Ce n'est pas la première fois que je les abreuve,
Mais je crains que ce ne soit la dernière.

— Si vous le voulez, bergère, ce ne sera pas,
(Si vous voulez) faire comme on vous dira.

— J'aimerais mieux mourir mille fois
Qu'offenser Dieu une seule fois ! ..

Ils avaient été trois heures d'horloge
A essayer d'amener la bergère au péché ;

A essayer d'amener la bergère au péché,
Jusqu'à ce qu'ils entendirent l'horloge de la Trinité.

II

Le fermier Marco disait,
A la fenêtre de sa chambre, ce soir-là :

— Je vois venir mes vaches et mes moutons,
Ma petite bergère, je ne la vois pas :

Hâtez-vous de souper,
Pour aller chercher la bergère.

Comme ils allaient par le chemin,
Ils aperçurent la coiffe de la bergère ;

D-eûs gwelet koef ar verjerenn,
En-han 'r gizenned bleo melenn. (bis)

Merer Marko a lavare
D'he verjerennig, p'hi gwele : (bis)

— Berjerennig, o ma Doue,
Berjerennig, pelec'h oud-te ? (bis)

Berjerennig, goure da benn,
Ha gra ouzin ur selladenn. (bis)

— Penoz c'halfenn gouren ma fenn,
Ma c'halonig 'zo em barlenn !

Merer Marko, mar am c'haret,
Ul lamgroaz em flaz a savfet ; (bis))

Merka warnezhi ma buhez,
Lâret 'c'h on santes, merzeres. (bis)

Diweza gir e d-eûs lâret,
Ez oa en bered ann Drindet ;

Da sevel warnezhi ur bez,
Merka warnehan he buhez ; (bis)

Merka warnehan he buhez,
Lâret 'oa santes, merzeres !

Kanet gant Jannet KERAUDREN.
Plumet, 1867,

Ils aperçurent la coiffe de la bergère,
Avec une mèche de cheveux blonds dedans.

Le Fermier Marco disait,
A sa petite bergère, quand il la vit :

— Petite bergère, ô mon Dieu,
Petite bergère, où es-tu ?

Petite bergère, lève la tête,
Et tourne vers moi ton regard.

— Comment pourrais-je lever la tête ?
Mon petit cœur est sur mes genoux.

Fermier Marco si vous m'aimez,
Vous érigerez un calvaire à ma place ;

Et vous y marquerez ma vie,
Vous direz que je suis sainte et martyre.

Le dernier mot qu'elle dit,
Ce fut dans le cimetière de la Trinité,

Pour (recommander) de lui élever un tombeau
Et de marquer dessus sa vie ;

De marquer dessus sa vie,
Et de dire qu'elle était sainte et martyre !....

Chanté par Jeanne KERAUDREN,
Plusunet, 1867.

MORISETTA TEFETAOU

I

Speret-Santel, roït ar c'hraz d'in,
Ha c'hui iwe, Gwerc'hes Vari,
Da disklezri ur waleur arruet,
Horror am eùs ous hen lâret :

. . . .
. . . .

'Zo grêt da Voriset Tefetaou ;
Ouz a Lokmaria oant ho daou.

Ann den-ma 'n defoa 'wit micher
Marc'hadour-neud, kontreporter ;
'Wit bea he vicher c'hanjet,
He obero-fall 'n chanje ket ;

He obero-fall, he fallente,
Displije meurbed d'ar plac'h-se.
— Balamour ma 'z on kemener,
E t-eùs dispriset ma micher.

— Oh ! salv-ho-kraz, 'me-z-hi, n' ran ket,
Me n' disprisan micher a-bed,
Peb den onest 'zo oblijet
Da dougenn d'he vicher respet.

II

Un de, o vesa denved he zad,
Na defoa sonj nemet en mad,
'C'h arruas ar maleürus-man,
He grok-pouezer a oa gant-han :

— Brema-sonn te a gousanto,
Peautramant me da lac'ho !
Moriset a lâras d'ehan,
P'hen klewas o komz er giz-man ;

— Gwell' eo ganen bea lac'het,
'Wit m'eo kousanti d'ar pec'het :
Bars etre diouvrec'h ma Doue
'Lakaan ma virjinite !

MAURICETTE TEFETAOU

I

Esprit-Saint, donnez-moi la grâce,
Et vous aussi, Sainte Vierge,
De (pouvoir) publier un malheur qui est arrivé ;
Je n'en parle qu'avec horreur !

. . . .
. . . .

(Un gwerz) fait à Mauricette Tefetaou ;
Ils étaient tous les deux de Locmaria.

Cet homme était, de son métier,
Marchand de fil, colporteur ;
Pour avoir changé de métier,
Ses mauvaises actions il ne changeait point ;

Ses mauvaises actions et sa méchanceté
Déplaisaient beaucoup à cette jeune fille.
— Parceque je suis tailleur,
Tu as du mépris pour mon métier.

— Excusez-moi, dit-elle, cela n'est pas,
Car je ne méprise aucun métier ;
Chaque honnête homme doit
Porter respect à son métier.

II

Un jour qu'elle était à garder les moutons de son père,
Elle ne songeait qu'à bien,
Quand arriva ce misérable,
Tenant son croc à peser (le fil).

— Tu consentiras, à l'instant,
Ou je te tuerai !
Mauricette lui répondit,
Quand elle l'entendit parler de la sorte :

— J'aime mieux être tuée
Que consentir au péché :
Entre les bras de mon Dieu
Je mets ma virginité !

Un tol-krok d'ezhi 'n eûs roët,
Hag en he gwad 'n eûs hi beuet ;
D'he estomak ha d'he bisaj,
En ur poullad-gwad hi beuas !

III

Ann Tefetaou a lavare
Er gêr d'he vugale, p'arrue :
— Petra ganec'h 'zo c'hoarveet ?
Terrupl ho kavan kontristet.

— Allas ! abred a-walc'h klewfet,
Kerkoulz ha ni hoc'h glac'haret !
— Ma bugaligo, d'in lâret,
Ma merc'h Moriset pelec'h eo ét ?

— Eman duhont war ann hent-braz,
En ur poullad-gwad he bisaj,
Lac'het gant ar fripon Gweganig,
Ann den libertinn ha lubrik !

Ann Tefetaou, p'hen eûs klewet,
War ann hent-braz 'eo em rentet :
— Petra defoa grêt ma merc'h dide,
Met diwall' euz da fallente !

Kriz a galon nep na oelje,
War ann hent-braz nep a vijé,
'Welet 'r gwad 'koueza ouz ar c'har,
'Kas ar c'horf fidel d'ann douar !

War ar plas-se ma ê marwet,
Ur groaz newez a so savet,
Ter fourdelis a zo iwe,
Da diskouez he virjinite.

Pa 'c'h efet da sant Korpon binniget,
War vord ann hent braz ho gwelfet.

Kanet gant Marc'harit FULUP.

Il lui donna un coup de son croc
Et la noya dans son sang ;
(Il la frappa) à l'estomac et au visage,
Et la noya dans une mare de sang !

III

Le Téfétaou disait
A ses enfants, en arrivant à la maison :
— Que vous est-il arrivé ?
Je vous trouve terriblement tristes !

— Hélas ! vous le saurez assez tôt,
Le malheur vous touche autant que nous !
— Mes petits enfants, dites-moi,
Ma fille Mauricette où est-elle allée ?

— Elle est là-bas, sur le grand chemin,
Le visage dans une mare de sang,
Assassinée par le fripon Guéganic,
L'homme libertin et lubrique !

Quand Le Téfétaou entendit (cela),
Il se rendit sur le grand chemin :
— Que t'avait fait ma fille,
Si ce n'est se défendre contre ta méchanceté ?

Dur eût été de cœur celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été sur le grand chemin,
En voyant le sang dégoutter de la charrette
Qui portait en terre le corps fidèle !

Sur le lieu où elle mourut
Une croix neuve a été érigée,
Trois fleurs de lys y sont aussi,
Comme emblème de sa virginité.

Quand vous irez à Saint-Corpon (1) le béni,
Vous les verrez sur le bord du grand chemin.

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

(1) Saint Corpon doit-être une corruption. Je ne connais aucun saint de ce nom. — Cette pièce a quelque analogie avec celle qui se trouve dans le Barzaz-Breiz, page 341 sous le titre de : « Le Crime ». M. De La Villemarqué l'a rattachée à la ballade de Iannig Skolan, à laquelle je la crois complètement étrangère

OLIER HAMON

Me 'zo ginidik euz ar c'hanton,
Ma hano 'zo Olier Hamon ;

Tud onest 'eo ma mamm ha ma zad,
Ha me 'zo den-fall a ligne vad.

Ma zad, ma mamm ho defoa mado,
Ma c'hasas da Wengam d'ar skolio.

Na en Gwengam hag en sant Briek,
En Landreger me 'm boa studiet ;

En Landreger me 'm boa studiet,
Ha pemp kant skoed eno 'm boa foetet.

Pa 'c'h ee ar gloer all da studia,
Hec'h een-me d'ann davarn da eva ;

Da eva gwinn, kanjoli merc'hed,
Setu eno dever ar c'hloarek ;

Na kousket en noz war ar pave,
Da gaout kann, blasfemi Doue;

Ha dispign mado, heb konsians,
O tarempred ar bal hag ann dans.

'Benn ar finn ma zad 'zo bet skuizet,
O welet ma buhe debordet.

Ma tigasas kezlo d'in ma zad
Ma 'c'h ajenn d'ar gêr da labourad.

Kerse hec'h eo bet gant ma c'hosto
Mania ar bâl hag ann trancho,

En-kichenn bea en Landreger
O vania pluenn, liou ha paper.

Pa oann bet ur bloaz en ti ma zad,
Me na ioullenn pelloc'h labourad ;

Me neuze o sonja dimizi,
Mar kavjenn ur plac'h da blijout d'in.

Ha ma kavas ewit-on ma zad
Ur plac'h a-feson, a ligne vad.

OLLIVIER HAMON

Je suis natif du canton,
Mon nom est Ollivier Hamon.

Mon père et ma mère sont d'honnêtes gens,
Et moi, je suis un méchant issu d'une bonne famille.

Mon père et ma mère avaient du bien,
Et ils m'envoyèrent à Guingamp aux écoles.

A Guimgamp et à Saint-Brieuc,
Et à Tréguier j'avais étudié ;

J'avais étudié à Tréguier,
Et j'y avais dépensé cinq cents écus.

Quand les autres clercs allaient à l'étude,
Moi, j'allais boire à la taverne :

Boire du vin, caresser les filles,
Voilà le devoir du clerc ;

Puis, coucher la nuit sur le pavé,
Se battre, offenser Dieu,

Et dépenser du bien sans remords,
En fréquentant le bal et la danse.

A la fin, mon père s'est lassé,
En voyant ma vie de désordre.

Mon père m'envoya l'ordre
D'aller à la maison, pour travailler aux champs.

Mes côtes alors trouvèrent dur
De manier pelles et pioches,

Au lieu d'être à Tréguier,
A manier plume, encre et papier.

Quand j'eûs été un an chez mon père,
Je ne voulais plus travailler.

Alors je songeai à me marier,
Si je trouvais une femme qui me plût.

Et mon père me trouva
Une honnête fille, de bonne famille.

Talvoudèges pewar mill skoed 'm boa bet
En gwir hag en fond gant ma fried :

En gwir hag en fond gant ma fried,
Kement-all hec'h hallenn da gavet ;

Kement-all am boa, d'ann neubeuta,
Foetet am eûs int holl en tri bloaz.

Ha me o vont neuze da Roazon,
Hag o em angaji da dragon ;

P'oa deut ann amzer da bartia,
Ha me hag o sonja deserta ;

Hag o tont neuze da di ma zad ;
Se a oe d'hê ur gwall galonad !

Digaset a zo bet archeriennn
Da donet d'am c'hlask da Sant Drienn ;

Ha furchet a oe ar c'hoz tio,
Bete memeus plouz ho gweleo.

Ma vijenn tapet, me oa maro,
Tremenet gant-hê dre ann armo.

Kalz a vado 'zo koustet d'am zad,
Euz bêleïenn ha tud-jentil vad.

Na tudo iaouank, me ho ped,
Sentet ouz ho tad, pa vô dleet ;

Senti ouz ho tad, pedi Doue,
Na birwikenn gwall-chans c'hui n'ho pe !

Kanet gant Jannet Ar Gall,
Mates en Kerarborn — 1849.

J'eus la valeur de quatre mille écus,
Fonds et droits, avec ma femme ;

Fonds et droits, avec ma femme,
Et je pouvais en avoir autant moi-même ;

J'en avais autant, pour le moins ;
J'ai tout dépensé en trois ans !

J'allai alors à Rennes,
Et je m'engageai comme dragon.

Quand le temps fut venu de partir,
Je songeai à déserter.

Je revins à la maison de mon père ;
Ce fut pour eux un grand crêve-cœur.

On envoya les archers
Pour me chercher à Saint-Adrien ;

On fouilla les vieilles maisons,
Jusqu'à la paille des lits.

Si on m'avait pris, j'étais mort,
Ils m'auraient passé par les armes.

Il a coûté beaucoup de biens à mon père,
(Issu) d'une famille de bons gentilshommes et de prêtres.

Jeunes gens, je vous prie,
Obéissez à votre père, quand il le convient ;

Obéissez à votre père, priez Dieu,
Et jamais vous n'aurez mauvaise chance !

Chanté par Jeanne LE GALL,
Servante à Keramborgne — 1849.

FANCH AR C'HALVEZ

I

Fanch ar C'halvez, a Bont-Meno,
Braoa den-jentil 'zo er vro.

C'hoaz 'vije braoc'h un hanter,
Penamet ma 'z eo ur froder ;

Froder ar butun hag ar gwinn,
A denn peurvia da wall finn.

Etre Gwengam ha Landreger,
A zo pontjo war ar rivier ;

A zo pontjo ha gward war-n-hê,
Ewit attrap Fanch ar C'halvez.

Fanch ar C'halvez a zo tapet,
Ha gant-han tric'houec'h marc'h sammet ;

Gant-han tric'houec'h marc'h sammet frank
Euz a winn hag a winardant ;

Gant-han tric'houec'h marc'h sammet finn
Dimeuz a vutun hag a winn.

Fanch ar C'halvez 'zo erreet,
Da brizon Roazon 'eo kaset.

II

Fanch ar C'halvez a lavare
Euz prennest he brizon, un dez 'oe :

— Ar gêr a Bont-Meno zo d'in,
Me garrie 'n tan euz hi dewi ;

Me garrie 'n tan euz hi dewi,
Annaïg Iakob aman ganin !

Annaïg Iakob a Loguivi,
Alc'houes ma c'halon 'zo gant-hi.

Fanch ar C'halvez a lavare
Euz prennestr he brizon, un dez 'oe :

— Itron Varia a Greis-Kêr,
Na gavfenn ket ur mesajer,

FRANÇOIS LE CALVEZ

I

François Le Calvez, de Pont-Menou,
Est le plus beau gentilhomme du pays ;

Encore serait-il la moitié plus beau,
S'il n'était fraudeur ;

Fraudeur de tabac et de vin,
Ce qui conduit ordinairement à mauvaise fin.

Entre Guingamp et Tréguier
Il y a des ponts sur la rivière :

Il y a des ponts, avec des gardiens dessus,
Pour prendre François Le Calvez.

François Le Calvez a été pris,
Et avec lui, dix-huit chevaux chargés ;

Avec lui dix-huit chevaux fortement chargés
De vin et d'eau-de-vie ;

Avec lui dix-huit chevaux chargés finement
De tabac et de vin.

François Le Calvez a été garrotté,
Et conduit à la prison de Rennes.

II

François Le Calvez disait,
A la fenêtre de sa prison, un jour :

— Le village de Pont-Menou est à moi,
Je voudrais que le feu fût à le brûler ;

Je voudrais que le feu fût à le brûler,
Et que la petite Anne Jacob fût ici avec moi !

Anne Jacob de Loguivi,
Elle tient la clef de mon cœur.

François Le Calvez disait,
A la fenêtre de sa prison, un jour :

Notre-Dame Marie du Kreis-Kêr,
Trouverais-je pas un messager,

A gasfe 'wit-on ul lizer
D'Annaïg Iakob da dont en kêr ?

Ar jeolieres a lâras
Da Fanch ar C'halvez, p'hen klewas :

— Skrivet ho lizer pa garfet,
Mesajer d'hen kas na vanko ket ;

Mesajer d'hen kas na vanko ket,
Me 'c'h aïo ma-hunan, mar karet.

III

Ar jeolieres a lâre
En ti 'r Iakob koz, p'arrue :

— Bonjour ha joa holl en ti-ma,
Annaïg Iakob pelec'h ema ?

— Eman 'r sal gant he dijuni,
Jeolieres it da vèd-hi.

Ar jeolieres a lâre
D'Annaïg Iakob, p'he gwele :

— Komerret kador hag azeet,
Setu ul lizer, hen lennet ;

Setu ul lizer, hen lennet,
Fanch ar C'halvez 'n eùs han skrivet.

— Hag a ve daouzek euz an-hê,
Euz ma sao holl me ho lenfe.

N'oa ket al lizer digorret mad,
'Oa ann dour war he daoulagad ;

N'oa ket al lizer hanter-lennet,
M'oa 'tre he zaoudorn distrempet.

Annaïg Iakob a lâre
D'he faotr marchosi en de-se :

— Dibret d'in-me ma inkane,
Ma 'z inn da ober ur bale :

Houarnet-han gant leton-gwenn,
Laket brid arc'hant en he benn.

Qui portât pour moi une lettre
A la petite Anne Jacob pour (lui dire de) venir en ville ?

La geôlière répondit
A François Le Calvez, quand elle l'entendit :

— Ecrivez votre lettre quand vous voudrez,
Messager pour la porter ne manquera pas ;

Messager pour la porter ne manquera pas ;
J'irai moi-même, si vous voulez.

III

La geôlière disait,
En arrivant chez le vieux Jacob :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Anne Jacob où est-elle ?

— Elle est dans la salle, à déjeûner,
Geôlière, allez la trouver.

La geôlière disait
A Anne Jacob, en la voyant :

— Prenez un siège et asseyez-vous,
Voici une lettre, lisez-la ;

Voici une lettre, lisez-la,
C'est François Le Calvez qui l'a écrite.

— Y en eût-il dix,
Je les lirais toutes, debout.

La lettre n'était pas bien ouverte,
Qu'elle avait les larmes aux yeux ;

La lettre n'était pas à moitié lue,
Qu'elle était toute trempée entre ses mains.

Anne Jacob disait
A son garçon d'écurie, ce jour-là :

— Sellez-moi ma haquenée,
Afin que j'aille faire une promenade ;

Ferrez-le de laiton blanc,
Et mettez-lui une bride d'argent en tête.

IV

Annaïg Iakob a lâre
Er gêr a Roazon p'arrue :

— Demad ha joa holl er gêr-man,
Pelec'h eman 'r prizon aman ?

— Annaïg Iakob, ma iskuzet,
E-toull ann nor e c'houlennet.

Annaïg Iakob a lâre
Da Fanch ar C'halvez, p'hen gwele :

— Alies 'm boa ho kelennet,
Lêzel ar frod, na rajac'h ket ;

Froder ar butun hag ar gwinn
A denn peurvuia da wall-finn.

— Me 'm eûs em armel tric'houec'h mil skoed,
Penamet ar frod n'am bije ket ;

Hag ewit-on bea froder,
'Zo kouls ha merc'h ur c'hevijer.

— Merc'h ur c'hevijer 'z on bepred,
Me 'c'h a d'ar gêr, te na i ket ;

Me 'c'h d'ar gêr, te na i ket,
Ha mar karjes 'vijes deuet.....

V

Ha Fanch ar C'halvez a lâre
War ar chafot na pa bigne :

— Aotro Doue, petra 'm eûs gret,
Annaïg Iakob 'm eûs disoblijet !

M'hi gwel o vont traon gant ar ru,
Gant-hi un abit satinn du :

Mar kariènn n'am boa hi disoblijet,
Na vijenn ket bet distrujet !....

VI

Annaïg Iakob a lâre,
Ebars ar gêr pa arrue :

— Fanch ar C'halvez 'zo em dapet
Dre m'hen eùs ma disoblijet ;

IV

Anne Jacob disait,
En arrivant dans la ville de Rennes :

— Bonjour et joie à tous dans cette ville,
Où est la prison ici ?

— Anne Jacob, excusez-moi,
C'est à la porte même que vous le demandez.

Anne Jacob disait
A François Le Calvez, en le voyant :

— Je vous avais souvent conseillé
De laisser la fraude, et vous ne vouliez pas le faire ;

Le fraudeur de tabac et de vin
A d'ordinaire, mauvaise fin.

— J'ai dans mon armoire dix-huit mille écus,
Et sans la fraude je ne les aurais pas ;

Et bien que je sois un fraudeur,
Je vaux bien la fille d'un tanneur.

— Je suis toujours la fille d'un tanneur,
Et je vais à la maison, et toi, tu n'iras pas ;

Je vais à la maison, et toi, tu n'iras pas,
Et si tu l'avais voulu, tu y serais venu......

V

Et François Le Calvez disait,
Quand il montait sur l'échafaud :

— Seignenr Dieu, qu'ai-je fait ?
J'ai désobligé Anne Jacob !

Je la vois qui descend la rue,
Portant une robe de satin noir ;

Si j'avais voulu ne point la désobliger,
Je n'aurais pas été condamné à mort !....

VI

Anne Jacob disait,
En arrivant à la maison :

— François Le Calvez s'est pris lui-même,
Parce qu'il m'a désobligée ;

A-benn ma vezo noz fete,
A vô he benn war ar pave !

Kanet gant Anna Mari Tili,
a barous Berhet — Kostsio ann Hanter-Nos — 1868.

Avant qu'il soit nuit aujourd'hui,
Sa tête sera sur le pavé !

Chanté par Anne-Marie Tili,
de la paroisse de Berhet — Côtes-du-Nord.

FANCHIG MORVAN

I

— D'ar pardon da Vulat hec'h an,
Konje, ma zad, a c'houlennan.

— Mar eo konje a c'houlennet,
Piou ho kompagnones da vonet ?

— Fanchig Morvan, hennes 'c'h a di,
Hennes, ma zad, 'vô pried d'in.

II

Bars en Bulat p'int arruet,
En hostaleri int diskennet ;

En hostaleri int diskennet,
Goulenn da loja ho d-eùs grêt.

— Hostizes, d'in-me lavaret,
Ha daou wele d'imp a rofet ?

Ha daou wele d'imp a rofet,
Rag ni na omp ket daou bried.

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Ur c'habitenn 'zo antreet :

— Fanchig Morvan, lâres-te d'in
Ha te 'rofe da vestres d'in ?

— Gwell' 've ganen koll ma buhe,
Ewit roï d'id ma c'harante.

Ar c'habitenn, 'vel ma klewas,
Gant Fanchig Morvan a lampas ;

Gant Fanchig Morvan a lampas,
Kerkent eno hen douaras.

Fanchig a oa lijer ha skanv,
Hag a savas prim en he sav :

Ar soudardet pa hen gweljont,
Gant Fanchig Morvan a lampjont,

FRANÇOIS MORVAN

I

— Je vais au pardon à Bulat,
Mon père, je vous demande la permission.

— Si vous demandez ma permission,
Quelle est votre société pour y aller ?

— François Morvan, celui-là y va,
Celui-là, mon père, sera mon mari.

II

Quand ils arrivèrent à Bulat,
Ils descendirent dans une auberge ;

Ils descendirent dans une auberge,
Et demandèrent à loger.

— Hôtesse, dites-moi,
Nous donnerez-vous deux lits ?

Nous donnerez-vous deux lits ?
Car nous ne sommes pas deux époux.

Il n'avait pas fini de parler,
Qu'un capitaine entra (dans la maison) :

— François Morvan, dis-moi,
Veux-tu me céder ta maîtresse ?

— J'aimerais mieux perdre la vie,
Que de céder mon amour, (celle que j'aime).

Quand le capitaine entendit (cela),
Il sauta sur François Morvan ;

Il sauta sur François Morvan,
Et le renversa par terre.

François était leste et léger,
Et il se releva bien vite.

Quand les soldats virent cela,
Ils sautèrent sur François Morvan,

Hag adarre hen douarjont,
Ha kerkent eno hen lac'hjont.

Ar plac'hig iaouank a oele,
Na gave den hi c'honsolje ;

Na gave den hi c'honsolje,
Met ar c'habitenn, hennes 'ree ;

Hennes 'lâre d'ezhi bepred :
— Tawet, plac'hig, na oelet ket,

C'hui deui' ganen war ar pave,
Ma soudarded a deui' gôude ;

C'hui a deui' ganen war ar ru,
Ma soudarded a bep-a-du.

— Aotro kabitenn, m'am c'haret,
Ho kontell d'in-me a brestfet ;

Ho kontell d'in, pe ho pognard,
Da droc'ha ma las, 'zo re-stard.

N'eo ket he las a d-eûs troc'het,
En he c'halon d-eùs hi plantet !

Pa distro 'r c'habitenn en-dro,
Oa ar plac'hig war he geno ;

Oa ar plac'hig war he geno,
Ar gwad 'dann-hi a boullado :

— Penamet daoni ma ine,
N'oas ket êt gwerc'hes dirag Doue !

Pa varw ann eil 'wit egile,
Na ve ket finn d'ar garante !

Kanet gant Fant ar Gac,
eus a Verliskian.

Et ils le renversèrent encore par terre,
Et le tuèrent sur la place.

La jeune fille pleurait,
Et elle ne trouvait personne pour la consoler ;

Et elle ne trouvait personne pour la consoler,
Si ce n'est le capitaine, celui-là le faisait ;

Celui-là lui disait toujours:
— Taisez-vous, jeune fille, ne pleurez pas,

Vous me suivrez sur le pavé,
Mes soldats viendront après nous ;

Vous me suivrez sur la rue,
Mes soldats seront des deux côtés.

— Seigneur capitaine, si vous m'aimez,
Vous me prêterez votre couteau,

Votre couteau, ou votre poignard,
Pour couper mon lacet (ceinture) qui est trop serré.

Ce n'est pas son lacet qu'elle a coupé,
Mais elle l'a planté dans son cœur (le couteau) !

Quand le capitaine se détourna,
La jeune fille était (couchée) sur la bouche ;

La jeune fille était (couchée) sur la bouche,
Et le sang était sous elle, par mares :

— Si je ne craignais de damner mon âme,
Tu ne serais pas allée vierge devant Dieu ! (1)

Quand on meurt l'un pour l'autre,
L'amour n'est pas mort !

Chanté par Françoise LE GAC,
de Guerlesquin — Finistère.

(1) Ces deux vers se rencontrent fréquemment, en pareille situation : voir « Rosmelchon », et le « Marquis de Coatrédrez », pages 309 et 337 du premier volume des « Gwerziou ».

MIBIENN EURET

I

— Ma breur Markig, eomp hon daou
D'ann nozwez vraz da Goadurjaou. (1)

— Ma breur Robart, chommomp er gêr,
Rag ur gwall nozwez a ziger.

— Na chomfomp, ha na dalefomp,
P'hon eûs konje, mont a refomp.

Ha p'a oant prest da bartia,
'Komans ar c'hleier da vralla ;

Komans ar c'hleier da vralla,
Tan ha kurun ann horrupla.

II

En Koadurjaou p'int arruet,
Ann nor serret ho d-eùs kavet ;

Ann nor serret ho d-eùs kavet,
Holl dud ann ti èt da gousket.

Markig Euret a lavare
En toull ann nor, hag en noz-se :

— Ma c'homper, digorret-c'hui d'in,
Ewit am bô tan da fumi.

— Ann nor d'ac'h na digorrin ket,
Klewet am eûs hoc'h gwall-baotred.

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Ann nor en ti ho d-eùs tolet ;

Ann nor en ti ho d-eùs tolet,
Ann Triquier koz ho d-eûs lac'het.

Merc'h ann Triquier a lavare
Diwar hec'h ilinn, 'n he gwele :

(1) C'est peut-être une corruption pour Koad-an-Fao, vieux château en ruines, dans la commune de Séglien.

LES FILS D'EURET

I

— Mon frère Marc, allons tous les deux
A la grande soirée de Coaturjo.

— Mon frère Robert, restons à la maison,
Car une mauvaise soirée s'ouvre.

— Nous ne resterons pas (à la maison) ni ne tarderons,,
Puisque nous en avons la permission, nous irons.

Et quand ils furent près de partir,
Les cloches commencèrent de se mettre en branle;

Les cloches commencèrent de se mettre en branle,
Et du feu, et du tonnerre d'une façon horrible!

II

Quand ils arrivèrent à Coaturjo,
Ils trouvèrent la porte fermée :

Ils trouvèrent la porte fermée
Et tous les gens de la maison couchés.

Marc Euret disait,
Au seuil de la porte, cette nuit-là :

— Compère, ouvrez-moi,
Afin que j'aie du feu, pour fumer.

— Je ne vous ouvrirai pas ma porte,
J'ai entendu dire que vous êtes de méchants gars.

Il n'avait pas fini de parler,
Qu'ils ont jeté la porte dans la maison;

Ils ont jeté la porte dans la maison,
Et tué le vieux Le Triquier.

La fille de Le Triquier disait,
(Appuyée) sur son coude, dans son lit:

— Ha pa goustfe d'in pemp mill skoed,
Me 'lakaï' krouga Robart Euret !

Me 'lakaï' krouga Robart Euret,
He vreur Markig na lâran ket ;

He vreur Markig na lâran ket,
Hennes a renkan da gavet.

War-ho-c'hil en ti int bet êt,
Holl dud ann ti ho d-eûs lac'het ;

Holl dud ann ti ho d-eûs lac'het,
Ann tan war-n-hê ho d-eùs laket !

III

Tric'houec'h archer a zo kaset
D' vont da gomer mibienn Euret.

Ann tric'houec'h archer 'c'houlenne,
Er gêr vihan, war ar pave :

— Paotred iaouank, d'imp-ni lâret
C'hui 'c'h eùs gwelet mibienn Euret ?

— Mar eo paotred Euret 'glasket,
Distroët aman, ho gwelfet ;

Distroët aman ho gwelfet,
Me gret eo out-hê e komzet.

Ter heur hag hanter hec'h int bet
'C'hoari ar c'hleve, ar fleuret ;

'Benn ma oa peder heur sonet,
Seitek an-hê a oa lac'het ;

Seitek an-hê a oa lac'het,
Nemet unan na eûs chommet.

Markig Euret a lavare
D'ann hini 'oa chommet, neuze :

— Me a lez ganid da vuhe,
D' vont da glask sikour adarre.

IV

Un archer seitek vloaz 'lâre
D'ann archer paour, pa hen gwele :

— Dût-il m'en coûter cinq mille écus,
Je ferai pendre Robert Euret !

Je ferai pendre Robert Euret,
Son frère Marc je ne dis pas ;

Son frère Marc je ne dis pas,
Car celui-là, il faut que je l'aie (pour mari).

Ils retournèrent dans la maison,
Et tuèrent tous les gens de la maison ;

Ils tuèrent tous les gens de la maison,
Puis, ils y mirent le feu !

III

Dix-huit archers sont envoyés
Pour s'emparer des fils d'Euret.

Les dix-huit archers demandaient,
Dans la petite ville, sur le pavé :

— Jeunes gens, dites-nous,
Avez-vous vu les fils d'Euret ?

— Si c'est les fils d'Euret que vous cherchez,
Détournez-vous par ici, et vous les verrez ;

Détournez-vous par ici et vous les verrez,
Je pense que c'est à eux que vous parlez.

Trois heures et demie ils ont été
A jouer de l'épée et du fleuret ;

Avant que les quatre heures fussent sonnées,
Dix-sept d'entre eux étaient tués !

Dix-sept d'entre eux étaient tués,
Et il n'en est resté qu'un seul.

Marc Euret disait,
En ce moment à celui qui restait :

— Je te laisserai la vie,
Pour aller chercher du secours encore.

IV

Un archer de dix-sept ans disait
Au pauvre archer, en le voyant :

— Ma breur archer, d'in-me lâret,
Pelec'h hoc'h bet, pelec'h ma 'z êt ?

— Tric'houec'h archer a oamp kaset
D' vont da gomer mibienn Euret ;

D' vont da gomer mibienn Euret,
Seitek ac'hanomp 'zo lac'het ;

Seitek ac'hanomp 'zo lac'het,
Nemet on-me na eùs chommet ;

Ho d-eùs lest ganen ma buhe,
D' vont da glask sikour adarre.

Ann archer seitek vloaz 'lâre
D'he vreur archer eno, neuze :

— Me hec'h a ma hunan iwe,
Da c'hoùd ha me ho aerefe.

V

Ann archer seitek vloaz 'c'houlenne,
Er gêr vihan pa arrue :

— Paotred iaouank, d'in-me lâret,
C'hui 'c'h eûs gwelet paotred Euret ?

— Mar eo mibienn Euret 'glasket,
Distroët aman, ho gwelfet ;

Distoët aman, ho gwelfet,
Me 'gred eo out-hê e komzet.

Diou heur hag hanter ez int bet
O c'hoari 'r c'hleve, ar fleuret,

Ha 'benn ma oa ter heur sonet,
Robart Euret 'oa aereet.

Ann archer seitek vloaz 'lâre
Da Robart Euret, en de-se :

— Biskoas ma far n'am eûs kavet,
Biskoas gant mamm n'eo bet ganet ;

Biskoas gant mamm n'eo bet ganet,
Nemet da vreur Markig Euret.

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Markig Euret 'zo arruet.

— Mon frère l'archer, dites-moi,
Où avez-vous été, où allez-vous !

— On nous avait envoyés dix-huit archers
Pour nous emparer des fils d'Euret ;

Pour nous emparer des fils d'Euret,
Dix-sept d'entre nous ont été tués,

Dix-sept d'entre nous ont été tués;
Et il n'est resté que moi seul :

Ils m'ont laissé la vie,
Pour aller chercher du secours encore.

L'archer de dix-sept ans répondit
A son frère l'archer, là, en ce moment :

— Je vais aller moi seul aussi,
Pour voir si je les garotterai.

V

L'archer de dix-sept ans demandait,
En arrivant dans la petite ville :

— Jeunes gens, dites-moi,
Avez-vous vu les fils d'Euret ?

— Si c'est les fils d'Euret que vous cherchez,
Détournez-vous par ici et vous les verrez,

Détournez-vous par ici et vous les verrez,
Je pense que c'est à eux que vous parlez.

Deux heures et demie ils ont été,
A jouer de l'épée et du fleuret,

Et quand les trois heures sonnèrent,
Robert Euret était garotté.

L'archer de dix-sept ans disait
A Robert Euret, ce jour-là :

— Jamais je n'ai trouvé mon pareil,
Jamais mère ne l'a mis au monde ;

Jamais mère ne l'a mis au monde,
Si ce n'est ton frère, Marc Euret.

Il n'avait pas fini de parler
Quand Marc Euret arriva.

Tric'houec'h troatad a uo'helder
A lamp Markig Euret en êr ;

A lamp Markig Euret en êr,
'Nn archer seitek vloaz 'n he gever.

Ter heur hag hanter ez int bet
O c'hoari 'r c'hleve, ar fleuret ;

Bars ma oa peder heur sonet,
He halan d'ann archer 'zo manket.

Markig Euret a lavare
D'he vreur Robart, eno, neuze :

— Aze, ma breur, e oas tiet,
Penamet 'r paotr-mad Markik Euret !

Eomp brema d'hon gwele da gousket,
Pa eo ar gombad achuet.

Kanet gant GARANDEL (kompagnon dall.)
Plouaret — 1845.

Dix-huit pieds de haut
Saute Marc Euret en l'air ;

Saute Marc Euret en l'air,
Et l'archer de dix-sept ans à ses côtés.

Trois heures et demie ils ont été
A jouer du fleuret et de l'épée ;

Quand sonnèrent les quatre heures,
L'haleine manqua à l'archer.

Marc Euret disait
A son frère Robert, là, en ce moment :

— Tu étais pris là, mon frère,
Sans le bon gars Marc Euret !

Allons, à présent, nous coucher, dans nos lits,
Puisque le combat est terminé !

Chanté par GARANDEL, surnommé Compagnon l'Aveugle.
Plouaret. — 1847.

Dans son — *Pélerinage de Bretagne,* — page 28 et suivantes, — M. Hippolyte Violeau donne un autre dénoûment à ce gwerz. Voici, du reste, sa version, dont il ne produit pas le texte breton. Il dit l'avoir entendu chanter à un charbonnier de la forêt de Quénécan, natif de la commune de Séglien, où se trouvent les ruines du château de Coat-an-fao.

— Mon frère Rogard, allons tous deux à la soirée de Coat-an-fao.

— Non, mon frère Marc, restons à la maison, car un gros temps s'annonce.

— Notre chef nous accorde un grand congé, il faut en profiter et nous amuser, ce soir.

— Nous ne porterons atteinte à la vie de personne, à moins d'être toisés et regardés de travers.

Au moment où ils se disposaient à partir, les cloches sonnaient d'elles-mêmes.

Les éclairs, le tonnerre, le vent, une tempête dans toute sa furie.

Quand ils arrivèrent à Coat-an-fao, toutes les portes étaient closes.

Tous les habitants sommeillaient, quand ils ont frappé à la porte de Téliaw Troadec.

— Compère, ouvrez-nous, ouvrez-nous la porte, un chien ne tiendrait pas dehors.

— Je n'ouvrirai pas ma porte, j'ai entendu parler de vous. Vous êtes de terribles brigands, vous avez ravagé ce pays.

— Si tu n'ouvres ta porte, nous l'enfoncerons ; il nous faut du feu pour nous chauffer.

Ils ont enfoncé la porte, ils ont tué le vieux Troadec et l'aîné de ses fils.

Le plus jeune a couru avertir les archers, qui, depuis longtemps, cherchaient les fils Euret.

Dix-huit archers sont arrivés pour prendre les fils Euret.

Quand Marc Euret les entendit, il s'élança de la maison.

— Si vous cherchez les fils Euret, ils sont tout près, les voici !

Le jeu de fleuret a duré trois heures et demie, et dix-sept archers ils ont tués.

Ils ont épargné seulement un vieil archer, pour qu'il racontât leurs exploits.

— Nous te laissons la vie, à toi ; va chercher un nouveau renfort.

Le vieil archer gémissait, en entrant dans la ville.

— Nous étions partis dix-huit pour prendre les fils Euret, dix-sept ont été tués, et ils n'ont laissé que moi.

Un archer de dix-sept ans, apprenant cette nouvelle : — Mon maître, je vous conjure de me laisser partir.

Je garotterai ce fameux Euret, et n'aurai besoin du secours de personne.

Il a mis son cheval au galop, à Coat-an-fao il s'est rendu

— Salut, dit-il, salut à ce village ! où sont les fils Euret ?

Rogard, s'entendant nommer, bondit hors de la maison.

— Si vous cherchez les fils Euret, en voici un tout prêt à combattre.

Rogard a été terrassé et garotté par l'archer de dix-sept ans.

En jouant du bâton et du fleuret, l'archer a gagné sur Rogard, et son triomphe était à son comble.

— Rogard, disait-il, je suis le maître des archers, puisque je t'ai vaincu.

Mais le frère Marc accourut de la maison, comme un chien furieux

— Aide-toi ! aide-toi encore, Rogard ! sans moi tu allais être pris.

Le mot n'était pas achevé, que le jeune archer était étendu mort.

Marie Troadec était au lit, appuyée sur son coude, et elle voyait le combat.

Garottée avec des cordes, elle ne pouvait bouger que la tête.

Elle n'a pu se taire, et elle s'est écriée : ah ! — m'en coûterait-il cinq cents écus, je ferai prendre les fils d'Euret !

Rogard s'est détourné, et il a étranglé Marie Troadec.

Aussitôt ils ont mis le feu à la maison, et tout a été consumé.

Rien ne résiste à ces brigands, ils ruinent le pays.

Jamais on ne pourra prendre Marc Euret, il peut sauter 18 pieds de long et 18 pieds de large.

Il saute 18 pieds de hauteur, et retombe sur place.

Il est nerveux de corps, il a dans les cheveux une grande force.

Personne ne pourra prendre cette troupe de malfaiteurs.

Quand passent les fils Euret dans les rues, de chaque côté, les portes se ferment.

Les fils Euret ont effrontément traversé la ville de Nantes, à midi.

— Voici les fils Euret ! disaient-ils. Où est la justice de cette ville !

Tant qu'il y aura des vendredis dans l'année, on ne prendra pas les fils Euret.

AR PRINSAÜS

I

'Nn aotro Prinsaüs a lâre,
Gant ann hent-braz pa valee :
— Lâret d'in, merc'hed, ha c'hui oar
Mont a ra kalz a dud d'ar foar ?

— Ia, mont 'reont a vagado,
Gant aoun d'al laèron er c'hoajo,
Met hennont, ar merser bihan,
'C'h a gant ann hent-braz he-unan.

'Nn aotro Prinsaüs, p'hen eûs klewet,
Tol-kentr d'he varc'h hen eûs roët ;
Tol-kentr d'he varc'h hen eûs roët,
Ar merser bihan 'n eûs tapet :

— Na demad 'lâran d'id, merser ;
Hag ez eo pouner da baner ?
Hag ez eo pouner da baner,
Me 'm eûs c'hoant da vea merser.

— Mar t-eûs c'hoant da vea merser,
Komer un hanter ma faner,
Ha lez ganen ann hanter-all,
D' vewa ma groeg, 'zo 'n Bro-C'hall.

Bea 'm eûs groeg ha bugale,
Er gêr a Roazon pemp kant skoed dle.
— Mar t-eûs-te groeg ha bugale,
Er gêr a Roazon pemp kant skoed dle ;

Er gêr a Roazon pemp kant skoed dle,
Me 'reï d'id kaout kouitans an-hê ;
Me 'roïo d'id ur gouitans vad
Hag a vô sinet gant da voad.

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Seis tol-kontel d'ehan 'n eûs roët ;
Seis tol-kontel d'ehan 'n eûs roët,
Ha war ar plaz 'n eûs han lac'het !....

LE PRINSAÜS[1]

I

Le seigneur Prinsaüs disait,
En marchant sur le grand chemin :
— Dites-moi, jeune fille, si vous le savez,
Va-t-il beaucoup de monde à la foire ?

— Oui, on y va par bandes,
Par crainte des voleurs qui sont dans les bois,
Mais celui-là, le petit mercier,
Va tout seul par le grand chemin.

Le Seigneur Prinsaüs ayant entendu (cela).
Donna un coup d'étrier à son cheval ;
Il donna un coup d'étrier à son cheval,
Et rejoignit le petit mercier.

— Je te souhaite le bonjour, petit mercier,
Ton panier est-il lourd ?
Ton panier est-il lourd ?
Je veux aussi être mercier.

— Si tu veux être mercier.
Prends la moitié de mon panier,
Et me laisse l'autre moitié,
Pour nourrir ma femme, qui est en France.

J'ai femme et enfants,
Et cinq cents écus de dettes dans la ville de Rennes.
— Si tu as femme et enfants
Et cinq cents écus de dettes dans la ville de Rennes;

Et cinq cents écus de dettes dans la ville de Rennes,
Je t'en ferai avoir quittance ;
Je te donnerai une bonne quittance
Et qui sera signée avec ton sang.

Il n'avait pas fini de parler,
Qu'il lui donna sept coups de couteau ;
Il lui donna sept coups de couteau,
Et le tua sur la place !.......

(1) Ce nom doit être altéré, mais je ne sais comment lui restituer sa véritable orthographe.

II

'Nn aotro Prinsaüs 'vonjoure,
Ebars ann ti pa arrue :
— Bonjour ha joa holl en ti-man,
N'eûs ket ezomm 'verzeri enhan ?

Ur feil aour, pe ur feil arc'hant,
A dere euz ar merc'hed koant.
Ar vates vihan, 'tal ann tan,
E d-eûs lavaret ken buhan :

— N'eûs ket ezomm a verzeri en-han ;
Ar baner-se 'zo bet aman 'n de-man ;
Ar baner-se 'zo bet aman 'n de-man,
Paner ar merser bihan eo homan !

Hag hen o vont e-môs ann ti,
O tapout he viz war he fri ;
E-mês ar porz neuze hec'h a,
Ha d'al liorz da em guza.

III

N'oa ket ar c'hôg kanet d'ann de,
'Oa arru er vro kezlo newe ;
'Oa arru seis archer a Roazon,
D' gwerc'had ann aotro d'ar prizon.

'Nn aotro Prinsaüs a lâre,
'Biou Pedernek pa dremene....
'Biou Pedernek p'eo tremenet,
'R voutaillad gwinn-ardant 'n eûs goulennet.

P'hen defoe he winn-ardant evet,
D'ann hostizes kenô 'n eûs lâret.
— Me 'lâr d'ac'h, hostizes, kenavô,
P'am bô arc'hant, me ho paeo.

'Nn aotro Prinsaüs a lâre
Da Bedernegis, en de-se :
— Mar retornan bikenn d'am bro,
Pedernegis, m'ho klac'haro ;

II

Le Seigneur Prinsaüs souhaitait le bonjour,
En arrivant dans la maison :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
N'a-t-on point besoin de mercerie ?

Une bordure d'or ou une bordure d'argent,
Ce qui sied aux jolies filles ?
La petite servante, du coin du feu,
Répondit aussitôt :

— On n'a pas besoin de mercerie :
Ce panier-là a encore été ici aujourd'hui ;
Ce panier-là a encore été ici, aujourd'hui,
C'est ici le panier du petit mercier !

Et lui de sortir de la maison,
En mettant son doigt sur son nez ;
Il sort alors de la cour,
Et va se cacher dans le courtil.

III

Le coq n'avait pas chanté (pour annoncer) le jour,
Qu'il y avait du nouveau dans le pays ;
Sept archers étaient arrivés de Rennes,
Pour emmener le seigneur en prison.

Le seigneur Prinsaüs disait,
En passant par Pédernec....(1)
Quand il passa par Pédernec,
Il demanda une bouteille d'eau-de-vie.

Quand il eût bu son eau-de-vie,
Il fit ses adieux à l'hôtesse :
— Hôtesse, je vous dis adieu,
Quand j'aurai de l'argent, je vous paierai.

Le seigneur Prinsaüs disait
Aux habitants de Pédernec. ce jour-là :
— Si jamais je reviens dans mon pays,
Habitants de Pédernec, je vous causerai de la douleur ;

(1) Il y a, probablement une petite lacune,

Me lakaï' ann tan en Runangô,
Kermataman, ar C'holledo ;
Me lakaï' ann tan en Runaspern,
Kermataman, ar gêr a Skern ?

Me 'lakaï' al logod da redek
'N hoc'h ilis-parous Pedernek !....

Kanet gant Marc'harit FULUP.

Je mettrai le feu à Runangoff,
A Kermataman et au Colledo ;
Je mettrai le feu à Runanspern, (1)
A Kermataman et au village de Skern (?) ;

Je ferai courir les souris
Dans votre église paroissiale de Pédernec !....

Chanté par Marguerite PHILIPPE,

(1) Ce sont autant de manoirs de la commune de Pédernec, au pied de la montagne du Bré.

GUYON KERE

I

Tri den euz a barous Plufur,
Maget er memeus avantur,
'Sul 'r sakramant, ma intentet,
'Keït ma oar en offerenn-bred.

Dre ur blasenn e tremenjont
En pehini em rankontrjont ;
Ma c'houlenn ann eil euz egile :
— Pelec'h hec'h efomp-ni fete ?

— Ni iel' fenoz da Grec'hmorvan,
Eno na gollo den he boan.....
. . . .

II

Uc'hel oa 'n doënn euz ar plen,
Hag hi sapout na c'halle den.
— Kerc'het skeulio ma ho stagin,
Ma 'c'h inn dre ann doënn en ti.

Ebars ann ti p'int antreet,
Ur fasad d'ar vroeg d-eùs roët,
Ober d'êhi monet gant mall
Da digorri 'n nor d'ar re-all.

— Dâlet, Guyon, ann alc'houeo,
Kaset ganec'h ma holl vado ;
Kaset ganec'h ma holl vado,
Ha lest ganimp hon buheo !

Kent m'eo euz ann ti sortiet,
Hen he gwele 'n eùs hi laket ;
Laket hen eûs-hi 'n he gwele,
Staget ann eil euz egile....
. . . .

— Me n'ôn ket ha me retornfe,
D' lemel ho buhe digant-he.
— Hola ! hola ! ma c'hamarad,
Da gonsians a zo ingrat !

GUYON QUÉRÉ

I

C'étaient trois hommes de la paroisse de Plufur,
Elevés dans les mêmes idées:
Le dimanche du sacrement (fête Dieu), comprenez bien,
Pendant qu'on était à la grand'messe,

Ils passèrent par une place,
Où ils se rencontrèrent,
Et ils se demandèrent l'un à l'autre :
— Où irons-nous, aujourd'hui ?

— Nous irons ce soir à Crec'h-Morvan,
Là, personne ne perdra sa peine.
. . . .

II

Le toit était élevé de la terre,
Et personne ne pouvait l'atteindre.
— Allez chercher des échelles, pour les attacher bout-à-bout,
Afin que j'entre dans la maison, par le toit.

Quand ils entrèrent dans la maison,
Ils donnèrent un soufflet à la femme,
Et la forcèrent d'aller, promptement,
Ouvrir la porte aux autres.

— Tenez, Guyon, prenez les clefs,
Et emportez tous mes biens ;
Emportez tous mes biens,
Et laissez-nous la vie !

Avant de sortir de la maison,
Il mit la femme dans son lit ;
Il la mit dans son lit,
Et attacha l'un à l'autre. (le mari et la femme).
. . . .

— Je ne sais si je ne dois pas retourner,
Pour leur ôter la vie.
— Hola ! hola ! camarade,
Ta conscience est ingrate ! (sans pitié.)

Pa hon eûs bet ho holl vado,
Lezomp gant-hê ho buheo.
— C'hoant am eûs c'hoas da retorn d'hê,
Da c'houeza ann tan indan-hê !....

III

'Nn aotro 'r markis 'sav beure-mad,
Da vont da chaseal d'ar c'hoad,
Ha p'arruas er verèri,
N'oa den war-ar-bale en-hi.

Ann aotro 'r markis pa welas,
Ebars ann ti hec'h antreas :
— Petra 'zo 'newez en ti-man,
N'eûs den war-ar-bale en-han ?

Ar vroeg euz ann ti a lâras,
D'ann aotro markis, p'hen klewas :
— Ni 'zo lakêt en hor gwele,
Staget ann eil euz egile ;

Staget ann eil euz egile
Gant al laër braz Guyon Kere,
He gamarad Iann ar C'halvez,
Ann Olier braz eglle.

Ann aotro markis, pa glewas,
En hostaleri vraz 'c'h antreas :
— Hostizes, d'in-me lavaret,
Piou en ho ti hoc'h eûs lojet ?

— Leal, 'mezhi, Guyon Kere,
Ann Olier braz, Iann ar C'halvez ;
Ann Olier braz, Iann ar C'halvez,
Mill aoun hon eûs 'wit hon buhe !

Ar markis pa hen eûs klewet,
He zorn 'n he c'hodel 'n eùs laket ;
He zorn 'n he c'hodel 'n eùs lâket,
Ur pistol d'êhi 'n eùs roët.

IV

Guyon Kere a lavare,
Bars ar prizon, en he goanze :
— Me 'wel a-c'hann 'n Olier braz,
Hag hen n'eo ket komerret c'hoaz ;

Puisque nous avons eu tous leurs biens,
Laissons-leur la vie.
— J'ai envie de retourner sur eux,
Pour souffler le feu sous leur lit.

III

Le seigneur marquis se lève de bonne heure,
Pour aller chasser au bois,
Et quand il arriva dans la métairie,
Personne n'y était sur pieds.

Quand le seigneur marquis vit (cela),
Il entra dans la maison :
— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
Que personne n'y est encore sur pieds ?

La femme de la maison répondit
Au seigneur marquis, quand elle l'entendit :
— On nous a mis dans notre lit,
Liés l'un à l'autre ;

Liés l'un à l'autre,
Par le grand voleur Guyon Quéré,
Son camarade Jean Le Calvez,
Le grand Ollivier était l'autre.

Quand le seigneur marquis entendit (cela),
Il entra dans la grande auberge :
— Hôtesse, dites-moi,
Qui avez-vous logé dans votre maison ?

— Ma foi ! dit-elle, Guyon Quéré,
Le grand Ollivier et Jean Le Calvez ;
Le grand Ollivier et Jean Le Calvez,
Nous craignons beaucoup pour notre vie !

Quand le marquis entendit (cela),
Il mit la main dans sa poche ;
Il mit la main dans sa poche,
Et lui donna une pistole.

IV

Guyon Quéré disait,
Assis dans sa prison :
— Je vois d'ici le grand Ollivier
Qui n'est pas encore pris;

Gant-han 'n ijenn pewar zroad gwenn,
Hag euz hen kas d'ar c'higerrienn ;
Hag euz hen kas d'ar c'higerrienn,
Pareï sur 'raï' he groc'henn.

N' damalan den, a neb-koste,
Nag iwe den euz ma ligne,
Nemet mab ar Bris a Bloubezr,
Hennes 'garfenn 've em c'hever ;

.Hennes a lâras d'in un de
Klask d'ehan 'r bugel divâde,
Hag e tiskje d'in sekrejo
D' laeres ann dud war ann hentjo.

Ha me ken buhan, pa glewis,
Ur vroeg iaouank a rankontris :
— Groeg iaouank, d'in-me lavaret,
Ped mis bugale a zouget ?

— Bea ez int eis mis hanter,
Hogoz achu eo ma amzer.
Ha me kerkent ha ma klewis,
Ma c'houtelasenn a dennis ;

Me 'tenna ma c'houtelasenn,
'Troc'ha 'nezhi dre he bandenn ;
Ha me tenna d'êhi ur mab,
Ar c'haera oa 'indann ann oabl. (1)

Pa arruis en bourk Ploubezr,
Na oa ket mab ar Bris er gêr.
Kriz 'vije 'r galon na oelje,
En bourk Ploubezr nep a vije,

O klewet ar paour inosant
O c'houl' ole ar vadeziant ;
O c'houl' ole ar vadeziant,
Ha d'he vamm baour ar sakramant.

Kaeroc'h tol a ris-me goude,
Lac'ha ma zad en he wele !
Tri bloaz oa war he wele klanv,
Me o c'houeza 'n tan indan-han ;

(1) Ce passage se trouve presque mot pour mot dans « Kloarek Javre, » qu'on trouvera plus loin.

Il a un bœuf à quatre pieds blancs,
Qu'il conduit aux bouchers ;
Il le conduit aux bouchers,
Il sauvera sûrement sa peau.

Je ne blâme personne, d'aucun côté,
Ni personne aussi de ma famille,
Si ce n'est le fils de Le Bris, de Ploubezre,
Celui-là, je voudrais le voir vis-à-vis de moi !

Celui-là me dit un jour
De lui procurer un enfant non baptisé,
Et il m'apprendrait des secrets
Pour voler les gens sur les chemins.

Et moi, dès que j'entendis (cela),
(De dire) à une jeune femme que je rencontrai :
— Jeune femme, dites-moi,
Combien de mois a l'enfant que vous portez ?

— Il a huit mois et demi,
Mon temps est presque fini.
Et moi, dès que j'entendis (cela),
Je tirai mon coutelas ;

Je tirai mon coutelas,
Et je la coupai par la ceinture ;
Et j'en retirai son fils,
Le plus beau qui fût sous le firmament.

Quand j'arrivai au bourg de Ploubezre,
Le fils de Le Bris n'était pas à la maison.
Dur eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été au bourg de Ploubezre,

En entendant le pauvre innocent,
Qui demandait l'huile du baptême ;
Qui demandait l'huile du baptême,
Et le sacrement (de l'extrême onction) pour sa mère.

Je fis après cela un plus beau coup,
En tuant mon père dans son lit !
Il y avait trois ans qu'il était malade sur son lit ;
J'allumai le feu sous lui ;

Me o c'houeza 'n tan indan-han,
Pa n' deue 'n Anko da vouit-han !
Ma mamm a lâras d'in un de,
Pa 'oa 'sevel euz he gwele :

— N'hoc'h ket, ma mab, un den antier,
Pa n' digaset d'in ur sibouar ;
Pa n' digaset d'in 'r sibouarenn,
Ewit lakad ma amonenn.

Ha me, kerkent ha ma klewis,
Da vourk Plougaznou e redis,
War ar marchepi 'daoulinis,
Arbell 'r sakramant 'digorris.

Ann arbell p'am eûs digorret,
Ur vouez euz ann env 'm eùs klewet
O lâret d'in n' ren ket er-vad,
Pa na oa ket 'ma daou-dorn sakr.

P'oann arru pell euz ann ilis,
War un dosenn c'hlaz 'c'h azeïs ;
War un dosenn c'hlaz 'c'h azeïs,
Neuze eno hen digorris :

Ma oa en-han tric'houec'h hosti ;
Me ho debri d'am dijuni !

. . . .

Ha kaeroc'h tol am eùs c'hoaz grêt,
Staga ur vroeg euz ur bêlek,
Leuskel tri fez gwinn da redek,
Goude am boa leis ma c'hôf grêt.

Brema n'am eùs ken da lâret,
Met pedet ganen, mignoned ;
Pedet ganen, ma mignoned,
Ma leusket d'ann traon pa garfet !

Dastumet en parous Plouloc'h, — 1849.

J'allumai le feu sous lui,
Puisque l'Anko (la Mort) ne venait pas le prendre!
Ma mère me dit un jour,
En se levant de son lit :

— Vous n'êtes pas, mon fils, un homme complet,
Puisque vous ne me procurez pas un ciboire ;
Puisque vous ne me procurez pas un ciboire,
Pour mettre mon beurre.

Et aussitôt que j'entendis cela,
Je courus au bourg de Plougasnou ;
Je m'agenouillai sur les marches de l'autel,
Puis j'ouvris la niche du Saint-Sacrement.

Quand j'eus ouvert la niche,
J'entendis une voix du ciel
Qui me dit que je ne faisais pas bien,
Puisque mes mains n'étaient pas consacrées.

Quand je fus loin de l'église,
Je m'assis sur un tertre vert ;
Je m'assis sur un tertre vert,
Et je l'ouvris là (le Saint-Ciboire) ;

Il y avait dedans dix-huit hosties,
Et je les mangeai à mon déjeûner!

. . . .

J'ai fait un plus beau coup encore,
En attachant l'un à l'autre un prêtre et une femme,
En laissant courir trois pièces de vin,
Après en avoir bu mon content.

A présent, je n'ai plus autre chose à dire ;
Si ce n'est : — priez pour moi, mes amis ;
Priez pour moi, mes amis,
Lâchez-moi en bas, quand vous voudrez.

Recueilli dans la commune de Plouiec'h, — 1849.

PAOTRED PLOUARET

I

Mar plij ganac'h a selaoufet
Ur werz newez a zo savet ;
Ur werz newez a zo savet,
Da bewar faotr iaouank eo grêt.

Da bewar faotr iaouank eo grêt,
'Zo êt da Vaël, a Blouaret,
'Zo êt da bikad war dour Maël,
Aoun 'm eùs na deufent ket d'ar gêr.

Et eo Ar Gwillermed ho daou,
Ar Pieres hag ann Andreo....
. . . .

Bars en Maël p'int arruet,
Peb a blac'h koant ho d-eùs choazet ;
Peb a blac'h koant ho d-eûs choazet,
Ar re vraoa euz ar merc'hed.

II

Na Fant ar C'hoz a lavare
Da berson Plouaret, un de :
— Eis war-n-ugent paotr, 'm eùs klewet
Deui' da c'hoari euz re Blouaret ;

Rèd a vo skriva ul lizer
D'ar baotred-vad, ma teuint d'ar gêr.
P'arruas al lizer gant-han, (gant-hé)
'Oant er garrido uc'hellan

Oant er garrido uc'hellan,
Ar Gwillerm 'komans d'hen lenna ;
Ervoan Ar Gwillerm, pa hen lenn,
A denn ar bleo e-mès he benn.

Ervoan Ar Gwillerm a lâre
D'he gamaraded, ann de-se :
— Hastet, hastet, kamaraded,
Me a wel arru ar baotred !

LES GARS DE PLOUARET

I

S'il vous plait, vous écouterez
Un gwerz nouvellement composé ;
Un gwerz nouvellement composé,
(Au sujet de) quatre jeunes gens.

(Au sujet de) quatre jeunes gens,
Qui sont allés à Maël, de Plouaret,
Qui sont allés picoter (la pierre) pour la tour de Maël,
Je crains qu'ils ne reviennent pas à la maison.

Sont allés — les deux Guillerm,
Le Pierès et André......
. . . .

Quand ils arrivèrent à Maël,
Ils choisirent chacun une jolie fille ;
Ils choisirent chacun une jolie fille,
Les plus belles entre les jeunes filles (de la paroisse).

II

Françoise Le Coz disait
Au recteur de Plouaret, un jour :
— Vingt-huit jeunes gens, d'après ce que j'ai entendu,
Viendront jouer (se battre) contre ceux de Plouaret ;

Il faudra écrire une lettre
Aux bons gars, pour qu'ils viennent à la maison.
Quand la lettre leur arriva,
Ils étaient dans la plus haute galerie ;

Ils étaient dans la plus haute galerie,
Le Guillerm commença à la lire :
A mesure que Yves Le Guillerm la lisait,
Il s'arrachait les chevaux de la tête.

Yves Le Guillerm disait
A ses camarades, ce jour-là :
— Hâtez-vous, hâtez-vous, camarades,
Je vois venir les gars !

Tolomp hon morzolo d'ann traon,
Me a wel o tont hon Anko !
Tolomp-ni hon re vihanna,
Miromp bepred ar re vrasa.

Harpet ho skoa euz ma hini,
Ha lest ar baotred da c'hoari ;
Darc'hêt gant-hê a-dreuz ho zal,
Ken ho diskarfet d'ann douar.

Ervoan Ar Gwillerm a lâre
D'he gamaraded, ann de-se :
— Eomp d'evan un dimion,
Arru eo fatik ma c'halon.

Pa oant en davarn hoc'h evan,
Hec'h arruas kezlo gant-han :
— Ervoan Ar Gwillerm, deut e-mês,
Emaint ho lac'ha Pieres !

Ervoan 'R Gwillerm, p'hen eûs klewet,
Dreist ann daol a zo dilampet,
Diskar gwerenn, boutail, gant he droad,
Hag ann hostis gant ur fasad.....

. . . .

Ervoan Ar Gwillerm lavare
D' berson Maël eno, neuze :
— Hastet lâret hoc'h offern-bred,
Pell-braz 'zo hini n' 'm eûs klewet.

— Na lârinn ket ann offern-bred,
Te n' verites ket hi c'hlewet.
Ervoan 'R Gwillerm, p'hen eûs klewet,
Euz ar person 'zo dizroët ;

Euz ar person eo dizroët,
Ur fasad d'ehan 'n eûs roët ;
'N eûs roët d'ehan ur fasad,
Ha 'n eûs hen beuet en he voad !

Ervoan Ar Gwillerm a lâre
Da Vaëlis eno neuze :
— Et-c'hui d'ar gêr, Tremaëlis, (1)
Na vô ket offern 'n hoc'h ilis ;

(1) Il paraitrait que c'était à Trémel, et non a Maël-Pestivien ou Maël-Carhaix, que travaillaient les piqueurs de pierre de Plouaret.

Jetons nos marteaux en bas,
Je vois venir notre trépas !
Jetons nos marteaux les plus petits,
Et gardons toujours les plus grands.

Appuyez votre épaule contre la mienne,
Et laissez faire les gars ;
Frappez-les sur le front,
Jusqu'à ce que vous les renversiez à terre.

Yves Le Guillerm disait
A ses camarades, ce jour-là :
— Allons boire un *dimion* (?)
Mon cœur commence à faillir.

Comme ils étaient dans la taverne, à boire,
Il leur arriva une nouvelle :
— Yves Le Guillerm, sortez,
Ils sont à assassiner Le Pierès !

Quand Yves Le Guillerm entendit (cela),
Il sauta par-dessus la table,
Renversant verre et bouteille, avec son pied,
Et l'aubergiste d'un soufflet.

. . . .

Yves Le Guillerm, disait
Au recteur de Maël, là, en ce moment :
— Hâtez-vous de dire votre grand'messe,
Il y a longtemps que je n'en ai entendu aucune.

— Je ne dirai pas la grand'messe,
Car tu ne mérites pas de l'entendre.
Quand Yves Le Guillerm entendit (cela),
Il se détourna vers le recteur :

Il se détourna vers le recteur,
Et lui donna un soufflet ;
Il lui donna un soufflet,
Et le noya dans son sang !

Yves Le Guillerm disait
Aux habitants de Maël, là en ce moment :
— Retournez à la maison, habitants de Trémel,
Il n'y aura pas de messe dans votre église ;

Fete n' vô kẹt a offern-bred,
Ar person a zo badaouet !....

. . . .

Me 'wel ma mestres en nor-dâl,
Daou renk danteles war he zâl,
Danteles arc'hant, spilho aour,
Bikenn ma mestres na vô paour.

Ervoan Ar Gwillerm a lâre
D'he gamaraded, ann de-se :
— Hastet, hastet, Kamaraded,
Ma efomp c'hoaz da Blouaret !....

Kanet gant Jannet ar GALL
mates en Kerarborn.

Il n'y aura pas de grand'messe, aujourd'hui,
Le recteur est à moité mort.

. . . .

Je vois ma maîtresse sous la porte principale de (l'église),
Avec deux rangs de dentelles sur son front,
Dentelles d'argent, épingles d'or,
Jamais ma maîtresse ne sera pauvre (1)

Yves Le Guillerm disait
A ses camarades, ce jour-là :
Hâtez-vous, hâtez-vous, camarades,
Afin que nous allions encore à Plouaret

Chanté par Jeanne LE GALL,
servante à Keranborgne — Plouaret.

(1) Ce couplet pourrait bien avoir été interpolé.

KABITENN ROZANFAOU

I

Kabitenn Rozanfaou 'lâre,
War ar pont plenkenn, en Korle :
— Teval ê 'nn noz ha glao a ra,
N' gare den mont da verc'heta ;

Ar baotred 'zo 'n ho santinello,
A merc'hed 'zo 'n ho gweleo ;
Ni 'reï un dibab gant golo,
Matilina Rochelan me 'm bô ;

Matilina Rochelan 'zo koant,
Debauch anezhi am eûs c'hoant.
Kabitenn Rozanfaou lâre
'N ti Rochelan goz p'arrue :

— Bonjour ha joa holl en ti-ma,
Ho merc'h Matilina pelec'h 'ma ?
— Et eo da diski ar gallek,
Ter lew 'n tu-all da Sant-Briek.

— Mar eman Matilina lec'h lâret.
'R vates vihan pelec'h eo êt ?
Ar vates vihan, a-dal ann tan,
E d-eûs lavaret ken buhan :

— Ema Matilina 'n krec'h uc'hella,
'C'h ober bouledo da denna ;
'C'h ober bouledo chadennet,
Diwallet ho puhe, mar karet.

Kabitenn Rozanfaou, p'hen eûs klewet,
Gant ar vinz euz krec'h 'zo pignet :
— Digorret ho tor, Matilina,
Ma 'z inn d' vèdoc'h da ziviza.

— Da vèdon d' ziviza n' deufet ket,
C'hui na kabitenn soudard a-bed.
Kabitenn Rozanfaou a lâre
D'he soudarded eno neuze :

LE CAPITAINE ROZANFAOU

I

Le capitaine Rozanfaou disait,
Sur le pont de planches, à Corlai :
— La nuit est sombre et la pluie tombe,
Personne ne voudrait aller courir les filles ;

Les hommes sont en sentinelle,
Et les jeunes filles sont dans leurs lits ;
Nous choisirons à la chandelle,
Pour moi, j'aurai Mathurine Rochelan.

Mathurine Rochelan est jolie,
Mon désir est de la débaucher.
Le capitaine Rozanfaou disait,
En arrivant dans la maison du vieux Rochelan :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison!
Votre fille Mathurine où est-elle ?
— Elle est allée apprendre le Français,
Trois lieues au-delà de Saint-Brieuc.

— Si Mathurine est où vous dites,
La petite servante, où est-elle allée ?
La petite servante, du coin du feu,
A répondu aussitôt :

— Mathurine est dans la plus haute chambre,
A fabriquer des boulets, pour tirer ;
A fabriquer des boulets ramés,
Prenez garde à votre vie, si vous voulez.

Quand le capitaine Rozanfaou entendit (cela),
Il monta l'escalier tournant :
— Ouvrez votre porte, Mathurine,
Afin que j'aille deviser avec vous.

— Vous ne viendrez pas deviser avec moi,
Ni vous, ni aucun autre capitaine soldat.
Le capitaine Rozanfaou disait
A ses soldats, là, en ce moment :

— Mar na zigor ann nor d'imp-ni,
Tolomp tan artifis d'hi dewi.
Matilina, pa d-eûs klewet,
Gant 'r vinz d'ann traon eo diskennet ;

Gant 'r vinz d'ann traon eo diskennet,
Ha d'ar c'habitenn 'd-eûs lâret :
— Kabitenn Rozanfaou n' 'c'h eûs ket grêt mad,
Lakad ann tan en ti ma zad.

— Tawet, Matilina, n'oelet ket,
Un ti newe d'ac'h 'vô savet ;
Me 'savo d'ac'h un ti newe
Gant ar c'hoad kaer a Goatanhê ;

Me 'savo ti d'ac'h newe-flamm,
Gant ar c'hoad kaer a Goad-ar-Spagn....
. . . .

II

Matilina Rochelan 'lâre
Da gabitenn Rozanfaou, un dez oe :
— Kabitenn Rozanfaou, mar am c'haret,
Da bed ac'hanoc'h 'vinn oblijet ?

— D'in ma hunan, d'am faotr ar gambr,
D'am soudarded, p'ho defo c'hoant ;
D'am soudarded, p'ho defo c'hoant,
Bez' a zo 'n hê tric'houec'h ha kant.

— Kabitenn Rozanfaou, mar am c'haret,
Na prestet d'in-me ho mousket ;
Na prestet d'in-me ho mousket,
D' denna war ar baïsanted.

Bars ar mousket pa eo kroget,
'N kreis he galon 'd-eûs-han diskarget :
— Kabitenn Rozanfaou, me 'wie mad
Am bije revanch buhe ma zad !

III

Rochelan goz a lavare
D'he verc'h, er gêr pa arrue :
— Ma merc'h Matilina, mar am c'haret,
D'al leur-newe na efet ket ;

— Si elle ne nous ouvre pas la porte,
Jetons un feu d'artifice pour la brûler.
Quand Mathurine entendit (cela),
Elle descendit l'escalier :

Elle descendit l'escalier,
Et dit au capitaine :
— Capitaine Rozanfaou vous n'avez pas bien fait
En mettant le feu à la maison de mon père.

— Taisez-vous, Mathurine, ne pleurez pas,
Une maison neuve vous sera élevée ;
Je vous ferai élever (bâtir) une maison neuve,
Avec le beau bois de Coatanhaie,

Je vous éleverai une maison toute neuve,
Avec de beau bois de la forêt d'Espagne ?...
. . . .

II

Mathurine Rochelan disait
Au capitaine Rozanfaou, un jour :
— Capitaine Rozanfaou, si vous m'aimez,
A combien d'entre vous serai-je obligée ?

— A moi-même, à mon valet de chambre,
A mes soldats, quand ils le voudront ;
A mes soldats, quand ils le voudront,
Il y en a cent dix-huit.

— Capitaine Rozanfaou, si vous m'aimez,
Prêtez-moi votre mousquet ;
Prêtez-moi votre mousquet,
Pour tirer sur les paysans.

Quand elle tint le mousquet,
Elle le déchargea au milieu de son cœur :
— Capitaine Rozanfaou, je savais bien
Que j'aurais tiré vengeance de la mort de mon père !

III

Le vieux Rochelan disait
A sa fille, quand elle arriva à la maison :
— Ma fille Mathurine, si vous m'aimez,
Vous n'irez pas à l'aire neuve ;

Ho preur Koadinizan 'vô eno,
'N defo drouk ouzoc'h, ho lac'ho.
— Drouk ha mad gant nep a garo,
D'al ieur-newe me a ielo ;

Mar sôn ar zoner, me danso
Gant braoa tud-jentil 'vô eno ;
Gant braoa tud-jentil 'vô eno,
Mar na sôn ket, me a gano.

Bars al leur-newe p'eo arruet,
He breur Koadinizan 'd-eùs rankontret ;
He breur Koadinizan 'd-eùs rankontret,
Hen defoa hi gwerzet d'ar soudarded.

Hag hi o souza diout-han,
Gant un tenn mousket hen lac'han,
Tenna gant ar mousket hi a oar,
C'hoari 'r c'hleve er giz ma kar....

. . . .

Kanet gant Marc'harit FULUP,

Votre frère de Koadinizan sera là,
Il vous en voudra et vous tuera.
— Le trouve bon ou mauvais qui voudra,
A l'aire neuve j'irai ;

Si le sonneur sonne, je danserai,
Avec les plus beaux gentilshommes qui seront là ;
Avec les plus beaux gentilshommes qui seront là ;
S'il ne sonne pas je chanterai.

Quand elle arriva à l'aire-neuve,
Elle rencontra son frère Koadinizan ;
Elle rencontra son frère Koadinizan,
Qui l'avait vendue aux soldats.

Et elle s'écarta de lui
Et le tua d'un coup de mousquet.
Elle sait tirer du mousquet,
Et jouer de l'épée comme elle veut....

. . . .

Chanté par Marguerite PHILIPPE,



FANTIG MONTFORT

I

Fantig Monfort, a-dal he zan,
Na deveus ket kollet he foan,
Ewit monet 'n ur redadenn
Da Wengam, goude he merenn.

Fantig Montfort a vonjoure,
War bave Gwengam pa varche :
— Demad ha joa holl er gêr-man,
Ar c'habitenn pelec'h eman ?

Demad, aotro ar c'habitenn,
Pelec'h emèdi ho pandenn ?
Pelec'h eman ho soudarded ?
Unan a renkan da gavet ; (1)

Unan a renkan da gavet,
Gwill ann Herve, a Bedernek.
— Gwill ann Herve n'ho pezo ket,
Ar c'haera euz ma soudarded ;

Ar c'haera euz ma soudarded,
Serviji 'r roue a zo rèd.
Fantig Montfort a lavaras
D'ar c'habitenn, 'vel m'hen klewas :

— Roët-c'hui d'in Gwill ann Herve,
Me roï' d'ac'h gwerz un tok newe ;
Me roï' d'ac'h gwerz un tok kastor gwenn,
Ha warnehan ur blumachenn ;

Ha warnehan ur blumachenn,
A zere euz ur c'habitenn.
Ar c'habitenn a lavaras
Da Fantig Montfort, p'hi c'hlewas :

— Fantig Montfort, et-c'hui d'ar gêr,
Choazet un' all d'ho servijer.
Fantig Montfort a lavaras
D'ar c'habitenn, 'vel m'hen klewas :

(1) Kavet au lieu de kaout, pour la rime.

FRANÇOISE MONTFORT

I

Françoise Montfort, du coin de son feu,
N'a pas perdu sa peine,
Pour aller en une traite
A Guingamp, après son diner.

Françoise Montfort souhaitait le bonjour,
En marchant sur le pavé de Guingamp :
— Bonjour et joie à tous dans cette ville,
Le capitaine où est-il ?

Bonjour, monsieur le capitaine,
Où est votre bande ?
Où sont vos soldats ?
Il m'en faut un ;

Il m'en faut un,
Guillaume Hervé, de Pédernec.
— Guillaume Hervé vous n'aurez pas,
C'est le plus beau de mes soldats ;

C'est le plus beau de mes soldats,
Et il faut faire le service du roi.
Françoise Montfort répondit
Au capitaine, quand elle l'entendit :

— Donnez-moi Guillaume Hervé,
Et je vous donnerai le prix d'un chapeau neuf ;
Je vous donnerai le prix d'un chapeau de castor blanc,
Avec un plumet dessus ;

Avec un plumet dessus,
Ce qui sied à un capitaine.
Le capitaine répondit
A Françoise Montfort, quand il l'entendit :

— Françoise Montfort, allez à la maison,
Et choisissez un autre pour serviteur.
Françoise Montfort répondit
Au capitaine, quand elle l'entendit :

— Penoz c'halfenn-me mont d'ar gêr,
Ha me laket 'n ken gwaz mizer ?
Ar c'habitenn a respontas
Da Fantig Montfort, p'hi c'hlewas :

— A sur hoc'h euz a heriter,
M' hoc'h laket en ken gwaz mizer ?
Fantig Montfort a respontas
D'ar c'habitenn, 'vel m'hen klewas :

— Pe 'z on me sur, pe na on ket,
Renta kont d'ac'h na eo ket rèd ;
Mar na ret ket, un' all 'raïo,
Glazarded 'zo em godello.

Ar c'habitenn a respontas
Da Fantig Montfort, p'hi c'hlewas :
— Roït d'in gwerz ma zôk-newe,
Me 'roïo d'ac'h Gwill ann Herve.

II

Fantig Montfort a lavare
War bave Gwengam pa varche,
He daoudorn gant-hi war he diou-lez :
— Me a zo breman ur baotres !

Paotred Pedernek a lâre,
Pa dennent 'r billet a-darre :
— Fantig Montfort euz a Ben-Graz,
En ti ann diaoul 'man he flaz !

Honnes a zo d'imp-ni kiriek
Da renkout tenna ar billet !...:

Kanet gant Marc'harit FULUP.

— Comment pourrais-je aller à la maison,
Puisqu'on m'a mise en si grande misère ? (peine).
Le capitaine répondit
A Françoise Montfort, quand il l'entendit :

— Etes-vous donc sûre d'un héritier, (1)
Pour être réduite à si grande misère ?
Françoise Montfort répondit
Au capitaine, quand elle l'entendit :

— Que j'en sois sûre, ou ne le sois pas,
Je ne suis pas obligée de vous rendre compte ;
Si vous ne me le donnez pas, un autre le fera,
J'ai des lézards (argent) dans mes poches.

Le capitaine répondit
A Françoise Montfort, quand il l'entendit:
— Donnez-moi le prix de mon chapeau neuf,
Et je vous donnerai Guillaume Hervé.

II

Françoise Montfort disait,
En se promenant sur le pavé de Guingamp,
Les mains sur ses deux hanches :
— Je suis à présent, une gaillarde !

Les jeunes gens de Pédernec disaient,
Quand ils tiraient au sort à nouveau :
— Françoise Montfort, de Pengrâce,
A sa place (marquée) chez le Diable !

Celle-la est cause
Qu'il nous faut encore tirer au sort !

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

(1) Êtes-vous enceinte ?

LA BELLE CATOISE

I.

Me 'm eûs ur blanedenn galet,
Mar 'n eûs krouadur war ar bed.

Ma mamm, pa defoa ma ganet,
D'ur forest vraz d-eûs ma c'haset ;

D'ur forest vraz, pell euz ma bro,
Ha hi ha ma lezel eno.

La Feuntenell a oa ganin,
'Zo he blanedenn 'vel m' hini.

Un ermit mad 'n eûs hon c'havet,
Hennes hen eûs hon instruet ;

Hennes hen eûs hon instruet,
Ken a oamp daouzek vloaz oajet.

Pa oamp a daouzek vloaz oajet,
Trezek 'r Russi ez omp bet êt ;

Ez omp bet êt trezek 'r Russi,
Da boursu hon chanz hon anvoui.

Bars ar Russi p'omp arruet,
Ma brasa plijadur 'm eûs kollet ;

Ma brasa plijadur 'm eûs kollet,
Ha Feuntenell ez oa hanwet.

Etre Paris hag ar Russi
A zo brezel ha melkoni ;

A zo brezel ha melkoni,
Hag a zo holl balamour d'in.

Ter rivier wad am eûs treuzet,
Hag a zo holl war ma sujet.

Bars en Paris p'on arruet,
D' serviji noblanz 'on bet êt ;

LA BELLE CATOISE (1)

I

J'ai une étoile cruelle (un sort cruel),
Si en a une créature au monde.

Quand ma mère m'eût mise au monde,
Elle me porta dans une grande forêt ;

Dans une grande forêt, loin de mon pays,
Et puis, elle me laissa là.

La Fontenelle était avec moi,
Dont le sort ressemble au mien.

Un bon ermite nous trouva,
Et celui-là nous instruisit ;

Celui-là nous instruisit,
Jusqu'à l'âge de douze ans.

Quand nous eûmes atteint l'âge de douze ans,
Nous nous dirigeâmes vers la Russie :

Nous nous dirigeâmes vers la Russie,
Pour poursuivre notre chance et notre malheur.

Quand j'arrivai en Russie,
Je perdis mon plus grand plaisir ;

Je perdis mon plus grand plaisir,
La Fontenelle était son nom.

Entre Paris et la Russie,
Il y a guerre et tristesse ;

Il y a guerre et tristesse,
Et tout cela à cause de moi.

J'ai traversé trois rivières de sang,
Et toutes sont à mon sujet.

Quand j'arrivai à Paris,
J'allai servir la noblesse ;

(1) J'avoue ne rien comprendre à ce gwerz bizarre, et je ne m'explique pas comment le nom de La Fontenelle s'y trouve mêlé. — Je crains bien que ce ne soit l'œuvre d'un paysan qui s'est amusé à rimer, sans sujet ni plan, tout ce qui lui passait par la tête.

Daou gouvert arc'hant 'zo kollet,
Hag a zo d'in-me tamallet ;

Hag a zo d'in-me tamallet,
Siouas ! d'ar maro 'z on barnet.

II

La Belle Catoise a lavare
D'he frokuror, un dez a oe :

— Ma frokuror, mar am c'haret,
War ma fotanz a vo skrivet ;

War ma fotanz a vo skrivet,
Da welet ar maro am bô bet ;

Ur re-bennag a arruo,
A glasko revanch ma maro.

La Belle Catoise a lavare
D'he frokuror, un dez a oe :

— Me n' ioullan ket merwel fete,
Ken 'pô komzet gant ar roue.

— Tawet, *la Belle,* na oelet ket,
Ewit fete na varwfet ket ;

Warc'hoaz ar beure, pa vô de,
Me a gomzo gant ar roue.

III

He frokuror a lavare
D'ar roue, na p'hen salude :

— Ni meump ur griminales barnet,
Hi distruja na c'hellomp ket.

Herve klewet he freposio,
Ez eo c'hui, sir, hi delivro ;

Ez eo c'hui, sir, hi delivro,
La Belle Catoise eo he hano.

Ar roue, pa hen eûs klewet,
Ter-gwez d'ann douar ê koûeet ;

Ter-gwez d'ann douar ê koueet,
Ar prokuror 'n eûs-han savet.

Deux couverts d'argent ont été perdus,
Et on me les a reprochés ;

Et on me les a reprochés ;
Hélas ! j'ai été condamnée à mort !

II

La Belle Catoise disait
A son procureur, un jour :

— Mon procureur, si vous m'aimez,
On écrira sur ma potence ;

On écrira sur ma potence
Pour faire voir (connaître) la mort que j'ai eue.

Quelqu'un arrivera
Qui tirera vengeance de ma mort.

La Belle Catoise disait
A son procureur, un jour :

— Je ne veux pas mourir aujourd'hui,
Jusqu'à ce que vous ayez parlé au roi.

— Consolez-vous, la belle, ne pleurez pas,
Pour aujourd'hui vous ne mourrez pas ;

Demain matin, quand il fera jour,
Je parlerai au roi.

III

Le Procureur disait
Au roi, en le saluant :

Nous avons condamné une criminelle,
Et nous ne pouvons pas la mettre à mort.

A entendre ses propos,
C'est vous-même, sire, qui la délivrerez ;

C'est vous-même, sire, qui la délivrerez ;
Son nom est : La Belle Catoise.

— Quand le roi entendit (cela),
Il tomba trois fois à terre ;

Il tomba trois fois à terre,
Le Procureur le releva.

Hag ar roue a lavare,
Neuze soudenn, pa divalle :

— Kement kloc'h a zo er gêr-ma,
Laket an-hê holl da vralla,

'Wit ma teuio 'r prosession
D' gerc'had *la Belle* euz ar prizon.

. . . .

— La Feuntenell, me 'wie mad
As anvejenn euz da lagad.

— *La Belle Catoize*, mar am c'haret,
Ganen d'ar pales e teufet,

Ha warc'hoaz, pa vô deut ann de,
'Vefomp unanet dirag Doue.

Kanet gant Marc'harit FULUP.

Et le roi disait
Alors soudain, quand il revint à lui :

— Toutes les cloches qui sont dans cette ville
Faites-les mettre en branle,

Pour que la procession vienne
Chercher *la Belle* à la prison.

. . . .

La Fontenelle, je savais bien
Que je te reconnaîtrais à ton œil.

— La Belle Catoise, si vous m'aimez,
Vous viendrez avec moi au palais,

Et demain, quand le jour sera venu,
Nous serons unis devant Dieu.

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

KLOAREK JAVRE

I

Mar plij ganac'h a selaoufet
Ur werz a zo 'newe savet ;
A zo grêt da gloarek Javre,
Gwasa paîsant a vale.

Gouzoud a ree skriva ha lenn,
Lâret d'ann dud ho flanedenn ;
Ouspenn ez oa blasfematour,
Ha goude 'oa violatour.

Kenta hen eûs bet violet,
'Oa ur vroeg 'newe-gwillioudet ;
P'oar êt d'ober ar vadeziant
'C'h antreas en ti ann tirant.

'C'h antreas ann tirant en ti,
Ha mont en he gwele gant-hi ;
Ha grêt he volonte gant-hi,
'Lemas he buhe digant-hi.

Ur plac'h iaouank euz ar barous
Hec'h arruas gant-hi 'r memeuz (tra) ;
P'hen defoe grêt he volonte,
'Lemas digant-hi he buhe.

Pa oa o vont gant ann hent-braz,
Ur vroeg iaouank a rankontras :
— Groeg iaouank, d'in-me lavaret
Pelec'h hec'h et, pe hec'h hoc'h bet ;

Pelec'h hec'h et, pe hec'h hoc'h bet,
Pe 'man hoc'h esper da vonet ?
— D'ar gêr a esperan monet,
Mar les Doue ganen iec'het.

— Groegig iaouank, d'in-me lâret
Pe oad a vugale 'douget ?
— Bugale a eis mis hanter,
Hogos achu eo ma amzer.

LE CLERC GEFFROI

I

S'il vous plait, vous écouterez
Un gwerz nouvellement composé ;
Il a été fait au clerc Geffroi,
Le plus méchant paysan qui marche (qui existe).

Il savait lire et écrire,
Et dire aux gens leur planète (la bonne aventure) ;
De plus, il était blasphémateur,
Et aussi violateur.

La première fois qu'il viola,
Ce fut une femme nouvellement accouchée ;
Pendant qu'on était allé faire le baptême,
Le tyran entra dans la maison.

Le tyran entra dans la maison
Et alla avec la femme dans son lit :
Il en disposa à sa volonté,
Puis, il lui ôta la vie.

A une jeune fille de la paroisse
Il arriva la même chose ;
Quand il en eût fait à sa volonté,
Il lui ôta aussi la vie.

Comme il allait sur le grand chemin,
Il rencontra une jeune femme.
— Jeune femme, dites-moi,
Où vous allez ou avez été ;

Où vous allez ou avez été,
Ou avez l'intention d'aller ?
— C'est à la maison que j'espère aller,
Si Dieu me laisse la santé.

— Petite jeune femme, dites-moi,
Depuis combien de temps êtes-vous enceinte ?
— Il y a huit mois et demi,
Mon terme est proche.

Hen tenna he goutelassenn,
Hag hi zroc'ha dre he bandenn ;
Hag hi zroc'ha dre he bandenn,
'Teurrel he bugale 'n ur spernenn ;

Golo he c'horf 'n ur bern delio,
He daoudorn en he c'hostelo.
Ur c'hloarek iaouank, o tremen,
A remerkas ann daou vugel :

— Daou vugel baour, d'in-me lâret,
Petra el lec'h-se a glasket ?
Ar vugaligo a gomzas
Neuze soudenn, dre virakl braz :

— Ni a ve aman ekselant,
Mar hor be bet ar vadeziant ;
Ma é ar fripon Glaoud Javre
'N eûs lemet diganimp hon buhe !

Ar c'hloarek iaouank pa glewas,
Ann daou vugel a gristenas,
Ha kerkent ma 'z int kristenet,
War al lec'h ez int desedet ;

War al lec'h ez int desedet,
Ha d'ar joaïo ez int bet êt !....
Pa oa ar c'hure, ar person,
Hoc'h ober tro 'r prosession,

Hoc'h ober tro ar sakramant,
O tont er vered ann tirant ;
Bars ar vered e tilampas,
Hag en he zorn ur gontel noas.

Ar bêlek, gant aoun dirazhan,
'Gouez ar sibouer digant-han !
Tud honest ha tud honorabl
'Oa o tougenn ann tabernakl,

Hag e larjont da C'hlaoud Javre :
— Den impi, em denn al lec'h-se !
Em denn prim, kiger Trebeurden,
'Ma liou ar gordenn 'n es kerc'henn !

Prena a ree loened brutal,
Hag ho stage euz ann nor-dâl ;
Euz ann nor-dâl hen ho stage,
Hag eno hen ho diwade.

Il tira son coutelas
Et la coupa par la taille ;
Il la coupa par la taille
Et jeta ses enfants dans un buisson d'épine ;

Puis, il couvrit son corps de feuilles,
Après lui avoir mis les mains dans les flancs.
Un jeune clerc, en passant,
Remarqua les deux enfants.

— Pauvres enfants, dites-moi,
Que faites-vous là ?
Les enfants parlèrent
Aussitôt, par un grand miracle :

— Nous serions très-bien ici,
Si nous recevions le baptême :
C'est le fripon Claude Geffroi
Qui nous a enlevé et notre mère et la vie !

Quand le jeune clerc entendit (cela),
Il fit chrétiens (il baptisa) les deux enfants ;
Et aussitôt qu'ils eurent été faits chrétiens,
Ils moururent sur le lieu :

Ils moururent sur le lieu,
Et allèrent aux joies (éternelles).....
Comme le recteur et le vicaire
Etaient à la procession,

Faisant le tour (de l'Eglise) avec le Saint-Sacrement,
Le tyran entra dans le cimetière;
Il sauta dans le cimetière,
Tenant à la main un couteau nu.

Le prêtre, saisi de frayeur,
Laissa tomber le saint-ciboire !
D'honnêtes gens, des hommes honorables,
Qui portaient le tabernacle (le dais),

Dirent à Claude Geffroi :
— Homme impie, retire-toi !
Retire-toi, vite, boucher de Trébeurden,
Tu portes la couleur de la corde à ton cou ! (1)

Il achetait des bêtes brutes
Et les attachait à la porte principale (de l'église) :
Il les attachait à la porte principale,
Et les saignait là.

(1) Tu sens la corde !

Pa deue c'hoant d'ehan d' fumi,
'C'h azee war ar marchepi,
'Tane he gorn euz golo 'l lamp
'Vije dirag ar sakramant.

Ar bempved dez a vis Gwerenn,
'Oe distrujet kiger Trebeurdenn ;
'Oe kiger Trebeurdenn distrujet,
'Wit ann torfedo 'n defoa grêt.

Dastumet en parous Plouleс'h, — 1849.

Quand l'envie lui prenait de fumer,
Il s'asseyait sur le marchepied (de l'autel)
Et allumait sa pipe à la lumière de la lampe
Qui brûlait devant le Saint-Sacrement !

Le cinquième jour du mois de Juillet,
Fut exécuté le boucher de Trébeurden;
Fut exécuté le boucher de Trébeurden,
Pour les crimes qu'il avait commis. (1)

Recueilli en paroisse de Ploulec'h — 1849.

(1) Il ne faut pas croire que la dénomination de « Kloarek » ne s'appliquât qu'aux jeunes gens qui étudiaient pour être prêtres. Il avait une signification plus étendue, comme le mot « clerc », autrefois, et se disait aussi de tous ceux qui avaient reçu quelqu'instruction élémentaire, qui savaient, par exemple lire et écrire, et quelquefois dire la bonne aventure aux jeunes hommes et ux jeunes filles, comme le « clerc » Geffroi de notre gwerz. C'est aussi dans ce sens que La Fontaine a dit :

Un loup quelque peu clerc....

Les clercs, pour leurs études, quelque élémentaires qu'elles fussent, avaient ordinairement habité plus ou moins les villes, et en rapportaient, souvent, des mœurs et des vices inconnus, ou du moins rares, alors, dans nos campagnes. C'est ce qui explique pourquoi on les trouve fréquemment mêlés aux affaires scandaleuses, ou même criminelles, qui fournissent les sujets d'un grand nombre de « gwerziou ».

Cette observation doit s'appliquer à plusieurs pièces de ce recueil, car le mot kloarek y revient fréquemment. Il est donc bien entendu que, à moins de désignation spéciale, le mot kloarek ou clerc, dans les ballades de ce recueil, doit s'entendre d'une classe de personnes qui n'ont rien de commun avec le clergé.

KLOARËK PLOURIN

I

Ur c'hloarek iaouank a Blourinn
'N eûs c'hoantêt mont da gabusinn ;
D' gabusinn 'n eûs c'hoantêt monet,
D'ar gouent vraz, kouent Perhet.

Kriz a galon neb na oelje,
En kêr Huelgoat ma vije,
'Welet ann douar o c'hlebia,
Gant ar c'hloarek o kimiada :

— Adieu, ma mamm, adieu, ma zad,
Adieu d'ar gêr a Huelgoat ;
Adieu d'ar gêr a Huelgoat,
D'am c'hoarezed avantur vad.

Euz ma breudeur n' gimiadan ket,
A deui' d'ar gouent d'am gwelet ;
A deui' d'ar gouent d'am gwelet,
D'ar gouent vraz, kouent Perhet.

— Ma mab, mar bijac'h bet bêlek,
Plijadur ganac'h hon bije bet,
Ho kwelet d'ar sul tro 'r vered,
En prosession 'n offern-bred.

— Bea bêlek a zo kargus,
Ur vicher a zo danjerus ;
Ur vicher a zo danjerus,
Gwell' eo bea relijius.

II

He dad, he vamm a lavare
Er gêr ann Naonet p'arrue : (p'arruent)
— Pelec'h 'man 'r gouent vraz aman ?
Me 'm eûs ur mab kloarek en-han ; (1)

(1) Au lieu de en-hi, pour la rime, car kouent est du féminin.

LE CLERC DE PLOURIN

I

Un jeune clerc de Plourin
A désiré se faire capucin ;
Il a désiré se faire capucin,
Dans le grand couvent, le couvent de Perhet.

Cruel eût été de cœur celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été daus la ville de Huelgoat,
A voir la terre mouillée
(Par les larmes) du clerc qui faisait ses adieux.

— Adieu, ma mère, adieu, mon père,
Adieu à la ville de Huelgoat ;
Adieu à la ville de Huelgoat,
Et bonne chance à mes sœurs.

A mes frères je ne fais pas mes adieux,
Ils viendront me voir au couvent ;
Ils viendront me voir au couvent,
Au grand couvent, le couvent de Perhet.

— Mon fils, si vous aviez été prêtre,
Vous auriez fait notre bonheur,
En vous voyant, le dimanche, faire le tour du cimetière,
A la procession de la grand'messe.

— Etre prêtre est une grande charge,
C'est un métier dangereux ;
C'est un métier dangereux,
Mieux vaut être religieux.

II

Son père et sa mère disaient
En arrivant dans la ville de Nantes :
— Où est le grand couvent par ici ?
J'y ai un fils clerc ;

Me 'm eûs en-hi ur mab kloarek,
War ar studi d' vea bêlek.
— E-tro ar vered eo ema,
Me gred hen klewan o kana;

Me gred ema tro ar vered,
En prosession 'nn offern-bred.
— Demad d'ac'h-c'hui, ma mab kloarek.
— D'ac'h, ma zad, p'hoc'h deut d'am gwelet;

D'ac'h, ma zad, p'hoc'h deut d'am gwelet,
Ma mamm ha hi 'zo en 'iec'hed?
— Iec'hed 'walc'h 'd-eûs digant Doue;
Ho mamm 'zo ama koulz ha me.

— Itron Varia a Drue,
Pegen braz eo ar garante;
Pegen braz eo ar garante
A ur vamm 'wit he bugale!

Dont hanter-kant lew d'am gwelet,
Ha me n'am eûs ket meritet!
— Ma mab, pa 'z omp deut d'ho kwelet,
Petra ho mado a c'hoantêt?

— Netra ma mado n' c'hoantaan,
Met ho pennoz da chomm aman.
— Bea 'pô hon bennoz hon daou,
Hag un neubeud euz hon mado.

— N' c'houlennan tra euz ho mado,
Met un dousenn mouchouero,
Da sec'ha 'r glis hag ann daero,
Pa vinn prezek er parousio.

Pa vô etrezoc'h ar partaj,
Roït d'ar baourienn ma heritaj;
Roït m' heritaj d' baourienn ma bro,
'Wit m'ho defo sonj ac'hanon;

'Wit m'ho defo sonj ac'hanon,
Ma pedfont Doue ewit-on.
War mene Kalvar 'zo ur groaz,
Ar gaera a welis biskoaz;

J'y ai un fils clerc,
Qui étudie pour être prêtre.
— Il fait le tour du cimetière, (1)
Je crois l'entendre chanter ;

Je crois qu'il fait le tour du cimetière,
A la procession de la grand'messe.
— Bonjour à vous, mon fils le clerc.
— Et à vous, mon père, puisque vous êtes venu me voir ;

Et à vous, mon père, puisque vous êtes venu me voir,
Ma mère est-elle en bonne santé ?
— Dieu lui donne assez bonne santé :
Votre mère est ici, comme moi.

Madame Marie de Pitié,
Combien grand est l'amour ;
Combien grand est l'amour
D'une mère pour ses enfants !

Venir à cinquante lieues me voir,
Et moi qui ne l'ai pas mérité !
— Mon fils, puisque nous sommes venus vous voir,
Que désirez-vous de votre bien ?

— Je ne désire rien de mon bien,
(Je ne désire) que votre bénédiction pour rester ici.
— Vous aurez notre bénédiction à tous deux,
Et un peu de nos biens.

— Je ne demande rien de vos biens,
Si ce n'est une douzaine de mouchoirs,
Pour essuyer la sueur et les larmes,
Quand je serai à prêcher dans les paroisses.

Quand vous ferez votre partage,
Donnez mon héritage aux pauvres ;
Donnez mon héritage aux pauvres de mon pays,
Afin qu'ils se souviennent de moi ;

Afin qu'ils se souviennent de moi,
Et qu'ils prient pour moi.
Sur la montagne du Calvaire est une croix,
La plus belle que jamais je vis ;

(1) A la procession de la grand'messe, on faisait le tour du cimetière, qui environnait les églises de nos campagnes.

Eomp holl d' sikour hi dougenn,
'Sambles gant Mari Madalenn ;
Ni 'welo hon Zalver binniget
Ebars ar groaz krusifiet !

Kanet gant Anna SALIK,
Plouaret. — 1864.

Allons tous aider à la porter,
Avec Marie Madeleine :
Nous verrons notre Seigneur béni
Attaché sur la croix !

Chanté par Anna SALIC,
Plouaret — 1864.

AL LEANES

I

Ter noz 'zo na gouskis banne,
Ha henoz na rinn ket arre,
Met briata ma oreiller,
'Sonjal ve ma dous em c'hever. (1)

. . . .

II

Na oa met trizek vloaz oajet,
Pa defoa bet ur chapeled,
Ur chapeled pemp *dizenes*,
Da dougen 'n enor d'ar Werc'hes.

Ur chapell a oa 'n he c'hichenn,
Oa hanwet chapell Vur-wenn,
Hag hi 'sonjal en he c'halon
Mont en-hi d'ober orèzon.

Ur c'hloarek iaouank, o tremen,
A remerkas ar sklezrijenn ;
A remerkas ar sklezrijenn
Euz a Vari en he fedenn.

Hag hen lakâd 'n he fantazi
Mont er chapell da gomz out-hi :
— Salut d'ac'h-c'hui, ma dous Mari,
A c'hui deufe d'ar gêr ganin ?

— Oh ! ia, 'mezhi, ma servijer,
Pa 'z hoc'h arru, me 'c'h aï' d'ar gêr,
'Wit ur wez n'ho refusinn ket,
M'ho ped ur wez-all na deut ket.

Pa oant gant ann hent o vonet,
Ur walenn d'ezhi 'n eûs roët :
— Fete gwalenn na gomerran,
Na war vizied na lakan ,

(1) Ce premier couplet me semble avoir peu de rapport avec le reste de la pièce. Je croirais assez volontiers que c'est une interpolation.

LA RELIGIEUSE

I

Il y a trois nuits que je n'ai dormi goutte,
Et cette nuit je ne le ferai pas encore,
(Je ne fais) qu'embrasser mon oreiller,
Et songer que mon doux (ami) est près de moi.

. . . .

II

Elle n'était âgée que de treize ans,
Quand elle eut un chapelet,
Un chapelet de cinq dizaines,
Pour le porter en l'honneur de la Vierge.

Une chapelle était près d'elle (de sa demeure),
Nommée la chapelle du Mur-Blanc, (1)
Et elle songea dans son cœur,
A s'y rendre, pour prier.

Un jeune clerc, en passant,
Remarqua la lumière ;
Remarqua la lumière
De Marie en prière.

Et il lui prit la fantaisie
D'aller lui parler, dans la chapelle :
— Salut à vous, ma douce Marie,
Voudriez-vous venir à la maison avec moi ?

— Oh ! oui, dit-elle, mon serviteur ;
Puisque vous êtes arrivé, j'irai à la maison ;
Pour une fois je ne vous refuserai pas,
Mais je vous en prie, une autre fois ne venez pas.

Comme ils allaient par le chemin,
Il lui donna une bague :
— Je ne prendrai pas de bague, aujourd'hui,
Ni n'en mettrai sur mes doigts ;

(1) Peut-être faut-il traduire « ar Vur-Wenn » par le Bourg-Blanc, car nos paysans appellent ordinairement « ar Vur-Wenn, » la famille et le manoir de ce nom, en Plourivô. — Il y a aussi, dans le Finistère, une commune qui a nom le Bourg-Blanc.

met ur walenn a-beurz Doue
'Zo etre-z-omp ha noz ha de.
Pa oant gant ann hent o vonet,
Komzo dimizi 'zo savet.

— Na dimezinn ket 'wit ar bloa,
Ha kenneubeud a rinn da vloa,
Na da vloa, na bikenn james,
Me 'renko mont da leanes.

Ar c'hloarek, pa hen eûs klewet,
Kimiadi hen eûs goulennet.
— Mar eo kimiadi 'c'houlennet,
Dalet ma dorn, ha kimiadet ;

Dalet ma dorn, ha kimiadet,
'Wit d'am bisaj na bokfet ket :
Na bokfet pelloc'h d'am bisaj,
Achu amzer 'r vignoniaj.

Ar verc'h Vari a lavare
Er gêr d'he mamm, pa arrue :
— Mar karfac'h roï ma mado d'in
Me 'c'h afe gant-hê d'al leandi ?

— Penoz, 'mezhi, ma merc'h Mari,
Penoz monet d'al leandi ?
Penoz monet d'al leandi,
Ur verc'h a zo ken koant ha c'hui ?

Tud santel a-walc'h am eùs grêt,
Na p'am eùs-me grêt tri bêlek ;
Na p'am eùs-me grêt tri bêlek,
En ur golaj en Sant-Briek.

Ho c'hoar hena 'zo leanes,
Er gouent vraz a Sant Franses,
Ha c'hui, 'mezhi, ma merc'h Mari,
A renko kousanti dimi.

Ar verc'h Vari, pa d-eùs klewet,
Da oela a zo em lakêt ;
Hag e-mês ann ti hec'h eo êt,
Ar Werc'hes Vari d-eùs gwelet.

— Tawet, Mari, ma fillores,
Me ho kraïo gwir leanes.
— Ewit leanes na vinn ket,
Rag ma mamm na c'houlenfe ket.

Si ce n'est l'anneau de la part de Dieu
Qui est entre nous, nuit et jour.
Comme ils allaient par le chemin,
Il s'élève entr'eux des propos de fiançailles.

— Je ne me fiancerai pas, cette année,
Ni davantage l'année prochaine ;
Ni l'année prochaine, ni jamais,
Il faut que je me fasse religieuse.

Quand le jeune clerc entendit (cela),
Il a demandé à faire ses adieux.
— Si vous demandez à faire vos adieux,
Voici ma main et faites vos adieux ;

Voici ma main et faites vos adieux,
Car pour mon visage, vous ne le baiserez pas ;
Vous ne baiserez pas davantage mon visage,
Le temps des amours est passé.

La fille Marie disait
A sa mère, en arrivant à la maison :
— Si vous voulez me donner mon bien,
J'irai avec au couvent ?

— Comment, dit-elle, ma fille Marie,
Comment aller au couvent ?
Comment aller au couvent,
Une fille si jolie que vous !

J'ai fait assez de saintes gens,
Puisque j'ai fait trois prêtres ;
Puisque j'ai fait trois prêtres,
Dans un collège de Saint-Brieuc.

Votre sœur aînée est religieuse,
Dans le grand couvent de Saint-François,
Et vous, dit-elle, ma fille Marie,
Il vous faudra consentir à vous marier.

Quand la fille Marie entendit (cela),
Elle se mit à pleurer ;
Elle sortit de la maison,
Et vit la Vierge Marie :

— Consolez-vous, Marie, ma filleule,
Je vous ferai vraie religieuse.
— Religieuse je ne serai,
Car ma mère ne le voudrait point....

— Tawet, 'mezhi, ma fillores,
C'hui a vô ur gwir leanes ;
C'hui a vô ur gwir leanes,
Me 'vô widoc'h avokades.

III

Seis bloavez-hanter ez eo bet
Hep bea gant kristenn gwelet.
Pa 'z eo ar seis vloaz achuet,
He breur Dom Iann 'n eûs hi gwelet ;

'N eûs hi gwelet bars ar jardinn,
'N touez ar boukedo louzou finn.
He breur Dom Iann a lavare
Er gêr d'he vamm, pa arrue :

— Na petra 'rofac'h, ma mamm-c'hui,
Ma welfac'h c'hoas ho merc'h Mari ?
— Ma holl vado 'rofenn gant-hi,
Mar karrie kousanti dimf.

— Gant-hoc'h, ma mamm, 'on souezet,
Pegen sot hoc'h gant pompo 'r bed ;
Penoz dimf ur feumeulenn
'Zo war he fenn ar gurunenn ?

IV

Kriz 'vije 'r galon na oelje,
Bars ar jardinn neb a vije,
O welet ar Werc'hes Vari
O vriata ar verc'h Vari.

Et eo brema d'ar joaüsted,
Graz d'imp holl iwe da vonet ! (1)

Kanet gant un neeres, en bourk Plouëc,
tost da Bontreo.

(1) Une autre version présente comme suit la fin de ce gwers :

Bars ann ti neuze 'c'h antreas,
Dirag he mamm e taoulinas ;
Dirag he mamm eo daoulinet.
Pardon digant-hi goulennet.

— O is, ma merc'h, me as pardon,
Hag a c'heno hag a galon,
Ha c'hoas da pardonjenn-me mui
Ma vijes troët da dimf.

Er momet-se e partias
Hep biskoas den na c'houveas ;
Hep biskoas den na c'houveas,
D'he breur Dom Iann a lavaras :

— Er baradox, pe war he dro,
Ma breur Dom Iann, ni em welo !

— Consolez-vous, dit-elle, ma filleule,
Vous serez une vraie religieuse ;
Vous serez une vraie religieuse,
Je serai votre avocaté (protectrice).

III

Sept années entières elle a été
Sans être vue par aucun chrétien (personne).
Quand les sept ans furent accomplis,
Son frère Dom Jean la vit ;

Il la vit dans le jardin,
Parmi les herbes et les fleurs.
Son frère Dom Jean disait
A sa mère, en arrivant à la maison :

— Que donneriez-vous, ma mère,
Pour voir encore votre fille Marie ?
— Je donnerais avec elle tous mes biens,
Si elle voulait consentir à se marier.

— Vous m'étonnez, ma mère,
(Quand je vois) combien vous êtes sotte avec les pompes du [monde ;]
Comment marier une jeune fille
Qui a sur la tête la couronne ?....

IV

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eut pleuré,
S'il eût été dans le jardin,
En voyant la Vierge Marie
Qui embrassait la fille Marie !

Elle est allée à la joie (éternelle),
Puissions-nous y aller tous !... (1)

Chanté par une fileuse, au bourg de Plouëc, près Pontrieux.

(1) Elle entra alors dans la maison,
Et s'agenouilla devant sa mère ;
Elle s'agenouilla devant sa mère,
Et lui demanda pardon.

— Oh ! oui, ma fille, je te pardonne,
Et de bouche et de cœur,
Et je te pardonnerais encore davantage,
Si tu étais disposée à te marier.

En ce moment-là elle partit,
Sans que jamais personne sût (où) ;
Sans que jamais personne sût [où],
Et elle dit à son frère Dom Jean :

— Dans le paradis, ou aux environs,
Mon frère Dom Jean, nous nous reverrons !

ISABELL AR C'HAM

KENTA KENTEL

I

'N hini 'welje Isabell Ar C'ham
War he daoulinn dirag he mamm !

Ha dirag he zad 'c'h a iwe,
Bennoz ho daou a c'houlenne ;

'Wit goulenn ho bennoz ho daou
D'eüreuji kloarek Krec'h-Menou.

Isabell Ar C'ham a lâre
D' gloarek Krec'h-Menou, un dez 'oe :

— Me n'am eûs nemet gwall-vuhe,
Balamour d'id, bemde, bemde.

— Gwall-vuhe 'blamour d'in n'ho pô ket,
Rag ganen d'am zi e teûfet ;

Me 'm eûs duman ur c'hoar Vari,
A zo plac'h fur kerkoulz ha c'hui.

II

Kloarek Krec'h-Menou a lâre
D' Isabell Ar C'ham, un dez oe :

— Me 'c'h a brema da Landreger,
Da gerc'had ma levrio d'ar gêr.

— Mar d'ê da Landreger hec'h et,
Grêt ma arched, a-rok monet ;

Ha roët d'in ar groaz-nouenn,
Un arched a bewar flankenn.

— Gant-hoc'h, Isabell, 'on souezet,
O welet penoz e komzet ;

Bikenn offerenn na lârfenn,
P'am bô bet 'n hini a garrienn ;

Bikenn offerenn na lârin,
P'am bô bet 'n hini a blij d'in....

ISABELLE LE CHAM

Première version

I

Il fallait voir Isabelle Le Cham,
A genoux devant sa mère !

Et devant son père elle va aussi (à genoux),
Demandant leur bénédiction à tous les deux ;

Pour demander leur bénédiction à tous les deux,
Pour épouser le clerc de Krec'h-Menou.

Isabelle Le Cham disait,
Un jour, au clerc de Krec'h-Menou :

— Je n'ai que mauvaise vie
A cause de toi, tous les jours, tous les jours.

— Vous n'aurez pas mauvaise vie à cause de moi,
Car vous viendrez avec moi à ma maison ;

J'ai chez moi une sœur Marie,
Qui est une fille sage comme vous.

II

Le clerc de Krec'h-Menou disait,
Un jour, à Isabelle Le Cham :

— Je vais à présent à Tréguier,
Pour apporter mes livres à la maison.

— Si c'est à Tréguier que vous allez,
Faites mon cercueil avant de partir,

Et donnez-moi l'extrême-onction,
(Avec) un cercueil de quatre planches.

— Vous me surprenez, Isabelle,
En voyant comme vous parlez ;

Jamais messe je ne dirai,
Quand j'aurai eu celle que j'aime :

Jamais messe je ne dirai,
Quand j'aurai celle qui me plait !

III

Isabell Ar C'ham a lâre
D'he c'hoar Vari, un dez oe :

— Deut-c'hui ganen-me d'ar c'hambrjo,
D' c'hoaz ar c'haera ma abijo,

Hag un dousenn mouchouero,
D'ehan da sec'ha he daero ;

Dehan d' sec'ha he daoulagad,
Rag goela 'raï', m'hen goar er-vad.

IV

Kloarek Krec'h-Menou a lâre,
Ebars ar gêr pa arrue :

— Bonjour ha joa bars ann ti-man,
Petra 'zo a-newez en-han ?

Petra 'zo 'n ti-man a-newe,
Mar 'man ho koefo er gis-se ?

N'eo ket en defaot a spilho
Eman ho koefo en kanvo ;

Pa oan bet en foar Landreger,
'M boa digaset d'ac'h tri millier.

— Nâc'h ouzoc'h, ma breur, n'hallan ket,
Isabell Ar C'ham 'zo marwet !

Kloarek Krec'h-Menou pa glewas,
Ter gwez d'ann douar a zemplas ;

Ar wez diwea m'ê savet,
D'ar vered ez ê bet redet ;

D'ar vered ez ê bet redet,
Da disinterri he bried.

P'ê disinterret, disarchedet,
War he varlenn 'n eûs hi lakêt ;

War he varlenn 'n eûs hi lakêt,
Daou bôk d'ezhi hen eûs roët ;

III

Isabelle Le Cham disait,
Un jour, à sa sœur Marie :

— Venez avec moi dans les chambres,
Pour choisir les plus beaux habits,

Et une douzaine de mouchoirs,
Pour lui, pour sècher ses larmes ;

Pour lui, pour sècher ses yeux,
Car il pleurera, je le sais bien.

IV

Le clerc de Krec'h-Menou disait,
En arrivant à la maison :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Qu'y a-t-il de nouveau ici ?

Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison,
Que vos coiffes sont dans cet état ? (1)

Ce n'est pas à défaut d'épingles
Que vos coiffes sont en deuil ;

Quand je fus à la foire de Tréguier,
Je vous en apportai trois milliers.

— Je ne puis vous le nier, mon frère,
Isabelle Le Cham est morte !

Quand le clerc de Krec'h-Menou eutendit (cela),
Il tomba trois fois évanoui à terre ;

La dernière fois qu'il se releva,
Il courut au cimetière;

Il courut au cimetière,
Pour déterrer sa femme.

Quand il l'eût déterrée et retirée de son cercueil,
Il la posa sur ses genoux ;

Il la posa sur ses genoux,
Et lui donna deux baisers.

(1) Dans les campagnes de l'arrondissement de Lannion, les femmes en deuil laissent tomber sur leurs épaules les deux ailes de leurs coiffes blanches. — Dans certaines localités du Finistère les coiffes de deuil sont en toile jaune.

Ur c'hoarzadenn out-han d-eûs grêt ;
He galon 'zo daou-hanteret !

Setu 'n daou gorf war ar varw-skaon,
Doue d' bardono ann anaon !

Setuint ho daou er memeus be,
Pa n'int bet er memeus gwele !

Elle lui sourit,
Et son cœur se brisa en deux !

Voilà les deux corps sur les trèteaux funèbres,
Que Dieu pardonne à leurs âmes !

Les voilà tous les deux dans le même tombeau,
Puisqu'ils n'ont pas été dans le même lit !

ISABEL AR C'HAM

EIL KENTEL

I

Mar plij ganec'h a selaoufet
Ur werz newez a so savet ;

Ur werz newez a so savet,
Da Isabel Ar C'ham eo grêt.

Isabell Ar C'ham c'houlenne
Euz he zad, he mamm, un dez oe :

— Me c'houlenn ho pennoz ho taou
D' eureuji d' gloarek Krec'h-Menou ?

— Hon bennoz da vont n'ho pô ket,
Hon malloz ho pô da vonet.

— Setu komans tièges mad,
Kaout malloz mamm ha malloz tad !

Ni 'zo iaouank, hag a boanio,
Jesus 'zo en env hon sikouro.....

II

Isabel Ar C'ham a lâre
D' gloarek Crec'h-Menou, un dez oe :

— Me na bâdan gant ma ligne,
Balamour d'ac'h, ma c'harante.

— Mar na bâded gant ho ligne,
Me ho kaso da-vèd ma re ;

Me ho kaso da Landreger,
Da-vèd ma breur, a zo greffier ;

Pe c'hoas da-vèd ma c'hoar Vari,
'Zo plac'h onest kerkouls ha c'hui.

— Da-vèd ho ligne me n'inn ket,
Ac'hanomp hon daou ve komzet.

— Me 'c'h a d'ar studi da Baris,
Na dâleïnn ket en nep gis.

ISABELLE LE CHAM

SECONDE VERSION

I

S'il vous plaît, vous écouterez
Un gwerz qui a été nouvellement composé ;

Un gwerz qui a été nouvellement composé,
C'est à Isabelle Le Cham qu'il a été fait.

Isabelle Le Cham demandait
A son père et à sa mère, un jour :

— Je vous demande votre bénédiction à tous deux,
Pour me marier au clerc de Crec'h-Menou ?

— Vous n'aurez pas notre bénédiction pour aller (vous marier)
Mais vous aurez notre malédiction.

— Voilà un bon commencement de ménage,
Avoir la malédiction de sa mère et de son père !

Nous sommes jeunes, et nous prendrons de la peine,
Et Jésus, qui est dans le ciel, nous aidera.

II

Isabelle Le Cham disait
Au clerc de Crec'h-Menou, un jour :

— Je ne peux résister avec mes parents,
A cause de vous, mon bien-aimé.

— Si vous ne pouvez résister avec vos parents,
Je vous conduirai chez les miens ;

Je vous conduirai à Tréguier,
Chez mon frère, qui est greffier ;

Ou encore chez ma sœur Marie,
Qui est une honnête fille, comme vous.

— Je n'irai pas chez vos parents,
Car on parlerait de nous deux.

— Je vais étudier à Paris,
Et je ne tarderai à revenir, en aucune façon.

— Mar et d'ar studi, 'vel m' lâret,
Grêt ma arched, a-rok monet;

Grêt ma arched, a-rok monet,
Rag en-han vinn, pa zistrofet.

III

Isabel Ar C'ham a lâre
D'he c'hoar Vari, un dez a oe :

— Na ma c'hoar-gaer, mar am c'haret,
Da Sant-Hillion 'wit-on 'c'h efet;

Lâret d'ar bêlek dont en gwenn,
Digas sakramant ann nouenn.

He c'hoar-gaer Mari a lâre,
En ti ar person p'arrue :

— Aotro 'r person, mar am c'haret,
Da welet ma c'hoar-gaer 'teufet;

Lâret zo d'hec'h donet en gwenn,
Digas sakramant ann nouenn.

— Petra gant da c'hoar-gaer 'zo c'hoarveet,
Disul diwea 'm boa hi gwelet,

Disul diwea 'm boa hi gwelet
O parlant gant he dous kloarek ?

Person Sant-Hillion 'lâre
Da Isabel Ar C'ham, en de-se :

— Tawet, Isabel, n' oelet ket,
Pa vefet iac'h, 'vefet eureujet;

Pa vefet iac'h m'hoc'h eureujo
Da vraoa den iaouank 'zo er vro.

Person Sant-Hillion 'lâre
D' Vari Crec'h-Menou, eno, neuze :

— Hastet enaoui ar golo,
Aoun braz am eùs vefe maro.

Hastet enaoui golo binniget;
Aoun braz am eùs vefe desedet !

— Si vous allez étudier, comme vous le dites,
Faites (faire) mon cercueil, avant de partir ;

Faites (faire) mon cercueil avant de partir,
Car je serai dedans quand vous retournerez.

III

Isabelle Le Cham disait
A sa sœur Marie, un jour :

— Ma belle-sœur, si vous m'aimez,
Vous irez pour moi à Saint-Hillion ; (1)

Dites au prêtre de venir (habillé) en blanc,
Et d'apporter le sacrement de l'extrême-onction.

Sa belle-sœur Marie disait,
En arrivant dans la maison du recteur :

Monsieur le recteur, si vous m'aimez,
Vous viendrez voir ma belle-sœur ;

Il vous est recommandé de venir (habillé) en blanc,
Et d'apporter le sacrement de l'extrême-onction.

— Qu'est-il arrivé à ta belle-sœur ?
Je l'ai vue, dimanche dernier ;

Je l'ai vue, dimanche dernier,
Qui parlait à son doux clerc.

Le recteur de Saint-Hillion disait,
A Isabelle Le Cham, ce jour-là :

— Consolez-vous, Isabelle et ne pleurez pas,
Quand vous serez guérie, vous serez mariée ;

Quand vous serez guérie, je vous marierai
Au plus beau jeune homme du pays.

Le recteur de Saint-Hillion disait
A Marie Crec'h-Menou, là, en ce moment :

— Hâtez-vous d'allumer la chandelle,
Je crains beaucoup qu'elle soit morte ;

Hâtez-vous d'allumer la chandelle bénite,
J'ai grand'peur qu'elle soit décédée !

(1) Je ne connais en Basse-Bretagne aucune commune du nom de Saint-Hillion.

IV

Kloarek Crec'h-Menou c'houlenne,
'N ti he c'hoar Vari, p'arrue :

— Demad ha joa holl en ti-man,
Ma dous Isabel pelec'h 'man ?

— Et eo d' Sant-Hillion, war un dro,
Da lavaret he gouspero.

— En Sant-Hillion p'on tremenet,
Mad ma Doue n'am eûs gwelet ;

Mad ma Doue n'am eûs gwelet,
Met ur goz pâl 'oa er porched.

Petra 'zo a-newez aman,
M'eo distrons ar c'hoeffo er gis-man ?

N'eo ket en defaot a spilho,
Na ra d'ac'h staga ho koeffo.

Rag, 'raok mont-kuit, en foar Dreger,
Am boa prenet d'ac'h tri millier ?

— Abredig a-wale'h a klewfet,
Ho tous Isabel 'zo marwet !

Kloarek Crec'h-Menou, p'hen eûs klewet,
D' vourk Sant-Hillion 'zo redet ;

D' vourk Sant-Hillion eo redet,
Da digerri ar bez em lakêt.

Hag ar bez p'hen eùs digorret,
War he varlenn 'n eûs hi lâkêt :

A-vriad en-hi eo kroget,
Ha war al lec'h ez eo marwet !

Doue d' bardono ann anaon,
E-maint ho daou war ar varw-skaon ;

Êt int ho daou en pep a ve,
Bennos Doue war hoc'h ine !

V

Person Sant-Hillion 'lâre
En pron he offern-bred, ar sul goude :

IV

Le clerc de Crec'h-Menou demandait,
En arrivant chez sa sœur Marie :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Où est ma douce Isabelle ?

— Elle est allée à Saint-Hillion,
Pour réciter ses vêpres.

— Quand j'ai passé par Saint-Hillion,
Je n'y ai absolument rien vu ;

Je n'y ai absolument rien vu,
Si ce n'est une vieille pelle, sous le porche.

Qu'y a-t-il donc ici de nouveau,
Que les coiffes (des femmes) sont ainsi rabattues ?

Ce n'est pas le défaut d'épingles
Qui vous empêche de relever vos coiffes,

Car avant de partir, à la foire de Tréguier,
Je vous en avais acheté trois milliers ?

— Vous ne l'apprendrez que trop tôt,
Votre douce Isabelle est morte !

Quand le clerc de Crec'h-Menou entendit (cela),
Il courut au bourg de Saint-Hilliou ;

Il courut au bourg de Saint-Hillion,
Et se mit à ouvrir la tombe.

Et quand il eût ouvert la tombe,
Il la (Marguerite) plaça sur ses genoux :

Puis il la serra dans ses bras,
Et expira sur la place !

Dieu pardonne à leurs âmes,
Ils sont tous les deux sur les tréteaux funèbres ;

Ils sont allés chacun dans une tombe,
Et que la bénédiction de Dieu soit sur leurs âmes !

V

Le recteur de Saint-Hillion disait,
Au prône de la grand'messe, le dimanche suivant :

— Me n'achufenn ket ma offern-bred,
Mar wifenn 've 'r C'ham koz euz ma c'hlewet !

Mar wifenn 've 'r C'ham koz euz ma c'hlewet,
Da varo daou ez eo kiriek !

Kanet gant Mar'charit FULUP,
à Blunet — 23 a viz Here, 1871.

— Je ne finirais pas ma grand'messe,
Si je savais que le vieux Le Cham fût ici ;

Si je savais que le vieux Le Cham fût ici,
Car il est cause de la mort des deux !

Chanté par Marguerite PHILIPPE,
de Pluzunet. — Octobre, 1871.

JANNEDIG ANN TITRO

I

Jannedig 'nn Titro 'gane gè,
O kas he loened, 'r sul ar beure.

Kaset he saout da brad Merrienn,
Hi 'rankontr tri a verserienn.

Ar merser braz a lavare
Da Jannedig, p'hi salude :

— Jannet Ann Titro, d'in lâret
Pe c'hui 'zo dimêt, pe n'hoc'h ket ?

— Me 'zo dimêt hag eureujet,
A-boe dirio tremenet.

— Jannedig koant, n'ho kredan ket,
Ho braoerio n' welan ket.

— Ma braoerio 'm eûs laket,
Ken a oa 'r sunves tremenet.....

II

— Tawet, Jannedig, n'oelet ket,
Braoc'h ewit-hoc'h am eûs bet ;

Re kroajo-aour en ho c'herchenn,
Ha c'hui n'hoc'h met ur rousardenn.

Jannet 'nn Titro, mar ma sentet,
Er mizilour-man e selfet.

Er mizilour pa d-eûs sellet,
Gant-hê da Sant-Briek eo êt.

En Sant-Briek p'int arruet,
'N hostaleri vraz int diskennet ;

'N hostaleri vraz int diskennet,
Ha loja ho d-eûs goulennet :

JEANNE LE TITRO

I

Jeanne Le Titro chantait gaiement,
En conduisant ses bêtes (au pâturage), un dimanche matin.

Après avoir conduit ses vaches au pré Merrien,
Elle rencontra trois merciers. (1)

Le grand mercier disait
A Jeanne Le Titro, en la saluant :

— Jeanne Le Titro, dites-moi,
Etes-vous fiancée ou ne l'êtes-vous pas ?

— Je suis fiancée et mariée,
Depuis jeudi passé.

— Belle Jeanne, je ne vous crois pas,
Je ne vois pas vos parures.

— J'ai mis mes parures,
Jusqu'à la fin de la semaine....

II

— Consolez-vous, Jeanne ne pleurez pas,
J'en ai eu de plus jolies que vous ;

J'en ai eu avec des croix d'or à leur cou,
Et vous, vous n'êtes qu'une rousse !

Jeanne Le Titro, si vous voulez m'obéir,
Vous regarderez dans ce miroir.

Après avoir regardé dans le miroir,
Elle alla avec eux à Saint-Brieuc.

Quand ils arrivèrent à Saint-Brieuc,
Ils descendirent dans la grande auberge :

Ils descendirent dans la grande auberge,
Ils y demandèrent à loger :

[1] On appelait merciers des marchands ambulants qui parcouraient autrefois les campagnes, avec toutes sortes d'objets à l'usage des ménages.

— Hostizes koant, d'in-me lâret,
Moïenn 've da vea lojet ?

Hostizes koant, lâret-c'hui d'in,
Moïenn hoc'h eûs da loja tri ?

— Me n' dalc'hjenn ket hostaleri,
Mar n'am bije moïenn d' loja tri.

III

Kloarek Ann Titro 'c'houlenne,
Ouz he vamm, ar sul da greis-de :

— Ma mammig paour, d'in-me lâret,
Ma c'hoar Jannet pelec'h 'eo êt ?

— 'Boe ma 'z eo êt d' gas al loened,
Me n'am eûs-hi ket bet gwelet.

Kloarek Ann Titro a lâre
D'he vammig paour, 'r sul da greis-de :

— Dibret d'in ma inkane-gwenn,
M' inn d' Sant-Briek brema-soudenn.

En Sant-Briek p'eo arruet,
'N hostaleri vraz 'eo diskennet ;

'N hostaleri vraz 'eo diskennet,
Ann hostizes 'n eûs saludet :

— Hostizes koant, d'in-me lâret,
Tri merser n'hoc'h eûs ket lojet ?

Tri merser n'hoc'h eûs ket lojet,
Gant unan 'n ezhê he bried ?

. . . .
. . . .

— Hostizes koant, d'in-me lâret,
Na anveet ket he bried ?

— Merket a zo war he c'hoeffo
Jannedig 'nn Titro, he hano.....

Lâret d'am c'hoar Jannet dont d'ann traon,
Da gomz gant he breur ann aotro.

Ar merser braz a lavaras
D' Jannet Ann Titro, pa glewas....

— Jolie hôtesse, dites-moi,
Y aurait-il moyen d'être logé ?

Hôtesse jolie, dites-moi,
Avez-vous le moyen de loger trois ?

— Je ne tiendrais pas hotellerie,
Si je n'avais le moyen de loger trois.

III

Le clerc Le Titro demandait
A sa mère, un dimanche, à midi :

— Ma pauvre petite mère, dites-moi,
Ma sœur Jeanne où est-elle allée ?

— Depuis qu'elle est allée conduire le bétail,
Je ne l'ai pas revue.

Le clerc Le Titro disait
A sa pauvre petite mère, le dimanche, à midi :

— Faites-moi seller ma haquenée blanche,
Afin que j'aille à Saint-Brieuc à l'instant.

En arrivant à Saint-Brieuc,
Il est descendu à la grande hotellerie ;

Il est descendu à la grande hotellerie,
Et il a salué l'hotesse :

— Jolie hotesse, dites-moi,
N'avez-vous pas logé trois merciers ?

N'avez-vous pas logé trois merciers,
Et sa femme avec un d'eux ?

. . . .
. . . .

— Hotesse jolie, dites-moi,
Ne connaissez-vous pas sa femme ?

— Il est marqué sur ses coiffes
Que son nom est Jeanne Le Titro.

— Dites à ma sœur Jeanne de descendre,
Pour parler à son frère le Monsieur.

Le grand Mercier dit
A Jeanne Le Titro, quand il entendit (cela) ;

— Mar oufenn 'c'h afes gant-han lec'h-se,
N' afes ket a-c'hann en buhe !

Kloarek ann Titro, pa glewas,
Gant ar vinz d'ar krec'h a bignas.

Gant ar vinz d'ar krec'h p'eo pignet,
He c'hoar Jannet 'n eùs saludet :

— Ma c'hoar Jannedig, d'in lâret,
C'hui 'zo gant-han disenoret ?

— 'Wit dirag Doue na on ket,
Dirag ar bed na lâran ket....

Kriz a galon nep na oelje,
War bave Sant-Briek ma vije,

'Welet ar pave o ruia,
Gant gwad 'r verserienn o skuilla ;

Gant gwad 'r verseriean o skuilla,
Kloarek 'nn Titro ouz ho lac'ha !

. . . .

Deut d'ar gêr, Jannet, al lec'h-se,
Pa 'z hoc'h-c'hui chommet en buhe !

Kanet gant Marc'harit FULUP.

— Si je savais que tu partisses avec lui,
Tu n'irais pas d'ici en vie !

Quand le clerc Le Titro entendit (cela),
Il monta l'escalier tournant;

Il a monté l'escalier tournant,
Et il a salué sa sœur Jeanne :

— Ma sœur Jeanne, dites-moi,
Vous a-t-il déshonorée ?

— Non, pour devant Dieu,
Devant le monde, je ne dis pas.

Cruel eût été de cœur celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été sur le pavé de Saint-Brieuc,

En voyant le pavé qui rougissait
Par le sang des merciers qui coulait ;

Par le sang des merciers qui coulait,
Et le clerc Le Titro qui les tuait !

. . . .

— Jeanne, venez de là à la maison,
Puisque vous êtes restée en vie !

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

MARI AR MOAL

I

Demad d'ac'h holl dud ann ti-ma,
Mari Ar Moal pelec'h ema ?
— Eman ouz-krec'h bars ar c'hambrjo,
Nag hoc'h ampezi he c'hoeffo.

— Mari Ar Moal, mar am c'hredet,
D'am offern genta n' deufet ket ;
Mar deufac'h d'am offern genta,
'Lakafac'h m' c'halon da ranna.

— Bet drouk gant ann nep a garo,
D'hoc'h offern genta me 'ielo :
D'hoc'h offern genta me 'ielo,
Ha bars ar plad me a brofo. ;

D'hoc'h offern genta me 'ielo,
Ha bars ar plad me a brofo,
Ewit ma lâro ma broïs :
— Mari 'r Moal n'ê ket diavis.

II

Hag ar c'hloarek a c'houlenne
Euz sakrist he barouz un de 'oe :
— Sakrist 'r barouz, mar am c'haret,
Da biou ar glaz-kanvo 'sonet ?

— Da vraoa plac'h 'oa er vro-man,
Oa Mari Ar Moal, a gredan.
Ar c'hloarek iaouank c'houlenne
Euz person he barouz, en de-se :

— Aotro person, d'in-me lâret,
D' vouit ar c'horf-marw me 'vô lezet ?
— Da vouit ar c'horf-marw n'efet ket,
Pa vô er vered, n' lâran ket.

P'oa arru ar c'horf er vered,
D' boket d'ann arched 'eo lampet ;
D' boket d'ann arched 'eo lampet,
Hag he galon a zo rannet !

MARIE LE MOAL

I

— Bonjour à vous tous, gens de cette maison,
Marie Le Moal, où est-elle ?
— Elle est en haut, dans les chambres,
A empeser ses coiffes.

— Marie Le Moal, si vous m'en croyez,
A ma première messe vous ne viendrez pas ;
Si vous veniez à ma première messe,
Vous briseriez mon cœur !

— S'en fâche qui voudra,
A votre première messe j'irai ;
A votre première messe j'irai,
Et je mettrai dans le plat :

A votre première messe j'irai,
Et je mettrai dans le plat,
Afin que mes compatriotes disent :
— Marie Le Moal n'est pas mal avisée !

II

Et le clerc demandait
Au sacristain de la paroisse, un jour :
Sacristain de la paroisse, si vous m'aimez,
Pour qui sonnez-vous le glas funèbre ?

— Pour la plus jolie fille de ce pays,
Et c'était Marie Le Moal, si je ne me trompe.
Le jeune clerc demandait
Au recteur de sa paroisse, ce jour-là :

— Monsieur le recteur, dites-moi,
Me laisserez-vous aller chercher le corps mort ?
— Vous n'irez pas chercher le corps mort,
Quand il sera dans le cimetière, je ne dis pas.

Quand le corps fut rendu dans le cimetière,
Il s'est jeté sur le cercueil pour l'embrasser ;
Il s'est jeté sur le cercueil pour l'embrasser,
Et son cœur s'est brisé !

Person ar barouz a lâre
D'he baroisianis neuze :
— Ma malloz war ar merc'hed koant,
'Zo kiriek d' varo ma c'hloarek iaouank !

Maint ho daou indan peb a ve,
Bennoz Doue war hoc'h ine !
Emaint ho daou war ar varw-skaon,
Doue d' bardono ann anaon !

Plouaret.

Le recteur de la paroisse disait
A ses paroissiens, en ce moment :
— Ma malédiction soit sur les jolies filles,
Qui sont cause de la mort de mon jeune clerc !

Ils sont tous les deux chacun dans une tombe,
La bénédiction de Dieu soit sur leurs âmes !
Ils sont tous les deux sur les tréteaux funèbres,
Que Dieu pardonne à leurs âmes !

Plouaret.

KLOAREK AR GALLIG

I

Mar plij ganac'h a selaoufet
Ur werz 'zo a-newe savet ;
Ur werz 'zo a-newe savet,
D'ur c'hloarek iaouank ez eo grêt.

D'ur c'hloarek iaouank ez eo grêt,
'Oa êt d'ar studi d'ann Naonet ;
D'ar studi d'ann Naonet 'oa êt,
Kent dont d'ar gêr 'oa grêt bêlek.

Hag o tistreï euz a-c'hane,
Hec'h antreas 'n ul leur-newe ;
'N ul leur-newez 'eo antreet,
Diou he c'hoerezed 'n eûs saludet.

Diou he c'hoerezed 'n eûs saludet,
Seis bloaz 'oa na oant em welet ;
Seis bloaz 'oa na oant em welet,
Ma kouez daou 'n ezhe er pec'hed.

Ar c'hloarek iaouank 'c'houlenne
Na digant he c'hoar, ann de-se :
— Plac'hig iaouank, d'in-me lâret
Pelec'h aman e servijet ?

— Oh ! salv-ho-kraz, 'mezhi, kloarek,
Me n' rinkan ket gonid ma boed,
Me 'zo perc'henn tri c'hant skoed leve,
Un dra-bennag ouspenn gant-he.

Me 'm eûs 'n Naonet ur breur kloarek,
Kent dont d'ar gêr a vô bêlek.
Ar c'hloareg iaouank, pa glewas,
He galon fall-braz hec'h éas.

LE CLERC LE GALLIC

I

S'il vous plait, vous écouterez
Un gwerz nouvellement composé ;
Un gwerz qui a été composé nouvellement,
C'est à un jeune clerc qu'il a été fait.

Il a été fait à un jeune clerc
Qui était allé étudier à Nantes ;
Il était allé étudier à Nantes,
Et avant de revenir à la maison, il avait été fait prêtre.

Et s'en retournant de là,
Il entra dans une aire neuve ;
Il entra dans une aire neuve
Et y salua deux de ses sœurs.

Il y salua deux de ses sœurs,
Il y avait sept ans qu'ils ne s'étaient vus ;
Il y avait sept ans qu'ils ne s'étaient vus,
Il tombe dans le péché avec une d'elles.

Le jeune clerc demandait
A sa sœur, ce jour-là :
— Jeune fille, dites-moi,
Où êtes vous à servir par ici ?

— Sauf votre grâce, répondit-elle, clerc,
Je ne suis pas obligée de gagner mon pain,
Je possède trois cents écus de rente,
Et même quelque chose de plus.

J'ai à Nantes un frère clerc,
Qui sera prêtre avant de revenir à la maison....
Quand le jeune clerc entendit cela,
Son cœur devint très-faible.

II

Ar c'hloaregig a vonjoure,
En ti he dad pa arrue :
— Bonjour ha joa holl en ti-ma,
Ma mamm, ma zad pelec'h ema ? (emaint)

Ma mamm, ma zad 'zo en iec'hed ?
Ma c'hoerezed, pelec'h int êt ?
He vamm neuze a lavaras
D'ar c'hloarek iaouank, p'hen klewas :

— Et int ho diou d'al leur-newe,
N' gavan ket 'teufent d'ar gêr fete ;
N' gavan ket teufent d'ar gêr fete,
Rag roët am eûs d'hê konje.

Ha pa oant gant ho c'homplimant,
Hec'h antreas ar verc'h iaouank :
— Selles-te arru 'r verc'h henan,
Na da c'hoar Jannet, a gredan.

— Ma zad, ma mamm, me 'oa deut d'ho ped' (1)
Da dont d'am c'henta offern-bred ;
Brema lâran na deufet ket,
Rag bet' ar pab 'vô rèd monet !

He vamm neuze a lavare
D'ar c'hloareg iaouank, p'hen klewe :
— Azeet aman, kloarek iaouank,
'Wit ma klewinn ho santimant.

— Bikenn den se na c'houveo
Met ar bêlek ma absolvo !
Ar c'hloarek iaouank 'gimiade
Na digant he dud, en de-se :

— Adieu, ma mamm, adieu ma zad,
D'am c'hoerezed, avantur-vad ;
D'am c'hoerezed, avantur-vad,
Bikenn n'ho kwel' ma daoulagad !

III

Ar c'hloarek iaouank a lâre
'N toull porz ar pab pa arrue :
— Lavares-te d'in-me, porzier,
N'eman ket 'n tad santel er gêr ?

(1) Au lieu de « pedi, » pour la rime.

II

Le jeune clerc souhaitait le bonjour,
En arrivant dans la maison de son père :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Ma mère et mon père où sont-ils ?

Ma mère et mon père sont-ils en bonne santé ?
Mes sœurs, où sont-elles allées ?
Sa mère répondit alors
Au jeune clerc, quand elle l'entendit :

— Elles sont allées toutes les deux à l'aire-neuve,
Je ne pense pas qu'elles reviennent à la maison, aujourd'hui ;
Je ne pense pas qu'elles reviennent à la maison, aujourd'hui,
Car je leur en ai donné la permission,

Et pendant qu'ils étaient à leur compliment,
La jeune fille entra :
— Voilà la fille aînée,
Ta sœur Jeanne, il me semble.

— Mon père, ma mère, j'étais venu vous prier
De venir assister à ma première messe ;
A présent je vous dis de ne pas venir,
Car il me faudra aller jusqu'au pape !

Sa mère disait alors
Au jeune clerc, en l'entendant :
— Asseyez-vous ici, jeune clerc,
Pour que j'entende votre sentiment (pensée).

— Jamais personne ne saura cela,
Si ce n'est le prêtre qui m'absoudra !
Le jeune clerc faisait ses adieux
A ses parents, ce jour-là :

— Adieu, ma mère, adieu, mon père,
Et bonne aventure (chance) à mes sœurs ;
Et bonne aventure à mes sœurs,
Jamais ne vous reverront mes yeux !

III

Le jeune clerc disait
En arrivant à la porte de la cour du pape.
— Dites-moi, portier,
Le Saint-Père n'est-il pas à la maison ?

Ar porzier, evel ma klewas,
Da gambr ar pab a ziredas :
— Ur c'hloarek iaouank a Dreger
'Zo euz ho koulenn, Tad-Santel.

— Lâret d'ehan donet d'am c'hambr,
'Wit ma klewinn he santimant.
En kambr ar pab p'eo arruet,
War he daoulinn 'eo em strinket :

— Hastet 'ta, ma zad binniget,
Bikenn gant Doue n' vinn pardonet.
— Mui 'c'halloud 'n eùs Doue d'as pardoni,
Ewit na t-eûs d'hen offansi ;

Gant ober pinijenn galet,
Te 'vô gant Doue pardonet.
— D'ar studi d'ann Naonet 'oann ét,
Kent dont d'ar gêr, me oa bêlek :

Hag er distro euz a-c'hane,
Me antreas 'n ul leur-newe ;
'N ul leur-newe me oa antreet,
Diou ma c'hoerezed 'm boa saludet ;

Diou ma c'hoerezed 'm boa saludet,
Gant unan 'koueis er pec'hed ;
Gant unan 'koueis er pec'hed,
Gant ar gwinn me ez oa troublet.

Ann Tad-Santel hen eùs lâret
D'ar c'hloarek, pa hen eùs klewet :
— A-c'hann d'ar gêr a retorni,
Greann 'n es botou 'lakaï ;

Greann 'n es botou 'lakaï,
War ur pluëk men e kouski ;
War ur pluëk men e kouski,
Tamm 'n ti da geront na zebri.

IV

Ar c'hloarek iaouank a lâre,
En ti he dad pa arrue :
— Mates vihan, d'in-me lâret
Ma zad, ma mamm pelec'h int ét ?

Dès que le portier entendit (cela),
Il courut à la chambre du pape ;
— Un jeune clerc de Tréguier
Demande à vous parler, Saint-Père.

— Dites-lui de venir dans ma chambre,
Afin que j'entende ce qu'il veut.
Quand il arriva dans la chambre du pape,
Il se jeta à genoux :

— Hâtez vous donc, ô Saint-Père,
Jamais je ne serai pardonné par Dieu....
— Dieu a plus de pouvoir pour te pardonner,
Que tu n'en as pour l'offenser ;

En faisant dure pénitence,
Tu seras pardonné par Dieu.
— J'étais allé étudier à Nantes,
Et avant de retourner à la maison, j'étais prêtre :

Et en revenant de là,
J'entrai dans une aire-neuve ;
J'entrai dans une aire-neuve,
Où je saluai deux de mes sœurs :

Je saluai deux de mes sœurs,
Et je tombai dans le péché avec une d'elles ;
Je tombai dans le péché avec une d'elles,
J'étais troublé par le vin.

Le Saint-Père dit
Au clerc, après l'avoir entendu :
— Tu retourneras d'ici chez toi,
Et tu mettras du gros sable dans tes chaussures ;

Tu mettras du gros sable dans tes chaussures,
Et dormiras sur un oreiller de pierre;
Tu dormiras sur un oreiller de pierre,
Et ne mangeras rien chez tes parents...

IV

Le jeune clerc disait,
En arrivant dans la maison de son père :
— Petite servante, dites-moi,
Mon père et ma mère où sont-ils allés ?

— Ho tad, ho mamm er gêr n' maint ket,
Et int d'eured ho c'hoar Jannet.
— Mates vihan, d'in-me lâret,
Ur fortun vad e d-eûs-hi grêt ?

— Ur fortun vad n'e d-eûs ket grêt,
'Wit un amunuzer 'd-eûs bet ;
N'hen eûs netra met he vicher,
Hi, siouas ! e d-eûs ur bugel.

— Mates vihan, d'in-me lâret
Da biou e d-eûs-hi tamallet ?
— Da den na d-eûs-hi tamallet,
Ann dud 'lâr eo d'he breur bêlek.

— Setu ur billet sinet mad,
Ur billet sinet gant ma gwad,
Da roï d'am c'hoar ma holl leve,
D'he heritourienn he goude.

Ar c'hloaregig a gimiade
Ouz tud ann eured en de-se :
Tamm na bannec'h na gomerje,
En kichenn den na azezje :

— Adieu, ma mamm, adieu, ma zad,
N'ho kwelo mui ma daoulagad ;
C'hui ho poa ho mab kloarek grêt,
Met bêlek allas ! na vô ket.

Adieu, ma zad, adieu, ma mamm,
Bikenn n'ho kwelan er bed-man ;
Bikenn n'ho kwelan er bed-man ;
Me 'c'h a brema da glask ma barn !

Digant-hê p'hen eûs kimiadet,
Da gavoud ar pab hec'h eo êt ;
He dreid, beteg he ibilienn,
A oa debret gant ar greenn.

'N toull porz ar pab p'eo arruet,
Ter gwez d'ann douar 'eo koueet ;
Ter gwez d'ann douar 'eo koueet,
Ha neuze soudenn 'eo marwet !

Kanet gant Mari Job KADO,
Kerarborn, mis Du, 1844.

— Votre père et votre mère ne sont pas à la maison,
Ils sont allés à la noce de votre sœur Jeanne.
— Petite servante, dites-moi,
A-t-elle fait un bon parti ?

— Elle n'a pas fait un bon parti,
Pour un menuisier qu'elle a eu ;
Il n'a rien que son métier,
Elle, malheureusement, a un enfant.

— Petite servante, dites-moi,
A qui l'a-t-elle reproché (attribué) ?...
— Elle ne l'a reproché à personne,
Mais le monde dit qu'il est à son frère le clerc..

— Voici un billet bien signé,
Un billet signé avec mon sang,
Pour donner à ma sœur tout mon bien,
Et à ses héritiers après elle...

Le jeune clerc faisait ses adieux
Aux gens de la noce, ce jour-là :
Il ne voulait ni manger ni boire,
Ni s'asseoir auprès de personne.

— Adieu, ma mère, adieu mon père,
Mes yeux ne vous reverront plus :
Vous aviez fait votre fils clerc,
Mais hélas ! il ne sera point prêtre. (1)

Adieu, mon père, adieu, ma mère,
Jamais je ne vous reverrai dans ce monde ;
Jamais je ne vous reverrai dans ce monde,
Je vais, à présent, chercher mon jugement !

Quand il leur eut fait ses adieux,
Il retourna vers le pape ;
Ses pieds, jusqu'aux chevilles,
Étaient mangés par le sable !

Quand il arriva à la porte de la cour du pape,
Il tomba trois fois à terre ;
Il tomba trois fois à terre,
Puis il mourut sur-le-champ !

Chanté par Marie-Josèphe CADO,
Keramborgne, novembre, 1844.

(1) Il semble qu'il y ait contradiction, car on dit, plus haut, qu'il était ordonné prêtre, quoique n'ayant pas encore célébré sa première messe.

Une autre version, recueillie à Ploumilliau, se termine différemment.

. . . .

Ar bêlek iaouank, p'hen eûs klewet,
Da gavoud ar banket eo êt ;
Da gavoud ar banket eo êt,
He vreur-kaer hen eûs goulennet.

— Na ma breur-kaer, mar am c'haret,
Na c'hret ket gwall-vuhe d'am c'hoar Jannet ;
Me 'c'h a d' sina d'êhi ma holl leve
D' sikour sevel he bugale.

Na debri na eva na raje,
Ous taol a-bed na azesje ;
Ous taol a-bed na azeas,
Ann hent da Rom 'askomerras.

Ebars en Rom p'eo arruet,
Goull' bea absolvet 'n eûs grêt.
He dreid, beteg he ibilienn,
A oa debret gant ar greenn.

— Absolvet c'hoaz na vefet ket,
En kambr 'r binijenn hec'h efet ;
Ur podad-dour, tri onz bara,
'Pô epad tri de da vewa.

Et ann tri dewez da dri bloaz,
N'hen defoa den sonj anehan,
Ken a oa ur dez, o lehina,
'Teuas d'ar pab sonj anehan

— Gouarnerez, alumet golo,
M'efomp d' welet ur c'horf maro !
Ann nor warnehan p'eo digorret,
War he zaoulinn eo em strinket :

— Lâret-c'hui d'in-me, Tad-Santel,
Na eo ket poent d'in c'hoaz merwel ?
O Tad-Santel, gwelet a ret
'Wit bewa n'ê ket rèd kaout boed :

Setu ann dour hag ar bara
Am boa 'wit tri bloaz da vewa !...

. . . .

A-boan he c'hir peurlavaret,
War al lec'h ez eo desedet.
Et ê 'r bêlek iaouank d'ar gloar,
Ha delivret gant-han he c'hoar.

. . . .

Quand le jeune prêtre entendit,
Il se rendit au banquet ;
Il se rendit au banquet,
Et demanda son beau frère.

— Mon beau frère, si vous m'aimez,
Ne faites pas mauvaise vie à ma sœur Jeanne ;
Je vais lui signer (céder) tout mon bien,
Pour l'aider à élever ses enfants.

Il ne voulut ni manger ni boire,
Ni s'asseoir à aucune table ;
Il ne s'assit à aucune table,
Et il prit le chemin de Rome.

Quand il arriva à Rome,
Il demanda à être absous.
Ses pieds, jusqu'à ses chevilles,
Étaient rongés par le sable.

— Vous ne serez pas encore absous,
Vous irez dans la chambre de la pénitence ;
Un pot d'eau et trois onces de pain
Vous aurez pour vivre, pendant trois jours.

Les trois jours sont devenus trois ans,
Personne ne songeait à lui,
Jusqu'à ce qu'un jour, en dînant ;
Le pape se souvient de lui :

— Gouvernante, allumez de la lumière,
Afin que nous allions voir un cadavre !
Quand on ouvrit la porte sur lui,
Il se jeta à genoux :

— Dites-moi, Saint-Père,
N'est-il pas encore temps que je meure ?
O Saint-Père, vous le voyez,
Pour vivre, il n'est pas nécessaire d'avoir de la nourriture :

Voici l'eau et le pain
Que j'avais pour vivre pendant trois ans ! . . . .

. . . .

A peine avait-il prononcé ces mots,
Qu'il mourut sur la place.
Le jeune prêtre est allé à la gloire (éternelle),
Et il a aussi délivré sa sœur !

KLOARER AR CHEVANZ

I

Kloarek Ar Chevanz a Bont-Kado,
Braoa mab païsant 'zo er vro. (bis)

Petra a dalv d'ehan bea brao,
Na pa eo barnet d'ar maro ? (bis)

P'eo barnet d'ur maro ken ingrat,
Mont da verwel da dal ti he dad ! (bis)

P'eo barnet d'ur maro ken kruel,
Mont da dal porz he dad da verwel ! (bis)

'Wit p'hen eûs lac'het mab ann aotro,
Penher ar Vali Kergadio. (bis)

II

Kloarek Ar Chevanz a lavare
'N ti Helari goz, pa arrue : (bis)

— Debonjour ha joa holl en tí-ma,
Fanchon Helari pelec'h ema ? (bis)

Hag Helari goz a lavaras
Da gloarek Ar Chevanz, pa glewas : (bis)

— Fanchonig er gêr n'emèdi ket,
Tri pe bewar de 'zo n'eo ket bet ; (bis)

Tri pe bewar de 'zo n'eo ket bet,
A-c'hann da warc'hoaz n'arruo ket. (bis)

— Na chommet ket pell da diskouri,
Ha ma laket prim da gomz gant-hi. (bis)

Fanchon Helari, pa d-eûs klewet,
Traon gant ar vinz a zo diskennet, (bis)

Gant-hi boutaillad-winn ha gwerenn,
Hag ur vichenn vad a vara-gwenn ; (bis)

LE CLERC LE CHEVANZ

I

Le clerc Le Chevanz, de Pont-Cado, (1)
(Est) le plus beau fils de paysan du pays.

Et que lui sert d'être beau,
Puisqu'il est condamné à mort ?

Puisqu'il est condamné à une mort si ingrate (cruelle),
A aller mourir devant la maison de son père !

Puisqu'il est condamné à une mort si cruelle,
A aller mourir devant la cour de son père !

Pour avoir tué le fils du seigneur,
L'héritier du Bali Kercadio.

II

Le clerc Le Chevanz disait
En arrivant chez le vieux Hélari :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Françoise Hélari où est-elle ?

Et le vieux Hélari répondit
Au clerc Le Chevanz, quand il l'entendit :

— La petite Françoise n'est pas à la maison,
Et n'y a pas été depuis trois ou quatre jours;

Elle n'y a pas été depuis trois ou quatre jours,
Elle n'arrivera pas d'ici à demain.

— Ne restez pas longtemps à discourir,
Et faites-moi, vite, lui parler.

Quand Françoise Hélari entendit (cela),
Elle descendit l'escalier tournant,

Portant une bouteille de vin et un verre,
Et une bonne miche de pain blanc ;

(1) Peut-être faudrait-il traduire « Ar Chevans » par « Le Chevoir » La femme de La Fontenelle, le fameux ligueur, s'appelait Marie Le Chevoir. Elle était fille de la dame de Mézarnou, de son premier mariage avec Lancelot Le Chevoir.

Hag ur vichenn vad a vara gwenn,
Hag ur beuriad amann melenn. (bis)

— Debret hag evet, kloarek iaouank,
Ma inn da vouit dour da aoza koan ; (bis)

Debret hag evet ha grêt cher-vad,
Me 'c'h a da vouit dour da buns ma zad. (bis)

Kloarek Ar Chevanz, p'hen eûs klewet,
Ter fasad d'ezhi hen eûs roët ; (bis)

Hen eûs roët ter fasad d'ezhi,
Hag hi diskaret war leur he zi ; (bis)

Hag hi diskaret war leur he zi,
Gret neuze he volonte d'ezhi, (bis)

Dirag he mamm ha dirag he zad,
Honnes a zo d'hè ur galonad !

Na Helari goz a hirvoude,
He verc'h Fanchonig hen konsole :

— Tawet, ma zadig, na oelet ket,
'Wit mez diouzinn-me n'ho pô ket ; (bis)

'Wit mez diouzinn-me n'ho pô ket,
Kerc'het-c'hui d'inn aman ur bêlek ; (bis)

Ha mar hen kerc'het, kerc'het timad,
Rag evel ur voaz a red ma gwad ! (bis)

Ar bêlek iaouank a c'houlenne
Euz Fanchon Helari, p'hi c'hovesaë : (bis)

— Fanchon Helari, d'in-me lâret,
Petra lâret d'ober d'ar c'hloarek ? (bis)

— Me n' lâran netra d'ober d'ehan,
Da Zoue 'rekommandan anehan. (bis)

Kloarek Ar Chevanz a lavare
D'ar bêlek iaouank, na p'hen gwele : (bis)

— Na bêlek iaouank, d'in-me lâret,
Petra 'lâr hi d'ober d'ar c'hloarek ? (bis)

— Netra na lâr hi d'ober d'ehan,
Da Zoue 'rekommand anezhan. (bis)

Et une bonne miche de pain blanc,
Et un beurrier rempli de beurre jaune.

— Mangez et buvez, jeune clerc,
Pendant que j'irai prendre de l'eau pour préparer le souper;

Mangez, buvez, faites bonne chère,
Moi, je vais chercher de l'eau au puits de mon père.

Quand le clerc Le Chevanz entendit (cela),
Il lui donna trois soufflets;

Il lui donna trois soufflets,
Et l'abattit sur l'aire de sa maison;

Il l'abattit sur l'aire de sa maison
Et en fit à sa volonté,

Devant sa mère et devant son père,
Quel crêve-cœur pour eux!

Le vieux Hélari se désolait,
Sa fille Françoise le consolait:

— Consolez-vous, mon chère père, ne pleurez point,
Pour honte de moi vous n'aurez pas;

Pour honte de moi vous n'aurez pas,
Allez me chercher un prêtre;

Et si vous le cherchez, cherchez-le tout de suite,
Car comme un ruisseau coule mon sang!

Le jeune prêtre demandait
A Françoise Hélari, en la confessant:

— Françoise Hélari, dites-moi,
Que demandez-vous que l'on fasse au clerc?

— Je ne demande pas qu'on lui fasse rien,
Je le recommande à Dieu.

Le clerc Le Chevanz demandait
Au jeune prêtre, en le voyant:

— Jeune prêtre, dites-moi,
Que demande-t-elle qu'on fasse au clerc?

— Elle ne demande rien contre lui,
Elle le recommande à Dieu.

VII

Kloarek Ar Chevanz a lavare,
Bars ar prizon braz, en he goanze : (bis)

— Jeolieres, ma mignones 'oas,
Ha mar kares a vi brema c'hoas ; (bis)

Kerz ewit-on-me da di ma zad,
Ha lâr d'ehan donet c'hoas d'am c'hât. (bis)

Ar jeolieres a lavare,
'N ti Ar Chevanz koz, pa arrue : (bis)

— Doue ar mado 'zo en ti-ma,
Hag ho mab 'zo er prizon o vreigna ! (bis)

Ho mab 'zo er prizon o vreigna,
Ha c'hui mado d'ac'h d'hen akuita ! (bis)

Hag Ar Chevanz koz a lavaras
D'ar jeolieres, pa hi c'hlewas. (bis)

— Ha p'am be ma mab 'wit ur gwennek,
Jeolieres, n'hen akuitinn ket ; (bis)

Ha p'am be ma mab 'wit un diner,
Jeolieres, na deuio ken d'ar gêr ; (bis)

Ha p'am be ma mab ewit ur pok,
N'hen akuitinn ket diouz ar groug ! (bis)

Ter gwez-all am eûs-han akuitet,
Homan a ve d'inn ar bedervet ; (bis)

Ar bedervet 've d'hen akuitan,
Me garie a ve fin anehan ! (bis)

Me am eûs er gêr bugale vad,
Hag hec'h 'a d'ar park da labourad ; (bis)

Met hennes na ra nemet eva,
Dont da rima sônio da gana ; (bis)

Dont da rima sônio da gana,
Ha monet goude da vèrc'heta. (bis)

Pa vije prenet lienn Hollanda,
Da ober koeffo d'am merc'h-hena, (bis)

Gant he vamm a vijent holl lakêt
Da ober rochedo d'ar c'hloarek. (bis)

III

Le clerc Le Chevanz disait,
Assis dans la grande prison :

— Géolière, tu étais mon amie (naguère),
Et si tu veux, tu le seras, à présent, encore ;

Va pour moi jusqu'à chez mon père,
Et dis-lui de venir encore jusqu'à moi.

La géolière disait
En arrivant chez le vieux Le Chevanz :

— Dieu, que de biens il y a dans cette maison-ci,
Et votre fils est à pourrir en prison !

Votre fils est à pourrir en prison,
Et vous avez les moyens de payer sa rançon !

Et le vieux Le Chevanz répondit
A la géolière, quand il l'entendit :

— Dussè-je avoir mon fils pour un sou,
Géolière, je ne paierai pas sa rançon ;

Dussè-je avoir mon fils pour un denier,
Géolière, il ne reviendra pas à la maison ;

Dussè-je avoir mon fils pour un baiser,
Je ne le délivrerai pas de la pendaison !

Trois fois déjà j'ai payé sa rançon,
Et ce serait la quatrième fois ;

Ce serait pour moi la quatrième fois de payer pour lui ;
Je voudrais que ce fût fini de lui.

J'ai à la maison de bons enfants,
Qui vont travailler au champ ;

Mais celui-là ne fait que boire
Et rimer des chansons pour chanter ;

Rimer des chanson pour chanter,
Et aller ensuite courir les filles.

Quand on achetait de la toile de Hollande,
Pour faire des coiffes à ma fille aînée,

Elle était employée par sa mère
A faire des chemises au clerc.

Ar jeolieres a lavare
Da gloarek 'r Chevanz, pa retorne : (bis)

— Kloarek Ar Chevauz, em gonsolet,
Rag 'wit ho tad n'ho sikouro ket. (bis)

— Jeolieres, ma mignones vad,
Grêt c'hoaz ur blijadur em rekat ; (bis)

Roët roched fresk d'inn da wiska,
Ha dalet ma hini Hollanda ; (bis)

Ha dalet ma hini Hollanda,
Truez 've ar bourrew hi usfe ! (bis)

— Kloarek Ar Chevanz, d'in-me lâret,
Na pelec'h ez oac'h, pa oac'h tapet ? (bis)

— 'N un hostaleri en Goudelinn,
Hoc'h eva ma lod a dri seurt gwinn ; (bis)

Hoc'h eva ma lod a dri seurt gwinn,
Hag o tebri pruneoz ha rêzinn ; (bis)

Ma vije bet 'n hostizes fidel d'inn,
Ha deuet d'ar gambr, ha lâret d'inn :

— Kloaregig Ar Chevanz, diwallet,
Arru 'n archerrienn d'ho komerret ! (bis)

Me 'm bije diwallet dirazhè,
Ha pa vije kement-all anhè. (bis)

IV

Kloarek Ar Chevanz a lavare,
Er vaz uc'hella 'r skeul pa bigne : (bis)

— Me am eûs ter c'hoar hag a garienn,
Ha gwisket ho zer en satinn-gwenn ; (bis)

Ha pa veint gwisket en mezer aour,
'Wit en ho enor ez int paour. (bis)

Brema c'hallo merc'hed Ar Chevanz
Distaga ho c'hroazio a lorbanz ; (bis)

Distaga ho c'hroazio arc'hant-gwenn,
Da lemel ho breur euz ar gordenn. (bis)

La géolière disait
Au clerc Le Chevanz, en revenant :

— Clerc Le Chevanz, consolez-vous vous-même,
Car pour votre père, il ne vous secourra point.

— Géolière, ma bonne amie,
Faites encore un plaisir pour moi ;

Donnez-moi une chemise fraiche, pour la mettre,
Et prenez la mienne, qui est de toile de Hollande ;

Et prenez la mienne, qui est de toile de Hollande,
Ce serait pitié (dommage) que le bourreau l'usât !

— Clerc Le Chevanz, dites-moi,
Où étiez-vous quand vous fûtes pris ?

— Dans une auberge de Goudelin,
A boire ma part de trois sortes de vins ;

A boire ma part de trois sortes de vins,
Et à manger des pruneaux et du raisin ;

Si l'hôtesse m'avait été fidèle,
Si elle était montée dans la chambre et m'avait dit :

— Clerc Le Chevanz, prenez garde à vous,
Les archers arrivent pour vous prendre !

Je me serais bien défendu contre eux,
Et quand ils auraient été la moitié plus nombreux !

IV

Le clerc Le Chevanz disait,
En montant sur le plus haut degré de l'échelle :

— J'ai trois sœur que j'aimais,
Et qui sont habillées toutes les trois de satin blanc ;

Fussent-elles habillées de drap d'or,
Quant à leur honneur elles sont pauvres. (1)

A présent les filles de Le Chevanz pourront
Détacher (quitter) leurs croix de vanité ;

Détacher leurs croix d'argent blanc,
Pour racheter leur frère de la corde.

(1) Parcequ'il les déshonorait par sa mort.

Ar c'henta anezhe 'zo Mari,
Ma bennoz a roan warnezhi ; (bis)

Honnes 'd-eùs d'ima elies laret
Dilezel ar gwinn hag ar merc'hed ; (bis)

Dilezel ar gwinn hag ar merc'hed,
Ha bea devot d'ann offern-bred ; (bis)

Ha bea devot d'ann offern-bred,
Ha kuitaët ar fenoanted. (bis)

Ann eil anezhe 'zo Fransesa,
A bedan ma zad d'hi c'herrija ; (bis)

Honnes 'd-eùs d'in elies laret
'Vije 'r bourrew 'usje ma dillad ; (bis)

'Vije 'r bourrew 'usje ma dillad,
Biskoaz gwall-diougan n' zo bet mad. (bis)

Ann derved anhê a zo Jannet
A zo gaoudiseres d'ar voazed : (bis)

Ha pa hi gwelfet o gaoudisa,
Tamallet d'ezhi he breur kena ; (bis)

Tamallet d'ehi kloarek Ar Chevanz,
'Zo o tivilla euz ar potanz ! (bis)

Kanet gant intanves LIZO,
a barous Plunet — Miz Kerdu 1868.

La première d'entr'elles s'appelle Marie,
Et je lui donne ma bénédiction ;

Celle-là m'a souvent dit
De délaisser le vin et les filles ;

De délaisser le vin et les filles,
Et d'être dévot (assidu) à la grand'messe ;

Et d'être dévot (assidu) à la grand'messe,
Et de quitter les fainéants.

La seconde se nomme Francesa,
Et je prie mon père de la corriger ;

Celle-là m'a souvent dit
Que ce serait le bourreau qui userait mes habits ;

Que ce serait le bourreau qui userait mes habits,
Jamais mauvaise prédiction n'a porté bonheur.

La troisième se nomme Jeanne,
Qui ne fait que se moquer des hommes ;

Et quand vous la verrez se moquant d'eux,
Reprochez-lui son frère aîné ;

Reprochez-lui le clerc Le Chevanz
Qui est pendu à la potence ! (1)

Chanté par la veuve LIKO,
de Plusunet — décembre, 1868.

(1) Voir la note de la page 359.

FANTIG HELARI

I

P'oann em jardinn o pourmenin,
O tont ma c'hoar da lâret d'in ;
O tont ma c'hoar da lâret d'in,
Oa 'r plac'h vrao Fantig Helari.

Wit kement-se, na gredis ket,
Me eas ma hunan d'hi gwelet ;
Me eas ma hunan beteg he zi,
'Wit he waleur ha ma hini.

— Bonjour ha joa bars ann ti-ma,
Fantig Helari, pa n'hi gwelan ?
— Fantig 'zo êt da Sant-Briek,
Nag ewit diski ar gallek.

Ar baron iaouank a lâre
Da Helari goz, en de-se :
— Na diskouezet-c'hui ho merc'h d'in,
Pe m'ho lac'ho war leur ann ti.

Fantig Helari pa 'd-eûs klewet,
Traon gant ar vinz eo diskennet ;
Traon gant ar vinz eo diskennet,
Ar baron iaouank saludet.

Hi o tispaka 'n toubier wenn,
O lakâd warnêhi ur joanenn,
Boutaillad gwinn ruz ha gwinn gwenn,
Taso arc'hant ewit diskenn.

— Debret, evet ha gret cher-vad,
Me 'c'h a d' vouit dour da buns ma zad.
— Mar ez-te, Fantig, da vouit dour,
Me ielo iwe d'as sikour.

Hag hen hi c'has d'he di gant-han,
En despet d'he zad ha d'he mamm ;
En despet d'he mamm ha d'he zad,
Kement-se oa d'hê kalonad !

. . . .

FRANÇOISE HÉLARI

I

Comme j'étais dans mon jardin à me promener,
Ma sœur vint et me dit ;
Ma sœur vint et me dit,
Que Françoise Hélari était une jolie fille.

Pourtant, je ne la crus pas,
Et j'allai moi-même la voir ;
J'allai moi-même la voir,
Pour son malheur et pour le mien.

— Bonjour et joie dans cette maison,
Où est Françoise Hélari, que je ne la vois ?
— Françoise Hélari est allée à Saint-Brieuc,
Pour apprendre le français.

Le jeune baron disait
Au vieux Hélari, ce jour-là :
— Faites-moi voir votre fille,
Ou je vous tuerai sur l'aire de votre maison !

Françoise Hélari a entendu,
Et elle a descendu l'escalier ;
Elle a descendu l'escalier
Et a salué le jeune baron.

Puis elle déploya une nappe blanche
Et mit dessus une miche de pain,
Bouteille de vin rouge et de vin blanc,
Et des tasses d'argent, pour y verser (à boire).

— Mangez, buvez, faites bonne chère,
Moi, je vais chercher de l'eau au puits de mon père.
Françoise, si vous allez chercher de l'eau,
Moi, j'irai aussi, pour vous aider.

Et il l'emmena dans sa maison,
En dépit de sa mère et de son père ;
En dépit de sa mère et de son père,
C'était pour eux un crêve-cœur.

. . . .

Fantig Helari a lâre
En ti he zad pa arrue :
— Grêt ma gwele d'inn m'han en-han,
Bikenn anehan na savan ;

Bikenn na savan anehan,
Ken vô ur wez, d'am lienna !

. . . .

II

Ar baron iaouank a lâre
D'he bajig bihan, un dez oe :
— Kerz da di Fantig Helari,
Goulenn penoz 'man 'r bed gant-hi.

Ar paj bihan a lavare
D'ar baron, er gêr p'arrue :
— Fantig Helari hag he mamm
'Zo ho c'horf ho diou war ar warw-skaon !

Ar baron iaouank a lâre
D'he bajig bihan, p'hen klewe :
— Mar eo marw Fantig Helari,
Me a ro ma malloz da dri :

Da genta roann d'am c'hoar Vari,
'Defoa ma alliet da vont d'i ;
D'ann eil hen roann-me d'am zad,
Ha d'inn ma hunan ann drivad !

Kanet gant Jannet AR GALL,
Plouaret — 1848.

Françoise Hélari disait,
En arrivant chez son père :
— Faites-moi mon lit, afin que j'aille dedans,
Et jamais je ne m'en relèverai ;

Jamais je ne m'en relèverai,
Si ce n'est une seule fois, pour m'ensevelir !...

. . . .

II

Le jeune baron disait,
Un jour, à son petit page :
— Va chez Françoise Hélari,
Et demande de ses nouvelles...

Le petit page disait
Au baron, en arrivant à la maison :
— Françoise Hélari et sa mère
Sont toutes les deux sur les tréteaux funèbres !

Le jeune baron disait
A son petit page, en l'entendant :
— Si Françoise Hélari est morte,
Je donne ma malédiction à trois (personnes) :

Premièrement, je la donne à ma sœur Marie,
C'est elle qui m'avait conseillé d'aller la voir ;
En second lieu, je la donne à mon père,
Et à moi-même, en troisième lieu ! (1)

Chanté par Jeanne LE GALL,
Plouaret — 1848.

(1) Ce gwerz semble traiter le même sujet que « kloarek Ar Chevans » qui précède. Mais il faut convenir que les différences sont grandes entre les deux versions. Ici, il n'y a pas de « kloarek » mais un jeune baron. Le gwerz de « kloarek Ar Chevanz » est beaucoup plus répandu que celui-ci, que je n'ai trouvé qu'une seule fois. C'est une variation sur le même thème, comme cela se rencontre quelquefois ; peut-être même la pièce précédente n'est-elle qu'une imitation plus développée de celle-ci.

KLOAREK AR GLAOUIAR

I

Kloarek Ar Glaouiar a sonje
Bikenn er prizon n' hec'h aje ;
Koulzgoude hec'h eo em dromplet,
Eman er prizon en Gwened.

. . . .

— Merc'h 'r Senechal euz ar gêr-ma
A zo bet manket er bloaz-ma,
Hag a zo deut da damal d'in,
Met he zad n'hi rofe ket d'in. (1)

II

Kloarek Ar Glaouiar a lâre,
En he brizon, un dez a oe :
— Na gavfenn ket ur mesajer
A gasfe 'wit-on ul lizer ?

A gasfe 'wit-on ul lizer,
Da lâret d'am zad dont en kêr ;
Da lâret d'am zad dont aman,
Digas un tamm arc'hant gant-han,

D'akuita he gloarek iaouank,
'Zo de ha noz en nec'hamant ?
— Skrivet ho lizer pa garfet,
Mesajerrienn na vanko ket.

(1) VARIANTE : Eman er prizon en Gwened,
Lec'h na zeu kristenn d'hen gwelet ;
Lec'h na zeu kristenn d'hen gwelet,
Met al logod hag ar rac'hed ;

Al logod hag ar rac'hed du
A ra he ganvo en daou du.
Met a-boe m'eo êt da Roazon,
Eo digomerret 'vel ur baron,

Gant 'nn aotrone, 'nn dimezelled,
Ann dud-jentil diwar ho c'hezek :
— Kloarek 'r Glaouiar, petra 'c'h eûs grêt,
'Wit bea er prizon laket ?

— Merc'h ar Senechal ar gêr-ma
A zo bet frajil er bloaz-ma ;
Fellout 'ra d'ezhi tamal d'in,
Me 'zo kontant d'hi eureuji.

LE CLERC LE GLAOUIAR

I

Le cherc Le Glaouiar pensait
Que jamais en prison il n'irait ;
Et pourtant il s'est trompé,
Il est dans la prison de Vannes.

. . . .

La fille du Sénéchal de cette ville
A failli cette année-ci,
Et elle en a rejeté la faute sur moi,
Mais son père ne veut pas me la donner. (1)

II

Le clerc Le Glaouiar disait,
Un jour, dans sa prison :
— Ne trouverais-je pas un messager
Qui portât une lettre pour moi ?

Qui portât une lettre pour moi,
Pour dire à mon père de venir en ville ;
Pour dire à mon père de venir ici,
Et d'apporter avec lui un peu d'argent,

Afin de payer la rançon de son jeune clerc,
Qui est nuit et jour dans l'inquiétude ?
— Ecrivez votre lettre qnand vous voudrez
Vous ne manquerez pas de messagers.

(1) VARIANTE : Il est en prison à Vannes,
Où personne ne vient le voir ;
Où personne ne vient le voir,
A l'exception des souris et des rats.

Les souris et les rats noirs
Font son deuil des deux côtés.
Mais depuis qu'il est allé à Rennes,
Il y est reçu comme un baron,

Par les messieurs, les demoiselles
Et les gentilshommes de dessus leurs chevaux :
— Clerc Le Glaouiar, qu'avez-vous fait
Pour être mis en prison ?

— La fille du Sénéchal de cette ville
A été fragile cette année ;
Elle veut me rendre responsable,
Et moi je suis content de l'épouser.

Ar Glaouiar koz a lavare,
En lizer he vab pa lenne :
— Dibret d'in m'inkane roïal,
Ma 'c'h inn-me da Wened raktal ;

Sammet anehan a arc'hant,
D'akuita ma c'hloarek iaouank ;
D'akuita ma c'hloarek iaouank,
'Zo noz ha de en nec'hamant !

III

Ar Glaouiar koz a lavare,
En kêr Gwened pa arrue :
— Demad ha joa holl er gêr-ma,
Ha prizon kêr pelec'h ema ?...

. . . .

Ar Glaouiar koz a lavare
D'ar Senechal hag en de-se :
— Laket ma mab bars ar valanz,
Me roï' d'ac'h he bouez a chevanz ;

Mar na ve a-walc'h kement-se,
Me 'lakaï' pouez ma inkane ;
Me 'lakaï' pouez ma inkane,
Ma dibr ha me war ho c'houre !

Ar Senechal a lavare
D'ar Glaouiar koz, pa hen klewe :
— Me 'disko kloer 'r baïsanted
Da debauch ann dimezelled !

Kloarek Ar Glaouiar a lâras
D'he dad, kerkent ha ma klewas :
— Ma zadig paour, et-c'hui d'ar gêr,
Lest 'r justis d'ober he dever.

IV

P'ee kloarek 'r Glaouiar d'ar maro,
Mont 'ree en ur gwiskamant vrao ;
Indann-han 'zo un abit wenn,
Hag un tok kastor war he benn ;

Hag un tok kastor war he benn,
Ha warnehan 'zo ter fleurenn.
Kloarek Ar Glaouiar a lâre,
'Biou pors 'r Senechal pa dremene :

Le vieux Le Glaouiar disait,
Quand il lisait la lettre de son fils :
— Sellez-moi ma haquenée royale,
Afin que j'aille à Vannes sur le champ ;

Chargez la d'argent,
Pour payer la rançon de mon jeune clerc ;
Pour payer la rançon de mon jeune clerc,
Qui est, nuit et jour, dans l'inquiétude !

III

Le vieux Le Glaouiar disait,
En arrivant dans la ville de Vannes :
— Bonjour et joie à tous dans cette ville,
Ou est la prison de la ville ?

. . . .

Le vieux Le Glaouiar disait
Au Sénéchal, ce jour-là :
— Mettez mon fils dans la balance,
Je vous donnerai son poids de chevance ;

Si ce n'est pas assez de cela,
J'y ajouterai le poids de mon cheval ;
J'y ajouterai le poids de mon cheval,
Avec sa selle et moi dessus !

Le Sénéchal disait
Au vieux Le Glaouiar, en l'entendant :
— J'apprendrai aux clercs des paysans
A débaucher les demoiselles !

Le clerc Le Glaouiar répondit
A son père, aussitôt qu'il l'eût entendu :
— Mon pauvre père, allez à la maison,
Et laissez la justice faire son devoir.

IV

Quand le clerc Le Glaouiar marchait à la mort,
Il y allait avec de beaux vêtements ;
Il portait une veste blanche
Et un chapeau de castor sur la tête ;

Et un chapeau de castor sur la tête,
Avec trois fleurs dessus.
Le clerc Le Glaouiar disait,
En passant devant la cour du Sénéchal :

— Pelec'h 'man Godig 'r Senechal,
Pa n' 'man war ar ru o vragal ;
Pa n' 'man war ar ru o vragal,
Indan-hi un abit skarlal ?

— 'Mèdi 'n ur gambr alc'houeet mad,
Ann alc'houez en godell he zad.
Kloarek Ar Glaouiar a lâre,
'N kichenn ar chafot p'arrue :

— Roët d'in-me ma violanz,
Ma soninn c'hoaz d'ann dud-iaouank,
Ma klewo ann dud diwar-dro,
Ispisial 'r re zo 'r c'hambrjo.

God 'r Senechal pa d-eûs klewet,
Linsellio he gwele d-eûs roget,
A 'd-eûs roget he linsellio,
D'ober kerdenn da dont d'ann traon.

God Ar Senechal a lâre
'N kichenn ar chafot p'arrue :
— C'hui, ma zad, 'zo aze war ho torchenn,
Me garfe ho koûg euz ar gordenn !

Mar d'on-me merc'h ar Senechal,
'Vô grêt un darn euz ma lavar :
Diskennet ar c'hloarek d'ann traon,
Brema-soudenn m'hen eureujo !

Deus al lec'h-se kloarek paotr mad,
D' lakad badeï merc'h pe vab,
Neuze me 'werzo ma dillad,
'Ielo d'ar park da labourad.

Ar Glaouiar koz a lavaras
Da C'hod 'r Senechal, p'hi c'hlewas :
— Hag as pe tric'houec'h 'vugale,
En satinn-gwenn me 'wisko 'nn he ;

M'ho gwisko holl en satinn-gwenn,
Ho c'haso d'ar skool 'n ur vandenn.
Seis kar houarnet 'zo em zi,
Un denn kezek da bep-hini ;

— Où est Marguerite, (la fille) du Sénéchal,
Puisqu'elle n'est à s'ébattre sur la rue ?
Puisqu'elle n'est à s'ébattre sur la rue,
Avec sa robe d'écarlate ?

— Elle est dans une chambre bien fermée à clef,
Et la clef est dans la poche de son père.
Le clerc Le Glaouiar disait,
En arrivant au pied de l'échafaud :

— Donnez-moi mon violon,
Pour que j'en joue encore pour les jeunes gens,
Afin que les gens d'alentour m'entendent,
Surtout ceux qui sont dans des chambres !

Quand Maguerite (la fille) du Sénéchal l'entendit,
Elle déchira ses draps de lit ;
Elle déchira ses draps de lit,
Pour en faire des cordes pour descendre.

Marguerite (la fille) du Sénéchal disait,
En arrivant au pied de l'échafaud :
— Vous, mon père, vous êtes là sur votre siège,
Et je voudrais vous voir la corde au cou !

Si je suis la fille du Sénéchal,
On fera un peu comme je dirai :
Faites desceddre le clerc,
Et je l'épouserai sur-le-champ !

Descends de là, clerc bon gars,
Pour faire baptiser fille ou fils.
Puis je vendrai mes (beaux) habits,
Et j'irai travailler au champ.

Le vieux Le Glaouiar répondit
A Marguerite (la fille) du Sénéchal, quand il l'entendit :
— Dusses-tu avoir dix-huit enfants,
Je les habillerai tous de satin blanc ;

Je les habillerai tous de satin blanc,
Et les enverrai à l'école en une bande.
Il y a dans ma maison sept charrettes ferrées,
Avec un attelage de chevaux pour chacune ;

Daou inkane er marchosi,
Unan 'vô d'ac'h, un' all 'vô d'in ;
Unan 'vô d'ac'h, un' all 'vô d'in,
En ti 'r Senechal n-eûs hini.

Kanet gant Pipi AR GWILHERM
Leshanwet Jolori, mewel,
Plouguernevel. — 1854.

J'ai dans mon écurie deux haquenées,
L'une sera pour vous, lautre pour moi ;
L'une sera pour vous, l'autre pour moi,
Dans la maison du Sénéchal il n'y en a aucune. (1)

Chanté par Pierre LE GUILLERM,
surnommé Jolori, valet de ferme.
Plouguernevel. — 1854

(1) Voir la note de la page 359.

ANNAIG LUKAS

Kenta kentel

I

Annaïg Lukas a lavare
D'ann aotro Ar Glazon, un dez oe :
— Pa vô linadek er vereri,
Aotro 'r Glazon, me 'ielo d'êhi ?

— Annaïg, c'hui n'eo ket hoc'h affer
Mont er bloaz-ma d'al linadeïer ;
Mont er bloaz-ma d'al linadeïer,
Annaïg Lukas, chommet er gêr.

Annaïg Lukas a lavare
D'ar vereres, un dez a oe :
— Pa 'vô al linadek en ho ti,
Mereres, me a ielo d'êhi.

— Annaïg, divezad 'c'h eûs komzet,
Rag hirie ema ma linadek.
— Pa 'c'h efet da gas d'hê ho merenn,
Me a ielo ganec'h da bourmenn.

Pa ve debret ho merenn gant-hê,
Ann dud iaouank 've joaüs ha gè ;
Hag hec'h int komanset da c'hoari,
Annaïg en kreis ar jolori.

Ma komansas he fri da voada,
Ha poull-he-c'halon da zivera.
Ma lâre ann holl, bihan ha braz,
Manket hec'h eo Annaïg Lukas !

Hag Annaïg Lukas a oele,
Na gave nikun hi c'honsolje ;
Na gave nikun hi c'honsolje,
Met ar vereres, honnes a ree ;

(1) Les manoirs portant les noms de « Kerglas, Ar Glas, Ar Glason » — sont communs en Bretagne. Tous ces noms indiquent des habitations couvertes d'ardoises, comme l'étaient les châteaux, et généralement les manoirs et les gentilhommières, tandis que les fermes et les habitations des simples paysans et des ouvriers étaient presque toujours couvertes de chaume.

ANNE LUCAS

Première version

I

Anne Lucas disait
Au seigneur Le Glazon, un jour :
Quand sera la linerie à la métairie,
Seigneur Le Glazon j'y irai ?

— Anne, ce n'est pas votre affaire
D'aller, cette année, aux lineries ;
D'aller, cette année, aux lineries,
Anne Lucas, restez à la maison.

Anne Lucas disait
A la fermière, un jour :
— Quand sera la linerie dans votre maison,
Fermière, je veux y aller.

— Anne, vous avez parlé trop tard,
Car c'est aujourd'hui la linerie.....
— Quand vous irez leur porter le *goûter*, (1)
J'irai avec vous, en me promenant.....

Quand ils ont pris leur repas,
Les jeunes gens sont joyeux et gais ;
Et ils ont commencé de jouer,
Et voilà Anne au milieu des ébats !

Si bien que son nez commença de saigner,
Et ses seins de dégoutter.
Et tout le monde disait, grands et petits :
— Anne Lucas, a failli !

Et Anne Lucas, pleurait,
Et elle ne trouvait personne pour la consoler ;
Et elle ne trouvait personne pour la consoler,
Si ce n'est la fermière, celle-là le faisait :

(1) « Merenn » se dit. dans certaines localités, du second repas de la journée, celui qui se fait à dix heures, ordinairement, et ailleurs il désigne le troisième repas, celui qui se fait vers trois heures, et qui se porte généralemet aux champs, en été. Ici, il ne peut être question que de ce dernier.

Honnes a lâre d'êhi bepred :
— Tawet, Annaïg, na oelet ket ;
Tawet, Annaïg, na oelet ket,
Rag kement-ma na vô ket brudet !

II

'Benn ann dewarlerc'h da greis de,
'Doa Anna Lukas kezlo newe :
'Oa deut tric'houec'h archer a Roazon
Da gerc'had Annaïg d'ar prizon.

Ann tric'houec'h archer c'houlenne
Euz ann tric'houec'h kadet, en de-se :
— Demad ha joa d'ann holl en ti-ma,
Annaïg Lukas pelec'h ema ?

— Emèdi er sal hoc'h ampezi,
Aotrone, petra faot anezhi ?
— Ni 'zo deut tric'houec'h en ur vandenn
Da gerc'had Annaïg d'ar gouent.

Ann tric'houec'h kadet a respontjont
D'ann tric'houec'h archer, pa ho c'hlewjont :
— Na eo ket gant ar seurt paotred
'C'h a ar merc'hed da leanezed.

— Ni 'zo deut tric'houec'h en ur vandenn,
Da gerc'had Annaïg d'ar prizon.
— Na pe torfed a deveus-hi grêt,
Pa deu ann archerienn d'hi c'herc'had ?

— Treuzplantet a d-eûs en he jardinn
Ur blantennig euz a louzou-finn ;
N-eûs ket grêt ar blantenn a fina vad,
Komans a ra he grizio gwasâd.

Ann tric'houec'h archer a c'houlenne
Euz Annaïg Lukas, en de-se :
— Annaïg Lukas, pe c'hui 'gerzo,
Pe euz lost ar marc'h c'hui a draïno ?

Ann tric'houec'h kadet a respontjont
D'ann tric'houec'h archer na pa glewjont :
— Annaïg Lukas na gerzo ket,
Na euz lost ar marc'h na draïno ket ;

Kezek 'walc'h 'n eûs hon breur Ar Glazon,
Ewit kas Annaïg d'ar prizon.

Celle-là lui disait toujours :
— Consolez-vous, Anne, ne pleurez pas ;
Consolez-vous, Anne, ne pleurez pas,
Car ceci ne sera pas publié !

II

Pour midi, le lendemain,
Anne Lucas, eut du nouveau :
Dix-huit archers étaient venus de Rennes,
Pour emmener Anne en prison.

Les dix-huit archers demandaient
Aux dix-huit cadets, ce jour-là :
— Bonjour et joie à tous, dans cette maison,
Anne Lucas où est-elle ?

— Elle est dans la salle, à empeser,
Seigneurs que lui voulez-vous ?
— Nous sommes venus dix-huit en une bande,
Pour emmener Anne Lucas au couvent.

Les dix-huit cadets, répondirent
Aux dix-huit archers, quand ils entendirent:
— Ce n'est pas par de pareilles gens
Que sont condnites les jeunes filles pour devenir nonnes.

— Nous sommes venus dix-huit en une bande,
Pour emmener Anne Lucas en prison.
— Quel crime a-t-elle donc commis,
Pour que les archers viennent la chercher ?

— Elle a transplanté dans son jardin
Un arbrisseau, une herbe fine ;
Mais la plante n'a pas fait bonne fin,
Ses racines commencent de se gâter.

Les dix-huit archers demandaient
A Anne Lucas, ce jour-là :
— Anne Lucas, voulez-vous marcher,
Ou être traînée à la queue d'un cheval ?

Les dix-huit cadets répondirent
Aux dix-huit archers, quand ils entendirent :
— Anne Lucas, ne marchera pas,
Et elle ne sera pas traînée à la queue d'un cheval ;

Notre frère Le Glazon, a assez de chevaux
Pour porter Anne en prison.

III

Ha tud-jentil kêr a lavare
Gant ar ru d'ann nec'h na pa save :
— Na itron Varia ann Drindet,
Sellet ann dimezell dic'hizet !

— Dimezell dic'hizet na on ket,
O serviji noblanz ez on bet ;
Bet on o serviji en un ti
Lec'h ma oa naontek a dud-jentil ;

Hag holl ho c'havenn tud-a-feson
Nemet ar mab-henan, Ar Glazon ;
Gant hennes oa rèd d'inn kousanti,
Pe soufir 'r maro, — me gave kri.

Ar jeolieres a lavare
D'ann dud ar justis nag en de-se :
— Holl dud ar justis, mar am c'hredet,
Annaïg d'ar prizon na ielo ket ;

Annaïg d'ar prizon na ielo ket,
M'hi lakaïo en kambr ma merc'hed.
Annaïg Lukas a lavare
Na, d'ar jeolieres, en de-se :

— Itron Varia euz a Greis-Kêr,
Na gavfenn-me ket ur mesajer,
A gasfe ewit-on ul lizer
D'ann aotro 'r Glazon da dont en kêr ?

Ar jeolieres a lavaras
D'Annaïg Lukas, pa hi c'hlewas :
— Skrivet ho lizero pa garfet,
M'ho c'haso ma hunan, mar be rèd.

IV

Pa arruas al lizer gant-han,
Ez oa-han euz he daol o konian ;
Ez oa-han euz he daol o koanian,
Ha kompagnones a oa gant-han ;

Ha na c'helle ket lenn al lizer,
Gant ann daero 'c'hlebia 'r paper ;
Ha na c'helle ket hen lenn da vad,
Gant ann daero en he daoulagad.

III

Les gentilshommes de la ville disaient,
Quand elle montait la rue :
— Notre dame Marie de la Trinité,
Voyez-la demoiselle déguisée !

— Je ne suis pas une demoiselle déguisée,
J'ai été au service de la noblesse ;
J'ai servi dans une maison
Où il y avait dix-neuf gentilshommes,

Et je les trouvais tous d'honnêtes gens,
Si ce n'est le fils aîné, Le Glazon ;
Avec celui-là il me fallut consentir,
Ou souffrir la mort ; — Je trouvais que c'était cruel....

La geolière disait
Aux gens de la justice, ce jour-là :
— Gens de la justice, si vous m'en croyez,
Anne Lucas n'ira pas en prison ;

Anne Lucas n'ira pas en prison,
Je la mettrai dans la chambre de mes filles.
Anne Lucas disait
A la géolière, ce jour-là :

— Notre Dame Marie du Kreis-Ker,
Ne trouverai-je pas un messager,
Qui porterait pour moi une lettre
Au seigneur Le Glazon (pour lui dire) de venir en ville ?

La géolière répondit
A Anne Lucas, quand elle l'entendit :
— Écrivez vos lettres quand vous voudrez,
Je les porterai moi-même, s'il le faut.

IV

Quand la lettre lui arriva,
Il était à table, à souper ;
Il était à table, à souper,
Et il y avait de la société avec lui ;

Et il ne pouvait pas lire la lettre,
Avec ses larmes, qui mouillaient le papier ;
Et il ne pouvait pas la lire bien,
Avec les larmes dans ses yeux.

Ann aotro Ar Glazon a lavare
Da he baotr marchosi, en noz-se :
— Lak' d'in ma c'harrons war veg he goch,
Ewit mont d'ar Glazon fed-a-noz.

Ann aotro Ar Glazon c'houlenne,
En maner Ar Glaz pa arrue :
— Demad ha joa d'ac'h holl en ti-ma,
Petra a zo a-newez aman ?

Perrag na zeu den d'am saludi ?
Annaïg Lukas pelec'h eman-hi ?
Hag he dric'houec'h breur a lavarjont
D'ann aotro Ar Glazon, p'hen klewjont :

— Et eo Anna Lukas d'ar prizon,
It-c'hui primm d'hi c'herchad, da Roazon.
— Ma hunan da vouit-hi na inn ket,
Ma zric'houec'h breur, ganen a teufet.

V

Annaïg Lukas a c'houlenne
Digant ar jeolieres, un dez 'oe :
— Daoust petra a-newe 'zo en kêr,
Krena 'ra ar prizon en antier ?

Ar jeolieres a lavaras
Da Annaïg Lukas, p'hi c'hlewas :
— Annaïg Lukas, em gonsolet,
Arru eo Ar Glazon d'ho kerc'het ;

Arru eo Ar Glazon d'ho kerc'het,
Gant-han naontek karrons akoutret.
Ann aotro Ar Glazon c'houlenne,
Bars en kêr Roazon pa arrue :

— Demad ha joa d'ac'h holl er gêr-ma,
Pelec'h eman ar prizon ama ?
Pelec'h eman ar prizon aman
Eman Annaïg Lukas en-han ?

Ar jeolieres a lavaras
D'ann aotro 'r Glazon, 'vel m'hen klewas :
— Annaïg n'eman ket er prizon,
Dleet a oa enor d'ar Glazon ;

Annaïg er prizon n'eman ket,
Rag eman er gambr gant ma merc'hed ;
Rag eman er gambr gant ma merc'hed,
Enor d'ar Glazon a oa dleet.

Le seigneur Le Glazon disait
A son garçon d'écurie, cette nuit-là :
— Attelle-moi mon carosse,
Afin que j'aille au Glazon, cette nuit.

Le seigneur Le Glazon demandait,
En arrivant au manoir *Ar Glaz* :
— Bonjour et joie à vous tous, dans cette maison,
Qu'y a-t-il de nouveau ici?

Pourquoi personne ne vient-il me saluer?
Anne Lucas, où est-elle ?
Et ses dix-huit frères répondirent,
Au seigneur Le Glazon, quand ils l'entendirent :

— Anne Lucas est allée en prison,
Allez, vite, la chercher à Rennes.
— Je n'irai pas seul la chercher,
Vous viendrez avec moi, mes dix-huit frères.

V

Anne Lucas demandait
A la géolière, ce jour là :
— Qu'y a-t-il donc de nouveau en ville?
La prison tout entière tremble.

La géolière répondit
A Anne Lucas, quand elle l'entendit :
— Anne Lucas, consolez-vous,
C'est Le Glazon qui vient vous chercher ;

C'est Le Glazon qui vient vous chercher,
Et avec lui dix-neuf carrosses accoutrés.
Le seigneur Le Glazon demandait
En arrivant dans la ville de Rennes :

— Bonjour et joie à vous tous dans cette ville,
Où est la prison ici ?
Où est ici la prison
Dans la quelle se trouve Anne Lucas?

La géolière répondit
Au seigneur Le Glazon, quand elle l'entendit :
— Anne n'est pas dans la prison,
Il fallait faire honneur au Glazon;

Anne n'est pas dans la prison,
Car elle est dans une chambre, avec mes filles;
Car elle est dans une chambre, avec mes filles ;
Il fallait faire honneur au Glazon.

Ann aotro 'r Glazon, p'hen eûs klewet,
Pemp kant skoed d'êhi hen eûs roët :
— Daiet, jeolieres, kontet arc'hant,
C'hoas ho pô, mar na hoc'h ket kontant.

Ma 'vije Annaïg Lukas lac'het,
Ann tan bars en kêr am boa laket ;
Me 'm bije laket ann tan en kêr,
Rag pouar am eûs 'wit hen ober !

Ann aotro 'r Glazon a lavare
D'Annaïg Lukas nag en de-se :
— Mar ho pije ouzinn ansavet,
Ur vageres d'ac'h am boa klasket ;

Ur vageres ken kaer hag ann de,
Ha pa goustje ur pistol bemde.

. . . .

VI

Annaïg Lukas a lavare
En maner Ar Glaz pa arrue :
— Na digorret frank ar prennestro,
Ma teui' ar baourienn a vandenno ;

Ma teui' ar baouriennn d'am c'havet,
Ho deveus ma buhe rekouret ;
Mar on-me o vont da varones,
Me a zo bet iwe klaskeres.

N-eûs netra 'tourmanti ma speret,
Met ma bugel am eûs lac'het ;
Nemet ma bugel am eûs lac'het,
Er jardinn am boa-han plantet ;

Plantet am boa 'n ehan er jardinn,
Indann ur voujennad louzou-finn :
N-eûs ket grêt ar blantenn a finn-vad,
Dont a ra he griziou da wasâd !

Kanet gant Mari DANIEL,
a barous DUAULT.

Quand le seigneur Le Glazon entendit (cela),
Il lui donna cinq cents écus :
— Tenez, géolière, comptez de l'argent,
Vous en aurez encore, si vous n'êtes pas contente.

Si Anne Lucas avait été mise à mort,
J'aurais mis le feu dans la ville ;
J'aurais mis le feu dans la ville,
Car j'ai le pouvoir de le faire !

Le seigneur Le Glazon disait
A Anne Lucas, ce jour-là :
— Si vous m'aviez avoué,
Je vous aurais procuré une nourrice ;

Une nourrice belle comme le jour,
Eût-elle coûté une pistole par jour.
. . . .

VI

Anne Lucas disait,
En arrivant au manoir Le Glazon :
— Ouvrez toutes grandes les fenêtres,
Pour que les pauvres viennent par bandes ;

Pour que les pauvres viennent me trouver,
Eux qui m'ont sauvé la vie ;
Si je suis sur le point de devenir baronne,
J'ai été aussi mendiante.

Il n'y a rien qui me tourmente l'esprit,
Si ce n'est mon enfant que j'ai tué ;
Si ce n'est mon enfant que j'ai tué,
Et planté dans le jardin ;

Je l'avais planté dans le jardin,
Sous un buisson de fleurs :
Hélas ! la plante na pas fait bonne fin,
Ses racines viennent à se gâter ! (1)

Chanté par Marie DANIEL,
du bourg de Duault. — (Côtes-du-Nord.)

(1) Dans la version qui suit, Anne Lucas n'a pas tué son enfant.

ANNAIG LUKAS

Eil kentel

I

— Mar be linadek er verèri,
Aotro 'r Glazon, me ielo d'êhi ;
Me a ielo d'êhi, 'wit pourmenn,
Gwelet ann dud hag ar sonerrienn.

Ann aotro ar markis a lâre,
Da Annaïg Lukas, p'hi c'hlewe :
— Annaïg, ouzinn-me mar sentet,
D'al linadek c'hui na efet ket.

II

Mont a ra ar markis da Baris,
Hag e lês Annaïg 'n he divis.
'Vel ma oa geign gant-han troët,
Annaïg Lukas a 'd-eûs lâret :

— Beet drouk gant ann nep a garo,
'Wit d'al linadek me a ielo.
P'efet, mereres, da gas merenn,
Me a ielo iwe 'wit pourmenn ;

Me a ielo iwe 'wit pourmenn,
Da welet ann dud, ar sonerrienn.
— Annaïg Lukas, mar am c'hredet,
D'al linadek c'hui na efet ket ;

D'al linadek c'hui na efet ket,
P'arruo ann aotro 'vô fachet.
Annaïg na d-eûs ket bet sentet,
Ha d'al linadek hec'h eo bet êt.

Na pa ve debret gant-hê ho fred,
Iaouankis a ve joaüs bepred ;
Iaouankis a ve joaüs bepred,
Ar sôner da sôn 'zo komanset.

Na pa gomans ar sôner da sôn,
Annaïg a dripe he c'halon.
Ha komans a eure ar c'hoari,
Hag Annaïg 'n kreis ar jolori.

ANNE LUCAS

Seconde version

I

— S'il y a linerie à la métairie,
Seigneur Le Glazon, j'y irai ;
J'y irai pour me promener,
Voir les gens et les sonneurs (ménétriers).

Le seigneur marquis disait,
A Anne Lucas, en l'entendant :
— Anne, si vous m'obéissez,
Vous n'irez pas à la linerie.

II

Le marquis va à Paris,
Et laisse Anne à sa discrétion.
A peine eût-il tourné le dos,
Qu'Anne Lucas dit :

— S'en fâche qui voudra,
Pour moi, j'irai à la linerie.
Quand vous irez porter le goûter, fermière,
J'irai avec vous, pour me promener ;

J'irai avec vous, pour me promener,
Voir les gens et les sonneurs.
— Anne Lucas, si vous m'en croyez,
Vous n'irez pas à la linerie ;

Vous n'irez pas à la linerie,
Quand le seigneur arrivera, il s'en fâchera.
Mais Anne n'a pas obéi,
Et elle est allée à la linerie.

Quand ils ont pris leur repas,
Les jeunes gens sont toujours joyeux ;
Les jeunes gens sont toujours joyeux,
Et le sonneur a commencé de sonner.

Et quand le sonneur commence de sonner,
Anne (sentait) son cœur tressaillir ;
Et les jeux commencèrent,
Et voilà Anne au milieu des ébats.

'Man Annaïg 'n kreis ar jolori,
Hag ar goad da lampad dious he fri ;
Ar goad da lampad dious he fri,
Ha kerkent al lês euz he feutrinn ;

Ha kerkent al lês euz he feutrinn,
Setu ann dud iaouank da c'hoarzinn,
Ma lâre ar groage d'ar merc'hed :
— Annaïg Lukas a zo manket ;

III

Abenn ann dewarlerc'h ar beure,
'Oa en Keraglaz kezlo newe :
— Demad ha joa holl bars ann ti-ma,
Annaïg Lukas pelec'h ema ?

Baron Keraglaz a lavaras
D'ann archer bihan pa hen klewas :
— Petra d'Annaïg hoc'h eûs affer,
Ma ez hoc'h deut ken mitinn d'am c'hêr ?

Ann archer bihan a lavaras
D'ann aotro ar baron, p'hen klewas :
— Ni a zo tric'houec'h al leandi,
Da glask Annaïg da gouantji.

Ar baron bihan a lavaras
D'ann archer bihan, pa hen klewas :
— Na eo ket gant ann nep seurt paotred
A ve kouantjet ar merc'hed.

Ann archer bihan a lavare
Da varon Keraglaz p'hen klewe :
— Annaïg ouzomp na nac'het ket,
Rag ni a meump urz d'hi c'homerret.

Ann aotro ar baron a lavare
D'ann archer bihan, eno, neuze :
— Mar hoc'h eûs c'hui urz d'hi c'homerret,
Ar sujet d'in-me a lavarfet.

— Diwarbenn ur boked louzou-finn
A d-eûs treuzplantet en ho jardinn ;
Na eo ket treuzplantet er c'houlz-vad,
Dont a ra he wrizio da wasâd.

— Eman duze bars ar gambr a-dreg,
Mar t-eûs-te urz da hi c'homerret.
Ma vije ma breur henan er gêr,
N' vije ket c'hoarveet ar seurt affer.

Anne est au milieu des ébats,
Et le sang de jaillir de son nez ;
Le sang de jaillir de son nez,
Et aussitôt le lait, de sa poitrine ;

Et aussitôt le lait, de sa poitrine,
Et voilà les jeunes gens de rire !
Et les femmes disaient aux jeunes filles :
— Anne Lucas a failli !

III

Pour le lendemain matin,
Il y avait du nouveau à Keraglaz :
— Bonjour à tous dans cette maison,
Anne Lucas où est-elle ?

Le baron de Keraglaz répondit
Au jeune archer, quand il l'entendit :
— Que voulez-vous à Anne,
Pour être venus si matin chez moi ?

Le jeune archer répondit
Au seigneur baron, quand il entendit :
— Nous sommes dix-huit du couvent,
Venus chercher Anne pour la cloîtrer.

Le jeune baron répondit
Au jeune archer, quand il l'entendit :
— Ce n'est pas par de pareilles gens
Que les filles sont conduites au couvent.

Le jeune archer répondit
An baron de Keraglaz, en l'entendant :
— Ne nous niez (cachez) pas Anne,
Car nous avons ordre de l'emmener.

Le seigneur baron disait
Au jeune archer, là, en ce moment :
— Si vous avez ordre de l'emmener,
Vous m'en direz le sujet.

— C'est au sujet d'un bouquet de fines fleurs,
Qu'elle a transplanté dans votre jardin.
Il n'a pas été transplanté dans la bonne saison,
Ses racines viennent à se gâter.

— Elle est là-bas, dans la chambre de derrière,
Si tu as ordre de l'emmener.
Si mon frère aîné était à la maison,
Pareille chose ne serait pas arrivée.

Ann archer bihan a lavare
Da Annaïg Lukas en de-se :
— Daoust Annaïg, pe c'hui a gerzon,
Pe euz lost ar marc'h c'hui a dralno ?

Ar baron neuze a lavaras
D'ann archer bihan, pa hen klewas :
— Annaïg Lukas na gerzo kef,
Hag euz lost ho marc'h n'hi zraïnfet ket.

Baron Ar Glazon a lavare
Da he baotr marchosi, en de-se :
— Dibr d'in-me ma marc'h, dibr-han éset,
Na vô ket kalon Annaïg diblaset.

Annaïg Lukas a lavare
D'ann archer bihan nag en de-se :
— Tric'houec'h mab a di a zo aman,
Ha diout-hê holl e tremenan ;

Ha diout-hé holl e tremenan,
Ha gant ar mab-henan e kouskan.....

. . . .

IV

. . . .

Ar jeolieres a lavaras
D'ann archer bihan, vel m'hen klewas :
— Annaïg Lukas n' vô ket prisoniet,
Enor d'ar Glazon a zo dleet ;

M'hi lakaï' en kambr ma dimezelled,
Ur gwele-plun 'defo da gousket.
Annaïg Lukas a lavare,
Euz prennestr he c'hambr, en he c'hoanze :

— Itron Varia euz a Greis-Kêr,
Ha na gavfenn ket ur mesajer,
A gasfe ewit-on ul lizer
Da lâret d'ar baron dont en kêr ?

Ar jeolieres a lavaras
D'Annaïg Lukas, pa hi c'hlewas :
— Na skrivet ho lizer pa garfet,
Mesajer d'hen kas na vanko ket.

Le jeune archer disait
A Anne Lucas, ce jour-là :
— Voulez-vous marcher, Anne,
Ou être traînée à la queue de mon cheval ?

Le baron dit alors
Au jeune archer, quand il l'entendit :
— Anne Lucas ne marchera pas,
Et ne sera pas traînée à la queue de votre cheval.

Le baron Le Glazon disait
A son garçon d'écurie, ce jour-là :
— Selle-moi mon cheval, selle-le bien,
Le cœur d'Anne ne sera pas déplacé.

Anne Lucas disait
Au jeune archer, ce jour-là :
— Il y a ici dix-huit fils de bonne maison,
Et je suis bien avec eux tous ;

Et je suis bien avec eux tous,
Et je couche avec le fils aîné.
. . . .

IV

. . . .
La géolière répondit
Au jeune archer, quand elle l'entendit :
— Anne Lucas ne sera pas emprisonnée,
Il faut faire honneur au Glazon ;

Je la mettrai dans la chambre de mes demoiselles,
Et elle aura un lit de plume pour se coucher.
Anne Lucas disait,
Assise à la fenêtre de sa prison :

— Notre-Dame Marie du Kreis-Kèr,
Ne trouverais-je pas un messager,
Qui portât pour moi une lettre,
Pour dire au baron de venir en ville ?

La géolière répondit,
A Anne Lucas, quand elle l'entendit :
— Ecrivez votre lettre quand vous voudrez,
Il ne manquera pas de messager pour la porter.

V

Ar jeolieres a lavare
En Keraglaz na pa arrue :
— Demad ha joa holl bars ann ti-ma,
Mab-henan Ar Glazon pelec'h ema ?

Mab-henan Ar Glazon a oa er gambr,
Ha gant-han oa dimezellet koant.
Ar vates vihan a lavaras
D'ar jeolieres, p'hi c'hlewas :

— Mab-henan 'r Glaz n'eman ket er gêr,
Êt hec'h eo en un tammig affer ;
Tri de 'zo a-boe ma hec'h eo êt,
A-c'hann da dri-all n'arruo ket.

— Aotro Doue, pelec'h hec'h eo êt ?
En Roazon hen deveus affer preset !
Mab-henan Ar Glazon, pa glewas,
D'ann traon gant ar vinz a ziskennas ;

D'ann traon gant ar vinz eo diskennet,
Ar jeolieres hen eûs saludet.
Ar jeolieres a lavaras,
Da varon Keraglaz, pa hen gwelas :

— Komerret c'hui kador hag azeet,
Dalet, baron Keraglaz, ha lennet.
Ha n'hen defoa ket digorret mad,
Ma oa ann dour war he daoulagad.

Baron Keraglaz a lavare
D'he vates vihan nag en de-se :
— Nag ewit petra ma nac'hes-te
Euz tud a deu d'am gwelet a geït-se ?

Baron Keraglaz a lavare
Na d'he baotr marchosi en de-se :
— Laket-c'hui ar marc'h a-rok ar c'hoch,
Me a renk mont da Roazon fenoz.

VI

Annaïg Lukas a lavare
A brennestr he c'hambr, en he c'hoanze :
— Nag itron Varia ann Drindet,
Sellet-c'hui ma buhe savetet !

V

La géolière disait,
En arrivant à Keraglaz :
— Bonjonr et joie à tous dans cette maison,
Le fils aîné du Glazon où est-il ?

Le fils aîné du Glazon était dans sa chambre,
Et avec lui étaient de jolies demoiselles.
La petite servante répondit
A la géolière, quand elle l'entendit :

— Le fils aîné du Glazon n'est pas à la maison,
Il est allé à une petite affaire ;
Il y a trois jours qu'il est parti,
Et il n'arrivera pas avant trois autres jours.

— Seigneur Dieu, où est-il allé ?
Il a affaire pressée à Rennes.
Quand le fils aîné du Glazon entendit (cela),
Il descendit par l'escalier tournant ;

Il descendit par l'escalier tournant,
Et salua la géolière.
La géolière dit
Au baron de Keraglas, quand elle le vit :

— Prenez siège et asseyez-vous,
Tenez, baron de Keraglas, et lisez.
Il n'avait pas bien ouvert (la lettre),
Qu'il avait les larmes aux yeux.

Le baron de Keraglas disait
A sa petite servante, ce jour-là :
— Pourquoi me nies-tu (me dis-tu absent)
A des gens qui viennent me voir de si loin ?

Le baron de Keraglas disait
A son garçon d'écurie, ce jour-là :
— Attelez le cheval au coche,
Il faut que j'aille à Rennes, cette nuit.

VI

Anne Lucas disait,
Assise à la fenêtre de sa chambre :
— Notre-Dame Marie de la Trinité,
Voilà ma vie sauve !

Me 'glew ar baron arru en kêr,
Krena 'ra ar pave en antler.
Baron Keraglaz a lavare
Er gêr a Roazon pa arrue :

— Demad ha joa d'ac'h holl er gêr-ma,
Pelec'h 'mèdi ar prizôn ama ?
Ar jeolieres a lavaras
Da varon Keraglaz, p'hen klewas :

— Annaïg na eo ket prisoniet,
'Man en kambr gant ma dimezelled.
Baron Keraglaz a lavaras
D'ar jeolieres, p'hi c'hlewas :

— Ma vije êt Annaïg er prizon,
Me am boa glac'haret ho kalon ;
Lakêt ann tan en pewar c'horn kêr,
Bea 'm eûs ar pouer d'hen ober.

Markis Keraglaz a lavare
Da Annaïg Lukas, en de-se :
— Na deut-c'hui ama war ma barlenn,
Deut-c'hui bars ma c'harrons diarc'henn ;

Deut-c'hui bars ma c'harrons diarc'henn,
Ha bet charitabl wit ar baourienn ;
Roët d'hê ann aluzenn bemde,
Ha ter gwez ar sunn ar galite ;

Jün da verc'her ha da wener,
'Wit enori maro hon Zalwer.
Muia tra ma ez hoc'h bet manket,
Eo ho krouadur hoc'h eûs lac'het.

— Na eo ket lac'het ma c'hrouadur,
Kag emèdi en Leon o vezur.
— En Keraglaz pa arrufet,
Dirag Doue ni a vô unanet !

Kanet gant Mari-Job KERIVAL,
Pouaret. — 1848.

J'entends le baron qui arrive en ville,
Le pavé en tremble tout entier.
Le baron de Keraglas disait,
En arrivant dans la ville de Rennes :

— Bonjour et joie à tous, dans cette ville,
Où est la prison, ici ?
La géolière répondit
Au baron de Keraglas, quand elle l'entendit :

— Anne n'a pas été emprisonnée,
Elle est dans une chambre avec mes demoiselles.
Le baron de Keraglas répondit
A la géolière, quand il l'entendit :

— Si Anne avait été mise en prison,
J'aurais désolé votre cœur ;
(J'aurais) mis le feu aux quatre coins de la ville,
J'ai le pouvoir de le faire.

Le marquis de Keraglas disait
A Anne Lucas, ce jour-là :
— Venez ici sur mes genoux,
Venez nu-pieds dans mon carrosse ;

Venez nu-pieds dans mon carrosse,
Et soyez charitable envers les pauvres ;
Donnez-leur l'aumône, tous les jours,
Et la qualité trois fois par semaine ;

Jeûner le mercredi et le vendredi,
Pour honorer la mort de notre Sauveur.
Là où vous avez manqué le plus,
C'est en tuant votre enfant.

— Mon enfant n'a pas été tué,
Il est en Léon, en nourrice.
— Quand vous arriverez à Keraglas,
Nous serons unis devant Dieu !

Chant par Marie-Joseph KERIVAL,
Plouaret — 1848.

ANNA AR GARDIEN

KENTEL GENTA

I

Na selaouet holl na selaouet,
Ur werz a zo a-newe savet ;
Ur werz a zo a-newe savet,
D'ar Gardien koz ha d'he verc'hed.

Ar Gardien koz a lavare,
O troc'ha bara d'he vugale :
— Ma merc'hed, diouzinn mar sentet,
D'al leur-newe na efet c'hui ket,

Rag eno 'vô 'nn aotro Mezobran,
Ha Mezomeur, ha Mezomorvan ;
Hag iwe ann aotro Runangô,
Gwasa merc'hetaër 'zo er vrô.

— 'Wit bet drouk gant ann nep a garo,
'Wit d'al leur-newe me 'ielo,
Ha mar be sonerrienn, me danso,
Ha mar na ve ket, me a gano !

II

Ann aotro Mezomeur 'c'houlenne
Euz he baj bihan hag en de-se ;
— Ma fajig bihan, d'in-me lâret,
Piou ar merc'hed koant 'zo arruet ?

— Merc'hed Ar Gardien eo ar re-se,
'Zo bet en de-man euz taol Doue.
— 'Wit ma vijent bet euz taol Doue,
Na dlefoant ket dont d'al leur-newe ;

ANNE LE GARDIEN

PREMIÈRE VERSION

I

Ecoutez tous, écoutez
Un gwerz nouvellement composé ;
Un gwerz nouvellement composé
Au sujet du vieux Le Gardien et de ses filles.

Le vieux Le Gardien disait,
En coupant du pain à ses enfants :
— Mes filles, si vous m'obéissez,
Vous n'irez pas à l'aire-neuve,

Car là sera le seigneur de Mezobran, (1)
Et Mezomeur et Mezomorvan,
Et aussi le seigneur de Runangoff,
Le plus grand coureur de filles du pays.

— S'en fâche qui voudra,
Pour moi, j'irai à l'aire-neuve,
Et s'il y a des sonneurs, je danserai,
Et s'il n'y en a pas, je chanterai !

II

Le seigneur de Mezomeur demandait
A son petit page, ce jour-là :
— Mon petit page, dites-moi
Qui sont ces jolies filles qui viennent d'arriver ?

— Ce sont les filles de Le Gardien,
Qui ont approché aujourd'hui de la table de Dieu.
— Si elles avaient approché de la table de Dieu,
Elles n'auraient pas dû venir à l'aire-Neuve;

(1) Le manoir de Mezobran est en la commune de Minihi-Tréguier, celui de Mézomeur, en Penvénan, et celui de Runangoff, en Pédernec.

Dlefoant bout 'c'h ober tro 'r chapello,
Hag o lavaret ho fedenno.
Ma fajig bihan, d'in lâret
Pe hano lârer euz ar merc'hed ?

— Nag ar verc'h hena a zo Anna,
Hag ar iaouanka, Marianna.
— Deus-te ganin-me, ha deus raktal,
Ma 'z inn d'ho goulenn ewit dansal.

— Na ma mestrig paour, mar am c'haret,
Ma c'hoar-vageres a respetfet ;
Respetet ma c'hoar-vageres d'in,
Me 'chommo ur bloaz d'ho servijin.

— Na diskouez da c'hoar-vageres d'in,
Ha mar n'eo ket koant hi respetin.
— Ma c'hoar-vageres, Anna 'r Gardien,
Braoa feumelenn 'varch en dachenn !

— Demad d'ac'h, Marianna 'r Gardienn,
Pegement a goust d'ac'h ar walenn ;
Pegement a goust d'ac'h ar walenn,
Dimeuz hoc'h abit kamolot-gwenn ?

— Aotro Mezomeur, ma iskuzet,
N'ouzonn ket pegement eo koustet ;
N'ouzonn ket pegement eo koustet,
Gant ma c'hoar Annaïg e klewfet.

— Lâret d'in, Annaïg 'r Gardienn,
Pegement ê koustet ar walenn ;
Pegement ê koustet 'r walenn d'ac'h
Dimeuz hoc'h abit kamolot glaz. ?

— Na hoc'h affer, aotro, na eo ket,
Kloz ez oa ho ialc'h pa oa paeet ;
Kloz ez oa ho ialc'h pa oa paeet;
Hag hini ma zad 'oa digorret ;

Elles devraient être à faire le tour des chapelles,
Et à réciter leurs prières.
Mon petit page, dites-moi,
Quels noms ont ces jeunes filles ?

— La fille aînée s'appelle Anne,
Et la plus jeune, Marianne.
— Viens avec moi, et viens sur-le-champ,
Que j'aille les demander pour la danse.

— Mon pauvre maître, si vous m'aimez,
Vous respecterez ma sœur de lait ;
Respectez ma sœur de lait,
Et je resterai un an à votre service.

— Montre-moi ta sœur de lait,
Et si elle n'est pas jolie, je la respecterai.
— (Voici) ma sœur de lait Anne Le Gardien,
La plus belle jeune fille qui soit dans ce lieu !

— Bonjour à vous, Marianne Le Gardien,
Combien vous a coûté l'aune ;
Combien vous a coûté l'aune
De votre robe de camelot blanc ?

— Monseigneur De Mezomeur, excusez-moi,
Je ne sais pas combien elle a coûté ;
Je ne sais pas combien elle a coûté,
Vous l'entendrez de ma sœur Anne.

— Dites-Moi, Anne Le Gardien,
Combien vous a coûté l'aune ;
Combien vous a coûté l'aune
De votre robe de camelot bleu ?

— Ce n'est pas votre affaire, monseigneur,
Votre bourse était fermée quand elle fut payée ;
Votre bourse était fermée quand elle fut payée
Et celle de mon père était ouverte ;

Hag hini ma zad 'oa digorret,
Marteze 'sonj d'ac'h 'm eûs hi laeret ?
— Kent ma 'z i er-mês euz al leur-me,
Me am bô paeet did ar gomz-se ! (1)

Marianna 'r Gardien a lâre
D'ann aotro Mezomeur eno neuze :
— Aotro Mezomeur, mar am c'hredet,
Euz ma c'hoar Anna n'em fachet ket,

Rag 'tre he broz hag he semizettenn,
Honnes 'zoug ur vâz a daou-benn ;
Honnes 'zoug ur vâz a daou-benn,
Kapabl, aotro, da dorri ho penn.

Met ur c'huitell arc'hant 'oa gant-han,
Ter c'huitelladenn 'n eûs grêt en-han ;
Ter c'huitelladenn en-han 'n eûs grêt,
Seitek den-jentil 'zo arruet.

Kriz a galon ann nep na oelje
Ebars al leur-newe ma vije,
'Welet al leur-newez o ruia
Gant goad ann dud-jentil o skuilla ;

Gant goad ann dud-jentil o skuilla,
Anna 'r Gardien euz ho lac'ha ;
Hi a lac'he seis gant un tol-bâz
Ha difenn he c'hoar 'dann he c'hazel c'hoaz !

(1) VARIANTE : Anna 'r Gardien, 'vel ma klewas,
Da gavoud he breur mager a redas :
— Lâret-c'hui d'in-me, ma breur mager,
C'hui ma sikourfe, m'am be afer ?

— Mar d'eo eus ma mestr ho pe afer,
N'ho sikourinn ket, ma c'hoar vager,
Ma vije eus unan all a vije,
Ma c'hoar vager, me ho sikourje.

Anna 'r Gardien, 'vel ma klewas,
En ur penn-bas kerkent a grogas ;
En ur penn-bas kerkent eo kroget,
Brec'h he breur mager e d-eûs toret.

Hag hi lac'ha ann aotro ar c'homt,
Hag iwe ann aotro Ar Beskont ;
Hag hi 'lac'ha 'n aotro Mézobre,
Iwe ann aotro Mezonewe.

Hag hi 'lac'ha 'nn aotro Penanger,
Kerkouls evel he balefrenier ;
Hag hi 'la'cha 'nn aotro Mesobran,
Kerkouls ann aotro Mésomorvan.

Et celle de mon père était ouverte,
Peut-être pensez-vous que je l'ai volée ?
— Avant que tu sortes de cette aire,
Je t'aurai payée de cette parole-là ! (1)

Marianne Le Gardien disait
Au seigneur de Mezomeur, là, en ce moment :
— Monseigneur de Mezomeur, si vous m'en croyez,
Ne vous fâchez pas contre ma sœur Anne,

Car entre sa robe et son jupon,
Celle-là porte un bâton à deux bouts ;
Celle-là porte un bâton à deux bouts,
Capable, monseigneur, de vous casser la tête.

Mais il avait un sifflet d'argent,
Et il en siffla trois fois ;
Il en a sifflé trois fois,
Et dix-sept gentilshommes sont arrivés.

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
Dans l'aire-neuve s'il eût été,
En voyant l'aire-neuve rougir
Par le sang des gentilshommes qui coulait ;

Par le sang des gentilshommes qui coulait,
Et Anne Le Gardien qui les tuait ;
Elle en tuait sept d'un coup de bâton,
Et défendait encore sa sœur sous son aisselle !

(1) VARIANTE : Quand Anne Le Gardien entendit (cela),
Elle courut à son frère nourricier :
— Dites-moi, mon frère nourricier,
M'aideriez-vous si j'avais affaire ?

— Si c'est contre mon maître que vous avez affaire,
Je ne vous aiderai point, ma sœur nourricière ;
Si c'était contre quelqu'autre,
Ma sœur nourricière, je vous aiderais.

Dès qu'Anne Le Gardien entendit (cela)
Elle saisit un « penn-bas » ;
Elle saisit un « penn-bas »,
Et cassa le bras à son frère nourricier.

Puis, elle tua le seigneur le comte,
Et aussi le seigneur le vicomte ;
Elle tua le seigneur de Mésobre [Les Aubrays],
Et aussi le seigneur de Mésonévé.

Elle tua le seigneur de Penanger,
Aussi bien que son palefrenier ;
Elle tua le seigneur de Mésobran,
Aussi bien que le seigneur de Mésomorvan.

III

Anna Ar Gardien a lâre
En toull dor he zad pa arrue :
— Ma zadig paour, digorret ho tor
D'ho merc'h, a zo gleb 'vel ar mor.

— Petra a newez a t-eûs-te grêt,
Na ma 'z out er stum-se em strouillet ?
— Newentis a-walc'h am eûs me grêt,
Tric'houec'h den-jentil am eûs lac'het ;

Lac'het 'm eûs ann aotro Mezobran,
Ha Mezomeur , ha Mezomorvan ;
Lac'het 'm eûs ann aotro Runangô,
Gwasa merc'hetaër a oa er vro.

— Mar t-eûs lac'het ann holl dud-se,
Te varwo iwe, a-benn tri de.
— Oh ! na varwinn ket, na 'benn tri miz,
Rag me a ielo beteg Paris.

IV

Anna Ar Gardien a lâre
Bars en kêr Gwengam pa arrue :
— Pelec'h 'man ar prizon er gêr-man
Ma ielo Anna 'r Gardien en-han ?

— Er prizon, Annaïg, n'efet ket,
Warc'hoas, da dek heur, c'hui 'vô krouget !
— Oh ! me 'c'h a da bales ar roue,
Da c'houlenn asurans ma buhe.

V

Anna Ar Gardien a lâre,
En pales ar roue p'arrue :
— Demad d'ac'h, roue ha rouanes,
Me 'zo deut iaouankig d'ho pales.

— Na pe-seurt torfed hoc'h eûs c'hui grêt,
'Wit bea deut ken abred d'hon gwelet ?
— Na torfed a-walc'h am eûs me grêt,
Tric'houec'h den-jentil am eûs lac'het ;

III

Anne Le Gardien disait
En arrivant au seuil de la porte de son père :
— Mon pauvre père, ouvrez votre porte,
A votre fille, qui est mouillée comme la mer.

— Qu'as tu donc fait de nouveau,
Pour avoir tes vêtements en désordre de cette façon?
— J'ai fait du nouveau assez,
J'ai tué dix-huit gentilshommes ;

J'ai tué le seigneur de Mezobran,
Et Mezomeur et Mezomorvan ;
J'ai tué le seigneur de Runangoff,
Le plus grand coureur de filles du pays.

— Si tu as tué tous ces gens-là,
Toi, tu mourras aussi, dans trois jours.
— Oh ! Je ne mourrai pas même dans trois mois,
Car j'irai jusqu'à Paris.

IV

Anne Le Gardien disait,
En arrivant dans la ville de Guingamp :
— Où est la prison dans cette ville,
Afin qu'Anne Le Gardien aille dedans ?

— Anne, vous n'irez pas dans la prison,
Demain, à dix heures, vous serez pendue !
— Oh ! Je vais au palais du roi,
Pour demander sureté pour ma vie.

V

Anne Le Gardien disait,
En arrivant dans le palais du roi :
— Bonjour à vous, roi et reine,
Je suis venue bien jeune à votre palais (1)

— Quel crime avez-vous donc commis,
Pour être venue si tôt nous voir ?
— J'ai commis un crime assez grand,
J'ai tué dix-huit gentilshommes ;

(1) Dans une autre version, il y a « le roi Louis. »

Tric'houec'h den-jentil am eûs lac'het,
O klask difenn out-hê ma gwerc'hted.
— Anna 'r Gardien, d'in-me lâret,
Na gant pe-seurt armo c'hoariet ?

— Gant-hê a oa pep a gleve noaz,
Ganen-me na oa met ur penn-bâz ;
Ganen-me n'oa met ur gelweenn
Houarnet er c'hreis hag en daou benn ;

Houarnet er c'hreis hag en daou benn,
Kapabl, sir, da dorri d'ac'h ho penn.
— 'Wit-on-me n' varninn ket ar merc'hed.
Barnet 'nn ezhi, itron, mar karet.

— Ewit mar hi barnan, hag a rinn,
Na vô ket d'ar maro hi lakinn ;
Me skrivo d'êhi war baper-glaz
Em difenn hardis gant he bâz ;

Me 'skrivo d'êhi war baper-gwenn
Em difenn hardis en pep tachenn ;
Me 'skrivo d'êhi war baper-ru
Ewit bale hardis en pep-tu.

VI

Annna Ar Gardien a lâre
Er gêr a Wengam, pa zistroë :
— Ma malloz gant-hoc'h, muntrerrienn c'hoenn,
C'hui ho poa ma barnet d'ar gordenn !

Kanet gant Marianna ANN NOAN,
a baros Duault

J'ai tué dix-huit gentilshommes,
En cherchant à défendre contr'eux ma virginité.
— Anne Le Gardien, dites-moi,
De quelles armes jouez-vous ?

— Ils avaient chacun une épée nue,
Et moi, je n'avais qu'un *penn-baz* ;
Moi je n'avais qu'un gourdin de coudrier,
Garni de fer au milieu et aux deux bouts ;

Garni de fer au milieu et aux deux bouts,
Capable, sire, de vous casser la tête.
— Pour moi, je ne jugerai pas les femmes,
Jugez-la, Madame, si vous le voulez.

— Si je la juge, et je le ferai,
Je ne le condamnerai pas à mort :
Je lui écrirai sur du papier bleu
(Qu'elle peut) se défendre hardiment avec son *penn-baz* ;

Je lui écrirai sur du papier blanc
(Qu'elle peut) se défendre hardiment en tout lieu ;
Je lui écrirai sur du papier rouge
(Qu'elle peut) marcher hardiment de tout côté (partout).

VI

Anne Le Gardien disait,
De retour dans la ville de Guingamp :
— Ma malédiction sur vous, meurtriers de puces,
Vous (qui) m'aviez condamnée à la corde !

Chanté par Marianne LE NOAN,
de la paroisse de Duault.

KLOAREK LAOUDOUR

I

Kloarek Laoudour a lavare
D'he vammig paour, un dez a oe :
— Grêt d'in, ma mamm, soubenn al lês,
M' inn d' 'l leur-newe gant ma mestres.

II

Kloarek Laoudour a lavare
En Kermarzinn pa arrue :
— Demad ha joa bars ann ti-ma,
Ma dous penheres pelec'h 'ma ?

— Ema duze en traon ann ti,
Kloarek Laoudour, ét da vèd-hi ;
Kloarek Laoudour, êt da véd-hi,
Ha 'n han' Doue konsolet hi.

— Demad d'ac'h, ma dous penheres,
Ho kalonig hag hen 'zo ês ?
— Ma c'halonig a zo seder ;
Hag ho hini, ma servijer ?

Komerret kador, azeet,
Deut 'tal ann tan hag a tommfet.
— Na azeinn, ha na domminn,
Mont d'al leur-newez a fell d'inn.

— 'Wit d'al leur-newe na inn ket,
Rag n' vinn ket lêzet da vonet ;
Sevalier Lambol 'zo 'l leur-newe,
'Lavar fete kaout ho pulie.

Kloarek Laoudour, 'vel ma klewas,
He gleve noaz a zic'houinas :
— Ha posubl 've den en ti-me
Hon harsfe d' vont d'al leur-newe ?

He zad, he mamm, 'vel ma klewjont,
D'ho merc'h penheres 'lavarjont :
— Ma merc'h, ho proz ruz diwisket,
Ha gwisket ho proz violet ;

LE CLERC DE LAOUDOUR

I

Le clerc de Laoudour disait
A sa pauvre petite mère, un jour :
— Faites-moi, ma mère, de la soupe au lait,
Afin que j'aille à l'aire-neuve, avec ma maîtresse.

II

Le clerc de Laoudour disait,
En arrivant à Kermarzin :
— Bonjour et joie dans cette maison,
Ma douce héritière où est-elle ?

— Elle est là-bas, au bas de la maison,
Clerc de Laoudour, allez auprès d'elle ;
Clerc de Laoudour, allez auprès d'elle,
Et, au nom de Dieu, consolez-là.

— Bonjour à vous, ma douce héritière,
Votre petit cœur est-il bien aise ?
— Mon petit cœur est gai ;
Et le vôtre, mon serviteur ?

Prenez un siège et asseyez-vous,
Venez près du feu, et vous vous chaufferez.
— Je ne m'assiérai, ni ne me chaufferai,
Je veux aller à l'aire-neuve.

— Quant à l'aire-neuve, je n'y irai pas,
Car on ne me laissera pas y aller ;
Le chevalier de Lampaul est à l'aire-neuve,
Qui dit avoir aujourd'hui votre vie.

Sitôt que le clerc de Laoudour entendit (cela),
Il dégaina son épée nue :
— Est-il possible qu'il y ait quelqu'un dans cette maison
Qui nous empêche d'aller à l'aire-neuve ?

Sa mère et son père, quand ils entendirent,
Dirent à leur fille l'héritière :
— Ma fille, ôtez votre jupon rouge,
Et mettez votre jupon violet ;

Ha gwisket ho proz violet,
Ha kroget en dorn ar c'hloarek,
Ma lavaro holl dud ar vro :
— Kloarek Laoudour 'c'h a d'ar maro !

III

Sevalier Lambol a lâre
Bars al leur-newez, ann de-se :
— Me 'wel kloarek Laoudour 'tont d'al leur-newe,
Penheres Kermarzinn euz he goste ;

Penheres Kermarzinn euz he goste,
A gousko fenoz ganen-me !
Kloarek Laoudour a lavare,
El leur-newe pa arrue :

— Pelec'h eman ar sonerrienn,
Ma sonfont d'in un aubadenn ;
Ma sonfont un danz pe ur bal,
M' inn gant ma dousig da zansal ?

Sevalier Lambol 'lavaras
Da gloarek Laoudour, p'hen klewas :
— 'Wit da zansal na efet ket,
Da c'hoari ouzinn e teufet ;

Hag ar c'henta 'c'hanomp gollo,
Bikenn en buhe na savo !
Kloarek Laoudour a lavaras
Da sevalier Lambol, pa glewas :

— P'hoc'h eûs-c'hui bet ma goulennet,
N'hoc'h ket da vea refuzet ;
N'hoc'h ket da vea refuzet,
Penheres, ma manch d'inn chachet.

Sevalier Lambol, 'vel ma klewas,
'N ur c'huitell arc'hant a c'houezas ;
'N ur c'huitell arc'hant a c'houezas,
Tric'houec'h den-jentil 'em gavas.

Tric'houec'h kleve noaz dic'houinet,
Sevalier Lambol ann naontekvet ;
Sevalier Lambol ann naontekvet,
'Wit kombatti euz ar c'hloarek.

Penheres Kermarzinn a oele,
Na gave den hi c'honsolje ;
Na gave den hi c'honsolje,
Met he dous kloarek, hennes 'ree :

Et mettez votre jupon violet,
Et prenez la main du clerc,
Afin que tous les gens du pays disent :
— Voilà le clerc de Laoudour qui marche à la mort !

III

Le chevalier de Lampaul disait
En arrivant à l'aire-neuve, ce jour-là :
— Je vois le clerc de Laoudour qui vient à l'aire-neuve,
Avec l'héritière de Kermarzin, à son côté ;

A son côté est l'héritière de Kermarzin,
Qui couchera cette nuit avec moi !
Le clerc de Laoudour disait,
En arrivant à l'aire-neuve :

— Où sont les sonneurs,
Afin qu'ils me sonnent une aubade ;
Afin qu'ils sonnent une contredanse ou un bal,
Pour que j'aille danser avec ma petite douce ?

Le chevalier de Lampaul répondit
Au clerc de Laoudour, quand il l'entendit :
— Vous n'irez pas danser,
Vous viendrez joûter contre moi ;

Et le premier de nous qui perdra,
Jamais en vie il ne se relèvera !
Le clerc de Laoudour répondit
Au chevalier de Lampaul, quand il l'entendit :

— Puisque vous m'avez demandé (défié),
Vous n'êtes pas pour être refusé ;
Vous n'êtes pas pour être refusé...
Héritière tirez-moi ma manche (de veste).

Quand le chevalier de Lampaul entendit (cela),
Il souffla dans un sifflet d'argent ;
Il souffla dans un sifflet d'argent,
Et dix-huit gentilhommes se trouvèrent là ;

Dix-huit épées nues dégaînées,
Celle du chevalier de Lampaul la dix-neuvième ;
Celle du chevalier de Lampaul la dix-neuvième,
Pour combattre contre le clerc.

L'héritière de Kermarzin pleurait,
Et ne trouvait personne pour la consoler ;
Elle ne trouvait personne pour la consoler,
Si ce n'est son doux clerc, celui-là le faisait :

— Tawet, penheres, n'oelet ket,
Rag c'hui n'ho pezo drouk a-bed,
Nag ho tous kloarek kenneubed :
Penherezig na oelet ket.

Kloarek Laoudour 'zo ur paotr mad,
Da vont gant he dous d'ann ebat !....
. . . .

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Sevalier Lambol hen eûs lac'het ;
Sevalier Lambol hen eûs lac'het,
Ha seitek euz he gonsorted !

IV

Kloarek Laoudour a lavare
En Kermarzinn pa arrue :
— Setu ho merc'h, iac'h ha divlamm,
'Vel pa oe ganet gant he mamm.

Me 'c'h a brema d'ober ur bale,
Etrezek pales ar roue ;
Etrezek pales ar roue,
Da c'houl' asurans hon buhe.

V

Kloarek Laoudour a lavare
En lez ar roue p'arrue :
— Demad, roue ha rouanes,
Me a zo deut iaouank d'ho lez.

— Na pez torfed a t-eûs-te grêt,
'Wit dont ken iaouank d'hor gwelet ?
— Sevalier Lambol am eûs lac'het,
Ha seitek euz he gonsorted ;

Ha seitek euz he gonsorted,
'Klask rekour enor ma fried.
Pried d'inn na eo ket brema,
Met 'man war ar poent da vea.

— Ha gwir a-walc'h hen t-eûs lac'het,
Arru 'zo lizer 'n es eneb,
Ha kent ma 'z i euz al lec'h-se,
Te 'gollo aze da vuhe !....

— Consolez-vous, héritière, ne pleurez pas,
Car vous n'aurez pas de mal,
Ni davantage votre doux clerc :
Petite héritière, ne pleurez pas.

Le clerc de Laoudour est un bon gars
Pour conduire sa douce à la danse !

. . . .

Il n'avait pas fini de parler,
Qu'il tua le chevalier de Lampaul !
Qu'il tua le chevalier de Lampaul
Avec dix-sept de ses consorts !

IV

Le clerc de Laoudour disait,
En arrivant à Kermarzin :
— Voici votre fille, bien portante et sans reproche,
Comme quand sa mère la mit au monde.

Je vais, à présent, faire un voyage
Vers le palais du roi ;
Vers le palais du roi,
Pour demander sûreté pour ma vie.

V

Le clerc de Laoudour disait,
En arrivant dans le palais du roi :
Bonjour, roi et reine,
Je suis venu jeune à votre palais.

— Quel crime as-tu donc commis,
Pour venir, si jeune, nous voir ?
— J'ai tué le chevalier de Lampaul,
Avec dix-sept de ses consorts ;

Avec dix-sept de ses consorts,
En protégeant l'honneur de ma femme.
Elle n'est pas encore ma femme,
Mais elle est sur le point de le devenir.

— Il est bien vrai que tu l'as tué,
Car il m'est arrivé une lettre contre toi,
Et avant de quitter ce lieu,
Tu perdras la vie sur la place !...

Kloarek Laoudour, d'in-me lâret,
C'hui 'c'hoarife euz ma soudardet ?
— Ho digaset aman er pors,
Pa ve hanter-kant, na ran fors !

Kriz a galon nep na oelje,
En pors ar roue ma vije,
O welet ar pors o ruia
Gant goad ar soudarded o skuilla.

Ar roue Franz a lavare
D'he bajig bihan, en de-se :
— Skrivet d'ann den-ma war baper-glaz
Bale hardis ewit ur gwas ;

Skrivet dehan war baper-gwenn
Bale hardis en peb tachenn ;
Bale hardis en peb tachenn,
Ken 'deuï' ar roue d'hen goulenn !

Kanet gant GARANDEL
Plouaret, — 1844.

Clerc de Laoudour, dites-moi,
Voudriez-vous joûter contre mes soldats ?
— Faites-les venir ici dans la cour,
Quand ils seraient cinquante, je ne m'en soucie !

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été dans la cour du roi,
En voyant la cour rougir
Par le sang des soldats, qui coulait.

Le roi de France disait
A son petit page, ce jour-là :
— Écrivez à cet homme sur du papier bleu
(Qu'il peut) voyager hardiment comme un homme ;

Ecrivez-lui sur du papier blanc
(Qu'il peut voyager) hardiment en tout lieu ;
(Qu'il peut voyager) hardiment en tout lieu,
Jusqu'à ce que le roi vienne à l'appeler ! (1)

Chanté par GARANDEL,
Plouaret, — 1844.

(1) Il a été souvent question « d'aires-neuves » dans ce recueil, et je ne crois pas avoir encore expliqué ce que c'est qu'une aire-neuve.

Avant la moisson, en juin ordinairement, on défonçait le sol de l'aire, dans les fermes, puis on le nivelait, on l'arrosait à grande eau, et, pour tasser la terre et la rendre compacte, on la faisait piétiner par les bœufs et les chevaux. Enfin, la journée se terminait par des luttes et des danses, toujours sur le sol humide de l'aire neuve Une aire neuve était un jour de fête dans tout le quartier où elle avait lieu, on l'annonçait, le dimanche précédent, dans les communes voisines, et l'on y venait de tous côtés, comme à un pardon. L'usage des aires neuves a aujourd'hui presqu'entièrement disparu par l'introduction des machines, à battre.

KLOAREK ANN AMMOUR

I

Mar plij ganec'h e selaoufet
Ur werz 'zo a-newe savet ;
Ur werz 'zo a-newe savet,
Da gloarek ann Ammour eo grêt.

Kloarek ann Ammour a lâre,
En ti 'r C'halvez koz p'arrue :
— Aman expres me 'zo deuet
Da c'houl' ouzoc'h ho merc'h Fiek ;

Da c'houl' ho merc'h Fiek 'r C'halvez
Da zont ganen d'al leur-newez.
— Ma merc'h d'al leur-newe n'aï' ket,
Gant markis Guerrand eo gourdrouzet.

— Lest-hi da dont d'al leur-newe,
Me 'difenno d'êhi he buhe.
— Gwisket ho tillad, Fiekka Kalvez,
'Wit mont gant 'r c'hloarek d'al leur-newez.

Pa 'c'h a Fiekka da em wiska,
'Em laka 'r c'hloarek da gana ;
'Em laka 'r c'hloarek da gana,
Da c'hortoz he dous Fiekka.

II

Markis Guerrand a c'houlenne
Euz gwazed, merc'hed, p'ho zremene :
— Kompagnones, d'in-me lâret,
N'hoc'h eûs ket gwelet ar c'hloarek ?

N'hoc'h eûs ket gwelet en de-ma
'R c'hloarek iaouank 'vont dre ama ?
— Aotro 'r markis, hon iskuzet,
N'ouzomp ket piou a c'houlennet.

LE CLERC LAMMOUR

I

S'il vous plait, vous écouterez
Un gwerz nouvellement composé;
Un gwerz nouvellement composé,
C'est au clerc Lammour qu'il a été fait.

Le clerc Lammour disait,
En arrivant chez le vieux Le Calvez :
— Je suis venu ici exprès
Pour vous demander votre fille Fiecca ;

Pour demander votre fille Fiecca Le Calvez,
Pour venir avec moi a l'aire neuve.
— Ma fille n'ira pas à l'aire neuve,
Elle est menacée par le marquis de Guerrand.

— Laissez-la venir à l'aire-neuve,
Je lui défendrai la vie.
— Habillez-vous, Fiecca Le Calvez,
Pour aller avec le clerc à l'aire neuve.

Quand Fiecca Le Calvez va s'habiller,
Le clerc se met à chanter ;
Le clerc se met à chanter,
Pour attendre sa douce Fiecca.

II

Le marquis de Guerrand demandait
Aux hommes, aux femmes, quand il les dépassait :
— Compagnie, dites-moi,
N'avez-vous pas vu le clerc ?

N'avez-vous pas vu, aujourd'hui,
Le jeune clerc passer par ici ?
— Seigneur marquis, excusez-nous,
Nous ne savons pas qui vous demandez.

(1) « Ann Ammour » est peut-être une corruption de « Ann Armour, » pour Armor. Burns, le poëte écossais, parle d'une jeune fille qu'il aima et qui s'appelait Jane Armour.

— Iskuzi 'ran ar wez kentan,
Kloarek ann Ammour 'c'houlennan.
— M'eo kloarek ann Ammour 'c'houlennet,
N' vô ket pell a-c'hann hen gwelfet :

Et eo aze d'al leur-newe,
Fiekka Kalvez euz he goste,
Gant-hé peb a abit newe,
Braoa daou den iaouank 'vale !

Markis Guerrand a lavare
D' gloarek ann Ammour, p'hen salude :
— Kloarek, diwiskomp hon porpantjo,
Ewit komans ar gourenno.

— Salv-ho-kraz, gourener n'on ket,
C'hoari ar c'hleve, mar karet.
— Me 'm eûs c'hoariet ar c'hleve,
'N he bales, dirag ar roue ;

'N he bales, dirag ar roue,
Lec'h n'aï' nikun euz da ligne.
Kaeroc'h é da abit, ma hostis,
'Wit ma hini, ha me markis !....

— Salv-ho-kraz, kemener n'on ket,
Bars en Paris ez é bet grêt :
Bars en Paris ez é bet grêt,
Serret oa ho ialc'h pa oe paeet.

— M'oa serret ma ialc'h pa oe paeet,
M'hi digorro pa vo roget.....
. . . .

Kriz a galon nep na oelje,
El leur-newe nep a vije,
'Welet tric'houec'h den-jentil iaouank
Dic'houinet holl war 'r païsant.

Gant-hé 'oa peb a gleve noaz,
Gant-han na oa met ur penn-baz,
Hag ann-hé holl a diskare,
Derc'hel he dous euz he goste.

— Je vous excuse pour la première fois,
C'est le clerc Lammour que je demande.
— Si c'est le clerc Lammour que vous demandez,
Vous le verrez non loin d'ici ;

Il vient d'aller à l'aire-neuve,
Avec Fiecca Le Calvez à son côté ;
Ils ont chacun un habit neuf,
C'est le plus beau couple qui marche (qui existe !)

Le marquis de Guerrand disait
Au clerc Lammour, en le saluant :
— Clerc, ôtons nos pourpoints,
Afin de commencer les luttes.

— Sauf votre grâce, je ne suis pas lutteur,
Jouer de l'épée, si vous le voulez.
— Moi, j'ai joué de l'épée
Devant le roi, dans son palais ;

Devant le roi, dans son palais,
Où n'ira personne de ta famille.
Ton habit est plus beau, mon hôte,
Que le mien à moi, qui suis marquis !....

— Sauf votre grâce, je ne suis pas tailleur, (1)
C'est à Paris qu'il a été fait ;
C'est à Paris qu'il a été fait,
Et votre bourse était close quand il fut payé.

— Si ma bourse était close quand il fut payé,
Je l'ouvrirai quand il sera déchiré.
. . . .

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été à l'aire-neuve,
En voyant dix-huit jeunes gentilshommes
Dégainant leurs épées contre un paysan.

Ils avaient chacun une épée nue,
Et lui, il n'avait qu'un *penn-baz*,
Et il les abattait tous,
En tenant sa douce à son côté.

(1) Il me semble qu'il doit y avoir ici une lacune de deux ou de quatre vers, qui motivaient cette réponse et où le marquis demandait au clerc ce que coûtait l'aune du drap de son habit.

Penamet 'nn traïtour Lomaria,
'Bresantas he gleve d'ehan ;
'Bresantas d'ehan he gleve,
En merk 'oa hen a c'honee.

Ar c'hloarek 'zo un den klouar,
Dolas he benn-baz d'ann douar ;
Penn-baz d'ann douar 'n eûs tolet,
Tric'houec'h kleve n'oaz d-eûs-han treuzet !

Markis Guerrand a lavare
D' Fiekka Kalvez eno neuze :
— Fiekkaïg koant, mar am c'haret,
Et da Werrand gant ma faotred.

— N'inn ket da Werrand gant ho paotred,
Gant-hê na gant seurt friponed ;
Gant-hê na gant seurt friponed,
Me 'chommo gant ma dous kloarek !

III

Fiekka Kalvez a lâre
D'he zad, er gêr pa arrue :
— Staget ho kezek euz ar c'har,
D' gas ma dous kloarek d'ann douar ;

Laket anehan en ur be
Lec'h ma 'z inn gant-han bars tri de !....
. . . .

Plouaret, — 1854.

N'eût été le traître Locmaria
Qui lui présenta son épée;
Il lui présenta son épée,
Reconnaissant ainsi que c'était lui qui gagnait.

Le clerc est un homme tiède (sans méchanceté),
Et il jeta son penn-baz à terre ;
Son penn-baz à terre il a jeté,
Dix-huit épées nues l'ont transpercé !

Le marquis de Guerrand disait
A Fiecca Le Calvez, là, en ce moment :
— Petite Fiecca, si vous m'aimez,
Allez à Guerrand avec mes gens.

— Je n'irai pas à Guerrand avec vos gens,
Ni avec eux, ni avec des fripons de leur sorte;
Ni avec eux, ni avec des fripons de leur sorte,
Je resterai avec mon doux clerc.

III

Fiecca Le Calvez disait
A son père, en arrivant à la maison :
— Attelez les chevaux à votre charrette,
Pour porter mon doux clerc en terre ;

Mettez-le dans un tombeau,
Où j'irai le rejoindre, dans trois jours ! (1)

. . . .

Plouaret, — 1854.

(1) C'est du père de ce marquis de Locmaria, que Madame de Sévigné écrivait : « Je voudrais que vous « eussiez vu son bel air, et de quelle manière il ôte et remet son chapeau. Quelle légèreté ! Quelle justesse ! « Il peut défier tous les courtisans et les confondre, sur une parole ! »

KLOAREK LAMBAUL

KENTA KENTEL

I

Kloaregig Lambaul hag he vestres
Braoa daou den 'zo en Montroules. (bis)

Kloaregig Lambaul vonjoure,
'N ti 'r C'halvez koz pa arrue : (bis)

— Bonjour ha joa holl en ti-man,
Fiekka Kalvez pelec'h eman ?

— Eman duze bars ar gambr-wenn,
Kribad he fennad bleo-melenn ; (bis)

'Man er gambr-wenn, en penn ann ti,
Kloarek Lambaul, et davèd-hi. (bis)

Kloarek Lambaul a lavare
D' Fiekka Kalvez, p'hi salude : (bis)

— Ma dousig koant, lâret d'in-me,
C'hui 'deufe ganen d'al leur-newe ?

— D'al leur-newe me na inn ket,
Gant ar markis 'on gourdrouzet. (bis)

— Drouk ha mad gant nep a garo,
D'al leur-newe ni a ielo ; (bis)

Mar sôn ar sôner, ni danso,
Mar na sôn ket, me a gano. (bis)

II

Markis Guerrand a c'houlenne
Euz un den-koz a rankontre : (bis)

— Ma zadig-koz, d'in-me lâret,
N'hoc'h eûs ket gwelet ar c'hloarek ? (bis)

— Aotro 'r markis, ma iskuzet,
Na ôn pe gloarek 'c'houlennet. (bis)

LE CLERC DE LAMPAUL

Première version

I

Le petit clerc de Lampaul et sa maîtresse
(Sont) les deux plus beaux jeunes gens de Morlaix. (bis)

Le petit clerc de Lampaul souhaitait le bonjour,
En arrivant chez le vieux Le Calvez :

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Fiecca Le Calvez où est-elle ?

— Elle est là-bas dans la chambre blanche,
A peigner ses cheveux blonds ;

Elle est dans la chambre blanche, à l'extrémité de la maison,
Clerc de Lampaul, allez auprès d'elle.

Le clerc de Lampaul disait
A Fiecca Le Calvez, en la saluant :

— Ma douce jolie, dites-moi,
Viendriez-vous avec moi à l'aire-neuve ?

— A l'aire-neuve je n'irai pas,
Je suis menacée par le marquis.

— (Le trouve) bon ou mauvais qui voudra,
A l'aire-neuve nous irons ;

Si le sonneur (ménétrier) sonne, nous danserons,
S'il ne sonne pas, moi je chanterai. (1)

II

Le marquis de Guerrand demandait
A un vieillard qu'il rencontra :

— Mon petit vieux père, dites-moi,
N'avez-vous pas vu le clerc ?

— Monsieur le marquis, excusez-moi,
Je ne sais quel clerc vous demandez.

(1) Ces quatre vers se trouvent dans plusieurs autres pièces, en pareille situation.

— Ewit ur wez hoc'h iskuzan,
Kloarek Lambaul a c'houlennan. (bis)

— Et ê 'r c'hloarek d'al leur-newe,
Fiekka Kalvez euz he goste. (bis)

Indan-han 'n abit satinn gris
Kaeroc'h 'wit ho hini, markis ; (bis)

Rubano 'zo war he vouto,
Kaeroc'h 'wit 'zo war ho mancho. (bis)

Indan-hi 'zo un abit-wenn,
Doue, braoa da feumeulenn ! (bis)

III

Ann aotro markis a lâre
D' gloarek Lambaul, el leur-newe :

— Na diwiskomp hon porpantjo,
Ewit komans ar gourenno. (bis)

— Aotro 'r markis, ma iskuzet,
Da c'hourenn d'ac'h me na inn ket ; (bis)

Digaset païsant em c'hever,
Me 'grogo hardis 'n he golier. (bis)

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Kloarek Lambaul 'zo douaret ; (bis)

Ha seis kleve noas euz hen lac'ha,
'Nn aotro 'r markis d'ho asista. (bis)

Ann aotro markis a lâre
D' Fiekka Kalvez eno neuze : (bis)

— Ma dousig koant, lâret-c'hui d'in,
C'hui 'deufe ganen da Lisandri ? (bis)

— Da Lisandri me na inn ket,
Ma muia-karet 'c'h eûs lac'het ; (bis)

Ma muia-karet 'c'h eûs lac'het,
Ma lac'het iwe, pa garfet. (bis)

N'oa ket he gir peurlavaret,
Fiekka Kalvez 'zo douaret ; (bis)

— Je vous excuse pour une fois,
C'est le clerc de Lampaul que je demande.

— Le clerc est allé à l'aire-neuve,
Ayant Fiecca Le Calvez à son côté.

Il porte un habit de satin gris,
Plus beau que le vôtre, marquis ;

Il a des rubans sur ses souliers
Plus beaux que ceux que vous avez à vos manches ;

Elle porte une robe blanche,
O Dieu, la jolie jeune fille !

III

Le seigneur marquis disait
Au clerc de Lampaul, dans l'aire-neuve :

— Mettons bas nos pourpoints,
Pour commencer les luttes.

— Monsieur le marquis, excusez,moi,
Je n'irai pas lutter contre vous ;

Faites venir un paysan vis-à-vis de moi,
Et je lui mettrai hardiment la main au collier.

Il n'avait pas fini de parler,
Le clerc de Lampaul, qu'il était à terre ;

Et sept épées nues (occupées) à le tuer,
Le seigneur marquis étant présent.

Le seigneur marquis disait
A Fiecca Le Calvez, là, en ce moment :

— Ma petite douce jolie, dites-moi,
Viendrez-vous avec moi à Lisandré ? (1)

— A Lisandré je n'irai pas,
Vous avez tué celui que j'aimais le plus ;

Vous avez tué celui que j'aimais le plus,
Tuez-moi aussi, quand il vous plaira.

Elle n'avait pas fini de parler,
Fiecca Le Calvez, qu'elle était à terre,

(1) Ce doit être une erreur de la chanteuse pour Guerrand, le château de Guerrand, qu'habitait le marquis, dans la commune de Plœgat-Guerrand, arrondissement de Morlaix.

Ha seis kleve noas euz hi lac'ha,
'Nn aotro 'r markis d'ho asista. (bis)

VI

Ann aotro 'r markis a lâre,
Euz 'l leur-newe pa bartie : (bis)

— Me garrie ann tan en Guerrand,
Hag en buhe 'nn daou den iaouank ! (bis)

Na oa plac'h a-bed er vro-man
Da blijout d'in evel homan ! (bis)

Kanet gant Marc'harit FULUP.

Et sept épées nues (occupées) à la tuer,
Le seigneur marquis étant présent !

IV

Le seigneur marquis disait
En quittant l'aire-neuve :

— Je voudrais voir le feu dans Guerrand,
Et les deux jeunes gens en vie !

Il n'y avait aucune fille dans le pays
Qui me plût autant que celle-ci !

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

KLOARER LAMBOL

EIL KENTEL

I

Kloarek Lambol a lavare,
'N ti C'halvez koz pa arrue :
— Demad ha joa holl en ti-ma,
Pelec'h 'ma ma dous Fiekka ? (1)

— Emédi duze er gamba-wenn,
Hi o titira al lienn ;
Hi o titira al lienn,
Hag o kriba he bleo-melenn.

Kloarek Lambol, 'vel ma klewas,
Gant ar vinz d'ann nec'h a bignas ;
Gant ar vinz d'ann nec'h eo pignet,
Hag he dous koant 'n eùs saludet.

— Demad d'hec'h, ma dous Fiekka,
Me 'm eùs konje digant ho tad ;
Me 'm eùs konje digant ho tad,
Ewit mont hon daou d'ann ebad ;

Me 'm eùs digant ho tad konje,
'Wit mont hon daou d'al leur-newe.
— 'Wit d'al leur-newe me n'inn ket,
Gant Lomaria 'on gourdrouzet.

— Lest Lomaria lec'h ma karo,
D'al leur-newe n'inn a ielo.
— 'Wit d'al leur-newe me n'inn ket,
Gant Lomaria 'on gourdrouzet.

— Beet drouk gant nep a garo,
D'al leur-newe nin a ielo ;
D'al leur-newe nin a ielo,
Ha dilun pe dimeurz 'eureujo !

II

Markis Lomaria a lâre
'N hostaleri pa ziskenne :
— N'hoc'h eùs ket gwelet en de-ma
Kloarek Lambol 'vont dreama ?

(1) Les deux versions de ce gwerz se chantent sur des airs différents.

LE CLERC DE LAMPAUL

SECONDE VERSION

I

Le clerc de Lampaul disait,
En arrivant chez le vieux Le Calvez :
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Où est ma douce Fiecca ?

— Elle est de ce côté, dans la chambre blanche,
A détirer le linge blanc ;
A détirer le linge blanc,
Et à peigner ses cheveux blonds.

Quand le clerc de Lampaul entendit (cela),
Il monta l'escalier tournant ;
Il monta l'escalier tournant
Et salua sa douce jolie.

— Bonjour à vous, ma donce Fiecca,
J'ai la permission de votre père ;
J'ai la permission de votre père,
Pour aller tous les deux aux ébats ;

J'ai la permission de votre père,
Pour aller tous les deux à l'aire-neuve.
— Quant à l'aire-neuve, je n'y irai point,
Je suis menacée par Locmaria.

Laissez Locmaria (aller) où il voudra,
Pour nous, nous irons à l'aire-neuve.
— Quant à l'aire-neuve, je n'y irai point,
Je suis menacée par Locmaria.

— Se fâche qui voudra,
A l'aire-neuve nous irons ;
A l'aire-neuve nous irons,
Et lundi ou mardi nous nous marierons !

II

Le marquis de Locmaria disait,
En descendant à l'auberge :
— N'avez-vous pas vu, aujourd'hui,
Le clerc de Lampaul passer par ici ?

— Leall ét eo d'al leur-newe,
Ann hini 'gar euz he goste,
Indan-hi 'n abit satin-gwenn,
Doue, braoa da feumeulenn !

Indan-han 'n abit satinn-gris,
Braoa den-iaouank a welis ;
Indan-hé peb inkane gwenn,
Peb a vrid arc'hant en ho fenn.

III

Markis Lomaria a lâre,
El leur-newe pa arrue :
— En pez korn diouz al leur-ma
'Man kloarek Lambol hoc'h ebata ?

— Eman duze 'r penn uc'hellan,
Ann hini a gar 'zo gant-han.
Markis Lomaria 'lâre
D' gloarek Lambol eno neuze :

— Diwiskomp hon *justokoro*,
Ewit komans ar gourenno.
— Da c'hourenn ouzoc'h na inn ket,
Da c'hoari 'r c'hleve n' laran ket.

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Tric'houec'h kleve noas 'zo dic'houinet ;
Tric'houec'h kleve noas 'zo dic'houinet,
Hini 'r markis ann naontekvet.

Markis Lomaria lâre
Da gloarek Lambol, en de-se :
— Tolomp hon c'hleveio a goste,
Beomp mignoned adarre.

Ar c'hloarek 'oa un den klouar,
Dolas he gleve d'ann douar ;
He gleve d'ann douar 'n eûs tolet,
Markis Lomaria n-eûs ket grêt ;

Markis Lomaria n-eûs ket grêt,
Neuze soudenn 'n eûs han treuzet !....
Fiekka Kalvez a oele,
Na gave den hi c'honsolje ;

— Par ma foi, il est allé à l'aire-neuve,
Ayant celle qu'il aime à son côté ;
Elle porte une robe de satin blanc....
Dieu, la jolie jeune fille !

Lui porte un habit de satin gris,
Le plus beau jeune homme que jamais je vis !
Ils sont portés par deux haquenées blanches,
Avec brides d'argent en tête !

III

Le marquis de Locmaria disait,
En arrivant à l'aire-neuve :
— En quel coin de cette aire
Est le clerc de Lampaul à danser ?

— Il est là-haut,
Et celle qu'il aime est avec lui.
Le marquis de Locmaria disait
Au clerc de Lampaul, là, en ce moment :

— Mettons bas nos justaucorps,
Pour commencer les luttes.
— Je n'irai pas lutter contre vous,
Jouer de l'épée, je ne dis pas.

Il n'avait pas fini de parler,
Que dix-huit épées nues furent dégainées,
Dix-huit épées nues furent dégainées,
Celle du marquis la dix-neuvième.

Le marquis de Locmaria disait
Au clerc de Lampaul, ce jour-là :
— Jetons nos épées de côté,
Et soyons amis de nouvean.

Le clerc était un homme tiède,
Et il jeta son épée à terre ;
Il jeta son épée à terre,
Le marquis de Locmaria ne jeta pas la sienne.

Le marquis de Locmaria ne jeta pas la sienne,
Mais il la passa au travers du corps du clerc...
Fiecca Le Calvez pleurait,
Et elle ne trouvait persoune pour la consoler ;

Na gave den hi c'honsolje,
Met ar markis, hennes a ree :
— Tawet, Fiekka, na oelet ket,
Ganen da Werrand a teufet.

— Gwell' ganen merwel soubitamant,
'Wit mont un nozwes da Werrand :
P'hoc'h eùs lac'het ma c'harante,
'N han' Doue ma lac'het iwe !

Kanet gant Jannet AR GALL,
Mates en Kerarborn, — 1849.

Elle ne trouvait personne pour la consoler,
Si ce n'est le marquis, celui-là le faisait :
— Taisez-vous, Fiecca, ne pleurez pas,
Vous viendrez avec moi à Guerrand.

— J'aimerais mieux mourir subitement
Que de passer une nuit à Guerrand :
Puisque vous avez tué celui que j'aimais,
Au nom de Dieu, tuez-moi aussi !... (1)

Chanté par Jeanne LE GALL,
Servante à Keramborgne (Plouaret) — 1849.

(1) Il y a dans la section de Kerhallon, en la commune de Plœgat-Guerrand, une ferme appelée « Leur ar c'hloarek » « l'aire du clerc », et que la tradition indique comme le théâtre de cette sanglante tragédie.

M. G. Le Jean, le voyageur géographe, qui était de Ploëgat-Guerrand, a recueilli une version de ce gwerz, qui se termine ainsi :

Deux ou trois mois après, d'étranges nouvelles arrivèrent à Guerrand :
Une lettre arriva au marquis, pour lui ordonner de se rendre à Paris :
Pour lui ordonner de se rendre à Paris : Je ne crois pas qu'il en revienne,

MARKIZES GUERRAND

I

Markis Guerrand a lavare,
P'oa chommet klanv war he wele :
— Mar am bije liou ha paper,
Am bije skrivet ul lizer ;

Am bije skrivet ul lizer
D'ar varkizes da dont d'ar gêr.....
. . . .
. . . .

P'arruas al lizer gant-hi,
'Oa bars ar sal hoc'h ebati ;
'Oa bars ar sal hoc'h ebati,
Peder dimezel oa gant-hi.

N'oa ket gant-hi hanter lennet,
Skabell d'azea d-eûs goulennet :
— Laket dek a gezek euz ar c'harros,
Ewit mont da Werrand fenoz !

II

Ar varkizes a vonjoure,
En kêr Benac'h pa arrue :
— Demad d'ac'h-c'hui holl, Benac'his,
Penoz 'ra ann aotro markis ?

— Ni na omp ket bet en Guerrand
'Boe ann diwea paeamant.
Ar varkizes a vonjoure
En bourk Plegat pa arrue :

— Demad d'ac'h-c'hui holl, Plegadis,
Penoz 'ra ann aotro markis ?
. . . .

Ar varkizes a vonjoure
Bars en Guerrand pa arrue :

LA MARQUISE DE GUERRANDE

I

Le marquis de Guerrande disait,
Quand il resta malade sur son lit :
– Si j'avais du papier et de l'encre,
J'aurais écrit une lettre ;

J'aurais écrit une lettre,
(Pour dire) à la marquise de venir à la maison.....
. . . .
. . . .

Quand la lettre lui arriva,
Elle était dans la salle, à prendre ses ébats ;
Elle était dans la salle, a prendre ses ébats,
Quatre jeunes demoiselles (étaient) avec elle.

Elle ne l'avait pas à moitié lue,
Qu'elle demanda un escabeau pour s'asseoir :
— Attelez dix chevaux au carrrosse,
Pour aller à Guerrande, cette nuit.

II

La marquise souhaitait le bonjour,
En arrivant dans la ville de Belle-Isle :
— Bonjour à vous, habitants de Belle-Isle,
Comment va monseigneur le marquis ?

— Nous n'avons pas été à Guerrande,
Depuis le dernier paiement.
La marquise souhaitait le bonjour,
En arrivant au bourg de Ploegat :

— Bonjour à vous tous, habitants de Ploegat,
Commennt va monseigneur le marquis ?
. . . .

La marquise souhaitait le bonjour
En arrivant à Guerrande :

— Demad ha joa holl en ti-ma,
Ma fried paour pelec'h ema ?
— Eman 'n he wele, hag hen klanv,
Markizes, et-c'hui da vèd-han.

Ar varkizes a vonjoure
Bars ar gambr wenn pa arrue :
— Pardon, emezhi, ma fried,
O vea euz ar gér sortiet.

— N'eo ket d'ac'h da c'houlenn pardon,
D'inn ma hunan hec'h eo, itron ;
Me eo am eûs hoc'h offanset,
P'am boa ac'hanoc'h chaseet.

Ma fried paour, mar vec'h kontant,
Me a rafe ma zestamant ?
— Grêt ann testamant a garfet,
'Vel ma lârfet a vezo grêt.

— Bars en Guerrand a vô savet
Ur gouent newez, asuret,
A vewo daouzek a baourienn,
Euz a hirie da virwikenn.

Iod-silet 'defo da greis-de,
Kig ha soubenn diou-wez bemde ;
Kig ha soubenn diou-wez bemde,
Bara segal a vô mad d'hê.

Daou-c'hant skoed 'roann da Drédrez,
Daou-c'hant da Lok-Mikel-ann-trez,
Un ogro newe d' Blistinis,
M'ho defo sonj euz ar markis ;

Daou c'hant all da Lezividi (?)
'Blamour m'oann fondatour en-hi,
Ha daou c'hant skoed da Blegadis,
M'ho defo sonj euz ar markis.

Etre Montroulez ha Guerrand,
Me 'm eûs ur varkizes ha kant ;
Kant skoed da bep-hini ann-hê
D' sikour sevel ho bugale ;

D' sikour sevel ho bugale,
'Balamour ma 'z on kiriek d'hê ;
Ouspenn daou c'hant skoed da Sant-Iann,
Ewit gallout merwel divlamm.

— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Mon pauvre mari où est-il ?
— Il est dans son lit, malade,
Marquise, allez auprès de lui.

La marquise souhaitait le bonjour,
En arrivant dans la chambre blanche :
— Pardon, dit-elle, mon mari,
Pour avoir quitté la maison.

— Ce n'est pas à vous de demander pardon,
Mais à moi-même, madame ;
C'est moi qui vous ai offensée,
Quand je vous chassai.

Ma pauvre femme, si vous étiez contente,
Je ferais mon testament ?
— Faites le testament que vous voudrez,
Comme vous direz il sera fait.

— A Guerrande sera bâti
Un couvent, neuf, en assurance,
Et il y aura douze pauvres,
D'aujourd'hui à jamais.

Ils auront de la bouillie passée au crible, à midi,
De la viande et de la soupe deux fois par jour ;
De la viande et de la soupe deux fois par jour,
Du pain de seigle sera bon pour eux.

Je donne deux cents écus à Trédrez,
Et deux cents à Saint-Michel-en-Grève,
Un orgue neuf aux habitants de Plestin,
Pour qu'ils se souviennent du marquis.

(Je donne) deux cents autres écus à Lezividi (?)
Parceque j'en suis le fondateur,
Et deux cents autres écus aux habitants de Ploegat,
Pour qu'ils se souviennent du marquis.

Entre Morlaix et Guerrande
J'ai cent et une marquises ;
(Je donne) cent écus à chacune d'elles,
Pour les aider à élever leurs enfants ;

Pour les aider à élever leurs enfants,
Parce que c'est moi qui en suis la cause ;
De plus, (je donne) deux cents écus à Saint-Jean
Pour que je puisse mourir sans blâme.

— Ma fried paour, penoz 'rinn-me.
Me a zo brema dibourve ?
— Dalet, itron, ann alc'houeo,
Ha digorret ann tensorio ;

Ha digorret ann tensorio
N'hoc'h eùs gwelet tric'houec'h bloaz 'zo !
Souezet 'oe ar varkizes,
Ann tensorio pa zigorres, (1)

O welet ann aour, ann arc'hant
A oa o chomm bars en Guerrand ;
'Welet ann arc'hant hag ann aour
A oa bars en Guerrand o chomm !

Kanet gant ar vates hostaleri,
En bourk Plegat-Guerrand. — 1863.

(1) Zigorres, au lieu de Zigorras, pour la rime.

— Mon pauvre mari, comment ferai-je ?
Je suis, en ce moment, sans ressources.
— Tenez, madame, prenez les clefs,
Et ouvrez les trésors ;

Et ouvrez les trésors,
Que vous n'avez pas vus il y a dix-huit ans.
La marquise fut étonnée,
Quand elle ouvrit les trésors,

De voir l'or et l'argent
Qu'il y avait à Guerrande ;
De voir l'argent et l'or
Qu'à Guerrande il y avait ! (1)

Chanté par une servante d'auberge,
Au bourg de Plœgat-Guerrand. — 1863.

(1) Les quatre pièces qui précèdent se rapportent à Charles-Marie-Gabriel Duparc, marquis de Locmaria.

MM. Émile Souvestre et De la Villemarqué ont aussi publié chacun un gwerz sur l'évènement tragique qui a fourni le sujet de le clerc l'Amour, et le clerc de Lampaul (2 versions), — le premier, dans ses « Derniers Bretons », sous le titre de « Kloarek Laoudour », et le second, dans son Barzaz-Breiz, page 310. sous le titre de : « Le marquis de Guerrande. » Mes versions semblent donner à entendre qu'il y a eu deux crimes commis par le même personnage, dans des situations presque identiques. Cela peut provenir de l'altération du chant primitif, qui semble avoir été l'objet de plusieurs imitations. D'ailleurs, le marquis de Locmaria avait une si mauvaise réputation dans tout le pays, qu'on n'a pas dû éprouver grand scrupule, dans le peuple, à charger sa mémoire d'un crime de plus.

Louis-François Duparc Locmaria de Guerrande, dont Madame de Sévigné parle dans ses lettres comme d'un des cavaliers les plus accomplis de la cour de Versailles, sous Louis XIV, ne paraît avoir passé dans son château de Guerrande, dans la commune de Plœgat-Guerrande, arrondissement de Morlaix, que le temps nécessaire pour les importants travaux qu'il y fit exécuter sous la direction du fameux Le Nôtre. Mais son fils, Charles-Marie-Gabriel Duparc, imbu des idées les plus féodales, se hâta de les mettre en pratique, à la mort de son père. C'était, selon les traditions du pays, un homme de forte corpulence, aux cheveux roux, à l'extérieur sauvage et brutal, On peut juger d'après les traditions et les chants qu'a conservés la mémoire populaire, de quel effroi le redoutable « Markis brunn, » marquis rouge, comme on l'appelait dans le peuple, remplit, pendant quarante ans, nos campagnes. Meurtres, rapts, violences et exactations de toute espèce, commises malgré les autorités locales, malgré l'exemple et les leçons de sa vertueuse aïeule [Claude de Nevet], — tout cela ne cessa qu'à la mort du marquis, arrivée le 9 décembre 1769. On dit [Barzaz-Breiz, page 310, 6e édition] que lorsqu'il sortait, sa mère courait elle-même sonner la cloche du château, pour donner l'alarme au canton.

Cependant la pièce qui précède [Le marquis de Guerrande], si elle ne se rapporte pas à son père, comme le croient quelques-uns, nous le montre converti, à son lit de mort, et tout préoccupé du salut de son âme et de la réparation des fautes et des crimes de sa jeunesse désordonnée. Certains passages, comme celui-ci, par exemple : « Entre Morlaix et Guerrande, j'ai cent et une marquises, » me feraient croire que c'est bien de lui qu'il est question dans ce gwerz, et non de son père le courtisan. D'un autre côté, les grands trésors dont il est fait mention ne peuvent guère se rapporter à lui, car il dépensait beaucoup.

JANNET DERRIEN

I

Ann Derrien koz a lavare
D'he verc'h Jannet, un dez a oe :
— Ma merc'h Jannet, mar am c'haret,
D'al leur-newe na efet ket.

— Bet drouk gant ann nep a garo,
D'al leur-newe me a ielo ;
Mar be sonerrienn, me danso.
Gant ma dous koant Iouenn Gwillou.

II

Jannet Derrien a lavare
D' Iouenn Gwillou, el leur-newe :
— Mar am difennet mad fete,
Me hoc'h eureujo goude-ze.

Ann aotro ar Recho 'lâre,
El leur-newe pa arrue :
— Demad holl el leur-newe-ma,
Jannet Derrien pelec'h ema ?

— Eman duze 'n korn ann dansou,
Gant he dous koant Ervoan Gwillou.
'Nn aotro 'r Recho 'vel ma klewas
'Tal ann danso a em rentas.

Ann aotro 'r Recho a lâre
D'Ervoan Gwillou eno neuze :
— Em denn al lec'h-se, preponier,
Honnes n'eo ket euz da affer.

— 'Wit kement am eûs friponet,
Ho plajo n'am eùs ket lipet ;
M'am bije un tammig krennenn,
M'ho kasje kuit brema soudenn !

. . . .

Kriz 'vije 'r galon na oelje,
El leur-newe nep a vije,
O welet al leur o ruia
Gant goad 'nn dud-jentil o skuilla ;

JEANNE DERRIEN

I

Le vieux Derrien disait
A sa fille Jeanne, un jour :
— Ma fille Jeanne, si vous m'aimez,
A l'aire-neuve, vous n'irez pas.

— S'en fâche qui voudra,
A l'aire-neuve j'irai ;
S'il y a des sonneurs (ménétriers), je danserai,
Avec mon bel ami Yves Guillou.

II

Jeanne Derrien disait
A Yves Guillou, dans l'aire-neuve :
— Si vous me défendez bien aujourd'hui,
Je vous épouserai dans la suite.

Le seigneur du Réchou disait,
En arrivant à l'aire-neuve :
— Bonjour à tous dans cette aire-neuve,
Jeanne Derrien où est-elle ?

— Elle est là-bas, au coin des danses,
Avec son bel ami Yves Guillou.
Quand le seigneur du Rechou entendit (cela),
Il se rendit près des danses.

Le seigneur du Réchou disait
A Yves Guillou, en ce moment :
— Retire-toi de là, fripon,
Celle-là n'est pas ton affaire !

— S'il est vrai que j'ai friponné,
Je n'ai jamais léché vos plats ;
Si j'avais un bout de gourdin,
Je vous ferais, vite, déguerpir !

. . . .

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été à l'aire-neuve,
En voyant l'aire rougir
Par le sang des gentilshommes qui coulait ;

Gant goad 'nn dud-jentil o skuilla,
Ervoan Willou euz ho lac'ha.....

. . . .
. . . .

III

Ervoan Willou a lavare
'N ti 'nn Derrien koz pa arrue :
— Set' ho merc'h aze, Derrien koz,
Ma eo deut d'ar gêr, me 'zo kaoz.

Ann Derrien koz a lavaras
D'he verc'h Jannet, 'vel ma klewas :
— Dalet ma merc'h, 'nn alc'houeo-man,
Roët gwerz un tok newe d'ehan ;

Roët gwerz un tok newe d'ehan,
'Vô diou blumachenn warnehan.
— N' ê ket 'vel-se a c'hoarveo,
Ho merc'h Jannedig hen defo !

— Aotro Doue, ha posubl 've
Perc'henn pemp kant skoed a leve,
Ur bouezellad gwinis bemde,
Mab 'n amunuzer as be-te !

— Bet drouk gant ann nep a garo,
Ervoan Ar Gwillou me am bô !

. . . .

Kanet gant Jannet Ar Gall,
Mates en Kerarborn, — Plouaret

Par le sang des gentilshommes qui coulait,
Yves Guillou les tuant....

. . . .
. . . .

III

Yves Guillou disait
En arrivant chez le vieux Derrien :
— Voici votre fille, vieux Derrien,
Si elle est revenue à la maison, c'est grâce à moi.

Le vieux Derrien dit
A sa fille, quand il entendit (cela) ;
— Prenez, ma fille, ces clefs-ci,
Et donnez-lui le prix d'un chapeau neuf ;

Donnez-lui le prix d'un chapeau neuf,
Avec deux plumets dessus.
— Ce n'est pas ainsi qu'il arrivera,
Il aura votre fille Jeanne !

— Seigneur Dieu, serait-il possible
Que possédant cinq cents écus de rente,
Un boisseau de froment par jour,
Tu épouses le fils d'un menuisier !

— S'en fâche qui voudra,
C'est Yves Le Guillou que j'aurai !

. . . .

Chanté par Jeanne LE GALL,
Servante à Keramborgne (Plouaret) — 1849.

(1) Cette pièce semble imitée de celles qui précèdent sur le marquis de Locmaria ; à moins qu'elle ne soit la première en date, et qu'au lieu d'être une imitation elle ait été imitée, ce que je ne saurais décider. Les manoirs du nom de Réchou sont assez communs dans les Côtes-du-Nord.

AR VASKARADENN

Me ho ped, Speret-Santel, roï sklezrijenn d'am speret,
Da c'halloud komposi ur werz horrupl meurbet,
Na diwarbenn daou den, 'wit 'r meurlargez tremenet,
Daou den a galite, pere na hanwer ket.

Ar re-ma a vewe en debauch bars ar bed-ma.....
Na pa oant arru mezw, d-eùs komerret masko,
Wit mont en noz da redek.....
Posedet ez oant, siouas ! me gred, gant ann Drouk-Speret.
Da genta unan an-hê, kroc'henn un ijenn 'n eùs laket,
Ann eil, kroc'henn ur c'havr, hag a larjont neuze :
— Ni a zo diaoulo, 'rel' brezel da Doue !
Neuze ez int bet êt dre ar ruio da redek,
Hag unan anezhe 'n eûs kavet ur bêlek
'Vont da gas ar Zakramant d'un den a oa fall-braz.
Heuillet hen eûs anehan bete ti ar c'hlanvour,
'N toul ann nor eo chommet, ma lâr : — me ê ann diaoul !
Ewit, pa vi marwet, kas ganen da ine paour !
Ar c'hlanvour en he wele 'gomansas da oela.
P'hen eùs klewet o oela, hen eùs lâret d'ehan :
— Taw, taw, na oeles ket, unan euz ar masko
A zo deut d'as kwelet.....
Ar bêlek a zizroas euz ann den milliget,
Ann hosti en he zorn, d'ehan hen eùs lâret :
— Lem da vask euz da visaj, sell da Doue aman,
Hag a-rok ma vô de, a vi barnet gant-han !
Met ann den miliget, gant sello arrogant,
Komzo vil ha disordren dirag Jesus er zakramant :
— Me ê ann diaoul, emehan, enebour da Doue,
A raïo brezel d'ehan, koulz en noz hag hen de !
P'hen eus kement-se lâret, diouz ann ti eo êt.
Kerkent war ruio kêr ez eo bet em rentet.
Mont 'ra en avis krial, pa sant he voad o iena ;
D'ann douar ez eo koueet ; marw-mik ez eo brema !
He gamarad milliget, oa dre 'r ruio o redek,
P'hen eùs kavet anehan war ann douar astennet :
— Sav al lec'h-se, buhan, me n'on ket deut d'as sponta,
Mar kares sevel, ni ielo hon daou da roula.
Met pa wel diout-han egile na gomz ket

LA MASCARADE

Je vous prie, Esprit-Saint de donner la lumière à mon esprit,
Pour pouvoir composer un gwerz on ne peut plus horrible,
Au sujet de deux hommes, pendant le carnaval passé,
Deux hommes de qualité, que l'on ne nomme pas.

Ceux-ci vivaient dans la débauche, dans ce monde....
Quand ils furent ivres, ils prirent des masques,
Pour aller courir, le soir.......
Hélas ! ils étaient possédés de l'esprit du mal.
D'abord, l'un d'eux se couvrit d'une peau de bœuf,
L'autre, d'une peau de chèvre, puis ils dirent :
— Nous sommes des diables, nous ferons la guerre à Dieu !
Alors ils sont allés courir par les rues,
Et l'un d'eux a rencontré un prêtre
Qui allait porter le Sacrement à un homme qui était très-malade.
Il le suivit jusqn'à la maison du malade,
Il resta au seuil de la porte, et il criait : — Je suis le diable !
(je viens) pour emporter ton âme, quand tu seras mort !
Le malade se mit à pleurer dans son lit.
Quand il l'entendit pleurer, il lui dit :
— Tais-toi, ne pleure pas, c'est un masque
Qui est venu te faire visite......
Le prêtre se détourna vers l'homme maudit,
L'hostie dans la main, et lui dit :
— Arrache ton masque de ton visage, voici ton Dieu,
Et avant qu'il soit jour, il t'aura jugé !
Mais l'homme maudit, avec des regards arrogants,
Prononça des paroles sales et désordonnées devant Jésus dans le [Sacrement] :
— Je suis le diable, dit-il, l'ennemi de Dieu,
Et je lui ferai la guerre, nuit et jour !
Ayant dit ces mots, il s'éloigna de la main,
Et alla courir par les rues de la ville.
Il veut crier : mais il sent son sang qui se refroidit :
Il tombe à terre ; — le voilà mort !...
Son camarade maudit qui courait par les rues,
L'ayant trouvé étendu par terre :
— Lève-toi, vite, je ne viens pas te faire peur ;
Lève-toi, et allons faire orgie tous les deux.
Mais voyant que l'autre ne lui répondait pas

E lem ar mask diwar he visaj, 'wit gwelloc'h hen gwelet.
P'hen eus gwelet 'oa marw, he groc'henn 'n eûs tolet,
Hag er meaz euz ar vro kerkent ez eo bet êt.
Tad ha mamm ann den-ma, pa deveus bet klewet
Penoz oa ho bugel war ar pave astennet,
Hag ar c'roc'henn ijenn euz he groc'henn staget,
Da grial, da oelâ 'zo neuze em laket :
— Posubl 've, ma Doue, ur bugel meump ganet
'Rafe d'imb ann disenor siouas ! da vea daonet !
Da grial int em laket, d'ann douar 'int koueet,
Neuze soudenn ez int war al lec'h desedet !....

M'ho ped, mammo ha tado, d'instrui ho pngale,
Ha da diski d'ezhe a-bred karout Doue,
Pellâd a bep-amzer euz 'r gwall gompagnones,
Gant ann aoun da vea un de daonet, siouas !

Kanet gant Loïs AR BRAS,
Guiader en bourk Prat — 1873.

Il ôta son masque de son visage, pour mieux le voir.
Alors, voyant qu'il était mort, il jeta sa peau de bête,
Et quitta aussitôt le pays.
Le père et la mère de cet homme, quand ils apprirent
Que leur fils était étendu sur le pavé,
Avec la peau de bœuf collé à sa peau,
Se sont mis à pousser des cris et à pleurer :
— Est-il possible, o mon Dieu, qu'un enfant que nous avons mis au
Nous fasse le déshonneur d'être damné ! [monde]
Ils se mirent à pousser des cris et tombèrent à terre,
Et moururent aussitôt sur le lieu !

Je vous prie, pères et mères, d'instruire vos enfants,
Et de leur apprendre de bonne heure à aimer Dieu,
A éviter en tout temps la mauvaise société,
De peur d'être damnés, hélas !

Chanté par Louis LE BRAS,
Tisserand, au bourg de Prat — 1873.

(1) Mon chanteur ne savait ce gwerz que d'une manière très-imparfaite. Aussi remarquera-t-on beaucoup d'irrégularités dans les vers, que j'ai mis tout d'une venue, à la suite les uns des autres, sans indiquer la séparation des couplets. — Je n'ai pu me procurer une seconde version.

JANNIG AR GALL

I

Iannig 'R Gall, a Verlevenez,
Braoa den iaouank a vale :
Bea é fleur ar vêleienn,
Ann noblanz hag ar vourc'hisienn.

Bea é fleur ar vêleienn,
Ann noblanz hag ar vourc'hisienn,
Labourienn, artisaned,
Abars finn ar werz a welfet.

II

Iannig Ar Gall a vonjoure
El linadek pa arrue :
— Bonjour ha joa holl en ti-ma?
Ma dous Fransesa pelec'h 'ma ?

Hag ann ozac'h a lavare
Da Iannig Ar Gall, p'hen klewe :
— Na tostaët da dal ann tan,
Hag hi gwelfet brema soudan.

Mab or sakrist a voujoure,
El linadek pa arrue :
— Bonjour ha joa holl en ti-ma,
Ma dous Fransesa pelec'h 'ma?

Hag ann ozac'h a lavare
Da vab ar sakrist, p'hen klewe :
— Na da dal ann .tan tostaët,
Ha brema soudenn hi gwelfet.

III

Na mab ar sakrist a lâre,
Ebars ar park pa arrue :
— Iannig Ar Gall, ma c'hamarad,
Sete ni ama daou baotr vad ;

JEAN LE GALL

I

Jean Le Gall, de Brélévenez,
(Est) le plus beau jeune homme qui marche : (qui existe)
Il est la fleur des prêtres,
De la noblesse et des bourgeois.

Il est la fleur des prêtres,
De la noblesse et des bourgeois,
Des laboureurs, des artisans,
A la fin du gwerz vous le verrez.

II

Jean Le Gall souhaitait le bonjour,
En arrivant à la *linerie :* (1)
— Bonjour et joie à tous dans cette maison,
Ma douce Françoise où est-elle ?

Et le père de famille disait
A Jean Le Gall, en l'entendant :
— Approchez-vous du feu,
Et vous la verrez tout-à-l'heure.

Le fils du sacristain souhaitait le bonjonr,
En arrivant à la *linerie* :
— Bonjour et joie à tous, dans cette maison,
Ma douce Françoise où est-elle ?

Et le père de famille disait
Au fils du sacristain, en l'entendant :
— Approchez-vous du feu,
Et vous la verrez, tout-à-i'heure.

III

Le fils du sacristain disait,
En arrivant dans le champ :
— Jean Le Gall, mon camarade,
Nous voici deux bons gars ;

[1] Voir la note à la fin de la pièce.

Sete ni ama daou baotr vad,
Demp da diwiska hon dillad.
Ar penn kenta 'zo d'imp hon daou,
Gant enor ni hen c'honduo.....

Ann abarde 'zo tostaët,
As-vern d'ar park 'zo digaset.
Iannig Ar Gall 'oe estonet,
En he chupenn p'eo bet kroget ;

En he chupenn p'eo bet kroget,
O welet 'oa en-hi paket :
Kaleï, sibouar, platinenn,
A oa paket en he chupenn !

Mab ar sakrist a lavare
Na da Iannig Ar Gall neuze :
— Iannig Ar Gall, ma c'hamarad,
Te a t-eûs laeret ann treo sakr !

— Gwerc'hes Vari, ma sikouret,
Ann treo sakr n'am eûs ket laeret ;
Gwerc'hes wenn a Verlevene,
Me na on ket kapabl da se !

— Iannig Ar Gall, te 'zo manket,
Rag ann treo sakr a t-eûs laeret ;
Iannig Ar Gall, lâr a gari,
Iannig Ar Gall, krouget a vi !

IV

Iannig Ar Gall a lavare
Bars ar prizon pa arrue :
— Breudeur, keront ha mignoned,
En han' Doue, ma sikouret !

Gwerc'hes Vari, mamm binniget,
En han' Doue, ma sikouret ;
En han' Doue, ma sikouret,
Ann treo sakr n'am eûs ket laeret !

— Iannig Ar Gall, c'hui eo ma mab,
M'ho ped, komerret kouraj vad :
Euz ho prizon pa sortifet,
Iannig, c'hui a vô delivret.

Nous voici deux bons gars,
Allons mettre bas nos habits.
La tête nous appartient,
Et nous la tiendrons à notre honneur.... (1)

Le soir s'est approché,
Et le goûter est apporté au champ.
Jean Le Gall fut étonné,
Quand il prit sa veste ;

Quand il prit sa veste,
De voir ce qui y était enveloppé :
Calice, ciboire et patène
Etaient enveloppés dans sa veste !

Le fils du sacristain disait
A Jean Le Gall, en ce moment :
— Jean Le Gall, mon camarade,
Tu as volé les vases sacrés !

— Vierge Marie, protégez-moi,
Je n'ai pas volé les vases sacrés;
Vierge Marie de Berlévénez,
Je ne suis pas capable de cela !

— Jean Le Gall, tu as failli,
Car tu as volé les vases sacrés;
Jean Le Gall, dis ce que tu voudras,
Jean Le Gall, pendu tu seras !

IV

Jean Le Gall disait,
En arrivant dans la prison :
— Frères, parents et amis,
Au nom de Dieu, secourez-moi !

Vierge Marie, mère bénie,
Au nom de Dieu, protégez-moi ;
Au nom de Dieu, protégez-moi,
Je n'ai pas volé les vases sacrés !

— Jean Le Gall, vous êtes mon fils,
Je vous en prie, prenez courage :
Quand vous sortirez de votre prison,
Jean, vous serez délivré.

(1) C'est-à-dire nous sommes les deux meilleurs gars de la journée, et il y va de notre honneur d'être à la tête des travailleurs et de ne pas nous laisser devancer.

Ur breur d'he dad 'oa d'ar c'houls-se
Kure bars en Brelevene,
Hag a lâras reï pemp kant skoed
'Wit na vije ket distrujet.

Met allas ! d'ehan 'oe lâret :
— Ha pa lârfac'h reï pemp mil skoed ;
Ha pa lârfac'h reï pemp mil skoed,
Iannig Ar Gall 'vo distrujet !

V

Iannig Ar Gall a lavare,
En dewes braz, euz ar beure :
— Gwerc'hes Vari, ma sikouret,
Ann treo sakr n'am eûs ket laeret !

— Iannig Ar Gall, c'hui eo ma mab,
M'ho ped, komerret kouraj vad ;
Na et-c'hui betek ar potans,
Eno ho pô ho telivrans.

War un aneval 'oe lakêt,
Hent ar potans 'n eûs komerret :
Pa oa 'tremen 'biou ar vered,
Ar marc'h a zo bet daoulinet.

Tud ar justis a c'houlenne
Na euz Iannig Ar Gall neuze :
— Petra d'ar marc'h-se e t-eûs grêt,
Ma 'c'h ê d'ann douar daoulinet ?

Iannig Ar Gall a lavare
Na da dud ar justis neuze :
— Netra d'ar marc'h n'am eûs-me grêt,
Saludi a ra ann Drindet.

Ar Werc'hes 'zo apariset,
Da Iannig Ar Gall d-eûs lâret :
— Iannig Ar Gall, c'hui eo ma mab,
Diskennet hag et war ho troad.

Un frère de son père était alors
Vicaire de Berlévénez,
Et il promit de donner cinq cents écus,
Pour qu'il ne fût pas mis à mort.

Mais hélas ! on lui répondit :
— Quand même vous promettriez d'en donner six mille ;
Quand même vous promettriez d'en donner six mille,
Jean Le Gall sera mis à mort !



V

Jean Le Gall disait,
Le grand jour (venu), le matin :
— Vierge Marie, protégez-moi,
Je n'ai pas volé les vases sacrés !

— Jean Le Gall vous êtes mon fils,
Je vous prie de prendre bon courage ;
Allez jusqu'à la potence,
Et là vous aurez votre délivrance.

On le mit sur un cheval,
Et il prit le chemin de la potence :
Au moment où il passait devant le cimetière,
Le cheval s'agenouilla.

Les gens de la justice demandaient
A Jean Le Gall, en ce moment :
— Qu'as-tu fait à ce cheval-là,
Qu'il s'est agenouillé par terre ?

Jean Le Gall disait
Au gens de la justice, là, en ce moment :
— Je n'ai rien fait au cheval,
Il salue la Trinité.

La Vierge Marie est apparue,
Et elle a dit à Jean Le Gall :
— Jean Le Gall, vous êtes mon fils,
Descendez, et allez à pied.

VI

Iannig Ar Gall a lavare,
War ar potans pa arrue :
— Gwerc'hes Vari, c'hui hen goar mad,
N'am eûs ket laeret ann treo sakr !

Hag ar bourrew a lavare
D' Iannig Ar Gall, eno, neuze :
— Ann treo sakr c'hui hoc'h eûs laeret,
Iannig Ar Gall, c'hui 'vô krouget.

Euz ar potans a oe krouget,
Hag ann tan indan-han c'houezet :
Ann tan indan-han p'eo c'houezet,
En daou hanter hec'h eo rannet.

Tud ar justis a lavare
Na d'ar bourrew, eno, neuze :
— Perag n' varw ket Iannig Ar Gall ?
Biskoas n'oe gwelet kement-all !

— Me 'zo bet ter gwez war he skoa,
Nemet c'hoarzinn ouzinn na ra,
Ha lâret d'in : — Gwasket bepred,
Plijadur d'ar bopl a refet !....

Tud ar justis a lavare
Na da Iannig Ar Gall, neuze :
— Iannig Ar Gall, d'imp-ni lâret
Petra 'zo kiriek n' varwfac'h ket ?

— N' welet ket ar Werc'hes Vari
Krog em brec'h euz ma freservi ?
N' welet ket ar Speret-Santel,
Ma daou droad war he diou-askel ?

Iannig Ar Gall 'oe diskennet,
Mab ar sakrist 'n he lec'h lakêt ;
Mab ar sakrist 'n he lec'h lakêt,
Ha, 'vel oa dleet, distrujet....

Bêleienn 'r Vali, pa glewjont,
Ur prosesion a savjont ;
Ur prosesion a savjont,
Da glask Iannig Ar Gall 'c'h ejont.

VI

Jean Le Gall disait,
En arrivant sur la potence :
— Vierge Marie, vous le savez bien,
Je n'ai pas volé les vases sacrés !

Et le bourreau disait
A Jean Le Gall, là, en ce moment :
— Vous avez volé les vases sacrés,
Jean Le Gall, vous serez pendu !

Il fut pendu à la potence,
Et on alluma du feu sous lui :
Mais quand le feu fut allumé sous lui,
Il se fendit (le feu) en deux, par la moitié.

Les gens de la justice disaient
Au bourreau, là, en ce moment :
— Pourquoi Jean Le Gall ne meurt-il pas ?
Jamais on ne vit pareille chose !

— J'ai été trois fois sur son épaule,
Et il ne fait que me sourire,
Et dire : — Pesez toujours,
Vous ferez plaisir au peuple (aux assistants).

Les gens de la justice disaient
A Jean Le Gall, en ce moment :
— Jean Le Gall, dites-nous
Ce qui est cause que vous ne mourez pas.

— Ne voyez-vous pas la Vierge Marie
Qui me tient par le bras, pour me préserver?
Ne voyez-vous pas le Saint-Esprit
Et mes deux pieds (appuyés) sur ses deux ailes?

Jean Le Gall fut descendu (de la potence),
Et le fils du sacristain fut mis à sa place;
Le fils du sacristain fut mis à sa place,
Et mis à mort, comme il le méritait.....

Les prêtres du Bali, quand ils apprirent (cela), (1)
Levèrent une procession;
Ils levèrent une procession
Et allèrent chercher Jean Le Gall.

(1) Le Bali est l'église paroissiale de Lannion.

Kroaz ha banniel a oa gant-hê,
Holl Lanhuonis ho heuille,
Hag un *Te Deum* 'oe kanet,
Ha graso da Doue rentet.

Kanet gant Loeïs ÀR BRAS,
Guiader en bourk Prat — 1872.

Ils avaient croix et bannière,
Et tous les habitants de Lannion les suivaient,
Et on chanta un *Te Deum*,
Et on rendit grâces à Dieu.

Chanté par Louis LE BRAS,
Tisserand, au bourg de Prat — 1873.

[1] Le mot « Linerie, » dont il est question dans ce « gwerz » et dans quelques autres, celui de « Anne Lucas, » par exemple, demande une explication.

On appelait « linerie, » bien que le mot ne soit pas français, le travail qui consistait à arracher le lin de la terre, quand il était mûr, et à le préparer pour le rouissage. Ce jour-là, c'était ce qu'on nommait « un dewes bras » — une grande journée, dans nos fermes bretonnes, et l'on appelait à son aide les parents, les amis et les voisins, à charge de réciprocité. Les « lineries, » comme les aires-neuves, étaient de véritables fêtes agricoles, où le plaisir alternait avec le travail, et l'animait. Et en effet, on y luttait et dansait un peu, après les repas, et, à la fin de la journée, aux sons du binniou, ou aux chants alternés des hommes et des femmes. La ménagère aussi ajoutait à son ordinaire quelqu'extra, toujours bien accueilli, comme du beurre roussi sur la bouillie d'avoine ou de sarrasin, à midi, des œufs surles crêpes, au repas de trois heures ou goûter, et du cidre et quelquefois un petit verre d'eau-de vie, après le repas du soir. Puis on s'en retournait chacun chez soi, par groupes, ou isolément, en chantant des Gwerziou et des Soniou sur les chemins et les sentiers étroits, à travers les champs, les bois et les landes.

ANN DIOU C'HOAR

I

— Itron Varia a Drue,
Me 'm eûs pewar a vugale ;
Me 'm eûs pewar a vugale,
Ha n'am eûs netra da roï d'hê !

Ar vroegig paour a lavare,
'N ti he c'hoar pinvik, p'arrue :
— En han' Doue, un tammig boed,
Tri de 'zo tamm n'am eûs debret.

— Mar 'zo mado ebars ma zi,
Eo gant labourad int deut d'in ;
Gant labourad int deut d'in-me,
Ha kerz d'ar gêr, tra didalve.

Ar vroegig paour a oele tenn,
Hag 'denne ar bleo euz he fenn :
— Me 'm eûs pewar a vugale,
Ha n'am eûs netra da roï d'hê !

Pa oa gant ann hent o vonet,
Ann Diaoul a d-eûs rankontret :
— Petra ganid 'zo c'hoarveet ?
Terrupl braz ez out kontristet !

— Itron Varia a Drue,
Me 'm eûs pewar a vugale ;
Me 'm eûs pewar a vugale,
Ha n'am eûs netra da roï d'hê !

— Mar t-eûs pewár a vugale,
Kerz d'ar gêr, lac'h unan an-hê,
Hen laka er pod da virwi,
Da roï d'ann tri-all da debri !

II

Ar vroegig paour a lavare,
Gant he bugale p'arrue :
— Ma bugale, na oelet ket,
Rag ewit holl na varwfet ket ;

LES DEUX SŒURS

I

— Dame Marie de Pitié,
J'ai quatre enfants :
J'ai quatre enfants,
Et je n'ai rien à leur donner !

La pauvre femme disait,
En arrivant chez sa sœur la riche :
— Au nom de Dieu, un peu de nourriture,
Voilà trois jours que je n'ai rien mangé !

— S'il y a du bien dans ma maison,
C'est par le travail qu'il m'est venu ;
C'est par le travail qu'il m'est venu,
Retourne chez toi, paresseuse.

La pauvre femme pleurait dru,
Et s'arrachait les cheveux de la tête :
— J'ai quatre enfants,
Et je n'ai rien à leur donner !

Comme elle allait par la route,
Elle rencontra le Diable :
— Que t'est-il arrivé ?
Tu es terriblement contristée !

— Dame Marie de Pitié,
J'ai quatre enfants :
J'ai quatre enfants,
Et je n'ai rien à leur donner !

— Si tu as quatre enfants,
Vas à la maison et tue un d'eux,
Et fais-le bouillir dans le pot,
Pour donner aux trois autres à manger !

II

La pauvre femme disait,
En arrivant auprès de ses enfants :
— Mes enfants, ne pleurez pas,
Car vous ne mourrez pas tous ;

Rag ewit holl na varwfet ket,
Unan ac'hanoc'h 'vo lac'het,
Ha lakêt er pod da virwi
Da roï d'ar re-all da debri.

Ar vroegig paour a lavare,
En he c'hrouadur pa groge :
— Gwerc'hes Vari, ma sikouret,
Hec'h an d'ober ur gwall bec'het !

N'oa ket he gir peurlavaret,
'R Werc'hes en ti 'zo antreet :
— Paoues, paoues, miserables,
Te na sonjes ket petra 'rez !

Les da grouadur da vewa,
Bez' as pô boed da roï d'ehan !
. . . .

III

Ha na oa ket tri mis renet,
'Oa 'r vroeg pinvik o klask he boed ;
'Oa 'r vroeg pinvik o klask he boed,
Hag ar vroeg paour pinvik rentet !

Kanet gant Marc'harit FULUP.

Car vous ne mourrez pas tous,
Un de vous sera tué,
Et mis dans le pot à bouillir,
Pour donner à manger aux autres !

La pauvre femme disait,
En saisissant un de ses enfants :
— Vierge Marie, aidez-moi,
Je vais commettre un grand péché !

Elle n'avait pas fini de parler
Que la Vierge entra dans la maison :
— Arrête, arrête, misérable,
Tu ne songes pas à ce que tu fais !

Laisse ton enfant vivre,
Tu auras de la nourriture pour lui donner !....
. . . .

III

Et trois mois n'étaient pas écoulés
Que la femme riche était à chercher son pain ;
Que la femme riche était à chercher son pain,
Et la femme pauvre était devenue riche ! (1)

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

(1) Voir La Veuve pauvre, — 1er vol. page 81.

FIEK JAVRE

I

Fiek Javre a barous Prat;
Braoa païsant a wisk dillad.

Petra 'dalv d'ehan bea brao,
Na pa eo barnet d'ar maro ?

P'eo barnet d'ar maro kruel,
Mont da dal porz he dad da verwel ? (1)

II

P'ee Fiek Javre d'ann offern-bred,
Hen na sonje en drouk a-bed.

Pa oa gant ann hent ho vonet,
Ur gribieres 'n eûs rankontret :

— Fiek Javre, kers-te d'ar gêr,
Ha lac'h da vroeg ha da vugel,

Hag 'vefomp hon daou eureujet,
Da derc'hel hostaleri d'ann *Ormet ?*

Da derc'hel hostaleri d'ann *Orme,*
Ni 'vô braoa daou a vale.

Fiek Javre, p'hen eûs klewet,
Doc'htu d'ar gêr 'zo distroët.

Pa oa hoc'h antren bars ann ti,
A oa he vroeg o tijuni ;

O tijuni etal ann tan,
Hag o roï bronn d'he mab bihan.

Hag hen o vont gant minn c'hoarzinn,
Ha planta e gontel en-hi.

— Fiek Javre, ma skoët t-eûs,
Ma skoët e t-eûs d'ar maro !

(1) Ce début est le même que celui de Le clerc le Chevanx, page 407 du présent volume.

FIACRE GEFFROI

I

Fiacre Geffroi, de la paroisse de Prat,
(Est) le plus beau paysan qui porte des habits.

A quoi lui sert d'être beau,
Puisqu'il est condamné à mort ?

Puisqu'il est condamné à une mort cruelle,
A aller mourir devant la cour de son père !

II

Quand Fiacre Geffroi allait à la grand'messe,
Il ne songeait à aucun mal.

Comme il allait par la route,
Il rencontra une ....(1)

— Fiacre Geffroi, retourne à la maison,
Et tue ta femme et ton enfant;

Et nous nous marierons ensemble,
Et nous irons tenir auberge à *L'Orme (?)*

(Nous irons) tenir auberge à *L'Orme*,
El nous serons le plus beau couple du monde.

Quand Fiacre Geffroi entendit (cela),
Il retourna aussitôt à la maison.

Au moment où il entrait dans sa maison,
Sa femme était à déjeûner :

Sa femme déjeûnait auprès du feu,
En donnant le sein à son petit enfant.

Et il s'approcha d'elle, en souriant,
Et lui planta son couteau dans le corps !

— Fiacre Geffroi, tu m'as frappée,
Tu m'as frappée à mort !

(1) Je ne sais comment traduire ce mot Ur gribières, ce doit être quelque chose comme une sorcière.

Kè d' glask bêlek d'am c'hovesâd,
Medesinn da stanka ma gwad !

— Da glask bêlek d'ac'h me n'inn ket,
Nag ur medesinn kenneubed ;

Nag ur medesinn kenneubed,
Rag ac'hanon a ve komzet.

— Me 'lâro, trailla kig diwar 'r skabell
'Vinn bet koueet war ma c'hontell.

Fiek Javre a vonjoure
Er presbitor pa arrue :

— Aotro 'r person, mar am c'haret,
Da noul ma groeg e teufet.

— Petra gant da vroeg 'zo c'hoarveet ?
En offern-veure 'm boa hi gwelet.

En offern-veure 'm boa hi gwelet,
Hag hi en kreis he joaüsted.

— O trailla kig diwar ur skabell
Eo bet koueet war he c'hontell.

Pa oant gant ann hent o tonet,
Tri *elemant* ho d-eûs gwelet ;

Oa ur serpant hag un touseg,
Un aer-wiber euz ho redek.

— Setu aze tri drouk-speret,
Daoust piou 'c'hanomp 'zo en pec'het ?

Bars ann ti pa int arruet,
Ar bêlek d'ar vroeg 'n eûs lâret :

— Petra 'zo ganac'h c'hoarveet,
Me 'm boa 'n ofiern-veure ho kwelet ?

Me 'm boa 'n offern-veure ho kwelet,
Ha c'hui en kreis ho joaüsted.

— 'Traitla kig diwar ur skabell
'On bet koueet war ma c'hontell.

Ur bugelig a oa en ti,
Oajet a daou vis pe a dri :

Va chercher un prêtre pour me confesser,
Et un médecin pour arrêter mon sang.

— Je n'irai pas vous chercher un prêtre,
Ni davantage un médecin;

Ni davantage un médecin,
Car on causerait de moi.

— Je dirai qu'en hachant de la viande sur un escabeau
Je serai tombée sur mon couteau.

Fiacre Geffroi souhaitait le bonjour,
En arrivant au presbytère :

— Monsieur le recteur, si vous m'aimez,
Vous viendrez extrêmiser ma femme.

— Qu'est-il arrivé à ta femme ?
Je l'ai vue à la messe du matin.

Je l'ai vue à la messe du matin,
Et elle était au milieu de sa joie, (toute joyeuse).

— En hachant de la viande sur un escabeau,
Elle est tombée sur son couteau.

Quand ils venaient par le chemin,
Ils aperçurent trois *éléments ;* (1)

C'étaient un serpent et un crapaud,
Et une vipère qui les poursuivait.

— Voilà trois mauvais esprits ;
Le quel de nous deux est en état de péché ?

Quand ils arrivèrent dans la maison,
Le prêtre dit à la femme :

— Que vous est-il arrivé ?
Je vous avais vue à la messe du matin ;

Je vous avais vue à la messe du matin,
Et vous étiez au milieu de votre joie.

— En hachant de la viande sur un escabeau,
Je suis tombée sur mon couteau.

Un petit enfant était dans la maison,
Agé de deux ou de trois mois :

[1] Le mot Élément, chez nos paysans, signifie ordinairement quelque chose d'infernal, de diabolique. Ma chanteuse me disait que trois couleuvres enlacées constituent un Elément ; — de même, une vipère et un crapaud accouplés, ce qui me paraît assez difficile à voir.

— Ma mammig paour, n'em daonet ket,
Offansi Doue kenneubed ;

Offansi Doue kenneubed,
Rag ma zad hen eûs ho lac'het !

Fiek Javre a lavare
Na d'he vabig, er mômet-se :

— Heman a zo ur bugel mad,
Hag a laka krouga he dad !

Kanet gant Marc'harit FULUP.

— Ma pauvre petite mère, ne vous damnez point,
Ni offensez Dieu non plus ;

Ni offensez Dieu non plus,
Car c'est mon père qui vous a tuée !

Fiacre Geffroi disait
A son petit enfant, en ce moment :

— C'est celui-ci un bon enfant,
Qui fait pendre son père !

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

MARI TILI

I

Speret-Santel, me ho suppli,
Ha c'hui iwe, Gwerc'hes Vari,
Rag me a zo sur inkapabl,
Mar n'am sikouret, Gwerc'hes sakr.

Mari Tili a lavare
D'he zad, ur sul euz ar beure :
— Me, ma zad, 'c'h a da govesed,
Pewar mis 'zo na on ket bet.

— Ma zad kovezour, m'am c'haret,
Ann absolvenn d'inn a rofet ;
Ann absolvenn d'inn a rofet,
Me n'am eùs grêt biskoaz pec'hed,

Na ken a oa dec'h ar beure,
'Ris, siouas ! ur pec'hed newe,
Lâras ma zad 'n doa ma maget,
'Lâris d'ehan : — Gaou a lâret !

Hennes eo ma c'henta pec'hed.
Mari Tili 'zo absolvet.
Eis taol dud 'zo kommuniet,
Mari Tili bep-gwez 'zo bet.

Dre ma reseve 'n hostio,
Ho zenne e-mês he geno,
Pake anhê 'n ur mouchouer,
Ewit ho c'has gant-hi d'ar gêr.

Mari Tili, o vont d'ar gêr,
A rankontras he servijer :
— Me, emezhi, ma servijer,
A veo disul plac'h ar gêr ;

C'hui, emezhi, ma servijer,
A deui' 'wit tremen hoc'h amzer,
Den er gêr nemet-on n' vô ket,
Ma zad 'ielo d'ann offern-bred.

MARIE TILI

I

Esprit-Saint, je vous supplie (invoque),
Et vous aussi, Vierge Marie,
Car je suis sûrement incapable,
Si vous ne me venez en aide, Vierge sainte.

Marie Tili disait
A son père, un dimanche matin :
— Mon père, je vais me confesser,
Voilà quatre mois que je n'y ai pas été.

Mon père confesseur, si vous m'aimez,
Vous me donnerez l'absolution ;
Vous me donnerez l'absolution,
Je n'ai jamais commis de péché,

jusqu'à hier matin,
Où je fis, hélas ! un péché nouveau ;
Mon père me dit qu'il m'avait élevée,
Et moi je lui répondis : — vous mentez !

Voilà mon premier péché.
Marie Tili a reçu l'absolution.
Huit tables de monde ont reçu la communion,
Marie Tili s'est présentée à chaque fois.

A mesure qu'elle recevait les hosties,
Elle les retirait de sa bouche,
Et les enveloppait dans son mouchoir,
Pour les emporter à la maison.

Marie Tili, en retournant à la maison,
Rencontra son serviteur (amoureux) :
— Moi, dit-elle, mon serviteur,
Je serai dimanche à la maison ;

Vous, dit-elle, mon serviteur,
Vous viendrez passer votre temps (avec moi),
Il n'y aura que moi à la maison,
Mon père ira à la grand'messe.

II

Ann den iaouank man a zo êt
D'he asinasion milliget.
P'antreas he servijer en ti,
Lakâs 'r billiad dour da virwi ;

Lakâs 'r billiad dour da virwi,
Tolas en-hi ann eis hosti,
Oa war ann aoter konsakret
Gant ar bêlek, en offern-bred.

Ann hostio 'zo em dastumet,
En form ur bugel hec'h int êt.
Mari Tili, pa 'd-eûs gwelet,
Prim, er bugel a zo kroget.

Prim, er bugel hec'h eo kroget,
War ann daol 'd-eùs-han lakaët ;
War ann daol 'd-eùs-han lakaët,
Tri zol-kontel d'ehan 'd-eùs roët ;

Tri zol-kontel d'ehan 'd-eûs roët,
Ter zakenn wad a zo strinket ;
Ter zakenn wad kaer 'vel ann de,
Ha n' distagent ket a-c'hane.

He servijer, p'hen eùs gwelet,
Da oela a zo em laket :
Ha Mari Tili a lâre
D'he servijer, pa hen gwele :

Tawet, 'mezhi, ma servijer,
Ann dra-ma na bado ket pell ;
Marc'h ma zad 'zo er marchosi,
M'hen kaso d'ehan da debri !

Ar marc'h, pa hen eùs bet gwelet,
D'ann daoulinn a zo em strinket ;
Em strinka 'ra 'r marc'h d'ann daoulinn,
Dirag Jesus, hon mestr divinn.

Tili goz er gêr p'eo arruet,
Er marchosi 'zo em rentet ;
Er marchosi 'eo em rentet,
Hag hec'h eo chommet souezet,

O welet ar marc'h d'ann daoulinn,
Dirag Jesus hon mestr divinn.....

. . . .

II

Ce jeune homme s'est rendu
A son rendez-vous maudit.
Quand son serviteur entra dans la maison,
Elle mit de l'eau à bouillir dans un bassin ;

Elle mit de l'eau à bouillir dans un bassin
Et y jeta les huit hosties
Qui avaient été consacrées sur l'autel,
Par le prêtre, à la grand'messe.

Les hosties se rassemblèrent
Et prirent la forme d'un enfant.
Quand Marie Tili vit (cela),
Elle prit, vite, l'enfant ;

Elle prit, vite, l'enfant,
Et le mit sur la table ;
Elle le mit sur la table,
Et lui donna trois coups de couteau ;

Elle lui donna trois coups de couteau,
Et trois gouttes de sang en jaillirent ;
Trois gouttes de sang belles comme le jour,
Et qui ne s'effaçaient pas !

Quand son serviteur vit (cela),
Il se mit à pleurer :
Et Marie Tili disait
A son serviteur, en le voyant (pleurer) :

— Ne pleurez pas, dit-elle, mon serviteur,
Ceci ne durera pas longtemps ;
Le cheval de mon père est à l'écurie,
Je le (l'enfant) lui porterai à manger !

Quand le cheval vit (l'enfant),
Il se jeta à genoux ;
Le cheval se jeta à genoux
Devant Jésus notre maître divin.

Quand le vieux Tili arriva (à la maison),
Il se rendit à l'écurie ;
Il se rendit à l'écurie,
Et il resta saisi d'étonnement,

En voyant le cheval à genoux
Devant Jésus notre maître divin....
. . . .

Tili goz, pa hen eùs gwelet,
Kerkent d'ann ti 'zo distroët :
— Ma merc'h Mari, làret-c'hui d'in,
Petra 'r gwad-ma war leur ann ti ?

— Daou gôg iaouank a oa aze
Na reent met em-ganna bemde ;
Unan anhê am eùs tapet
Ha war leur ann ti diwadet.

Tili goz, 'vel m'hen eùs klewet,
D'ar marchosi 'zo distroët.
Ema bepred 'r marc'h d'ann daoulinn
Dirag Jesus hon mestr divinn.

Tili goz, pa hen eûs gwelet,
Kerkent d'ann ti 'zo distroët :
— Ma merc'h Mari, gaou a làret,
Ha merwel, sur, a vezo rèd !

III

Mari Tili a lavare,
'R vaz uc'hella 'r skeul pa bigne :
— Tado, mammo, grêt reflexion,
Grêt d'ho pugale korrection :

Ur paotr maget diwar ar gwinn,
Ur plac'h a barlant al latinn,
A denn peurvuia da wall-finn !

Kanet gant Charles GWILLERMO,
Merer en Koad-ar-roc'h, — en Parous Prat. — 1868.

Quand le vieux Tili vit (cela),
Il accourut aussitôt à la maison :
— Ma fille Marie, dites-moi,
Que signifie ce sang sur l'aire de la maison ?

— Il y avait là deux jeunes coqs
Qui ne faisaient que se battre, tous les jours ;
J'en ai attrapé un,
Et je l'ai saigné sur l'aire de la maison.

Quand le vieux Tili entendit (cela),
Il retourna à l'écurie.
Le cheval est toujours à genoux
Devant Jésus, notre maître divin.

Quand le vieux Tili vit (cela),
Il revint aussitôt à la maison :
— Ma fille Marie, vous mentez,
Et, sûrement, il vous faudra mourir !

III

Marie Tili disait,
En montant sur le plus haut degré de l'échelle :
— Pères et mères, réfléchissez (à mon sort),
Et corrigez vos enfants.

Un jeune homme élevé dans l'amour du vin,
Une fille qui parle latin,
Tirent ordinairement à mauvaise fin !

Chanté par Charles GUILLERMO,
Fermier au Bois-de-la-Roche — commune de Prat.
(Côtes-du-Nord).

ANN ITRON A GERGADIO

I

Itron Kergadio a lâre,
War bave Montroulez pa varche :

— Hastomp ober hon marc'hajou,
M'eomp d' welet Anna Willou ;

Ma 'z inn d' welet ma fillores,
A zo er bloaz-man klanvoures.

II

Itron Kergadio 'vonjoure,
'N ti 'r Gwillou koz pa arrue :

— Demad ha joa holl en ti-ma,
D'ac'h-c'hui, Gwillou goz, da genta ;

Hoc'h holl verc'hed, pa n'ho gwelan ?
Ma fillores, ar verc'h henan ?

— 'Man duze klanv war he gwele,
Aoun 'm eûs hec'h aë diganen.

Itron Kergadio, pa 'd-eûs klewet,
Gant ar vinz ouz krec'h 'zo pignet.

Itron Kergadio a lâre,
'N kambr he fillores p'arrue :

— Demad ha joa, ma fillores.
— Ha d'ac'h iwe, ma maerones.

— M' fillores, p'on deut d'ho kwelet,
Petra diganen 'c'hoantaët ?

Pe ur bêlek, pe 'r podad gwinn,
Pe ma fried da vedesinn ?

— Me 'm bô ur bêlek d'am noui,
Ann dud ma zi hen klasko d'in.

Itron Kergadio 'lâre,
'N kambr he fillores pa valee :

MADAME DE KERCADIO

II

Madame de Kercadio disait
En marchant sur le pavé de Morlaix :

— Hâtons-nous de faire nos marchés,
Afin que nous allions voir Anne Guillou ;

Afin que nous allions voir ma filleule,
Qui est malade, cette année.

II

Madame de Kercadio souhaitait le bonjour,
En arrivant chez le vieux Le Guillou :

— Bonjour et joie à tous, dans cette maison,
A vous, vieux Le Guillou, premièrement ;

Où sont toutes vos filles, que je ne les vois ?
Où est ma filleule, votre fille aînée ?

— Elle est là-bas dans son lit, malade,
J'ai peur de la perdre.

Quand Madame de Kercadio entendit (cela),
Elle monta l'escalier tournant.

Madame de Kercadio disait,
En arrivant dans la chambre de sa filleule :

Bonjour et joie, ma filleule.
— A vous pareillement, ma marraine.

— Ma filleule, puisque je suis venue vous voir,
Qne désirez-vous de moi ?

Un prêtre, ou un pot de vin,
Ou mon mari, pour médecin ?

— Je veux un prêtre pour m'extrémiser,
Les gens de ma maison me l'iront chercher.

Madame de Kercadio disait,
En se promenent par la chambre de sa filleule :

— Me, ma fillores, 'm boa kredet
Poa ur bugel euz ma fried.

N'oa ket he gir peurlavaret,
Anna Willou 'zo tremenet.

III

P'ee Anna Willou d'ann douar,
C'huibane 'r skour a-uz d'ar c'har.

Ma lâre 'r skour dre he c'huibann :
— Anna Willou 'zo pell a-c'hann !

'Nn itron Gergadio lâre,
Da Willou goz, na pa glewe :

— Pa goustfe d'in-me pemp kant skoed,
'Vô rèd digorri ann arched !

Ann arched pa 'z eo digorret,
Anna Willou en-han 'zo kavet ;

Anna Willou en-han 'zo kavet,
Hi kaer 'vel ar c'hoar binniget ;

'R Werc'hes Vari war he barlenn,
Hag un êl gwenn en he c'hichenn !

'Nn itron Gergadio 'lâre
D'he fillores, pa hi gwele :

— Me 'bromet, warlec'h graz Doue,
Lakad 'pad ur bloaz un offern bemde.

Anna Ar Gwillou a lâras
D'he maerones, pa hi c'hlewas :

— Pedet ewit-hoc'h hoc'h-unan,
Ewit-on me n'on ket en poan !

Kanet gant Marc'harit FULUP.

— J'avais pensé, ma filleule,
Que vous aviez un enfant de mon mari.

Elle n'avait pas fini de parler,
Qu'Anne Le Guillou passa (mourut).

III

Quand Anne Le Guillou allait en terre,
La branche sifflait au-dessus de la charrette :

La branche disait par son sifflement :
— Anne Le Guillou est loin d'ici !

Madame de Kercadio disait
Au vieux Le Guillou, quand elle entendit (cela) :

— Dût-il m'en coûter cinq cents écus,
Il faudra ouvrir le cercueil !

Quand le cercueil fut ouvert,
On y trouva Anne Le Guillou ;

Anne le Guillou y fut trouvée,
Belle comme un cierge bénit :

(Elle tenait) la Vierge Marie sur ses genoux,
Et près d'elle était un ange blanc !

Madame de Kercadio disait
A sa filleule, en la voyant :

— Je promets, avec la grâce de Dieu,
De faire dire, pendant un an, une messe par jour !

Anne Le Guillou répondit
A sa marraine, quand elle l'entendit :

— Priez pour vous même,
Pour moi, je ne suis pas en peine !

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

AR PLAC'HIG A LORC'H

Mar plij ganac'h a selaoufet
Ur werz newez a zo savet ;

Ur werz newez a zo savet,
D'ur plac'hig iaouank hec'h eo grêt,

'D-eùs bet un abit lienn-gwenn,,
A gouste pemp skoed ar walenn.

Pa oa ann abit-newe grêt,
D'ar plac'hig iaouank 'eo plijet.

Lec'h monet da bedi Doue,
D'he c'honsideri eo hec'h ee.

Un de, p'oa hi c'honsìderi,
Apparis ann Diaoul dirazhi ;

Apparis ann Diaoul dirazhi,
'Vel 'n den-jentil d'hi saludi.

Hag hen hag o lâret neuze :
— Me 'garrie kaout ann abit-ze ;

Ann abit-ze hag he ferc'henn
A zo en kreis ma gourc'hemenn.

Hag ebars un tri de goude
'Oa marw ar plac'hig iaouank-ze.

Ha pa oe marw ha liennet,
Hag ebars hic'h arched lakêt ;

Hag ebars hic'h arched lakêt,
Seis gwas vad n'hi gourrejent ket.

O tont unan hag o lâret :
— Rèd 'vo digorri ann arched !

Ann arched pa eo digorret,
Netra en-han na zo kavet ;

Netra en-hàn na zo kavet,
Nemet ur c'had hag hi sparlet ;

Nemet ur c'had, sparlet ez oa,
Un aer-wiber euz hi mesa.

LA JEUNE FILLE VANITEUSE

S'il vous plait, vous écouterez
Un gwerz nouvellement composé ;

Un gwerz nouvellement composé,
Qui a été fait à une jeune fille

Laquelle avait eu une robe de toile blanche,
Dont l'aune coûtait cinq écus.

Quand la robe neuve fut faite,
Elle plut à la jeune fille.

Au lieu d'aller prier Dieu,
Elle restait à l'admirer.

Un jour qu'elle était à l'admirer,
Le Diable lui apparut ;

Le Diable apparut devant elle,
Sous la forme d'un jeune gentilhomme qui la salua.

Et il lui dit alors :
— Je voudrais avoir cette robe-là,

Cette robe-là et son propriétaire
Font l'objet de mes désirs.

Et au bout de trois jours après,
La jeune fille était morte.

Et quand elle fut morte et ensevelie,
Et mise dans le cercueil ;

Et mise dans le cercueil,
Sept hommes forts n'auraient pu la porter.

Vint alors quelqu'un qui dit :
— Il faut ouvrir le cercueil !

Et quand on eut ouvert le cercueil,
On n'y trouva rien ;

On n'y trouva rien,
Si ce n'est un lièvre entravé ;

Si ce n'est un lièvre qui était entravé,
Et une vipère qui le gardait !

Kriz a galon nep na oelje,
Bars al lec'h-se nep a vije,

'Klewet pebeus da griadenn
'Rez o koueza 'n punz ann ifern !

— Kristenienn ha kristenezed,
Ar pec'het a c'hloar n' douget ket ;

Sonjet bars ar gurunenn-spern
Lakêt da Jesus war he benn.

Merc'hedigo iaouank, m'ho ped,
Ar pec'hed a guz n' douget ket ;

N' douget ket ar pec'hed a guz,
Rag ann Diaoul a zo kuriuz.

Kanet gant Marc'harit FULUP.
Miz Eost 1870.

Dur eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été sur le lieu,

En entendant le cri horrible
Qu'elle jeta, en tombant dans le puits de l'enfer !

— Chrétiens et chrétiennes,
Gardez-vous du péché de gloire (de vanité) ;

Songez à la couronne d'épine
Qu'on mit à Jésus sur la tête.

Jeunes filles, je vous en prie,
Ne commettez pas le péché de cachotterie ;

Ne commettez pas le péché de cachotterie,
Car le Diable est curieux.

Chanté par Marguerite PHILIPPE.
Août 1870.

AR VATES FALL

I

Me 'gomz d'ac'h euz servijerrienn,
Ispisial servijerezed,
En defaot a bedi Doue,
Maleurio braz 'c'h arru gant-hè.

Me gomz euz ur servijeres
'zo bet pell-braz 'n un tieges,
Ha na ree ar servijeres
Met ober goap euz he mestres.

Un dewez ez eo distroët
Hag e 'd-eûs da Vari lâret :
— Mari, Mari, plac'h dinatur,
Te t-eûs ganet pemp krouadur ;

Te t-eûs ganet pemp inosant
Lac'het hep olei ar vadeziant !
Mari, Mari, kerz d'ar retret,
D'ansav da dorfed, da bec'hed !

Komanz 'ra ar vizerables
C'houezan, o klewet he mestres :
— Ha penoz monet d'ar retret ?
Arc'hant da vonet n'am eùs ket.

Ma holl arc'hant am eûs fouetet
O reen ma buhe dirollet.
— Mari, Mari, kerz d'ar retret,
Arc'hant da vont na vanko ket.

Pa oa gant ann hent o vonet,
Un Diaoul a 'd-eùs rankontret,
Hag evel he mestr 'oa gwisket,
Parlant evel-t-han hen eùs grêt :

— Mari, Mari, d'in-me lâret
Pelec'h hec'h et, pe ez hoc'h bet ;
Pelec'h hec'h et, pe ez hoc'h bet,
Pe 'man hoc'h esperans monet ?

— Ma mestres a d-eùs d'inn lâret
'Vije rèd d'inn mont d'ar retret ;
'Vije rèd d'inn mont d'ar retret,
D'ansav ma zorfed, ma fec'hed.

LA MAUVAISE SERVANTE

I

Je vous parle de serviteurs,
Et surtout de servantes
Qui, à défaut de prier Dieu,
S'exposent à de grands malheurs.

Je parle d'une servante
Qui a été très-longtemps dans un ménage,
Et cette servante-là
Ne faisait que se moquer de sa maîtresse.

Un jour sa maîtresse se retourna,
Et elle dit à Marie :
— Marie, Marie, fille dénaturée,
Tu as donné le jour à cinq créatures !

Tu as donné le jour à cinq créatures,
Et tu les as tuées sans baptême !
Marie, Marie, vas à la retraite,
Pour avouer ton péché, ton crime !

La misérable commença
A *souffler* (se mettre en colère), en entendant sa maîtresse :
— Et comment aller à la retraite ?
Je n'ai pas d'argent pour y aller.

J'ai dépensé tout mon argent,
A mener ma vie déréglée.
— Marie, Marie, vas à la retraite,
Il ne te manquera pas d'argent pour y aller.

Comme elle allait par le chemin,
Elle rencontra un diable,
Qui était habillé comme son maître,
Et qui lui parla comme lui.

— Marie, Marie, dites-moi,
Où allez-vous, ou avez été ;
Où allez-vous, ou avez été,
Ou avez l'intention d'aller ?

— Ma maîtresse m'a dit
Qu'il me fallait aller à la retraite ;
Qu'il me fallait aller à la retraite,
Pour avouer mon péché, mon crime.

— Lest-hi da lâret a garo,
M'hi c'honduo bet' ar maro,
Ha goude ma vô desedet,
M'as komerro da wir bried.

Sentoud a ra euz he avis
Retorn 'ra d'ar gêr war he gis.
Ebars ar gêr p'eo arruet,
He mestres digant-hi 'd-eùs goulet :

— Mari, Mari, d'in-me lâret
C'hui 'c'heûs komanset ho retret ?
D'he mestres vad, pa 'd-eùs klewet,
Evelhenn e d-eùs respontet :

— Ma mestr en hent am eùs kavet,
Hag hen eùs d'inn gourc'hemenet ;
Hag hen eùs d'inn gourc'hemenet
Mont d'ar gêr, lezel ar retret.

— Laket-ewez, Mari, mar karet,
'Ve ann Diaoul 'pe rankontret ;
Ho mestr n'ê ket bet 'mês ann ti,
Eman er gambr, o tibuni.

He mestres, gant aoun 'vije kollet,
Neuze e d-eùs bet hi c'haset ;
Neuze e d-eùs bet hi c'haset,
Beteg ann nor euz ar retret.

Ha tri dimeus ar vêleienn
N' rojent ket d'êhi 'n absolvenn,
Nemet ur bêlegig iaouank,
C'hoaz goude 'n defoa nec'hamant.

Ebars ar gêr p'eo arruet,
He mestres digant-hi d-eùs goulet :
— Mari, Mari, d'in-me lâret
Ha c'hui hoc'h eùs grêt ho retret ?

Met ar plac'h na responte ket
D'he mestres, ewit hi c'hlewet.
He mestr a oa euz ann tu-all,
Hag a ree out-hi sello-fall.

II

Pa defoe 'n dud ho c'hoan debret,
E-mês ann ti hi a zo êt ;
E-mês ann ti hi a zo êt,
War ve he bugale eo êt.

— Laisse-la dire ce qu'elle voudra,
Je la conduirai jusqu'à la mort,
Et, quand elle sera morte,
Je te prendrai pour femme légitime.

Elle obéit à cet avis
Et retourne à la maison.
Quand elle arriva à la maison,
Sa maitresse lui demanda :

— Marie, Marie, dites-moi,
Avez-vous commencé votre retraite ?
A sa bonne maitresse, quand elle l'entendit,
Elle répondit ainsi :

— J'ai rencontré mon maitre, en route,
Et il m'a ordonné ;
Et il m'a ordonné
De retourner à la maison et de laisser la retraite.

— Prenez garde, Marie,
Que ce ne soit le diable que vous avez rencontré ;
Votre maitre n'est pas sorti de la maison,
Il est dans la chambre à dévider.

Sa maitresse, de peur qu'elle fût perdue,
La conduisit alors ;
Elle la conduisit alors
Jusqu'à la porte de la retraite.

Trois d'entre les prêtres (qui étaient là),
Ne voulurent pas lui donner l'absolution,
Il n'y eût qu'un jeune prêtre (qui y consentit),
Encore eut-il bien de l'inquiétude ensuite.

Quand elle arriva à la maison,
Sa maitresse lui demanda :
— Marie, Marie, dites-moi,
Avez-vous fait votre retraite ?

Mais la fille ne répondait pas
A sa maitresse, bien qu'elle l'entendit :
Son maitre était du côté opposé,
Qui la regardait de travers.

II

Quand tout le monde eut soupé,
Marie sortit de la maison ;
Marie sortit de la maison
Et se rendit sur la tombe de ses enfants ;

Et eo war ve he bugale,
Da oela, da bedi Doue ;
Da oela, da bedi Doue,
Ha da c'houlenn gwelet an-hê.

Pa oa ann hanter-noz sônet,
Tud ar c'hontre 'zo bet spontet ;
Tud ar c'hontre 'zo bet spontet,
'Klewet pemp diaoul arajet ;

Pemp diaoul heuzus, difeson,
'D-eùs hi diframmet bet' he c'halon !
Hag o sevel e-mês ho be,
He bugaligo a lâre :

— O mamm griz, o mamm dinatur,
C'hui 'c'h eùs ganet pemp krouadur ;
C'hui 'c'h eùs ganet pemp inosant,
Ho lac'het hep olei 'r vadeziant !

En-hi ho femp ez int kroget,
Hé c'halon out-hi 'd-eûs tennet,
Ha gant ar gwad a 'd-eûs skuillet
He bugale 'd-eùs badeet.

III

Hag ann dewarlec'h ar beure
'Sav ar bêlek iaouank arre,
Ha pa oa en he offerenn,
A zo bet gwelet o tiskenn ;

A zo bet gwelet o tiskenn
War ann aoter ur goulm-wenn,
Hag ur vouez a zo bet klewet,
Hag evelhenn a 'd-eùs lâret :

— Bêlek iaouank, em gonsolet,
Rag gant Doue me 'zo salwet :
Dont da veuli Doue d'ann ee,
Bêlek iaouank, c'hui raï' iwe.

Grêt m' gourc'hemeno d'am mestres vad,
Penamet-hi me 'oa kollat (kollet),
Ha brema me a zo salwet,
Hec'h an da bales ann Drinded !

Kanet gant Yvona AR MAILLOT.
A barous Plouguiel, d'he mere'h Marc'harit FULUP.

Elle alla sur la tombe de ses enfants,
Pour pleurer et prier Dieu ;
Pour pleurer et prier Dieu,
Et pour demander à les voir.

Quand minuit fut sonné,
Les gens du quartier ont été effrayés ;
Les gens du quartier ont été effrayés,
En entendant cinq diables enragés ;

Cinq diables horribles, difformes,
L'ont mise en pièces jusqu'au cœur !
Et, se levant hors de leur tombeau,
Ses petits enfants lui disaient :

— O mère cruelle, mère dénaturée,
Vous avez mis au monde cinq enfants ;
Vous avez mis au monde cinq enfants,
Et vous les avez tués sans baptême !

Et ils la suivirent tous les cinq,
Et lui arrachèrent son cœur,
Et avec le sang qu'elle répandit
Elle baptisa ses enfants !

III

Et lendemain matin,
Le jeune prêtre se leva,
Et pendant qu'il disait sa messe,
On vit descendre,

On vit descendre
Sur l'autel la forme d'une colombe blanche,
Et une voix fut alors entendue
Qui parla de cette façon :

— Jeune prêtre, consolez-vous,
Car Dieu m'a sauvée :
Venir louer Dieu dans le ciel,
Jeune prêtre, vous le ferez aussi.

Faites mes compliments à ma bonne maîtresse ;
Sans elle, j'étais perdue,
Et, à présent, je suis sauvée,
Et je vais au palais de la Trinité !

Chanté par Yvonne LE MAILLOT,
De la paroisse de Plouguiel, à sa fille Marguerite PHILIPPE.

GWERZ SANT JORANT

I

Selaouet holl, Ilis-Kaeris,
Buhe sant patron hoc'h ilis,
Buhe Sant Jorant, ho patron ;
Pedet-han gant devosion.

Jorant na oa ket a Blouek,
En Gouanac'h 'oa bet badeet ;
En Gouanac'h 'oa bet badeet, (1)
Kement-ma, m'ho ped, intentet.

Met en istant m'oe badeet,
Gant Doue a oe destinet
Da donet da barous Plouek,
Ha da Gergrist 'oe digaset.

Ebars en Kerkrist eo chommet,
Ken 'arruas tud debordet ;
Ken 'arruas tud debordet,
Gant ar veinn d-eûs-han galoupet.

Inspiret 'oa bet gant Doue
Da dont d'ann Drindet ac'hane ;
Da dont ac'hane d'ann Drindet,
Ha chomm bepred bars en Plouek.

Bars ann Drindet a oa chommet,
Ken 'arruas ann dud debordet ;
Ken 'arruas ann dud debordet,
Gant ar veinn d-eûs-han galoupet.

Inspiret eo bet gant Doue
Da vont da Sant Jud ac'hane,
Lec'h ma oa ur gouent newe
D'ar venec'h da bedi Doue.

En Sant Jud pa eo arruet,
Bars ar gouent 'eo antreet ;
Goullet hen eûs en han' Doue,
Antren bars ar gommunaute.

(1) Gouanac'h, en français Gommenec'h, près de St-Brieuc, Côtes-du-Nord.

LE GWERZ DE SAINT JORAND

I

Ecoutez tous habitants de la Belle-Eglise,
La vie du saint patron de votre église,
La vie de saint Jorand, votre patron ;
Priez-le avec dévotion.

Jorand n'était pas (natif) de Plouëc,
Il fut baptisé à Gommenec'h ;
Il fut baptisé à Gommenec'h,
Comprenez bien ceci, je vous prie.

Mais au moment où il fut baptisé,
Il fut prédestiné par Dieu,
Pour venir dans la paroisse de Pïouëc,
Et il fut conduit à Kergrist.

Il resta à Kergrist
Jusqu'à ce qu'y arrivèrent des gens de désordre ;
Jusqu'à ce qu'y arrivèrent des gens de désordre,
Qui le poursuivirent à coups de pierres.

Il fut inspiré par Dieu
De venir de là à la Trinité ;
De venir de là à la Trinité,
Et de demeurer encore en Plouëc.

Il demeura à la Trinité,
Jusqu'à ce qu'arrivèrent les gens de désordre ;
Jusqu'à ce qu'arrivèrent les gens de désordre,
Et ils le poursuivirent encore à coups de pierres.

Il fut inspiré par Dieu
D'aller de là à Saint Jude, (1)
Où il y avait un couvent neuf
Pour les moines, pour prier Dieu.

Quand il arriva à Saint Jude,
Il entra dans le couvent ;
Il demanda, au nom de Dieu,
A entrer dans la communauté.

(1) Il y a une chapelle dédiée à St Jude à Pédernec, au pied de la montagne de Bré.
C'est dans la chapelle de la Trinité, connue aujourd'hui sous le nom de la « Belle-Eglise » que se trouve le tombeau du saint.

Jorant a deveus bet miret,
He labour d'ehan kommandet :
Kerc'had ann dour bars ar geginn,
Ha labourad bars ar jardinn.

Jorant d'ezhe 'n eùs respontet :
— Ma labour na differan ket,
Mar roët d'inn un heur bemde,
Wit adori ar gwir Doue.

— El lec'h un heur ho p-eùs goulet,
Ter ho pô, Jorant, mar karet,
Ia hag ouspenn, mar desiret,
War se n' veet ket kommandet.

Bep ma kresk he autorite,
A kreske da bedi Doue ;
A kreske da bedi Doue,
Bep ma kresk ar gommunante.

Seis bloaves antier a oa bet
Hep takenn c'hlao parous Plouek ;
Hep takenn c'hlao parous Plouek,
'Boe ma oa Jorant partiet.

Met Plouegis, p'ho d-eùs klewet
Pelec'h 'oa Jorant vinniget ;
Pelec'h 'oa Jorant vinniget,
Ha klewet a oa destinet

Gant Doue 'wit parous Plouek,
Ho frosesion d-eùs savet ;
Ho frosesion d-eùs savet,
'Wit mont da Sant-Jud d'hen gwelet.

Mont 'ra prosesion ha kroaz,
Tud ar barous, bihan ha braz,
Koz, iaouank, kement 'c'hell kerzet,
Hec'h a da Sant Jud d'hen gwelet.

Bars ann hent pa oant avanset,
Kleier Sant Jud ho d-eùs klewet,
'Klewjont kleier Sant Jud o sôn,
Ken a ravise ho c'halon.

Ha Sant Judis, p'ho d-eùs klewet,
D'ar gouent ez int diredet ;
D'ar gouent ez int diredet,
Hag ouz Jorant d-eùs goulennet :

Ils gardèrent Jorand
Et lui désignèrent son travail :
Fournir de l'eau à la cuisine,
Et travailler dans le jardin.

Jorand leur répondit :
— Je ne refuse pas mon travail,
Si vous me donnez une heure par jour,
Pour adorer le vrai Dieu.

— Au lieu d'une heure que vous avez demandée,
Vous en aurez trois, Jorand, si vous voulez,
Et même davantage, si vous le desirez,
Sur cela vous ne serez pas commandé.

A mesure que croit son autorité,
Il priait Dieu davantage ;
Il priait davantage,
A' mesure que la communauté augmentait.

Sept ans entiers fut la paroisse de Plouëc
Sans une goutte d'eau ;
(Fut) la paroisse de Plouëc sans une goutte d'eau,
Depuis que Jorand était parti.

Mais quand les habitants de Plouëc apprirent
Où était allé Jorand, le saint homme ;
Où était allé Jorand, le saint homme,
Et qu'il était prédestiné

Par Dieu à la paroisse de Plouëc,
Ils levèrent leur procession ;
Ils levèrent leur procession,
Pour aller le voir à Saint Jude.

La procession et la croix vont,
Avec les habitants de la paroisse, petits et grands,
Vieux et jeunes, tous ceux qui peuvent marcher,
Vont le voir à Saint Jude.

Quand ils furent avancés dans la route,
Ils entendirent les cloches de Saint Jude;
Ils entendirent les cloches de Saint Jude sonner,
Si bien que leurs cœurs en étaient ravis.

Et les habitants de Saint Jude, quand ils les entendirent,
Accoururent au couvent ;
Ils accoururent au couvent,
Et demandèrent à Jorand :

— Jorant, petra 'zo a-newe,
Ma sôn ar c'hleier er gis-se ;
Ma sôn ar c'hleier er gis-ma,
Rag na eûs den euz ho bralla ?

Jorant d'hê hen eûs respontet :
— Arru prosesion Plouëk ;
Arru prosesion Plouëk,
Da Sant Jud, êwit ma gwelet.

Sant Judis, p'ho deveus klewet,
Ho frosesion 'd-eûs savet ;
Ho frosesion 'd-eûs savet,
Wit dont d' rankontr hini Plouëk.

Ha pa ho d-eûs em saludet,
Kroas Sand Jud hag hini Plouëk,
Goulenn antren ho deveus grêt,
'Wit gwelet Jorant binniget.

Er gouent pa 'z int antreet,
War ho daoulinn int em strinket,
War ho daoulinn, a galon vad,
Goulenn 'gant Jorant ho mennad.

Kriz a galon nep na oelje,
Bars ar gouent nep a vije,
'Welet ar gouent o c'hlebia
Na gant Plouëgis o oela.

Ar bopl a Blouëk a oele,
Jorant 'veske he daero d'ho re,
Hag hen pedent, en han' Doue,
Da retorn da Blouëk gant-hê.

Jorant, dre garante 'wit-hê,
'Veske he daero gant ho re,
Hag hen eûs d'ezhe respontet :
— Me 'c'h aïo ganec'h da Blouëk !

Ho refuzi na c'hallan ket,
Rag gant Doue on destinet ;
Rag gant Doue on destinet,
Ewit chomm en parous Plouëk.

Seis diouz a venec'h 'n eûs choazet
Ewit dont gant-han da Blouëk ;
Ewit dont gant-han da Blouëk,
Pa oa gant Doue destinet.

— Jorand, qu'y a-t-il de nouveau,
Pour que les cloches sonnent ainsi ?
Pour que les cloches sonnent ainsi,
Car il n'y a personne à les mettre en mouvement ?

Jorand leur répondit :
— La procession de Plouëc vient ;
La procession de Plouëc vient
A saint Jude, pour me voir.

Quand les habitants de Saint Jude apprirent (cela),
Ils levèrent leur procession ;
Ils levèrent leur procession,
Pour venir à la rencontre de celle de Plouëc.

Et quand se furent saluées
La croix de Saint Jude et celle de Plouëc,
Ils demandèrent à entrer,
Pour voir Jorand béni.

Quand ils furent entrés dans le couvent,
Ils se jetèrent à genoux ;
Ils se jetèrent à genoux, de bon cœur,
Et adressèrent à Jorand leur demande.

Cruel eût été de cœur celui qui n'eût pleuré,
S'il eût été dans le couvent,
En voyant le couvent arrosé
Par les larmes des habitants de Plouëc.

Le peuple de Plouëc pleurait
Et Jorand mêlait ses larmes aux leurs,
Et ils le priaient, au nom de Dieu,
De retourner avec eux à Plouëc.

Jorand, par amour pour eux,
Mêlait ses larmes aux leurs,
Et il leur répondit :
— J'irai avec vous à Plouëc !

Je ne puis vous refuser,
Car je suis prédestiné par Dieu ;
Car je suis prédestiné par Dieu
A habiter la paroisse de Plouëc.

Il choisit sept moines,
Pour venir avec lui à Plouëc ;
Pour venir avec lui à Plouëc,
Puisqu'il était prédestiné par Dieu.

Sant Judis a zo glac'haret,
Met Plouëgis 'zo konsolet ;
Met Plouëgis 'zo konsolet,
'Retorn gant ho sant da Blouek.

War douar Plouëk p'eo arruet,
Ar glao d'ober 'zo komanset ;
Ar glao d'ober 'zo komanset,
'Wit arrosi douar Plouëk.

Ma lârent holl, koz a iaouank :
— Heman 'zo ur mirakl patant !
Heman 'zo ur mirakl patant,
'Ra Doue en faveur ar Sant !

Bars en Plouëk p'eo arruet,
D'ann Drindet hec'h eo bet kaset ;
D'ann Drindet hec'h eo bet kaset,
Lec'h m'oa gant Doue destinet.

Bars ann Drindet p'eo arruet,
Ur gouent d'ehan 'zo savet ;
'Zo savet ur gouent newe,
D'hon breudeur da bedi Doue.

Chapell ann Drindet 'oa hanwet,
Met he hano a zo chanjet,
Bourk Ilis-Kaer hec'h eo hanwet,
Ha laket dreo euz a Blouëk.

Bars en Kergrist hag ann Drindet
E peder Jorant en Plouëk,
Met en Drindet eo douaret,
Etal ur piller 'eo lakêt.

Kaera tensaour 'c'h eûs Ilis-Kaeris !
Kaout relego Jorant 'n hoc'h ilis !
Braz ar miraklo hen eûs grêt,
En kever tud koz, tud afflijet ;

En kever ar belerined,
Ez oant war-droad deut d'hen gwelet ;
En kever ar martoloded
War vor prest da vea beuët.

Bea 'oa 'nezhe seis ha kant,
Hag em c'hoestljont da Sant Jorant,
Hag holl hec'h int bet preservet,
Hep ma oe hini 'n hê kollet.

Les habitants de Saint Jude sont désolés,
Mais ceux de Plouëc sont consolés ;
Mais ceux de Plouëc sont consolés
Parce qu'ils retournent avec leur saint à Plouëc.

Quand il arriva sur la terre de Plouëc,
La pluie commença de tomber ;
La pluie commença de tomber,
Pour arroser la terre de Plouëc.

Et tout le monde disait, jeunes et vieux :
— Voici un miracle patent !
Voici un miracle patent,
Que Dieu fait en faveur du saint !

Quand il arriva à Plouëc,
Il se rendit à la Trinité ;
Il se rendit à la Trinité,
Le lieu pour lequel Dieu l'avait prédestiné.

Quand il arriva à la Trinité,
On lui bâtit un couvent ;
On bâtit un couvent neuf
A nos frères, pour prier Dieu ;

On l'appela la chapelle de la Trinité,
Mais son nom a été changé,
On l'appelle le bourg de la Belle-Eglise,
Et on en a fait une trêve de Plouëc.

A Kergrist et à la Trinité,
On prie Jorand, en Plouëc,
Mais c'est à la Trinité qu'il a été enterré,
On l'a mis contre un pilier.

Le beau trésor que vous avez, habitants de la Belle-Eglise !
Posséder les ossements de Saint-Jorand dans votre église !
Grands sont les miracles qu'il a faits,
En faveur de vieillards, de gens affligés :

En faveur de pélerins,
Venus le voir à pied ;
En faveur de matelots,
En mer, près d'être noyés.

Il y en avait cent huit,
Et ils invoquèrent saint Jorand,
Et tous ils furent sauvés,
Sans qu'aucun d'eux fût perdu.

Digas a rejont 'wit presant
Da Sant Jorant ur vatimant ;
Da Sant Jorant ur vatimant,
Hag ur somm braz euz a arc'hant.

Nep 'bedo Jorant a galon-vad,
'N defo digant Doue he vennad,
He bedenno karantezus
'Zo agreabl dirag Jesus.

Sant Jorant 'zo karet en Plouëk,
Ha gant ann holl eo respetet,
Dre m'eo gant Doue d'hê roët,
En istant ma oe badeet.

Roët d'inn gant ann Abbad JULOU,
a so bet kure en Plouek.

Pour présent, ils apportèrent
Un bâtiment à saint Jorand ;
Un bâtiment à saint Jorand,
Avec une grande somme d'argent.

Celui qui priera Jorand de bon cœur
Obtiendra de Dieu sa demande ;
Ses prières charitables
Sont agréables à Dieu.

Saint Jorand est aimé à Plouëc,
Et respecté par tous les habitants (de la commune),
Parce qu'il leur fut prédestiné par Dieu,
Dès le moment où il fut baptisé ! (1)

Ce gwerz m'a été communiqué par M. L'abbé JULOU, qui a été vicaire de la commune de Plouëc, près Pontrieux, (Côtes-du-Nord.)

(1) Saint Jorand est invoqué par les « Kloers » ou séminaristes, et aussi par les bergers, pour la conservation de leurs troupeaux.

Il est représenté en la chapelle de la Belle-Eglise, à Plouëc, près Pontrieux, couché sur son tombeau (XVIe siècle), en longue robe, avec capuce abritant sa tête, jambes nues chaussées de brodequins, un bâton à la main droite, à la main gauche, une aumônière renfermant un livre. Un singe est couché à ses pieds. Le tout en granit du pays. Sur un panneau peint sur bois, lequel occupe le tympan de la porte méridionale de la chapelle, le nom est écrit Jorhant. Mais on prononce généralement Jorand, dans le pays. Ce panneau, qui se compose de huit compartiments, représentant chacun une scène de la vie du saint, est, avec le gwerz populaire, le seul document connu sur ce saint, et l'on chercherait vainement quelques renseignements sur lui dans les hagiographes, même bretons.

Il a été question, dans ces derniers temps, de la canonisation de saint Jorand, — car c'est un de ces nombreux saints locaux de notre pays qui ne sont pas régulièrement saints, en quelque sorte, mais seulement dans la conscience populaire. Rome s'est réservé le canon, en 1634, approuvant d'une manière générale l'invocation des patrons déjà honorés d'un culte public et autorisé par les évêques, plus d'un an avant 1834.

Consulter sur la légende du saint, dans la « Revue de Bretagne et de Vendée, » un intéressant article de M. Sigismond Roparts, à qui je suis redevable de ces renseignements, bien que j'aie moi-même visité la chapelle de la Belle-Eglise, et recueilli sur les lieux mêmes une version du gwerz de Saint Jorand, mais moins complète que celle que je reproduis ici.

JANNEDIG TOULOUS

I

Mar plij ganec'h a selaoufet
Ur werz newez a zo savet ;

Ur werz newez a zo savet,
A zo grêt da Santes Jannet.

Jannet Toulous, merc'h un intanves,
Oa 'r plac'hig fur ha devodes.

Da genta ez oa neeres,
D'ann eil ez oa kemeneres ;

D'ann eil ez oa kemeneres,
Ha d'ann derved oa rouanes.

Un orator a d-eûs savet,
Ewit adori ann Drindet.

Bemde, kent 'wit mont d'he dewes,
Hec'h ee d' saludi ar Werc'hes ;

Ur chapeled a bemp dizenes
Bemdez, en enor d'ar Werc'hes.

II

Ar rouanes a vonjoure,
En ti 'nn intanves p'arrue :

— Na demad d'ac'h-c'hui, intanves,
Ha d'ho merc'hig kemeneres.

Deut 'on d' c'houl' ar gemeneres
Da dont da vrouiad d'am fales,

Da dispenn al lienn Kintinn,
D'ober rochedo d'am mab Dofinn.

— Ma merc'hig na eo ket disket
Ewit grouiad da brinsezed,

Da dispenn al lienn Kintinn,
D'ober rochedo d'ho mab Dofinn ;

Ma merc'h n' dispenn ket lienn Kintinn,
Met lienn-stoup ha bougasinn.

JEANNE TOULOUSE

I

S'il vous plaît, vous écouterez
Un gwerz nouvellement composé ;

Un gwerz nouvellement composé,
Et qui a été fait à sainte Jeanne.

La petite Jeanne Toulouse, fille d'une veuve,
Était une fille sage et dévote.

Elle fut d'abord fileuse,
En second lieu, couturière ;

En second lieu, couturière,
Et en troisième lieu, reine.

Elle fit bâtir un oratoire,
Pour adorer la Trinité.

Tous les jours, avant d'aller à son travail,
Elle allait saluer la sainte Vierge ;

(Elle récitait) un chapelet de cinq dizaines,
Tous les jours, en l'honneur de la Vierge.

II

La reine souhaitait le bonjour,
En arrivant chez la veuve :

— Bonjour à vous, veuve,
Et aussi à votre fille la couturière ;

Je suis venue demander la couturière
Pour venir coudre au palais ;

Pour tailler de la toile de Quintin,
Pour faire des chemises à mon fils le Dauphin.

— Ma fille n'est pas assez habile
Pour coudre pour des princesses ;

Pour tailler de la toile de Quintin,
Pour faire des chemises à votre fils le Dauphin ;

Ma fille ne travaille pas de la toile de Quintin,
Mais seulement de la grosse toile d'étoupe.

III

Ar prinz Dofinn a bourmene
Ouz eil penn ar gambr d'egile ;

Ouz eil penn ar gambr d'egile,
Ouz ar gemeneres 'selle.

Hen 'c'h ober ur sell dreist he skoa,
Ma welas anêhi o oela.

— Kemeneres, d'in-me lâret,
Na ewit petra a oelet ?

— 'Welet 'm eûs ar c'hraz digant Doue
Da labourad 'n ti ur roue.

— Kemeneres, d'in-me lâret,
A be kalite hoc'h savet ?

— Me 'zo savet a baourente,
Merwel en-hi, gant graz Doue,

O touch ma zri gwennek bemde,
Bewa gant-hê 'n doujans Doue ;

'Touch ma zric'houec'h gwennek ar sunn,
C'hoaz, Dofinn, na ven ket o iün.

— M'ho pije bet 'n tamm kalite,
C'hui ho pije bet ur roue ;

C'hui ho pije bet ur roue,
Ha bea pô, gant graz Doue.

Tri miz hanter ez eo pâdet,
Kent m'eo he labour achuet.

Ouz ar pales p'eo sortiet,
Ar prinz Dofinn a zo klanvet.

Medesined a zo klasket,
Da c'hoûd petra 'oa he glenved.

Ar prinz Dofinn a zo klanvet
Gant chagrinn ann amourousted ;

Gant chagrinn ann amourousted,
'R gemeneres 'renkje da gavet.

Dimêzet oent hag eureujet,
Gant kalz a enor ha respet.

III

Le prince Danphin se promenait
D'un bout à l'autre bout de la chambre ;

D'un bout à l'autre bout de la chambre,
Et il regardait la couturière.

Il jeta un regard pardessus son épaule,
Et la vit qui pleurait.

— Couturière, dites-moi
Ce qui est cause que vous pleurez ?

— C'est de voir que Dieu me fait la grâce
De travailler dans la maison d'un roi.

— Couturière, dites-moi,
De quel rang êtes-vous sortie ?

— Je suis issue de pauvreté,
(Je désire) y mourir, avec la grâce de Dieu,

En touchant mes trois sols par jour,
Et vivre dans la crainte de Dieu.

En touchant mes dix-huit sols par semaine,
Encore, Dauphin, ne suis-je pas obligée de jeûner.

— Si vous aviez eu un peu de qualité,
Vous auriez épousé un roi ;

Vous auriez épousé un roi,
Et vous l'épouserez, grâce à Dieu.

Trois mois et demi elle a été
Avant de terminer son travail.

Quand elle quitta le palais,
Le prince Dauphin tomba malade.

Des médecins ont été appelés,
Pour connaître sa maladie.

Le prince Dauphin est malade
Du mal d'amour ;

Du mal d'amour (il est malade),
Il lui faudrait épouser la couturière.

Ils furent fiancés et mariés,
Avec beaucoup d'honneur et de respect.

IV

He mageres a iavare
D'ar rouanes, un dez a oe :

— Na terrupl ez hoc'h gloruzes,
A-boe m'hoc'h êt da rouanes !

— Aozet d'in krampoes tomm ha lês,
Me 'iel' d'ho kwelet, mageres.

'N ti 'r vageres p'eo arruet,
Ar vageres d-eûs saludet ;

Ar vageres d-eûs saludet,
Pehini d-eûs d'êhi lâret :

— Et d'ar jardinn da bourmeni,
Da c'hortos lehinn da darewi.

Bars ar jardinn p'eo arruet,
Hi a zo krenn disenoret ;

Hi a zo krenn disenoret,
Gant ur bagad kourtisaned.

Pa oa gant ann hent o tonet,
Ann Doflnn out-hi 'n eûs goullet :

— Ma fried paour, d'in-me lâret,
Na ewit petra a oelet ?

— 'Welet 'm eûs 'r c'hraz digant Doue
D' vea eureujet d'ur roue.

V

Un abit manac'h d-eûs gwisket
Da hanter-noz 'eo partiet.

Na bars ur pennadig goude
'Teuas ar menec'h da vale.

Bars ar pales p'int arruet,
Goulenn loja ho deveus grêt.

— Oh ! ia, lojet mad a vefet,
Pep a wele-plun da gousket ;

Pep a wele-plun da gousket....
C'hui 'zo henvel ouz ma fried !

IV

Sa nourrice disait
A la reine, un jour :

— Vous êtes terriblement fière,
Depuis que vous êtes devenue reine !

— Préparez-moi des crêpes chaudes et du lait,
Et j'irai vous voir, ma nourrice.

En arrivant chez sa nourrice,
Sa nourrice elle a salué ;

Elle a salué sa nourrice,
Qui lui a dit :

— Allez vous promener dans le jardin,
En attendant que le diner soit prêt.

Quand elle arriva dans le jardin,
Elle fut complètement déshonorée ;

Elle fut complètement déshonorée
Par une bande de courtisans.

Comme elle s'en revenait, sur le chemin,
Le Dauphin lui a demandé :

— Ma pauvre femme, dites-moi
Pourquoi vous pleurez ?

— (Je pleure) de voir que Dieu m'a fait la grâce
D'épouser un roi.

V

Elle revêtit un habit de moine,
Et partit à minuit.

Peu de temps après,
Les moines allèrent en tournée.

En arrivant dans le palais,
Ils demandèrent à loger.

— Oh ! oui, vous serez bien logés,
(Vous aurez) chacun un lit de plume pour vous coucher,

(Vous aurez) chacun un lit de plume pour vous coucher....
Vous ressemblez à ma femme !

— O prinz Dofinn, ma iskuzet,
En gweleo na gouskfomp 'ket ;

En gweleo na gouskfomp ket,
War veinn, pe ann douar kalet.

Hag ann dewarlec'h ar beure,
Kent ewit monet a-c'hane,

Tri fok d'ann nor e d-eùs roèt,
Roud he diou-jod a zo chommet !

Kanet gant Marc'harit FULUP.

— O prince Dauphin, excusez-moi,
Nous ne coucherons pas dans des lits ;

Nous ne coucherons pas dans des lits,
Mais sur des pierres, ou la terre dure.

Et le lendemain matin,
Avant de partir de là,

Elle embrassa par trois fois la porte,
Et la marque de ses deux joues y resta. (1)

Chanté par Marguerite PHILIPPE.

(1) Je ne m'explique pas bien le nom de Toulouse, que porte l'héroïne de ce Gwerz : on l'appelle aussi sainte Jeanne, comme on le voit au quatrième vers.

On aura remarqué, sans doute, que le nom de Marguerite Philippe revient souvent dans ce recueil, et je dois, à ce sujet, une explication, que, du reste, j'ai déjà donnée ailleurs (dans la préface de mon petit volume : Contes Bretons).

Marguerite Philippe est, depuis sept ou huit ans, ma chanteuse et conteuse ordinaire. Pélerine par procuration de son état, elle parcourt constamment la Basse-Bretagne en tous sens, pour se rendre (toujours à pied), — aux places dévotes les plus en renom. Partout où elle passe, elle écoute, elle s'enquiert, et me rapporte fidèlement toutes les chansons, tous les récits divers, toutes les pratiques superstitieuses et les coutumes qu'elle peut recueillir ou observer dans ses voyages. Sa mémoire est prodigieuse, et je n'exagère rien en portant à 200, environ, le nombre des chants de toute sorte, et à 150 le nombre des contes merveilleux et autres qu'elle connaît. Elle demeure au village de Pont-ann-c'hlan, en Plusunet, arrondissement de Lannion. Les personnes qui voudraient la consulter au sujet des traditions orales du pays, ne perdraient pas leur temps en faisant le voyage. Mais je dois dire aussi qu'elle ne sait pas un mot de Français.

APPENDICE

Je donne dans cet appendice trois pièces qui sont venues à ma connaissauce pendaut que s'imprimait ce volume, et qui, pour cette raison, n'ont pu y être insérées dans leur ordre logique. Bien que j'en aie fourni moi-même des versions, dans le présent volume, ou le précédent, j'ai cru devoir les reproduire, tant à cause de l'importance des sujets auxquels elles se rattachent, que pour montrer que le caractère général des poésies vraiment populaires est à-peu-près toujours et partout le même, quand on les doit à des collecteurs fidèles et consciencieux; et qu'elles ne se présentent jamais à nous avec la perfection de forme et de goût, et la précision historique que leur prête certaine école contemporaine.

A ces trois morceaux dignes d'intérêt, qui m'ont été communiqués par M. Anatole De Barthélémy, j'aurais pu en ajouter quelques autres, par exemple, une version de *Ar Jouiz braz* (voir page 31 du présent volume), recueillie par mon ami J.-M. Le Jean, le poëte breton, et qui a été publiée dans le numéro d'Octobre 1873, de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, une des trop rares publications qui donnent parfois des poésies en langue bretonne, tant anciennes que modernes. On aurait pu voir que cette version, recueillie à Guingamp, donne *Jouiz*, comme la mienne, et que M. Le Jean interprète ce mot comme moi, c'est-à-dire par *juif*, — traduction qui m'a été reprochée par certaines personnes. Une autre version du même *gwerz*, recueillie à Ploegat-Guerrande par M. Guillaume Lejean, le voyageur-géographe, et dont il est fait mention dans son remarquable travail publié dans la *Revue Celtique*, 2e volume, 1873, — sous le titre de : *La Poésie Populaire en Bretagne*, — donne *Souiz*, au lieu de *Jouiz*, — ce qu'il traduit par *Suisse*, comme je l'aurais fait moi-même. — Quelle est la bonne leçon ? Je l'ignore, et c'est à la critique qu'il appartient de le décider ; mais je persiste à croire que nous avons eu raison, et M. G. Lejean et M. J.-M. Le Jean et moi, de reproduire fidèlement ce que nous donnaient les chanteurs populaires, que ce fût *Jouiz* ou *Souiz*.

AR C'HOMT GWILLOU

I

. . . .

Pewar c'hant kavalier zo gant-han war un dro,
O tont da eureuji 'r c'homtesig a Oeto. (bis)

Pa oa ann aotro 'r c'homt o tont gant he arme,
E klew ur verjerenn o kana er mene. (bis)

Ma lâre 'r vorjerenn ken brao dre he chanson :
— Arru é 'r c'homt Gwillou, arru hec'h é d'ar vro. (bis)

Komtesig a Oéto a deveus bet ur mab,
Ha na d-eûs ket lâret piou a zo d'ehan tad. (bis)

Ann aotro 'r c'homt Gwillou, evel m'hen eûs klewet,
Da gât ar verjerenn promptamant hec'h é ét : (bis)

— Allons 'ta ! berjerenn kanet ho kanaouenn,
Ann hini a ganec'h brema-sounn a-boez-penn. (bis)

— Oh ! salv-ho-kraz emezhi, salv-ho-kraz na rinn ket,
Gant ar c'homt a Oeto me a ve puniset. (bis)

— Kanêt ho kanaouenn, kanet hi promptamant,
Pe me 'raï' d'ac'h mervel aze soubitamant. (bis)

— Komtesig a Oeto a deveus bet ur mab,
Ha na d-eûs ket lâret piou a zo d'ehan tad. (bis)

— Dalc'het 'ta, berjerenn, setu aze kant skoed
Ewit ho kanaouenn war ar paper skrivet. (bis)

II

Ann hini goz a lâre en kambr he merc'h hena :
— Aotro Doue, ma merc'h, petra 'vô grêt ama ? (bis)

O Doue, emezhi, ma merc'h, petra 'vo grêt,
Arru hec'h eo ar c'homt, aparisa 'vô rèd. (bis)

— Dalc'het, mamm, emezhi, dalc'het ma alc'houeo
Hag it d'am c'habinet da vouit braoerio ; (bis)

Ha digaset ganac'h ma robenn inkarnal,
Ma vô laket d'am c'hoar a zo ouzinn hanval ; (bis)

LE COMTE GUILLOU

I

. . . .

Avec lui sont quatre cents cavaliers de concert,
Venant épouser la petite comtesse de *Oeto* (Poitou ?) (bis)

Quand le seigneur comte venait avec son armée,
Il entend une bergère chantant dans la montagne. (bis)

Et la bergère disait si gentiment par sa chanson :
— Le comte Guillou arrive, il arrive dans le pays ! (bis)

La petite comtesse de *Oeto* (Poitou) a eu un fils,
Et elle n'a pas dit qui en est le père. (bis)

Le seigneur comte Guillou, sitôt qu'il a entendu,
Est allé promptement trouver la bergère : (bis)

— Allons donc, bergère, chantez votre chanson,
Celle que vous chantiez tout-à-l'heure à tue-tête. (bis)

— Sauf votre respect, dit-elle, sauf votre respect, je ne le ferai [pas,]
Par le comte de *Oeto* (Poitou ?) j'en serais punie. (bis)

— Chantez votre chanson, chantez-la, vite,
Ou je vous ferai mourir là sur-le-champ. (bis)

— La petite comtesse de *Oeto* (Poitou) a eu un fils,
Et elle n'a pas dit qui en est le père. (bis)

— Tenez, bergère, voilà cent écus
Pour votre chanson écrite sur le papier. (bis)

II

La vieille disait, dans la chambre de sa fille aînée :
— Seigneur Dieu, ma fille, que faire ici ? (bis)

O Dieu, dit-elle, ma fille, que faire,
Le comte vient, il faudra paraître (devant lui). (bis)

— Tenez, ma mère, dit-elle, prenez mes clefs,
Et allez à mon cabinet chercher mes parures ; (bis)

Et apportez-moi ma robe écarlate,
Afin de la revêtir à ma sœur, qui me ressemble ; (bis)

Ha digaset ganec'h ma seinturenn gaera
'Wit ma vinn mistr ha moan da vonet dirazhan. (bis)

III

Pa antreas er sâl, a d-eùs hen saludet :
— Salut d'ac'h, emezhi, aotro 'r c'homt ma fried. (bis)

Salut d'ac'h, emezhi, aotro 'r c'homt ma fried,
Tremenet 'zo seis vloaz 'boe nam boa ho kwelet. (bis)

— Ha d'ac'h iwe, 'mezhau dimezel iffrontet,
N'eo ket c'hui ann hini a oa d'in dimezet. (bis)

N'eo ket c'hui ann hini am boa choazet da vroeg,
Ar verc'h henan a-c'hann a fell d'inn da welet. (bis)

— Me a gret, emezhi, 'z hoc'h gant ar gwinn troublet,
Me ê ar verc'h henan a zo d'ac'h dimezet. (bis)

— Tec'h al lec'h-se buhan diouz ma daoulagad,
Pe me 'c'h a da drempa ma c'hleve bars da wad. (bis).

IV

Ann hini goz a lâre en kambr he merc'h hena :
— Doue ! 'mezhi, ma merc'h, petra 'vô grèt brema ? (bis)

Doue ! 'mezhi, ma merc'h, rèd 'vô aparisa !
Eman ho c'hoar er sâl, gourdrous 'ra hi lac'ha ! (bis)

— Dalc'het, ma mamm, 'mezhi, dalc'het ma alc'houeo,
Hag it da gerc'had d'inn ma abit du kanvo ; (bis)

Hag it da gerc'had d'inn ma abit du kanvo,
Ha mad a-walc'h a vô ewit mont d'ar maro. (bis)

V

Pa antreas er sâl, hi d-eùs-han saludet :
— Salut d'ac'h, emezhi, aotro 'r c'homt ma fried ; (bis)

Salut d'ac'h, emezhi, aotro 'r c'homt ma fried,
Tremenet 'zo seis vloaz 'boe n'am boa ho kwelet. (bis)

— Ha d'ac'h iwe, 'mezhan, prinses, penoz a ret ?
Terrupl ez hoc'h mezus, pa na dostaët ket. (bis)

Chanjet braz ho kavan a-boe 'm boa ho kwelet,
Terrupl eo glaz ho jod, kornig ho tal merglet ; (bis)

Et apportez-moi ma plus belle ceinture,
Afin que je sois légère et mince pour paraître devant lui. (bis)

III

Quand il entra dans la salle, elle le salua :
— Salut à vous, dit-elle, monseigneur le comte mon époux. (bis)

Salut à vous, dit-elle, monseigneur le comte mon époux,
Voici sept ans passés que je ne vous avais vu. (bis)

— Et à vous pareillement, dit-il, demoiselle effrontée,
Vous n'êtes pas celle qui m'était fiancée. (bis)

Vous n'êtes pas celle que j'avais choisie pour épouse,
C'est la fille aînée d'ici que je veux voir. (bis)

— Je crois, dit-elle, que vous êtes troublé par le vin,
Je suis la fille aînée qui vous est fiancée. (bis)

— Retire-toi, vite, de devant mes yeux,
Ou je vais tremper mon épée dans ton sang ! (bis)

IV

La vieille disait, dans la chambre de sa fille aînée :
— Dieu ! dit-elle, ma fille, que ferons-nous, à présent ? (bis)

Dieu ! dit-elle, ma fille, il faudra paraître devant lui. (bis)
Votre sœur est dans la salle, il menace de la tuer ! (bis)

— Tenez, ma mère, dit-elle, prenez mes clefs,
Et allez me chercher mon habit noir de deuil ; (bis)

Et allez me chercher mon habit noir de deuil,
Il sera bon assez pour aller à la mort ! (bis)

V

Quand elle entra dans la salle, elle l'a salué :
— Salut à vous, dit-elle, seigneur comte mon époux ; (bis)

Salut à vous, dit-elle, seigneur comte mon époux,
Voici sept ans passés que je ne vous avais vu. (bis)

— A vous pareillement, dit-il, princesse, comment vous portez-vous ?]
Vous êtes bien timide, puisque vous n'approchez pas. (bis) [vous ?]

Je vous trouve bien changée depuis que je ne vous ai vue,
Votre joue est bien bleue, et lecoin de votre front est rouillé ; (bis)

Terrupl eo glaz ho jod, kornig ho tal mergiet,
Pelec'h eman ar mab pehini 'c'h eûs ganet ? (bis)

— Me 'c'houl' ma vinn fontet evel amann rouset,
Mar am eûs-me biskoas na merc'h na mab ganet. (bis)

— Ansavet 'ta, prinses, ouzinn ar wirione,
Ha n'ho pô drouk a-bed, abalamour d'ho re. (bis)

— Me c'houl ma vinn fontet evel amann war blad,
Mar am eûs-me biskoas ganet na merc'h, na mab. (bis)

Hag hen tapout he dorn neuze war he feutrinn,
Ken a lampe al leas war hec'h abit satinn. (bis)

— Allons, ma sonerrienn, sonet ur gavotenn,
M' aï' ma frinses ha me da zansal en dachenn. (bis)

. . . .

Na mar karjeac'h, prinses, n'oac'h ket deut d'am zrompla,
Me 'm boa hoc'h eureujet, kaera merc'h 'zo 'r vro-ma. (bis)

Na oa ket diouzin a oa d'ac'h ober goap,
Me na on ket ul laer pe ur c'hokinn bennag. (bis)

. . . .

Allons, ma sonerrienn, sonet holl ar c'hanvo,
Intaon é a-darre ann aotro 'r c'homt Gwillo !

Dastumet gant ann aotro P. CHARDIN,
En Kastell Roïgu, en parous Ploezal, ann daou war-n-ugent a viz Ebrel, 1871,
Roët d'inn gant ann aotro Anatole A VARTELEMK.

Votre joue est bien bleue, et le coin de votre front est rouillé ;
Où est le fils que vous avez mis au monde ? (bis)

— Je demande à fondre, comme du beurre roussi,
Si jamais j'ai donné le jour à fille ou à fils. (bis)

— Princesse, avouez-moi la vérité,
Et vous n'aurez pas de mal, à cause des vôtres. (bis)

— Je demande à fondre (ici), comme beurre sur le plat,
Si jamais j'ai donné le jour à fille ou fils. (bis)

Alors, il mit la main sur sa poitrine,
(Si rudement), que le lait en jaillit sur sa robe de satin. (bis)

— Allons mes sonneurs (musiciens), sonnez une gavotte,
Afin que ma princesse et moi nous allions sur la place. (bis)

. . . .

Si vous aviez voulu, princesse, ne pas me tromper,
Je vous aurais épousée, (vous) la plus belle fille de ce pays. (bis)

Ce n'est pas de moi que vous deviez vous moquer,
Je ne suis ni un voleur, ni un coquin ! (bis)

. . . .

Allons ! mes sonneurs (musiciens), sonnez le deuil,
Le voilà encore veuf, le seigneur comte Guillou !

Recueilli par M. P. CHARDIN,
An château de la Roche-Jagu, commune de Ploezal (Côtes-du-Nord), le 22 avril 1871,
Communiqué par M. Anatole DE BARTHÉLÉMY. (1)

(1) Cette pièce, où quelques personnes croient voir un d'Avangour, comte de Goëlo, revenant de la croisade, — et les deux versions qui suivent « le Géant Lezobré », et « le Géant Lizandré », m'ont été communiquées par M. Anatole de Barthélémy, qui s'intéresse vivement à tout ce qui peut éclairer les points obscurs ou controversés de notre histoire, et dont l'érudition est aussi étendue et consciencieuse qu'elle est appuyée sur une bonne méthode critique, dépouillée des chimères de l'imagination, ordinairement si dangereuses en histoire.

AR GÉANT LIZANDRÉ

Aotro ar Voas-c'hlaz, en parous sant Loup

'Tre Coatarsant ha Lizandre
'Zo asinet un assamble.

Doue da reï d'ezhe beaj vad,
Ha d'ar re 'zo er gèr kêlo mad.

Ann aotro Coatarsant a lâre
D'ann aotro Lizandre, p'hen salude :

— Bet 'm eûs lizer digant ar roue
Da gaout brezel ouzid Lizandre.

— Mar t-eûs lizer da gaout brezel ouzinn,
Diskoues da lizer m'hen lenninn.

— Disterra soudard 'zo em bandenn
N'astenfe ket he zorn d'id, azenn.

— Mar d-on-me azenn, a dra sur,
Me n'on ket azenn dre natur ;

Me n'on ket azenn dre natur,
Ma zad oa brudet un den fur.

Mar n'hoc'h eûs ma zad anveet,
Brema-soudenn he vab anvefet.

Dibret, floc'hig, ma inkane gwenn,
Laket 'r brid arc'hant en he benn,

Hag dibr alaouret war he geign,
Ma vo brao da dougenn un azenn.

Pa gouefe ma marc'h bep kammed,
Me renk mont fenoz da Wened.

Ann aotro Lizandre a lâre
Da Santes Anna, pa zigoueze :

— Demad d'hec'h, Santes Anna Wened,
Deut on c'hoas ur wez d'ho kwelet.

En tric'houec'h emgann ez on bet,
Breman hec'h an d'ann naontekvet.

LE GÉANT LIZANDRÉ

Seigneur de la Noëverte, en la paroisse de Lanloup

Entre Coatarsant et Lizandré
Est convenue une rencontre.

Que Dieu leur donne bon voyage,
Et à ceux qui sont au logis, bonne nouvelle.

Le seigneur de Coatarsant disait
Au seigneur de Lizandré, en le saluant :

— J'ai eu une lettre du roi
Pour avoir guerre avec toi, Lizandré.

— Si tu as lettre pour avoir guerre avec moi,
Montre moi ta lettre, que je la lise.

— Le dernier soldat de ma bande
N'allongerait pas la main vers toi, âne.

— Si je suis âne, assurément,
Je ne suis pas âne de nature ;

Je ne suis pas âne de nature,
Mon père était renommé comme homme sage.

Si vous n'avez pas connu mon père,
Tout-à-l'heure vous connaîtrez son fils.

Selle, petit écuyer, ma haquenée blanche,
Mettez-lui une bride d'argent en tête,

Et une selle dorée sur le dos,
Qu'elle soit belle pour porter un âne.

Et quand mon cheval tomberait à chaque pas,
Il me faut aller cette nuit à Vannes.

Le seigneur de Lizandré disait,
A Sainte Anne, quand il arrivait :

— Bonjour à vous, Sainte Anne de Vannes,
Je suis venu encore une fois vous voir.

En dix-huit combats je me suis trouvé,
Et maintenant je vais au dix-neuvième.

Grêt c'hoas ur burzud em andret,
Gant ann aoun na vefenn gloazet.

Me reï' d'hec'h, o mamm Gwerc'hes ker,
Seis gwiskad 'wit ho seis aoter.

N'oa ket he c'hir peurlavaret,
Santes Anna out-han d-eûs komzet.

— Oh ! ia, te zo bepred ma mab-me,
Kers buhan d'ar gêr, Lizandre.

Na gas den ganid d'ann emgann-se
Met da floc'hig bihan a ve.

Ann aotro Lizandre lâre
D'he floc'hig bihan en de-se :

— Lemm da gleve ouz ma hini,
Ha deus-te d'ann emgann ganin ;

Em dalc'homp hon daou en ur c'hever,
Ha ni droc'ho dir 'vel ann awel.

Ann aotro Coatarsant a lâras
Da Lizandre, 'vel m'hen gwelas :

— N'hoc'h ket en ho pro un den karet,
Pa n'ez hoc'h deut gant soudarded.

A-boan a oa he c'hir lâret,
M'oa Coatarsant eno koueet,

Gant hanter-kant he soudarded,
Hanter-kant all a oa tec'het :

Hag ar floc'hig bihan en tu all
Hen d-eùs lac'het ur c'hement all.

Ar roue, pa hen d-eûs klewet,
D'he baj bihan hen d-eùs lâret :

— Paj, ma fajig bihan, hastet
Da vont fete da Sant Briek,

Da gomz ouz 'nn aotro Lizandre
'Wit lâret d'ehan dont ma bete.

Pajig ar roue a lâre
En Sant Briek pa arrue :

— Demad ha joa d'ar gêris-man,
'Nn aotro Lizandre pelec'h 'man ?

Faites encore un miracle en ma faveur,
De crainte que je ne sois blessé.

Je vous donnerai, ô mère de la Vierge chérie,
Sept parements pour vos sept antels.

Il n'avait pas achevé ces mots
Que Sainte Anne lui parla (de la sorte) :

— Oh ! oui, tu es toujours mon fils à moi,
Retourne vite chez toi, Lizandré.

N'emmène personne avec toi à ce combat,
À l'exception de ton jeune écuyer.

Le seigneur de Lizandré disait
A son jeune écuyer, ce jour-là :

— Aiguise ton épée contre la mienne,
Et viens au combat avec moi :

Tenons-nous tous les deux côte-à-côte,
Et nous couperons de l'acier comme le vent.

Le seigneur de Coatarsant dit
A Lizandré, quand il le vit :

— Vous n'êtes pas dans votre pays un homme aimé,
Puisque vous n'êtes pas venu avec des soldats.

A peine avait-il prononcé cette parole,
Que Coatarsant tombait sur place,

Avec cinquante de ses soldats,
Cinquante autres avaient pris la fuite.

Et le jeune écuyer, de son côté,
En a tué tout autant.

Le roi, quand il a appris (l'affaire),
A dit à son jeune page :

— Page, mon petit page, hâtez-vous
D'aller aujourd'hui à Saint-Brieuc,

Pour parler au seigneur de Lizandré
Et lui dire de venir jusqu'à moi.

Le petit page du roi disait,
En arrivant à Saint-Brieuc :

— Bonjour et joie aux habitants de cette ville,
Le seigneur de Lizandre où est-il ?

Ar marc'hek koz, p'hen eûs klewet,
He benn er fennestr 'n eûs lakêt :

— Mar d-eo Lizandre 'c'houlennet,
Pajig bihan, out-han komzet.

— Dalc'h aze lizer, Lizandre,
Digaset d'id 'beurs ar roue.

— Mar d-eo gant ar roue skrivet d'in,
Dama 'n ehan 'wit m'hen lennin.

— Hen lâr d'hec'h, eme 'r paj bihan,
Mont d' c'hoari gant he vorian.

— Disk d'in eta, pajig bihan,
Stum hag ardo brezel he vorian.

— Kement-se d'hec'h na lârin ket,
Gant aoun a vefen diskuliet.

— Ken gwir ha 'm eùs 'r maro da dremen,
Pajig, n'hen lavarin biken.

— Ar morian gouez pa vô deut er sâl,
'Dolo he dillad traon raktal :

Grêt 'vel-t-han ; ha pa reï' saill en êr,
Laket ho kleve d'hen digemer.

Kerkent m'hen gwelfet tic'houina ;
Tolet dour binniget gant-han ;

Pa c'houlenno ouzoc'h diskuiza,
N' roët ket a ziskuis d'ehan,

Rag hennes 'n eûs gant-han louzou
Vent ket pell 'wellaad gouliou.

— Dalc'het, pajig setu kant skoed,
P'hoc'h eûs gant gwirionez ma aliet ;

Penamet hoc'h 'vijen bet lac'het,
Ha ma mamm gêz vije glac'haret.

Ann aotro Lizandre a lâre,
Er gêr a Baris p'arrue :

— Demad d'hec'h, aotro ar roue,
Da betra 'c'h eùs ezomm Lizandre ?

— Lâret am eùs d'id dont am bete,
'Wit c'hoari ouz ma morian goue.

Le vieux chevalier, quand il l'entendit,
Mit la tête à sa fenêtre :

— Si c'est Lizandré que vous demandez,
Jeune page, c'est à lui-même que vous parlez.

— Tiens, voilà une lettre, Lizandré,
Qui t'est envoyée de la part du roi.

— Si c'est le roi qui me l'a écrite,
Donnez-moi la, pour que je la lise.

— Il vous mande, reprit le petit page,
D'aller jouter contre son maure.

— Enseigne moi donc, petit page,
La manière et les ruses de guerre de son maure.

— Pour cela, je ne vous le dirai pas,
De peur que je fusse dénoncé.

— Aussi vrai que j'ai la mort à passer,
Petit page, je n'en parlerai jamais.

— Le maure sauvage, quand il sera entré dans la salle,
Jettera ses vêtements à terre sur-le-champ :

Faites comme lui ; et quand il fera un saut en l'air,
Présentez votre épée pour le recevoir.

Aussitôt que vous le verrez dégaîner,
Jetez-lui de l'eau bénite ;

Quand il vous demandera de se reposer,
Ne lui donnez point de relâche,

Car celui-là a avec lui des herbes
Qui ne sont pas longtemps à guérir les blessures.

— Tenez, jeune page, voilà cent écus,
Puisque vous m'avez averti avec vérité ;

Sans vous, j'eusse été tué,
Et ma pauvre mère en eût été désolée.

Le seigneur de Lizandré disait,
En arrivant dans la ville de Paris :

— Bonjour à vous, seigneur roi,
Pourquoi avez-vous besoin de Lizandré ?

— Je t'ai fait dire de venir jusqu'à moi
Pour jouter contre mon maure sauvage.

P'arru 'r morian 'n penn al lis,
O sonjal er-vad gonid ar pris,

E tol he zillad d'ann douar,
Lizandre 'dol he re war-var ;

Neuze pa deu da dic'houina,
'Tole dour binniget gant-han.

Pa neue 'r morian bars ann êr,
Lake he gleve d'hen digemer.

Morian ar roue 'zo lac'het,
Ann tu Lizandre 'zo kiriek.

Ar roue, pa hen d-eûs gwelet,
D'ann trec'her hen eùs lavaret :

— Hast kaer, emehan, Lizandre,
Tenna da gleve euz ma morian goue.

— Me n' brisfen dougen ur c'hleve,
'Zo bet en morian ar roue.....

En meur a stourm edon-me bet,
Ouspenn dek mil am eûs trec'het,

Biskoas n'am boe kement a boan,
'Vel o c'hoari euz ar morian.

Itron Santes Anna, ma mamm ger,
C'hui 'ra burzudo em c'hever ;

Me 'savo d'hec'h un tibidi
War grec'h, 'tre Leguer ha Guindi..... (1)

(1) Le Guindi est une petite rivière qui se jette dans le Jandy, à Tréguier. C'est à tort que M. De La Villemarqué a dit :

« Etre bek Leger hag Indy. »

Je ne connais en Bretagne aucun cours d'eau du nom de « Indy. »

Quand arrive le maure à l'entrée de la lice,
Comptant bien gagner le prix,

Il jette ses vêtements à terre,
Et Lizandré jette les siens pardessus ;

Puis, quand il en vient à dégaîner,
Il lui jetait de l'eau bénite.

Quand le maure nageait dans l'air,
Il mettait son épée pour le recevoir.

Le maure du roi est tué,
Et la manœuvre de Lizandré en est cause.

Quand le roi vit cela,
Il parla au vainqueur en ces termes :

— Hâte-toi fort, dit-il, Lizandré,
De retirer ton épée de mon maure sauvage.

— Je ne daignerais pas porter une épée
Qui a été dans le (corps du) maure du roi.....

Je me suis trouvé en bien des batailles,
Et j'ai vaincu plus de dix mille (hommes),

Jamais je n'ai eu autant de mal
Qu'à jouter contre le maure.

Dame Sainte Anne, ma mère chérie,
Vous faites des miracles en ma faveur.

Je vous élèverai un oratoire
Sur une hauteur, entre le Léguer et le Guindi. (1)

Communiqué par M. Anatole DE BARTHÉLÉMY.

(1) Le héros de cette ballade ne peut être que Jean de Lannion, chatelain des Aubrays, en Machecoul, seigneur de Lizandré, en Plouha, et de la Noë-Verte (en breton Goas-Glas), en Lanloup, arrondissement de Saint-Brieuc, du chef de sa mère, Julienne Pinart, dame de Lizandré et de la Noë-Verte. Coatarsant, (que les chanteurs ont altéré en Coat-ar-Skinn), nom de son premier adversaire, est aussi celui d'un manoir en Lanmodez, paroisse voisine de Plouha et de Lanloup. Ce manoir appartenait alors à Claude Le Saint, sieur de Coatarsant et petit fils de Catherine Pinart.

(Note extraite d'une lettre, du 10 février 1866, de M. Pol De Courcy à M. Anatole de Barthélémy.

AR GÉANT LIZANDRÉ

Aotro ar Voas-c'hlaz, en Lanloup

Etre Coat-ar-Skinn ha Lezobre
'Zo assinet un assamble ;

A zo assinet ur gombad,
Doue d' reï' d'ezhe beaj vad ;

Doue d' reï' d'ezhe beaj vad,
Ha d'ho re, er gêr, kêlo mad !

Aotro Coat-ar-Skinn a lâre
D'ann aotro Lezobre, p'hen salude :

— Bet 'm eùs lizer digant ar roue
Da gaout brezel ouzid, Lezobre.

— Mar t-eùs lizer da gâd brezel ouzinn,
Diskouez da lizer, m'hen lenninn.

— Disterra paper 'zo em valisenn,
N' rofenn ket da lenn d'un azenn.

— Mar d-on-me azenn, a dra sur,
Me n'on ket azenn dre natur ;

Ma zad oa jeneral arme,
He vab Lezobre 'vo iwe.

Aotro Coat-ar-Skinn, mar permetet,
Mont da Santes Anna Wened ;

Mont da Santes Anna Wened,
Am eùs c'hoas ur wez prometet.

— Bonjour d'hec'h, Santes Anna Wened,
Deut 'on c'hoas ur wez d'ho kwelet ;

Tric'houec'h kombad 'm eùs kombatet,
Ha tric'houec'h am eùs goneet ;

Ho zric'houec'h am eùs goneet,
Dre ho krâz, Santes Anna Wened.

LE GÉANT LES AUBRAYS

Seigneur de la Noë-verte, en Lanloup

Entre Coat-ar-Skinn et Les Aubrays (1)
A été convenue une assemblée (rendez-vous);

A été convenue un combat,
Que Dieu leur accorde bon voyage;

Que Dieu leur accorde bon voyage,
Et aux leurs, à la maison, bonne nouvelle!

Le seigneur de Coat-ar-Skinn disait
Au seigneur Les Aubrays, en le saluant :

— J'ai reçu lettre du roi
(Commandant) d'avoir guerre contre toi, Les Aubrays.

— Si tu as lettre (commandant) d'avoir guerre contre moi,
Montre ta lettre, que je la lise.

— Le moindre papier qui est dans ma valise,
Je ne le donnerais pas à lire à un âne (comme toi.)

— Si je suis âne, sûrement,
Je ne suis pas âne de nature;

Mon père était général d'armée,
Et son fils Les Aubrays le sera aussi.

Seigneur de Coat-ar-Skinn,
(Je désire) aller à Sainte Anne de Vannes;

(Je désire) aller à Sainte Anne dé Vannes,
J'ai promis d'y aller encore une fois.

— Bonjour à vous, Sainte Anne de Vannes,
Je suis venu vous voir une fois encore :

J'ai combattu dix-huit combats,
Et j'en ai gagné dix-huit;

Je les ai gagnés tous les dix-huit,
Grâce à vous, Sainte Anne de Vannes.

(1) Selon M. Pol De Courcy, si compétent en tout ce qui concerne les anciennes famillees bretonnes, « Coat-ar-Skinn » serait une altération pour « Coat-ar-Sant. »

Hec'h an brema d'ann naontekvet,
Grôt c'hoas ur mirakl em andret ;

Ha me reï' d'ac'h un donezon
Vô agreabl 'wit ho pardon ;

Me a roïo d'ac'h ha kaler
Ha gwiskamant d'ho seis aoter.

Ann aotro Lezobre a lâre
D'he bajig biban, en de-se :

— Ma faj bihan, em breparet,
D'ar gombad a renkomp monet ;

Mar mankan d'ann assination,
'Vinn komerret 'wit ur poltron.

— Ma mestr, ouzin-me mar sentet,
D'ar gombad-se na efomp ket ;

Bez' zo tric'houec'h kant a soudarded,
Ha kement-all a dragoned ;

Ha kement-all a dragoned,
Sur mad omp da vea lac'het.

— 'N despet da deod 'nn hini 'gomzo,
D'ar gombad-se ni a ielo.

'Nn aotro Lezobre a lâre
D'he baj bihan eno neuze :

— Blerimet ho kleve ouz ma hini,
Ha deut neuze d'ar gombad ganin ;

Em dalc'homp hon daou 'n ur gever,
Ni droc'ho dir 'vel ann awel.

Ha war-benn un heur goude-se,
'N defoa lac'het Lezobre 'n hanter an-hê ;

Hag he baj bihan, en tu-all,
Hen d-eûs lac'het ur c'hement all.

Arme 'r roue 'zo bet lac'het,
'Nn aotro Lezobre 'zo kiriek.

Ar roue, pa hen d-eûs klewet,
D'he baj bihan hen eûs lâret :

— Ma faj bihan, em breparet
Da vont brema da Sant Briek ;

Je vais, à présent, au dix-neuvième,
Faites encore un miracle à mon endroit;

Et je vous ferai un présent
Qui sera agréable, le jour de votre pardon;

Je vous donnerai et calice
Et habillements (parements) pour vos sept autels.

Le seigneur Les Aubrays disait
A son petit page, ce jour-là :

— Mon petit page, préparez-vous,
Il nous faut aller au combat :

Si je manque au rendez-vous,
On me prendra pour un poltron.

— Mon maître, si vous m'obéissez,
Nous n'irons pas à ce combat-là.

Il y a dix-huit cents soldats,
Et autant de dragons;

Et autant de dragons,
Nous sommes bien sûrs d'être tués.

— En dépit de la langue de celui qui parlera,
Nous irons à ce combat.

Le seigneur Les Aubrays disait
A son jeune page, là, en ce moment :

— Aiguisez votre épée contre la mienne,
Puis, venez avec moi au combat;

Tenons-nous tous les deux l'un contre l'autre,
Nous couperons du fer comme le vent.

Et au bout d'une heure de là,
Les Aubrays en avait tué cinquante;

Et son jeune page, de l'autre côté,
En a tué tout autant.

L'armée du roi a été tuée (détruite),
Et c'est le seigneur Les Aubrays qui en est cause.

Le roi, quand il a appris (cela),
A dit à son jeune page :

— Mon petit page, préparez-vous
A aller, à présent, à Saint-Brieuc;

Ma efet d' Sant Briek fete,
Da gomz ouz 'nn aotro Lezobre ;

Da gomz ouz 'nn aotro Lezobre,
D' lâret d'ehan dont ma bete.

Paj ar roue a lavare,
En Sant Briek pa arrue :

— Bonjour a lâran d'ar gêr-man,
'Nn aotro Lezobre pelec'h eman ?

'Nn aotro Lezobre, p'hen eùs klewet,
He benn er fennestr 'n eùs lakêt ;

He benn er fennestr 'n eùs lakêt,
Da baj ar roue 'n eùs lâret :

— Salut d'ac'h-c'hui, paj ar roue,
D' betra 'c'h eùs ezomm Lezobre ?

— Mé 'zo deut a-beurs ar roue
Da lâret d'ac'h dont he vete;

Da lâret d'ac'h dont he vete,
D' gombati ouz he vorian goue.

— Paj ar roue, d'in-me lâret,
Petra 'r morian a bini komzet ?

— Mar lâret n'am diskuilfet ket,
Me a gonto d'ac'h he sekret :

Ar morian-se, ma den paour,
Hen eùs sur maji ann Diaoul.

Pa dolo he zillad d'ann douar,
C'hui a dolo ho re war-var,

Ha pa deuio d'hoc'h aviza,
Tolet dour binniget gant-han ;

Pa 'z aï' ar morian en ér,
Lakêt ho kleve d'hen digomer.

— Dalet, pajig, setu kant skoed,
Pa hoc'h eùs ma avertiset ;

Pa hoc'h eùs ma avertiset,
Penamet-hoc'h vijenn lac'het.

Ann aotro Lezobre 'lâre,
En pales ar roue p'arrue :

Afin que vous alliez à Saint-Brieuc, aujourd'hui,
Pour parler au seigneur Les Aubrays ;

Pour parler au seigneur Les Aubrays,
Et lui dire de venir jusqu'à moi.

Le page du roi disait,
En arrivant à Saint-Brieuc :

— Je dis bonjour à cette ville,
Le seigneur Les Aubrays où est-il ?

Quand le seigneur Les Aubrays a entendu (cela),
Il a mis la tête à la fenêtre ;

Il a mis la tête à la fenêtre,
Et il a dit au page du roi :

— Salut à vous, page du roi,
Pourquoi avez-vous besoin de Les Aubrays ?

— Je suis venu de la part du roi
Pour vous dire de venir jusqu'à lui ;

Pour vous dire de venir jusqu'à lui,
Pour combattre contre son maure sauvage.

— Page du roi, dites-moi,
Qu'est-ce que ce maure dont vous parlez ?

— Si vous promettez de ne pas me dénoncer,
Je vous ferai connaître son secret :

Ce maure-là, mon pauvre homme,
A sûrement de la magie du Diable.

Quand il jettera ses habits par terre,
Vous jetterez les vôtres dessus;

Et quand il vous visera,
Lancez-lui de l'eau bénite.

Quand le maure ira (sautera) en l'air,
Présentez votre épée pour le recevoir.

— Tenez, petit page, voilà cent écus,
Puisque vous m'avez averti ;

Puisque vous m'avez averti,
Sans vous, j'aurais été tué.

Le seigneur Les Aubrays disait,
En arrivant dans le palais du roi :

— Bonjour d'id, emeban, sire,
D' betra t-eûs eomm Lezobre ?

— Lâret 'm eùs d'id dont ma bete,
D' gombatti ouz ma morian goue.

P'arru 'r morian bars ar sâl,
E tol he zillad d'ann douar ;

E tol he zillad d'ann douar,
Lezobre dol he re war-var ;

Pa deu d'ehan hen avizan,
E tol dour binniget gant-han ;

Pa 'c'he 'r morian bars ann êr,
'Lake he gleve d'hen digomer.

Morian ar roue 'zo lac'het,
Ha Lezobre a zo kiriek.

Ar roue, pa hen eûs gwelet,
Da Lezobre hen eûs lâret :

— Hast kaer, emehan, Lezobe,
Tenna da gleve euz ma morian goue.

— N' brisfen ket dougen ur c'hleve
'Zo bet en morian ar roue.

Ar roue, pa hen eûs klewet,
D'he gourtisaned 'n eûs lâret :

— Ma c'hourtisaned, em breparet,
Rag Lezobre 'renk bea lac'het !

Lezobre, pa hen eùs klewet,
Ur saill dre ar fennestr 'n eûs grêt ;

War geign he varc'h ez eo pignet,
Ann hent braz hen eûs komerret.

Pa oa bars ann hent o tonet,
Tud o charread foenn 'n eûs kavet ;

Tud o charread foenn 'n eûs kavet,
Hag ouz ar mestr 'n eùs goulennet :

— Lakêt ma marc'h bars al limon,
Ha war ar foenn tolet anon.

Paotred ar roue c'houlenne,
Pa oant o tremen, prest goude :

— Bonjour à toi, dit-il, sire,
Qu'as-tu besoin de Les Aubrays ?

— Je t'ai fait dire de venir jusqu'à moi,
Pour combattre contre mon maure sauvage.

Quand le maure arrive dans la salle,
Il jette ses habits à terre :

Il jette ses habits à terre,
Les Aubrays jette les siens pardessus.

Quand il vient à le viser,
Il lui lance de l'eau bénite ;

Quand le maure sautait en l'air,
Il présentait son épée pour le recevoir.

Le maure du roi est tué,
Et c'est Les Aubrays qui en est cause.

Quand le roi a vu (cela),
Il a dit à Les Aubrays :

— Hâte-toi, dit-il, Les Aubrays,
De retirer ton épée de mon maure sauvage.

— Je ne daignerais pas porter une épée
Qui a été dans (le corps) du maure du roi.

Quand le roi a entendu (cela),
Il a dit à ses courtisans :

— Mes courtisans, préparez-vous,
Car il faut que Les Aubrays soit tué !

Quand Les Aubrays a entendu (cela),
Il a fait un saut par la fenêtre ;

Il est monté sur son cheval,
Et a pris le grand chemin.

Comme il s'en retournait, sur la route,
Il rencontra des gens qui charroyaient du foin :

Il rencontra des gens qui charroyaient du foin,
Et il demanda au maître :

— Mettez mon cheval au timon (de la charrette),
Et jetez-moi sur le foin.

Les gens du roi demandaient,
En passant (par là), tôt après :

— Mestr ar foennerien, d'imp lâret,
Lezobre n'hoc'h eûs ket gwelet ?

— N'hon eùs ket gwelet Lezobre,
Na anveomp ket ann den-se.

Pa oa ann dud-se tremenet,
Lezobre 'n eûs d'ezhe lâret :

— Mar arruan c'hoas er Voas-C'hlaz,
Eno 'm eùs pewar c'hanon braz ;

Gant grâz Doue ha ma diouvrec'h,
Me 'savo troupo 'r roue 'n nec'h.

En Sant Briek p'ê arruet,
Lizer d'ar roue 'n eûs skrivet :

— Na gavfet den bars ar c'hontre
A gomzfe enep Lezobre ;

A gomzfe enep Lezobre
Balamour d'ar fripon ar roue !

— Maître des faneurs, dites-nous,
N'avez-vous pas vu Les Aubrays ?

— Nous n'avons pas vu Les Aubrays,
Nous ne connaissons pas cet homme-là.

Quand ces gens-là furent passés,
Les Aubrays leur a dit (aux faneurs) :

— Si j'arrive encore à la Noë-Verte,
J'ai là quatre grands canons ;

Avec l'aide de Dieu et de mes deux bras,
Je soulèverai les troupes du roi en l'air.

Quand il arriva à Saint-Brieuc,
Il écrivit lettre au roi :

— Vous ne trouverez personne dans le pays
Pour parler contre Les Aubrays ;

Pour parler contre Les Aubrays,
Pour faire plaisir au fripon de roi ! (1)

Cette version a été recueillie dans la commune de Lanloup, où se trouve le château de la Noë-Verte qui appartenait au seigneur Des Aubraye.

J'ai cru utile de reproduire littéralement ces deux versions, non recueillies par moi, mais qui concordent parfaitement avec celles du même gwerz que j'ai données dans le premier volume des « Gwerziou », pages 287, 91 et 97, — afin que l'on puisse faire plus facilement la part de ce qui appartient à la tradition populaire, dans le beau poëme de « Lez-Breiz », du « Barzaz-Breiz », et celle qui appartient à l'auteur de ce recueil célèbre.

TABLE DES MATIÈRES

T





